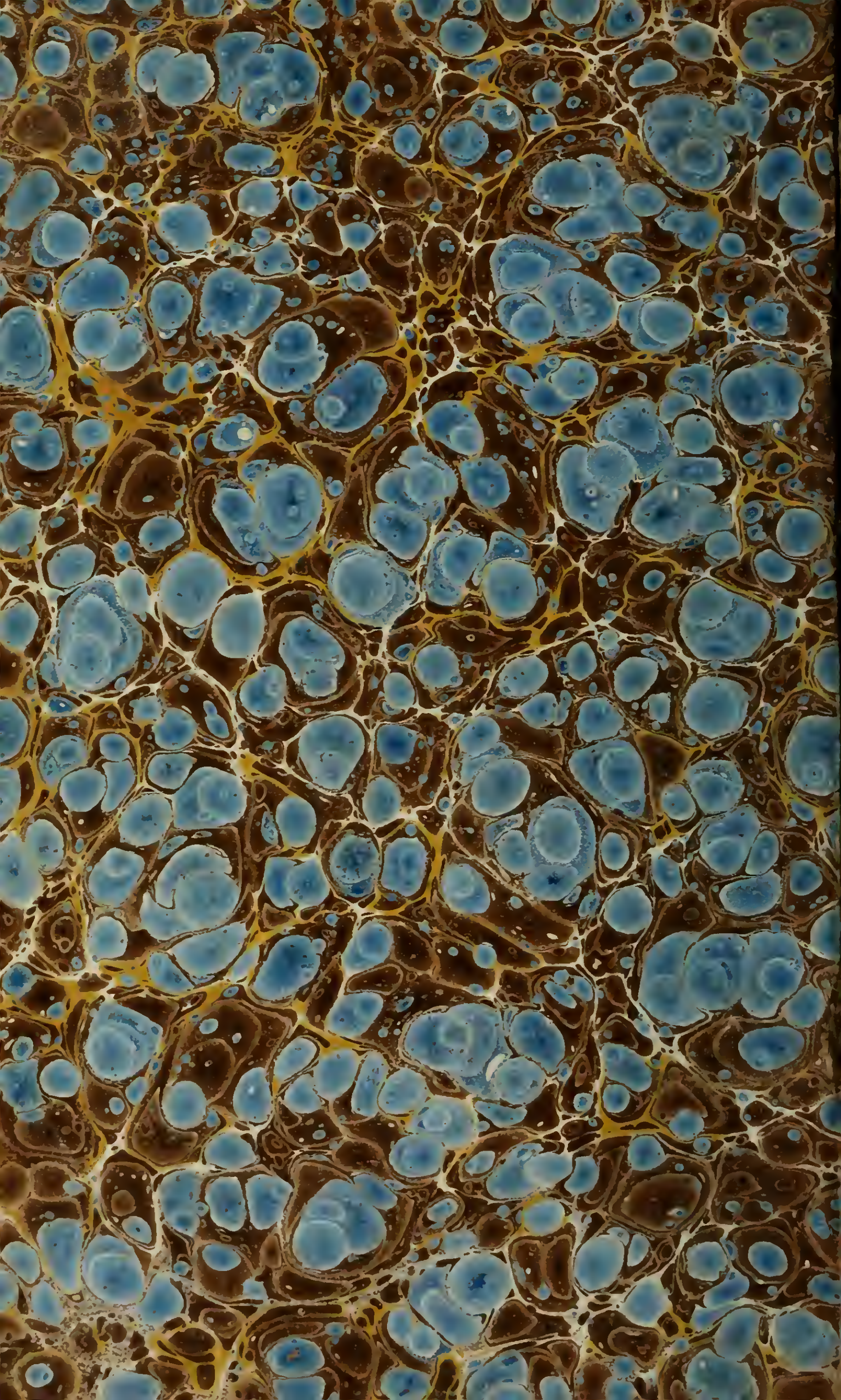
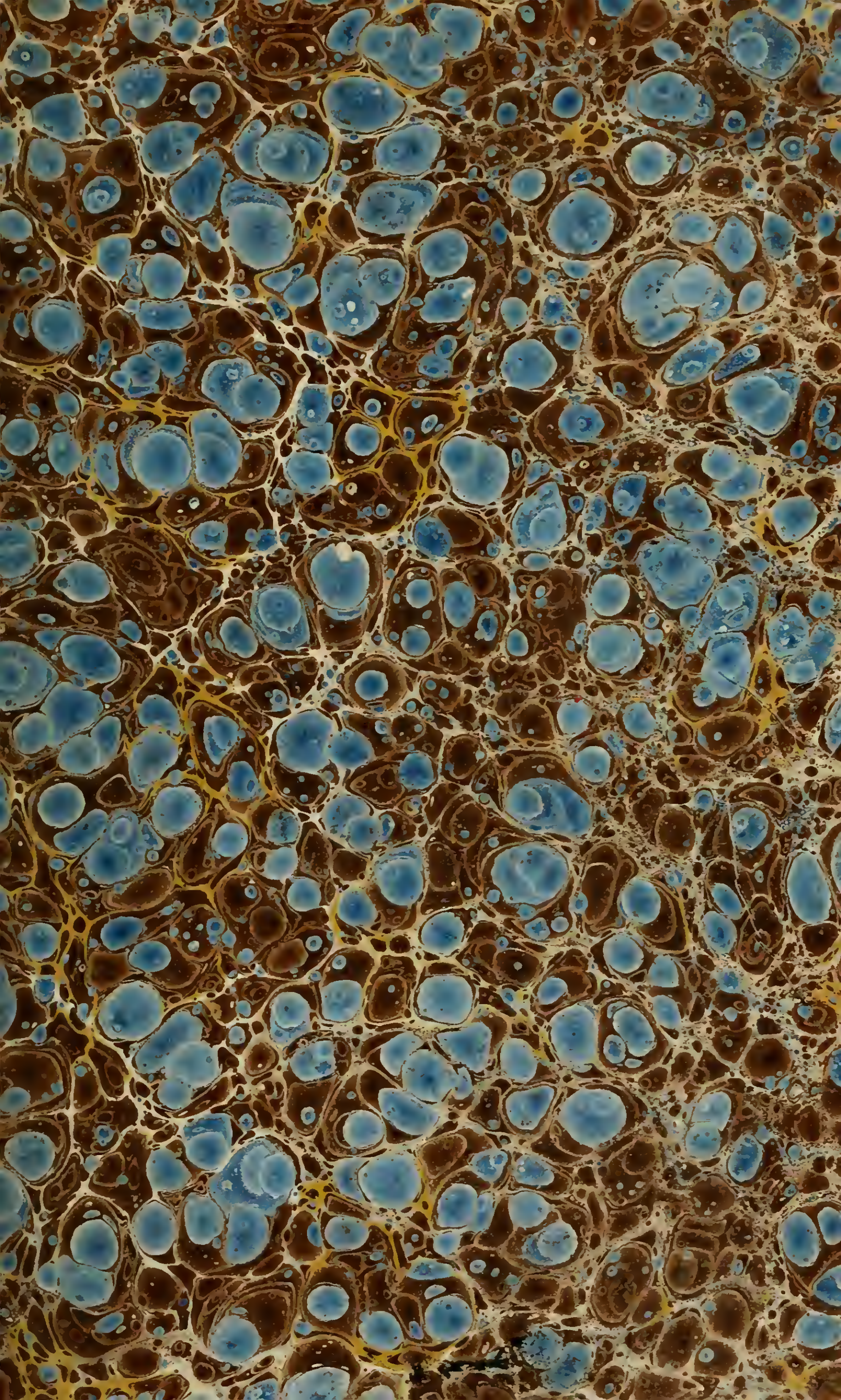






REVUE
BRITANNIQUE.

REVUE
BRITANNIQUE

OU

CHOIX D'ARTICLES

TRADUITS DES MEILLEURS ÉCRITS PÉRIODIQUES

De la Grande-Bretagne,

SUR LA LITTÉRATURE, LES BEAUX-ARTS, LES ARTS INDUSTRIELS, L'AGRICULTURE, LA GÉOGRAPHIE, LE COMMERCE, L'ÉCONOMIE POLITIQUE, LES FINANCES, LA LÉGISLATION, ETC., ETC.

Par MM. SAULNIER, Directeur de la *Revue Britannique*; DONDEY-DUPRÉ Fils, de la Société Asiatique; PH. CHASLES; LESOURD; L. AM. SÉDILLOT; GENEST; WEST, Docteur en Médecine (*pour les articles relatifs aux sciences médicales*), etc.

TROISIÈME SÉRIE.

Tome Troisième.

Paris.

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DES BONS-ENFANS, N° 21;
Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,
Rue Richelieu, N° 47 *bis*, ou rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1833.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ

REVUE

BRITANNIQUE.



DE LA BANQUE D'ANGLETERRE

ET

DE LA PROROGATION DE SON PRIVILÉGE.

Le privilége de la Banque d'Angleterre, qui expire en 1833, sera-t-il renouvelé ? Le ministère et les Chambres renverseront-ils un établissement qui, à diverses époques, a rendu de si grands services à l'état et aux particuliers ? Banquiers, négocians, capitalistes, fabricans, spéculateurs, économistes, et autour d'eux tout ce qui s'intéresse aux progrès de l'industrie et à la circulation des valeurs, s'occupent de ce problème complexe dont la solution doit avoir une grande influence sur le système monétaire dans toute l'étendue de l'empire. La mesure adoptée n'affectera pas seulement le gouvernement et les détenteurs de billets de banque ; mais l'industrie et la fortune de tous les citoyens en dépendent. Si cette question se présentait dégagée de tous les faits accessoires qui l'accompagnent, il

serait facile de la résoudre; mais les faits, les détails, qui constituent les données du problème, sont voilés de ténèbres épaissies encore par les préjugés et les intérêts qui sont venus compliquer ce grand débat. Essayons de l'éclairer en donnant à nos observations toute l'étendue que comporte la gravité du sujet.

La Banque d'Angleterre fut fondée en 1694. En 1708, un acte du gouvernement défendit à toute autre compagnie, composée de plus de six associés, d'émettre des billets au porteur dans toute l'étendue du royaume. Bien que le bill ait laissé, à cet égard, dans les termes du droit commun les compagnies composées de moins de sept membres, aucune d'elles dans la métropole n'a songé à émettre de pareils billets; toutes ont reculé devant la concurrence de la Banque d'Angleterre. Une partie de son capital s'élevant à 14,500,000 liv. st. (362,500,000 fr.), et portant intérêt à 3 p. %, forme le gage de ses émissions, et lui assure, suivant le témoignage de Smith, un crédit égal à celui du gouvernement.

Indépendamment du papier qu'elle jette sur la place de Londres et dans les comtés qui l'avoisinent, la Banque reçoit le montant des taxes, acquitte les mandats du Trésor, opère le transfert de ses actions, en paie les dividendes, met en circulation les bons de l'échiquier; et ses émolumens, comme banquier, constituent une des branches les plus fécondes de ses revenus. Si les banques composées de moins de sept co-partenaires, investies du droit d'émettre du papier-crédit (1), ne se sont jamais établies à Londres, elles se sont multipliées depuis long-tems en Angle-

(1) Note du Tr. Nous nous servirons de cette expression au lieu de celle de papier-monnaie que l'usage a restreint au papier émané du gouvernement et dont le cours est forcé.

terre, et leur nombre s'est considérablement accru depuis la guerre d'Amérique. Mais soit que leurs capitaux fussent insuffisans, soit qu'elles fussent mal administrées, soit par le concours de ces deux causes, une grande partie de ces établissemens a failli en 1793, 1815, 1816, et plus récemment en 1825 et 1826. Ces faillites ont compromis l'existence d'un grand nombre de négocians, et ont gravement affecté la fortune publique. Pour prévenir de semblables catastrophes, le Parlement décréta, en 1826, que l'acte de 1708 n'aurait d'effet que dans un rayon de soixante-cinq milles (environ 22 lieues) autour de la capitale, et que dans tout le reste du Royaume-Uni les banques pourraient avoir un nombre illimité d'associés. Aujourd'hui donc la Banque d'Angleterre n'a le monopole du papier-crédit que dans la capitale et dans un rayon de soixante-cinq milles.

Ce monopole ainsi restreint sera-t-il continué ou supprimé? telle est la première question à résoudre.

S'il est continué, il restera à examiner si la Banque d'Angleterre est l'établissement le plus propre à l'émission du papier-crédit; et, dans ce cas, sous quelles conditions on doit lui conserver ce privilége.

1° Doit-on confier, à Londres, le droit d'émettre des billets de banque à un seul établissement, ou à tous ceux qui se soumettront aux conditions d'organisation et aux règles de conduite qui leur seront imposées? Cette grave question n'a jamais été sérieusement discutée. L'opinion a acquiescé à l'acte de 1708 jusqu'en 1830, époque où commencèrent les discussions relatives au prochain renouvellement du bill. Aujourd'hui l'on soutient qu'il n'existe aucun motif de soumettre à des restrictions l'émission des billets de banque à Londres, non plus qu'en Écosse et partout ailleurs; que ces restrictions sont un attentat à la liberté de l'industrie,

que celle des banques ne peut prospérer que sous le régime d'une libre concurrence; et que si l'émission du papier-crédit n'était concédée qu'à un seul établissement, il abuserait de son droit en le prodiguant et le ménageant tour-à-tour sans mesure, suivant l'intérêt ou les caprices du moment, ainsi que la Banque d'Angleterre l'a fait plusieurs fois.

La première de ces objections nous touche peu. Personne au monde n'est plus dévoué que nous aux progrès de la liberté; mais nous sommes convaincus que ce serait mal la servir que de laisser à chacun le droit de battre monnaie, ou, ce qui revient au même, d'émettre un papier qui en aurait presque tous les caractères. Pourquoi donc, nous dit-on, la Banque ne serait-elle pas une industrie aussi libre que toute autre? Il ne s'agit pas ici du droit de faire la banque, mais du droit d'émettre du papier-crédit. Un banquier n'est, à proprement parler, qu'un commerçant chargé d'administrer et d'utiliser les fonds qu'on lui confie, de faire des paiemens pour le compte d'autrui, d'encaisser le montant de leurs effets. Cette industrie doit être aussi libre que celle du boulanger ou du marchand d'habits, et il n'y a pas plus de raison d'en défendre l'exercice à dix qu'à dix mille associés. Mais le droit d'émettre du numéraire ou du papier qui en tienne lieu est chose toute différente. On n'a élevé jusqu'ici aucune objection contre la loi qui veut que toutes les pièces de monnaie, qui ont une valeur, soient frappées au même coin, formées du même métal et d'un poids uniforme; ni contre celle qui veut que tout billet de banque soit payable au porteur. La monnaie est à-la-fois la mesure des valeurs, et l'équivalent universel, la marchandise générale échangée par la société. Elle est à l'usage de tous, y compris les femmes et les mineurs. Les gouvernemens doivent

donc veiller à ce que leur production soit en rapport avec les besoins. Qu'un citoyen, ne consultant que ses intérêts, fabrique trop ou trop peu de draps, de bière, etc., les inconvéniens ne seront sensibles que pour lui et ses chalans immédiats. Il n'en est pas de même des fabricans de bank-notes : il est en général de leur intérêt d'en créer le plus possible. Si cependant une compagnie en émet plus que ne comportent ses ressources effectives, elle encombrera le marché, et par suite son papier ne pourra s'échanger qu'à perte contre du numéraire ; ce qui nuira non-seulement à ses intérêts, mais à ceux de toutes les compagnies qui exerceront la même industrie, et compromettra gravement la fortune publique. La production du papier-crédit doit donc avoir ses lois spéciales, et tout gouvernement doit s'attacher à prévenir sur ce point les funestes conséquence d'une liberté illimitée. Qu'on ne dise pas qu'un billet de banque n'ayant pas de cours forcé, chacun est libre de le refuser ; le public en reçoit et en donne tous les jours en paiement, sans connaître la probité et le crédit de ceux qui les ont émis. Quoique leur création soit fondée sur des garanties incontestables, elle peut devenir excessive, et causer ainsi une perturbation qui affecte les intérêts de tous : c'est à quoi le gouvernement doit veiller.

On reconnaît qu'il importe de soumettre à certaines conditions l'émission des billets de banque ; mais on conteste qu'il y ait aucun motif raisonnable pour la confier, dans la métropole, à un seul établissement ; et on cite l'exemple de l'Écosse pour démontrer que le droit de créer à volonté du papier crédit, loin d'être un malheur, est un bienfait pour le pays. Nous pourrions répondre que quoiqu'on puisse, sans inconvénient, laisser à la queue du lion toute sa liberté, il ne s'en suit pas qu'on soit dispensé de le museler. Mais abordons sérieusement l'objection : avant

d'affirmer qu'un système de banque, qui prospère dans une partie du royaume, aura le même succès dans une autre, il faut examiner si les deux contrées sont dans la même situation industrielle, commerciale et financière. Sous tous ces rapports il n'existe aucune analogie entre Londres et l'Écosse, ni entre les fonctions des banques écossaises et celles de la Banque d'Angleterre. Londres est la place où se liquident et se balancent toutes les grandes opérations financières de l'empire, et, à très-peu d'exceptions près, toutes celles qui résultent de nos rapports avec le continent et l'Amérique; c'est le pivot de tous nos échanges avec l'étranger. Si toutes les Banques d'Écosse en général, ou si une d'elles émettent trop de billets, leur surabondance n'amènera qu'une hausse locale dans les articles que ces billets doivent solder. S'il survient une plus grande exportation de produits anglais en Écosse, les effets sur Londres seront plus recherchés; mais on ne demandera pas aux banques écossaises pour une guinée de plus de leurs billets.

La circulation des capitaux en Écosse obéit en général aux fluctuations qu'elle éprouve en Angleterre, et le niveau des cours y est maintenu, non par l'importation, ou l'exportation du numéraire, mais par l'échange des traites sur Londres contre les billets de la Banque d'Angleterre dont rien n'entrave la circulation dans cette partie de l'empire. Ainsi, la surabondance éventuelle du papier de Banque écossais est sans inconvéniens graves pour ceux dont elle peut affecter directement les intérêts, et reste indifférente pour la masse des citoyens. Les billets de la Banque d'Angleterre ne circulent pas à Hambourg, à Amsterdam et à Paris, comme ils le font à Édinbourg et à Glasgow. Aussi au moment où leur surabondance dans la métropole ainsi que dans le reste du royaume y ré-

duit la valeur extrinsèque de l'or comparée à sa valeur effective, le commerce est forcé d'exporter le numéraire nécessaire pour payer les effets de l'étranger. Il n'est plus question alors de compenser l'insuffisance du papier crédit dans une partie du Royaume-Uni avec sa surabondance dans une autre. Il y a excès partout. La Banque de Londres est forcée, dans l'intérêt de sa sécurité, de réduire ses émissions, et l'élévation du cours des valeurs en circulation se fait sentir de la Cité aux comtés les plus éloignés. On ne saurait donc soutenir sérieusement que le même système de banque soit applicable à Édinbourg et à Londres. D'ailleurs l'or est fort rare en Écosse et nous pouvons affirmer qu'au mois de mai dernier, au moment où éclata la crise politique qui fit accourir le public aux diverses banques du royaume pour y demander le remboursement des billets, celle d'Édinbourg ne possédait pas dans ses caisses cent mille *souverains*.

On prétend que la multiplicité des banques, qui ont le droit d'émettre du papier-crédit, ne le rendrait pas surabondant; qu'elles se concerteraient sur son émission; que, dans le cas contraire, l'excédant de papier que chacune aurait créé, lui ferait retour immédiatement, et qu'ainsi l'intérêt public ne serait pas lésé. Si ce concert existait, ces banques n'en formeraient en réalité qu'une seule, et il n'y aurait entre elles et la Banque d'Angleterre d'autre différence qu'une administration détestable, et une responsabilité qui, divisée entre plusieurs établissemens, deviendrait presque illusoire, et n'en retiendrait aucun dans les limites de ses devoirs. Mais cette hypothèse est chimérique : le concert dont on excipe ne saurait exister; à sa place naîtrait une concurrence, dont il importe d'étudier les effets.

Supposons qu'il existe à Londres plusieurs banques

nanties d'un fond de garantie et de capitaux considérables. que chacune émette la même somme de billets, et que l'ensemble de ces billets se balance avec l'or en circulation; qu'ainsi le change soit au pair, ou en d'autres termes qu'il n'y ait ni importation ni exportation de lingots. En de telles circonstances, une compagnie unique, comme la Banque d'Angleterre, ne songera pas à étendre ou à restreindre ses émissions; mais s'il y a plusieurs compagnies, leurs émissions respectives ne tarderont pas à encombrer la place. Chacune sera jalouse, dans l'intérêt de son crédit, de dépasser sa rivale, de l'écraser sous la masse de son papier. Supposons que parmi elles une seule, pour étendre ses opérations, ou simplement pour gêner ses concurrens, fasse les escomptes à un taux inférieur, soit moins difficile dans ses négociations; il est évident que l'émission de son papier s'accroîtra d'autant, et qu'il en résultera dans le change une dépression qui entraînera une exportation correspondante de numéraire. Cet état de choses n'affectera pas seulement les intérêts de la compagnie qui l'aura produit, il se fera sentir à toutes les autres. Les avantages spéciaux que les billets de certaines banques offrent aux preneurs, en étendant leur circulation hors de ses limites naturelles, et les banques rivales, en ne réduisant pas la masse de leur papier, ajoutent encore à l'encombrement. Quoi qu'il en soit, si toutes les banques jouissaient d'un crédit égal, leurs billets feraient indistinctement retour à l'une ou à l'autre : le public ne saurait jamais si c'est la banque A ou la banque B dont les opérations ont occasioné la dépression du change : il lui serait même indifférent de le savoir; car il ne s'informerait pas quelle compagnie a créé les billets dont il est nanti, au moment où il va les changer contre l'or ou l'argent qu'il destine à solder ses engagemens à l'extérieur.

Il est donc évident que si plusieurs banques existent concurremment à Londres, l'établissement le plus riche détruira l'équilibre du change par l'excès de ses émissions, sans que les compagnies rivales puissent arrêter ce mal autrement qu'en réduisant les leurs. Or, ce remède est le dernier qu'elles emploieront; au contraire, il est à-peu-près certain, que du moment, où l'une d'elles cherchera à étendre ses opérations par les facilités qu'elle offrira à ses cliens, les autres s'attacheront à suivre son exemple. Ainsi, jalouses de se dévancer mutuellement dans les voies de la popularité, elles se précipiteront ensemble vers la catastrophe qui marquera le terme inévitable de leur existence simultanée.

La concurrence ne fera donc qu'aggraver dans une effrayante proportion, les inconvéniens inséparables du meilleur système de création du papier de banque. On ne saurait trop le répéter, ce n'est point là une denrée comme une autre. Produisez au plus bas prix, le plus possible d'objets de consommation, et vous aurez bien mérité de la patrie. Quant au papier-crédit, il ne doit suffire qu'à remplacer la quantité d'or qui circulerait à son défaut; s'il la dépasse, c'est l'or qui sera recherché de préférence et qui s'écoulera à l'étranger jusqu'à ce que l'excédant du papier soit complétement rentré. Qu'une seule banque vienne à faillir, durant cette période que nous appellerons de *contraction*, ou même qu'elle hésite à rembourser à bureau ouvert tous les billets qu'on y apportera, il surviendra une panique dont les désastreux effets s'étendront à la plupart des banques de la métropole et des comtés.

Dans les tems ordinaires, la Banque d'Angleterre fait peu d'escomptes, beaucoup moins que celle de France; elle tient à ne pas entrer, sous ce rapport, en concurrence avec les

soixante-dix banquiers de la capitale. Cependant elle fait au commerce des avances considérables ; toute personne qui offre des sûretés convenables, y trouve un crédit assuré, et les principaux banquiers, négocians ou capitalistes y ont un compte ouvert. Mais ce n'est point par ces opérations dans les tems prospères, quand le change est au pair, ou à la hausse, que nous pouvons juger le système des banques de circulation. Il faut la voir fonctionner aux époques difficiles ou désastreuses, quand le change est en baisse, lorsque la défiance manifestée contre les banques provinciales, ou toute autre cause amène une panique et une baisse notable dans les prix. C'est dans ces fâcheuses circonstances où le crédit public est paralysé, que se manifestent les avantages d'une institution comme la Banque d'Angleterre. Elle est alors le point d'appui de tous les intérêts financiers et commerciaux, et vient à leur aide au risque de sa propre existence. Dans la crise qui éclata à la fin de 1825 et au commencement de 1826, elle fit l'avance de près de 10,000,000 liv. st. (250,000.000 fr.) sur des traites et autres valeurs qui d'un jour à l'autre pouvaient périr dans ses mains. Sans un secours aussi urgent, aussi efficace, la classe commerçante était ruinée en grande partie ; et dans cette catastrophe notre système financier courait les plus grands dangers.

Des banques de circulation particulières établies dans la métropole ne rendraient certainement pas les mêmes services. Libres de toute responsabilité publique, les établissemens de ce genre ont en caisse le moins d'or et d'argent possible, eu égard à la nature de leurs opérations ; et moins ils en ont, plus leurs bénéfices sont considérables. Assurément ils ne songeraient pas à faire des avances en numéraire ; surtout lorsque le change est à la baisse, et que l'or est très-recherché ; ils ne prêteraient pas non plus leur papier,

dans la crainte qu'il ne leur revînt; et d'ailleurs on n'en ferait pas le moindre usage. La Banque d'Angleterre compte cent quarante ans d'existence, elle est connue de tous; ses billets circulent avec la même facilité et la même rapidité que l'or qu'ils représentent; mais si son privilége métropolitain était aboli, il serait aussi difficile de faire accepter à Liverpool, Manchester ou York le papier des banques qui la remplaceraient, que de leur donner des boutons de cuivre pour des guinées. Ces compagnies seraient fort estimées sans doute de leurs correspondans habituels, mais les provinces refuseraient leurs billets; et, à une époque de crise, Londres ne les prendrait pas. A-t-on songé en décembre 1825 à lui fournir le papier des banques des comtés d'York ou de Lancastre? Dans les circonstances difficiles, le commerce abandonné à l'insuffisance de ses propres ressources éprouverait des désastres qu'on ne saurait conjurer trop énergiquement.

Le meilleur système consiste donc à réserver dans la métropole le droit d'émettre du papier-crédit à un établissement unique, qui augmentera ou réduira ses émissions, en raison directe de la hausse ou de la baisse du change, qui y sera naturellement déterminé par le surcroît d'affluence du public dans ses comptoirs, pour y recevoir des billets contre de l'or, ou de l'or contre des billets, et qui préservera le cours du change de ces brusques et fortes secousses qu'entrainerait nécessairement la concurrence des banques.

Notre opinion à cet égard n'est point une vaine théorie, elle repose sur l'expérience, et a pour elle l'autorité des premiers banquiers de Londres. Nous puisons dans l'enquête ordonnée sur cette matière, par la Chambre des Communes, la déclaration suivante de M. Grote.

« Je n'aperçois, dit-il, aucun avantage dans la concurrence des banques de circulation de la métropole, et

j'y vois de grands dangers. Une banque unique opère sur la circulation, comme sur un tout homogène, et avec une harmonie qui serait impossible entre huit ou dix établissemens. Si elle est soumise au contrôle de l'opinion publique, elle réglera plus sagement ses opérations sur l'état du cours à l'étranger. S'il y avait concurrence, aucune banque ne pourrait, ni ne voudrait calculer ses émissions, et en fixer la limite par rapport à la somme totale des billets qui suffisent pour la circulation actuelle. Chacune d'elles chercherait à augmenter les siennes, pour supplanter les compagnies rivales, et accroître la somme de ses bénéfices. Le danger serait le même si plusieurs banques s'associaient et balançaient mutuellement leurs émissions à certaines époques déterminées. »

MM. Tooke, Loyd, Normann, les banquiers les plus versés dans l'histoire du commerce et dans la science de l'économie publique, ont manifesté la même conviction devant le comité d'enquête.

Il nous paraît donc incontestable qu'un établissement unique doit être chargé, à Londres, de l'émission du papier-crédit.

Ce privilége doit-il être enlevé à la Banque d'Angleterre? telle est la seconde question à résoudre.

M. Ricardo, et après lui plusieurs autres économistes, ont prétendu que la faculté d'émettre du papier ne doit pas être confiée à une société particulière, mais bien à une commission nommée par le gouvernement qui gérerait pour le compte du Trésor public : « Ce système serait fort économique, dit M. Ricardo, et voici comment : à l'expiration de la charte qui investit la Banque d'Angleterre de son privilége, le gouvernement lui verserait 14,500,000 liv. st. de billets de l'état (*state-notes*), en remplacement d'une somme égale de ses *bank-notes*, ce qui éteindrait la dette

publique envers la Banque; il émettrait en outre une quantité de billets de l'état suffisante pour racheter tous les lingots qui se trouvent en sa possession. Ainsi, les commissaires de la Banque nationale ne se mêleraient plus directement ni indirectement des opérations de banque proprement dites; ils se borneraient à échanger des billets contre du numéraire ou des lingots, et réciproquement. La fortune publique y trouverait une économie de 446,000 liv. st. (11,150,000 fr.) par an, intérêt du capital que la Banque a prêté au gouvernement. »

Il nous sera aisé de démontrer que cette économie est une chimère. En effet, si on adopte le système d'une banque de l'État ou nationale, il faudra distraire de la somme ci-dessus : 1° 20,000 liv. st. (500,000 fr.) pour frais d'impression de billets; 2° les dépenses d'administration s'élevant à 106,000 liv. st. (2,650,000 fr.) par an, comme pour la Banque d'Angleterre; ce qui réduit à 270,000 liv. st. (6,750,000 fr.) l'économie supposée.

Ce dernier chiffre subira d'autres réductions encore. Le montant des billets de la Banque d'Angleterre est aujourd'hui de 19,000,000 liv. st. (475,000,000 fr.), dont la garantie doit reposer sur une valeur en or monnayé ou en lingots équivalente au tiers au moins de cette somme (6,333,333 liv. st.), d'après l'opinion unanime des directeurs. (M. Tooke et d'autres banquiers recommandables pensent que cette garantie doit être de moitié.) Supposons que le tiers suffise, où le trouvera-t-on ? Les commissaires du gouvernement remplaçant les directeurs de la Banque d'Angleterre, émettront 19,000,000 liv. st.; de cette somme 14,686,000 liv. st. acquitteront les créances de la Banque, et il ne restera plus que 4,314,000 liv. st. pour acheter des lingots et pourvoir aux frais de l'établissement.

Mais il faudrait déjà 7,000,000 liv. st. pour couvrir

le tiers de la masse de billets en circulation, et de 4 à 500,000 liv. st. pour frais d'organisation. La Banque nationale ne pourrait compléter la masse de lingots nécessaire à sa garantie, en recourant à de nouvelles émissions. En effet, les 19,000,000 liv. st. de billets suffisant en ce moment à la circulation, toute tentative pour l'accroître serait en opposition avec son objet; car le public redemanderait à la Banque une quantité d'or au moins égale à celle qui lui serait versée par suite de nouvelles émissions. Ainsi, pour placer la Banque nationale dans les conditions de sécurité publique que nous venons de signaler, le gouvernement serait obligé de rester débiteur de celle d'Angleterre pour 3 ou 4 millions, ou d'avancer cette somme aux commissaires de la Banque nationale. Il faudrait donc défalquer encore 100,000 liv. st. pour les intérêts dont celle-ci serait grevée par suite de cet emprunt.

Ce n'est pas tout. La dette non fondée portant intérêt à 2 1/4 p. o/o s'élève aujourd'hui à 25,000,000 liv. st. (625,000,000 fr.). Cette dette peut-elle rester flottante, du moment où la Banque d'Angleterre sera dépouillée de son privilége? Nous n'hésitons pas à répondre négativement. La Banque d'Angleterre étant à-la-fois banque de circulation, de dépôt et d'escompte est, par ses capitaux, par l'étendue de ses rapports, et par la confiance illimitée qu'elle inspire, en position de retirer tous les bons de l'Échiquier qui lui seraient présentés. C'est cependant ce que la Banque nationale devra s'interdire, d'après le système de M. Ricardo; et, sous ce rapport, aucune autre ne remplacera celle d'Angleterre. Le gouvernement ne pourra même soutenir son crédit en tems de crise, sans consolider la dette flottante, et il ne saurait le faire qu'en allouant à ses créanciers un intérêt de 3 à 4 p. o/o. La

différence de 2 1/4 à 3 1/2 p. 0/0 d'intérêts pour 25,000,000 liv. st., est de 312,000 liv. st. qui, ajoutées aux déductions ci-dessus, réduisent à zéro la prétendue économie signalée par M. Ricardo, et offrent au contraire une perte de 142,000 liv. st.

Cet inconvénient n'est point le seul. La Banque nationale étant purement de circulation, ne pourrait être d'aucune utilité au commerce dans les tems difficiles. L'expérience des crises commerciales que nous avons traversées depuis 1792, et durant lesquelles la Banque d'Angleterre a sauvé du naufrage, par ses avances ou ses escomptes, les maisons les plus florissantes de la capitale, nous démontre que, dans le système que nous combattons, ces maisons seraient compromises, ruinées par la difficulté des emprunts, malgré les sûretés de tout genre qu'elles offriraient, si elles avaient à subir de nouveau les mêmes épreuves. Ne serait-il pas absurde de préférer un tel système à l'ordre de choses qui a prévenu jusqu'ici tant de désastres? Il coûterait plus que l'organisation actuelle, et il en aurait tous les inconvéniens, sans posséder aucun des avantages qui lui sont propres. Cette considération suffirait pour l'écarter.

Dira-t-on que la Banque nationale pourrait aussi faire des escomptes, accepter des dépôts sous la garantie du gouvernement, traiter toutes les affaire de banque qui le concernent? ce serait ouvrir la porte aux abus les plus monstrueux. Comme la femme de César, les commissaires de la Banque nationale doivent être à l'abri de tout soupçon. Or, il est évident que, s'ils sont chargés de toutes les opérations d'une banque ordinaire, ils seront incessamment exposés à des accusations dont l'effet, qu'elles soient ou non calomnieuses, sera également fâcheux. L'opinion ferait peser sur le ministère la responsabilité de tous leurs

actes. Qu'ils refusent de négocier avec un citoyen opposé au système du moment, on attribuera ce refus à des considérations de parti. Qu'il survienne une baisse dans les fonds publics, on l'attribuera à des ventes multipliées à dessein pour donner aux ministres ou à leurs créatures la facilité d'acheter à bon marché ce qu'ils vendront plus cher dans quelques jours. Ainsi la conduite des directeurs sera constamment représentée sous les plus fausses couleurs, et la malignité publique grossira à plaisir leurs fautes les plus légères. Jamais un gouvernement qui aura une juste idée de ce qu'il doit à lui-même et aux intérêts publics, n'autorisera un pareil établissement.

Les directeurs d'une Banque nationale administreront-ils d'ailleurs aussi bien que ceux de la Banque d'Angleterre? il est permis d'en douter. Les derniers sont d'opulens banquiers recommandés par le crédit de leur maison, par leur expérience consommée. Ils se feront un point d'honneur de garder le secret de leurs délibérations avant que l'exécution leur ait donné de la publicité. Les premiers, au contraire, verront dans leurs travaux un traitement à gagner plutôt que l'exercice de leurs talens. Ils seront en général sans fortune, choisis parmi des négocians ruinés, ou des cadets de famille. Leur point d'honneur consistera à tirer tout le parti possible de leur position, et la fortune la plus rapide sera à leurs yeux le meilleur titre à l'estime.

Comment donc serions-nous assez imprudens pour abandonner un système qui nous est familier, et en adopter un autre dont nous n'avons jamais fait l'épreuve et qui peut avoir les résultats les plus funestes! « Qu'on me cite, disait M. John Smith, parlant des directeurs de la Banque, à la Chambre des Communes, dans la séance du 20 février 1826; qu'on me cite dans l'histoire du monde com-

mercial les modèles d'une probité plus sévère ! Lorsqu'en 1816 la Banque faisait d'énormes profits qui lui permettaient de donner à ses actionnaires des dividendes de 25 p. %, la prévision de cette prospérité inouie pouvait amener des opérations dont une seule eût suffi pour fonder une fortune. Eh bien ! consultez les écritures des directeurs à cette époque, vous y lirez la preuve qu'aucun d'eux ne possédait un schelling de plus que le fonds strictement nécessaire pour être appelé à la direction d'après les statuts de la compagnie. Tous sans exception méritaient au plus haut degré, par leurs principes et leur intégrité, le respect et la confiance du pays. »

On prétend, et ce n'est pas sans raison, qu'en certaines circonstances, la Banque d'Angleterre s'est montrée trop docile aux prévenances et aux sollicitations de la Trésorerie. Combien ne seraient-elles pas plus puissantes sur les directeurs d'une Banque nationale ? Les premiers ne doivent rien au ministre, ils n'attendent rien de ses faveurs ; les seconds qui lui devront leurs emplois, qui seront les comptables du Trésor, pourraient-ils lui rien refuser ? auraient-ils, en 1796 et 1797, opposé aux importunités de Pitt la résistance qui fit tant d'honneur au décemvirat de la Banque d'Angleterre ? Par eux, la Trésorerie exercera sur la circulation une influence sans bornes, et quelle que soit la probité du ministère, il y sera entraîné par la condescendance qu'ils lui témoigneront constamment.

La question qui nous occupe a été soumise récemment au congrès des État-Unis ; son comité a considéré comme un malheur l'institution d'une Banque nationale, qui ne serait dans les mains du ministre qu'un instrument politique, et qui pourrait devenir un foyer d'intrigues et de corruption. Espérons que, sous ce rapport, l'Angleterre se montrera aussi éclairée que l'Union.

La meilleure garantie d'une sage administration que puisse

offrir la Banque d'Angleterre, c'est l'intérêt évident de ses directeurs. « Nul sentiment dans l'homme, dit un moraliste français, ne tient son intelligence éveillée autant que l'intérêt personnel; il donne de l'esprit aux plus simples; » et il est évident que l'intérêt de la Banque, comme celui du public, c'est que la valeur de ses billets soit de niveau avec celle de l'or qu'ils représentent; en d'autres termes, que le change soit aussi près du pair que possible. En effet, si des émissions excessives dépriment le change, on lui rapporte l'excédant de ses billets et elle restitue une quantité d'or équivalente; si elles sont insuffisantes, elle rétablit sa balance, en portant ses lingots à la Monnaie, ou en provoquant les banques provinciales à accroître d'autant la masse du papier; et dans ces deux cas elle perd une portion de ses bénéfices. Les directeurs de la Banque ne peuvent donc, sous peine de compromettre ses intérêts, nuire à ceux du public. S'ils l'ont fait dans certaines occasions, ce n'a pu être que par aveuglement ou par faiblesse.

Dans l'hyothèse d'une Banque nationale, rien ne garantit une bonne administration. Les directeurs gérant la chose d'autrui, le sentiment du devoir peut seul les déterminer à résister aux sollicitations du gouvernement et des gros spéculateurs, qui, par leurs systèmes ou par des argumens plus solides, chercheraient à les séduire.

Conclusion : la Banque d'Angleterre doit rester investie de son privilége.

Sous quelle condition le sera-t-elle?

Avant de discuter cette dernière question, jetons un coup-d'œil sur les crises commerciales de 1792, 1793, 1814, 1815, 1825 et 1826.

Les adversaires de la Banque attribuent à sa mauvaise administration la faillite d'un grand nombre de banques provinciales et les désastres qu'elles entraînèrent à ces di-

verses époques. Ils l'accusent d'avoir abusé de ses émissions, d'avoir ainsi entraîné les banques de la province à suivre son exemple, et d'avoir ensuite brusquement restreint la circulation de ses billets, en laissant ses dupes se débattre dans la fâcheuse position où elle les avait jetées.

Ces accusations n'ont aucun fondement. En 1792, la Banque n'a pas plus abusé de son droit, pour augmenter, que pour restreindre ses émissions ; elle ne les a même pas réduites avant la faillite de plusieurs banques provinciales survenue en 1793. Elle n'a pas non plus abusé de son droit, en 1814 et 1815. La seule faute qu'on puisse lui reprocher, en 1824 et 1825, c'est d'avoir attendu trop tard pour diminuer la masse de son papier. La seule cause du mal à ces diverses époques, est dans la funeste organisation des banques provinciales et dans l'abus de leurs produits.

Voici le tableau des émissions de la Banque en 1792 et 1793 :

	1791.	1792.	1793.
26 février.....	11,489,670	11,148,500	11,530,310
30 mars......	—	—	13,085,370
25 août.......	11,698,230	11,005,660	10,838,640

On voit qu'en 1792 la somme des émissions a été moindre qu'en 1791, qu'elle s'est accrue en février et en mars 1793, à l'époque où les sinistres des banques provinciales semaient partout de la défiance.

La crise de 1793 provient : 1° de l'abus que ces banques avaient fait de leur papier, eu égard à leurs capitaux de garantie ; 2° des alarmes du commerce, à l'approche d'une guerre qui paraissait inévitable. Telle est l'opinion de Mackpherson. « A cette désastreuse époque, dit-il, les banques provinciales, qui s'étaient multipliées sans proportion avec les besoins du pays, furent les premières vic-

times de leur aveugle fécondité. Leur ruine entraîna celle de leurs cliens, et compromit la Banque d'Angleterre, qui se vit forcée de rembourser plus de billets qu'elle n'avait fait depuis un siècle. Une centaine de banques firent faillite, etc. (*Annales du Commerce*, vol. 4, p. 266.)

2° En 1814 et 1815, la Banque d'Angleterre ne contribua nullement à la dépréciation du change.

Voici le tableau de ses émissions en 1813 et 1814.

	1813.	1814.
31 mars................	23,933,140	25,157,710
30 juin..................	23,946,190	25,864,270
30 septembre.............	23,956,330	28.639,870
31 décembre.............	24,258,530	27,968,600

Ainsi, la Banque versa, en 1814, dans la circulation, trois millions de papier de plus qu'en 1813; et cependant le prix du blé, qui était en juillet 1813 de 180 schellings le quarter, n'était plus en juillet 1814 que de 67 schellings. Cette baisse extraordinaire, causée par l'abondante récolte de 1813 et par les provenances des ports hollandais, qui étaient restés si long-tems fermés à notre commerce, alarma tous les agriculteurs, en ruina un grand nombre, et ne fut pas moins funeste aux banques provinciales. « En effet, dit M. Wakefield, dans sa déposition devant le comité d'agriculture, il y avait, en 1814, dans tous les comtés, des banques de circulation qui cherchaient par tous les moyens possibles à encombrer la place de leur papier, et dont les émissaires affluaient dans les marchés, pour accaparer les billets de leurs concurrens. »

La crise de 1814 est due à cet engorgement, à la surabondance des produits agricoles, et au rétablissement des rapports commerciaux avec le continent. La Banque d'Angleterre y fut complétement étrangère; elle fit même tout ce qui était en son pouvoir pour remédier au mal.

Quant à sa conduite en 1825 et 1826, elle n'est pas à l'abri de tout reproche. Toutefois il serait injuste de les exagérer. Voici le tableau de ses émissions pendant ces deux années.

	1824.	1825.
31 mars..................	19,665,200	21,084,470
30 juin..................	19,906.790	19,837,770
30 septembre.............	20,624,210	19,776,360
31 décembre..............	20,544,970	19,748,840

Il résulte de ce document, que la Banque mit en circulation, en 1824 et 1825, une masse à-peu-près égale de billets. Elle aurait dû cependant réduire ses émissions, à la fin de 1824 et au commencement de 1825, dès l'instant où la balance du change nous fut défavorable. Cette faute tient aux engagemens qu'elle avait contractés envers le gouvernement. Lorsqu'en 1814 la Banque avait dans ses caisses 14 millions de monnaie et de lingots, elle consentit, sur la proposition du chancelier de l'Échiquier (lord Goderich), à rembourser les rentiers à 4 p. 0/0 qui ne voudraient point convertir à 3 1/2. Cet engagement, bien qu'indéfini, n'était point téméraire; mais le gouvernement pouvait le proposer sans danger, d'après le cours favorable du change, le prix élevé des fonds publics, et les réserves considérables que la Banque avait à sa disposition. Celle-ci ne pouvait s'y refuser, sans encourir le reproche de contrarier une mesure utile au pays. La masse de fonds non-convertis s'éleva au-dessus de sa prévision, et leur remboursement laissa dans ses caisses, un vide d'autant plus considérable qu'elle payait à bureau ouvert, et que le trésor ne la couvrait de ses avances que tous les trimestres. Lorsqu'en novembre 1824, le change vint à baisser, elle avait à payer 4,000,000 st. (100,000,000 fr.). Voilà pourquoi elle ne réduisit pas ses émissions, comme elle eût

dû le faire, dans les premiers jours de 1825. D'autres circonstances s'y opposèrent encore. Elle ne pouvait connaître la quantité de papier que les banques provinciales verseraient dans la circulation, et le degré d'influence que ces nouveaux produits exerceraient sur le change; mais comme son papier, en novembre 1824, s'élevait à 20,850,260 st., somme garantie par un fonds de 11,323,760 liv. st. elle ne vit point de danger à continuer ses avances au Trésor. Elle céda à cette impulsion inouie qui entraînait tous les négocians et capitalistes du royaume dans les voies d'une prospérité dont l'illusion descendait du trône pour s'étendre à tous les degrés de l'échelle sociale. Le discours de la couronne du 3 février 1825 s'exprimait en ces termes. « Jamais les grands intérêts de l'empire n'ont été dans une position plus brillante, et la félicité publique mieux assurée. » Dans la discussion de l'adresse, lord Liverpool tenait le même langage : « Il est des hommes qui, jaloux d'une prospérité dont ils n'ont pas le secret, y lisent des présages de ruine, s'écriait, le 28 février, lord Goderich. Pour moi, messieurs, qui ai médité sur les causes qui ont amené ce prodigieux accroissement de la fortune publique, je me suis convaincu de la solidité de ses fondemens, etc. » M. Huskisson lui-même disait, dans la séance du 2 mai 1825 : « Quant à la dépression de notre change, elle n'a rien d'alarmant, elle n'influe nullement sur l'état prospère du pays, et disparaîtra avec les circonstances accidentelles qui l'ont amenée. »

Cependant les directeurs de la Banque s'aperçurent que s'ils continuaient de prodiguer leur papier, leurs rêves de prospérité feraient place à un réveil douloureux; mais ils crurent conjurer l'orage en continuant de suivre la marche qui l'avait provoqué. « On dira, pensèrent-ils, qu'en restreignant nos émissions malgré une réserve plus que suffisante de 8,000,000 liv. st. en lingots, nous avons,

sans nécessité, compromis les intérêts du pays. » Ils auraient dû sans doute mépriser ces vaines clameurs; mais aussi l'écoulement d'une portion de leur réserve antérieure eût dû les avertir qu'il y avait excès dans la circulation, et qu'il était indispensable de s'arrêter. Ce fut un tort de ne l'avoir pas fait à tems; mais les commissaires d'une Banque nationale n'auraient-ils pas, à sa place, commis la même faute? auraient-ils, nantis d'une réserve de 11,000,000 st., refusé de négocier avec lord Goderich le remboursement des rentiers non-convertis? S'ils avaient eu ce courage, la Chambre des Communes n'eût pas manqué de demander leur remplacement, et leur refus aurait eu des suites bien plus funestes que pour la Banque d'Angleterre. Bien plus fâcheuse encore eût été la position de la place, si les intérêts de la circulation avaient été confiés, dans la métropole, à des banques particulières. Dans cette hypothèse, l'année 1825 eût été aussi désastreuse pour l'Angleterre que le fut pour la France la fameuse année qui vit s'écrouler les compagnies du Mississipi.

Au reste, nous pouvons assurer que l'erreur commise par la Banque en 1825 ne se renouvellera pas. Ses émissions sont aujourd'hui soumises, en quelque sorte, à l'action du public; c'est-à-dire qu'elles augmentent lorsqu'il y a affluence à ses comptoirs pour le versement des lingots, et qu'elles diminuent lorsqu'il y a excès dans le retour de son papier. La quantité moyenne de monnaie et de lingots que la Banque croit prudent de laisser en caisse, est d'un tiers de ses engagemens en dépôts et en billets. Si la faveur du change permettait d'apporter à la Banque de quoi augmenter cette réserve, ses directeurs étendraient la somme de leurs escomptes et de leurs négociations avec le gouvernement, et *vice versa*. Mais, sauf des circonstances extraordinaires, ils ont pour principe de laisser le public régler lui-même le cours du change.

Nul établissement n'a été depuis sept ans mieux administré que la Banque : la révolution belge, l'état précaire des affaires du continent, en gênant le crédit et en appelant notre numéraire sur les marchés de France et de Hollande, ont laissé un vide considérable dans les caisses de la Banque, et l'ont forcée de restreindre ses émissions. Cependant elle a multiplié ses escomptes, ses négociations avec le commerce et l'industrie, et les a sauvés ainsi de la crise funeste qui les menaçait. En juillet 1830, la somme des billets de la Banque mis en circulation excédait 22,000,000 livres sterling; ses escomptes s'élevaient à 1,308,000 liv. st.; et en juillet 1831, lorsque son papier ne s'élevait qu'à 19,500,000 liv. st., ses escomptes montaient à 4,103,000 liv. st.

Ceci posé, voici quelles sont les conditions auxquelles il importe de soumettre la Banque en renouvelant son privilége.

1° Elle devra publier à des époques déterminées un rapport sur l'état de ses opérations et de celles des banques provinciales.

Nous avons toute confiance dans ses directeurs actuels; mais leurs successeurs pourraient ne pas suivre leur exemple. La publication que nous proposons est le seul moyen de s'assurer que leur conduite sera toujours réglée sur les mouvemens du crédit, et qu'ils mesureront les exigences de leurs propres intérêts sur celles de l'intérêt général, dont ils sont inséparables. Telle est l'opinion unanime de l'élite de nos financiers, et notamment de MM. Tooke, Grote et Lloyd.

La publication de ses comptes périodiques fixant le montant de ses billets en circulation, de ses engagemens, de la monnaie et des lingots qu'elle a en caisse, serait à-la-fois une garantie à l'égard de ses directeurs, dont elle contiendrait les opérations dans de sages limites, et du

public, dont elle éclairerait les spéculations. Aujourd'hui, dit-on, la valeur de l'argent, et par conséquent le prix de toutes choses, dépendent des caprices de la Banque. Cette assertion est complétement fausse. Chacun sait en effet qu'elle rembourse à bureau ouvert tous ses billets, et qu'elle peut, sans frais, convertir en monnaie tous ses lingots; mais elle ferait tomber cette absurde allégation par la seule publicité de ses comptes périodiques. Craint-on que le public, en apprenant la baisse du cours du change, ne prît l'alarme et n'accourût en foule réclamer le paiement de ses billets? Nous répondrons que, si ses comptes sont publiés à des époques rapprochées, le public se familiarisera avec ces matières. Il saura que la baisse du change, par cela seul qu'elle entraîne une diminution dans la masse des lingots, porte en elle-même son correctif, et qu'elle cessera aussitôt que la circulation aura été restreinte dans ses limites naturelles.

Le même système de publicité doit s'étendre à toutes les Banques du royaume. Aujourd'hui tout le monde, jusqu'au gouvernement et aux directeurs de la Banque, ignore complétement les opérations de ces établissemens. Sans doute ils ont des droits à la confiance publique; mais il importe que cette confiance soit éclairée. Comment d'ailleurs les directeurs de la Banque d'Angleterre assureraient-ils le succès de leurs opérations, lorsqu'ils ignorent celles des compagnies qui inondent de leur papier une grande partie du royaume? N'est-il pas démontré, par l'expérience de 1793, 1815 et 1825, que leurs émissions exercent une réaction puissante et souvent très-brusque sur celles de la Banque d'Angleterre? Celle-ci n'opère sur ses billets que par voie d'échange, chose qui, de leur propre aveu, est indifférente aux banques des comtés. Elle augmente le nombre de ses billets tant que le change est à la hausse; elle s'arrête quand il descend au pair. Celles des comtés n'opè-

rent point ainsi. Comme la faveur du change occasione un accroissement dans les émissions de la Banque d'Angleterre, et par conséquent fait hausser les valeurs, ces compagnies, dont le mouvement de circulation est réglé exclusivement sur la hausse et la baisse des valeurs, accélèrent le mouvement en augmentant la masse de leur papier, après que la Banque d'Angleterre a arrêté le sien. Or, comme leurs produits sont toujours excessifs, l'abus devient bien plus grave dans la circonstance que nous venons de signaler, et il en résulte une dépression dans le change qui affecte douloureusement le commerce. Au milieu de cette crise, les directeurs de la Banque n'ont aucune donnée certaine, qui puisse servir de base à leur conduite et leur fournir les moyens de calculer l'intensité de la perturbation à laquelle ils se voient exposés.

Un tel état de choses ne saurait subsister plus long-tems. Il est indispensable que nos sept cents banques provinciales livrent à une publicité effective le secret de leurs opérations : cette publicité serait illusoire si elles se bornaient isolément à faire insérer le résumé de leurs comptes périodiques dans les divers journaux des comtés. Le modèle le plus avantageux consisterait à établir, aux frais du gouvernement, un bureau composé de commissaires nommés par lui, et dont feraient nécessairement partie le chancelier de l'échiquier, et les président et vice-président du bureau du commerce. Il serait chargé de faire insérer dans les journaux l'état général de la masse de papier-crédit, engagemens, fonds de réserve, lingots et propriétés de tout genre appartenant aux banques provinciales, et de surveiller spécialement les ressources et la conduite de toutes celles dont les actes éveilleraient ses soupçons. On conçoit de quelle utilité serait cette publication, rapprochée de celle des opérations de la Banque d'Angleterre.

Chaque banque de comté devrait adresser toutes les

semaines ce bilan au bureau dont nous venons de proposer la création. Celui-ci ne publierait dans les journaux que des rapports mensuels ou trimestriels ; mais il serait tenu d'envoyer chaque semaine, et par extrait : 1° au Trésor, l'état de situation de toutes les banques; 2° à la Banque d'Angleterre, l'état de situation de celles des comtés; 3° un pareil extrait à celle de ces dernières qui le demanderait.

Ces précautions, dont il est inutile de faire ressortir l'utilité, ne suffiraient point pour garantir le public contre les imprudences et la mauvaise foi des banques provinciales. Le gouvernement devrait faire à leur égard ce qu'il a fait pour celle d'Angleterre, en exigeant d'elle une garantie de 14,500,000 liv. st. pour le paiement de ses billets ; il devrait les soumettre à des conditions analogues, quel que fût le nombre de leurs actionnaires.

Nous proposerions, en second lieu, *l'échange forcé au pair, des billets de la Banque d'Angleterre, contre ceux des banques provinciales.* Sous le régime actuel, ces derniers ne sont payables qu'en or; aussi, dès qu'ils tombent dans le discrédit, ils affluent aux comptoirs de Londres, et l'or de la Banque s'écoule par tous ses canaux. MM. Thornton, Huskisson et Ricardo s'accordent à faire sentir l'absurdité d'un pareil régime. Mais, dira-t-on, pourquoi le porteur d'une bank-note de comté n'en serait-il pas payé en argent comme le détenteur d'un billet de la Banque d'Angleterre ? Nous répondrons qu'il aura cette faculté un instant après l'avoir échangée contre ce dernier billet : ce qui doit lui être indifférent. Au reste, nous ne voyons pas quelle importance on attacherait à la surabondance des monnaies d'or dans la circulation. Les *souverains* sont fort rares dans la bourse et dans la caisse de nos compatriotes de Londres et des environs. Mais tant que les billets d'une livre sterling resteront supprimés en Angleterre, il y aura toujours dans les provinces une masse d'or

considérable. Notre seconde proposition épargnerait à la Banque une dépense inutile, et influerait beaucoup sur sa prospérité.

La troisième condition du renouvellement de son privilége consisterait à l'affranchir des lois sur l'usure. Espérons que ces lois, dont l'injustice et les déplorables résultats ont été si souvent démontrés, ne tarderont pas à être rayées du livre de nos statuts. Nous nous bornerons en ce moment à demander que la Banque n'y soit plus soumise en matière d'escompte. Jusqu'à ce jour, lorsque la baisse du change lui commandait de restreindre ce genre d'opérations, elle se voyait forcée de repousser les effets présentés par de simples particuliers que ce refus mettait dans la nécessité de les négocier ailleurs avec une perte considérable, ou de manquer à leurs engagemens. Mais si la Banque portait à 6 ou 7 p. °/₀ le taux de ses escomptes (le taux légal est de 5 p. °/₀), cette surtaxe, qui n'aurait lieu que dans les tems difficiles, pèserait sur tout le monde, et les porteurs d'effets de commerce, assez riches pour en attendre l'échéance sans nuire à leurs intérêts, ou qui offriraient ailleurs assez de garanties pour les faire escompter à 5 p. °/₀ et au-dessous, céderaient la place à ceux pour qui l'escompte à 6 ou 7 p. °/₀ serait un véritable bienfait.

On a beaucoup exagéré les bénéfices qu'ont procurés à la Banque d'Angleterre l'émission de ses billets et ses rapports avec le gouvernement. Lorsque durant la guerre elle était dispensée de payer en or, et qu'elle percevait tous les ans des droits de commission énormes, ses profits étaient plus considérables que depuis la paix.

Voici l'état officiel qu'elle a fourni au comité d'enquête de la Chambre des Communes, qui présente la moyenne de ses bénéfices annuels sur ces deux chapitres.

VALEURS SUR LESQUELLES LA BANQUE A OPÉRÉ.	COMMISSION.	TOTAL.	BÉNÉFICE NET.
9,000,000. Bons de l'Échiquier à... 2 1/4 p. °/°.	202,500		
800,000. Effets déposés à 3 d°.	24,000		
1,000,000. Effets de la Métropole escomptés à. 3 d°.	30,000		
500,000. Effets du reste du royaume escomptés à.. .. 3 1/2.	17,500		
4,700,000. Prêtés à..... 4 1/8.	193,875		
16,000,000. liv. sterl.		467,875	
A DÉDUIRE.			
Frais de circulation.............	106,000		
D° des dépôts du gouvernement.	10,000		
Droit de timbre des billets.......	70,000		
1 p. °/° de perte sur le capital de 147,000, dont le gouvernement ne lui tient compte qu'à 3 p. °/°.	147,000		
Profits sur le paiement de la dette publique.		333,000	
			134,875
Reçu du gouvernement pour le paiement de la dette publique, fondée et viagère, pour l'année commençant le 5 avril 1825...	251,000		
Pour transferts de rentes viagères..	3,000		
		248,000	
A DÉDUIRE.			
Frais de paiement de la dette publique.....................	164,000		
Pour faux paiemens, deniers d'erreur (terme moyen sur dix ans.)	40,000		
		204,000	
			44,000
TOTAL du bénéfice net.	....	....	178,875
			(4,471,875)

D'après ce calcul, il semblerait que les profits de la Banque s'élèvent à moins de 179,000 liv. st. par an; mais il y a au chapitre de ses dépenses un article de 147,000 livres sterling, pour une prétendue perte d'un pour cent d'intérêts, qui ne paraît pas suffisamment justifiée. La Banque a prêté au gouvernement, sur le montant de son fonds de garantie, 14,700,000 liv. st. à 3 p. °/₀, mais elle soutient que cette somme devrait produire 4 p. °/₀. Nous ignorons jusqu'à quel point cette prétention est fondée; mais il nous semble que les ministres doivent veiller à ce que leurs rapports avec la Banque s'établissent et se maintiennent sur un pied d'économie compatible avec la nature et la sûreté de ses opérations; et ce serait une faute pour le Trésor que de nuire au bien de ce service par une épargne de quelques milliers de livres sterling. Si le gouvernement rendait les billets des banques de comtés échangeables contre ceux de la Banque d'Angleterre, il diminuerait les risques, augmenterait les bénéfices de cette dernière, et en compensation de cet avantage, il pourrait réduire les charges qu'elle lui impose pour le service de la dette publique. Reposons-nous, au reste, sur la loyauté du gouvernement; il ne proposera à la Banque que des conditions que celle-ci pourra accepter sans compromettre ses intérêts.

Nous terminerons cet article par une observation que nous livrons à la sagesse de nos lecteurs. Le système monétaire d'un empire comme la Grande-Bretagne, est une des choses auxquelles un homme d'état ne saurait toucher qu'avec une extrême réserve : *periculosæ plenum opus aleæ*. Les modifications que nous avons proposées peuvent seules être adoptées sans danger, et obvier aux inconvéniens que l'expérience nous a montrés dans le régime actuel des banques de circulation. Si l'on va plus loin; si

l'on supprime le privilége de la Banque d'Angleterre en faveur de la libre concurrence; si l'on donne au gouvernement le monopole du papier-crédit, dans la métropole et dans le rayon déterminé par les statuts, loin d'améliorer on démolira un établissement dont les services ont depuis long-tems conquis la confiance publique, pour le remplacer par un édifice qui ne tardera pas à s'écrouler et à écraser sous ses débris cette prospérité nationale dont nous sommes si jaloux.

(*Edinburgh Review.*)



Littérature.

POÉSIE DE LA PÉNINSULE IBÉRIQUE.

Les influences diverses qui ont concouru à former le génie espagnol, ont toutes, malgré leur diversité même, un caractère de grandeur extraordinaire. Le génie primitif des Celtibériens se fait remarquer par l'énergie, la persévérance, la férocité. La volonté impérieuse et la puissance guerrière des Romains; la sombre violence des Goths destructeurs; l'enthousiasme oriental des Maures africains; la foi profonde du catholicisme adopté comme loi civile et politique; ont moulé, pour ainsi dire, tour-à-tour, ce génie, rebelle aujourd'hui au progrès de la civilisation européenne. Cette force, cet héroïsme, cette invincible obstination, cette pompe, cette richesse, éclatent aussi dans la littérature espagnole, et plus spécialement dans la partie lyrique.

Né sous la domination des Visigoths, d'un mélange du latin et de la langue gothique, l'espagnol s'isole, comme idiome, de tous ces dialectes européens auxquels le latin barbare du moyen-âge a servi de berceau. L'aspiration y domine; l'accent en est plus ferme, plus marqué, plus nombreux; la marche plus solennelle. Si la langue italienne semble soupirer, gémir et languir, la langue espagnole retentit de consonnes rudes et brillantes à-la-fois. Les lettres *x*, *j*, *h* et *f*, se chargent d'une aspiration très-forte, comme dans les langues de l'Orient. Quelque chose

de rauque, mais d'éclatant; d'imposant, mais de dur, règne dans ce bel et noble idiome, auquel la fermeté et la dignité ne manquent jamais; mais qui le cède pour la souplesse et la douceur à l'italien et au français. Ce n'est ni le son de la lyre, ni la plainte élégiaque de la flûte pastorale : c'est l'éclat martial de la trompette et du cor.

La domination gothique est encore empreinte sur l'Espagne, pays où toutes les traces sont profondes, où nulle influence n'est passagère. Aucun fragment poétique de cette époque n'a survécu aux révolutions de la Péninsule; mais déjà, sous le règne des Goths, l'Espagne était pleine de poésie. On trouve dans les annales de l'Ibérie gothique cette faculté de concentration enthousiaste, cette puissance de volonté qui réunit en faisceau toutes les forces humaines, et les dirige vers un seul but. L'accent poétique d'une telle époque devait avoir de l'intérêt; mais la domination arabe, la prépondérance du catholicisme et de la chevalerie en ont effacé les souvenirs intellectuels, sinon les traces politiques. Les hymnes et les chroniques des Goths ont disparu; mais le gentilhomme castillan se rappelle encore la grandeur sauvage de ses aïeux; il est fils de Goth, *hijo d'Algo, hidalgo*.

Vinrent ensuite les Maures. Le patriotisme espagnol date de cette époque; non un patriotisme vague et théorique, mais un patriotisme d'action, de dévoûment, un sentiment religieux, une foi profonde à la sainteté de la terre natale, au centre de laquelle s'élève l'autel d'une croyance nationale et sacrée. Deux peuples, l'un usurpateur, l'autre vainqueur; tous deux se haïssant; tous deux rivalisant de chevalerie et d'héroïsme; c'est un spectacle que le monde n'a jamais revu. Jamais on n'a retrouvé ce mélange du mahométisme et du christianisme, luttant corps-à-corps, subissant une transformation mutuelle,

empruntant les couleurs et les formes de la religion adverse, confondant leur poésie et leur exaltation, sans jamais renoncer à leurs dieux. Chez les Arabes, la littérature s'était développée pour ainsi dire sans germe. En 712, lorsque les bannières chrétiennes de Roderic furent foulées aux pieds par les Abassides, il y avait à Bagdad, à Bassora, à Balkh, à Samarcand, à Koufa et à Ispahan, des universités, des colléges, des académies. La pénétration, la subtilité, la passion, qui distinguent les Arabes avaient deviné toutes les sciences et tous les arts, ou plutôt les avaient envahis. Fantastique, capricieuse, perdant sa sève en ornemens inutiles, éclatante, variée, ingénieuse dans les frivolités, subdivisant la pensée avec une finesse et un travail inouis, en la lançant dans l'espace métaphysique; périlleuse et hasardée; cette littérature d'impromptu, de verve et de grâce, ressemblait aux palais de Bagdad aux mille portiques, aux découpures fragiles, aux gracieux et inutiles minarets.

Imaginez l'influence d'une telle littérature sur le génie espagnol, tel que l'invasion gothique l'avait fait. Aux traditions héroïques de l'Espagne se joignirent les féeries de l'Arabie; à l'ignorance mêlée de force des vaincus, la subtilité captieuse et l'élégance des vainqueurs; à la grâce, à la souplesse, à la fécondité arabe, l'élévation de sentiment et l'obstination triomphante des Ibères. C'étaient deux génies semblables sous beaucoup de rapports, dissemblables sous plusieurs autres. L'Espagnol racontait ses hauts faits et ceux de ses pères, historiquement et naïvement, avec une mâle simplicité; à l'imagination arabe, il fallait des anneaux magiques, des *péris* aux ailes drapées, des palais d'or et de nacre au milieu des déserts. Mais quand l'Arabe et l'Espagnol disaient leurs amours et leurs vengeances, les mêmes accords s'exhalaient de leurs lyres;

vous admiriez chez l'un et l'autre la véhémence des passions et l'ardeur du coloris ; ils se ressemblaient par l'ame, ils différaient par l'imagination.

Aussi, faut-il distinguer avec le plus grand soin la poésie narrative espagnole de la poésie sentimentale. L'une est toute gothique, toute sauvage ; elle représente le caractère original et primitif de la nation conquise ; l'autre exprime ses émotions ardentes, colorées d'un reflet d'imagination arabe. L'une est précise, énergique, va droit au but, supprime ou néglige les détails ; elle est fière, altière, éloquente dans sa rudesse, sublime souvent. L'autre est mêlée de concettis et pleine de langueur et d'ardeur amoureuse.

A la tête de la poésie narrative on trouve le vieux poème du *Cid*, et les romans qui s'y rapportent et le complètent. Barbare si l'on veut, mais respirant l'héroïsme, cette chronique rimée, le plus ancien des poèmes épiques modernes existans, découvre à nos regards le onzième siècle tout entier.

Disgracié, privé de ses biens, condamné à l'exil après avoir six fois sauvé la patrie, le *Sayd* (seigneur) ou le Cid, comme les Espagnols l'ont nommé, quitte son vieux château de Bivar, lieu de sa naissance. Jamais poète n'a donné à son œuvre un début plus dramatique : le guerrier, blanchi sous le harnais, le vengeur et le libérateur de l'Espagne, victime de l'injustice et de l'ingratitude, regarde en pleurant les tourelles de son manoir :

De ses yeux s'échappaient de grosses larmes ; il tournait la tête ; il essuyait ses paupières en voyant les portes enfoncées, les armoires vides, sans habits et sans fourrures ; la fauconnerie veuve de ses faucons et de ses autours. Il soupira, mon Cid, car il avait de grandes douleurs ; il parla, mon Cid, car il était élo-

quent : « O Seigneur, père des hommes, qui sièges dans le ciel, voici où m'ont réduit mes méchans ennemis ! »

De los sus ojos, muy fuertamiente llorando,
Tornaba la cabeza e estabalos catando
Vio puertas abiertas, e husos sin canados
Alcandaras vacias, sin pielles e sin mantos :
E sin falcones, e sin adtores mudados.
Sospirò mio Cid ; ca mucho avie grandes cuidados.
Fablò mio Cid ; bien e tan mesurado.
« Grado a te Senor padre, que estas en el alto
» Esto me han buelto mios enemigos malos. »

Le vieux guerrier traverse Burgos avec soixante lances, sans que personne ose ou daigne lui donner l'hospitalité ; puis il laisse dans un couvent sa femme et ses filles, entre dans le pays des Maures, leur enlève des villes, et fait prisonnier le comte de Barcelonne, allié des Arabes. La douleur du comte prisonnier est reproduite par le rimeur de cette chronique, avec une ingénuité homérique.

On lui apportait des alimens, et il ne voulait pas manger.

« Non, je ne mangerais pas un morceau, quand on me donnerait tout ce que renferme l'Espagne ; j'aimerais mieux perdre mon corps et abandonner mon ame. Des vagabonds m'avoir vaincu ! »

Or écoutez les paroles que prononça mon Cid Ruy Diaz :

« Mangez de ce pain, comte ; buvez de ce vin. Si vous faites ce que je vous dis, vous deviendrez libre : sinon, de votre vie vous ne reverrez la lumière des chrétiens.

— C'est à vous de manger, de boire, de vous réjouir. Vous êtes vainqueur ; moi, je veux mourir. »

Au bout du troisième jour seulement, le comte se laissa fléchir et consentit à vivre. Vainqueur devant les murs de Valence, et conquérant de cette ville, le Cid, auquel le

roi devait tant de services, se réconcilie avec lui, et marie ses deux filles aux Infans de Carion, qu'il comble de présens. Ces derniers, au lieu de reconnaître la générosité de leur beau-père, entraînent leurs femmes dans la forêt de Carpio, les accablent de mauvais traitemens et les dépouillent de leurs riches habits. Les paroles que le poète prête à ces infortunées sont toutes empreintes du caractère de noblesse et de fierté que nous avons signalé.

Quand les malheureuses femmes virent leurs maris saisir la sangle des chevaux et vouloir en frapper leurs épaules nues, elles tombèrent à genoux.

« Ah ! don Fernand et don Diègue, coupez nos têtes avec les épées que notre père vous a données; mais ne nous battez pas, ne nous traitez pas en esclaves, ne vous déshonorez pas, vous, nos maris : nous ne vous demandons que cette unique grâce pour tout le bien que nous vous avons fait! »

Mais leurs maris restent insensibles à ces nobles supplications; et Mugnoz, l'un de leurs cousins, les trouve dans la forêt, toutes déchirées et sanglantes, et les ramène à leur père, qui ne tarde pas à invoquer la justice et la vengeance du roi. Les cortès s'assemblent; les Infans de Carion s'y rendent. Accusés de s'être conduits comme des chevaliers déloyaux, les infans répondent que les filles du Cid sont d'une trop basse naissance, et que des filles de rois peuvent seules prétendre à la main des Infans. Après une longue altercation, dont l'éloquence et la rapidité sont fort dramatiques, trois des chevaliers du Cid défient les infans de Carion, qu'ils accusent de lâcheté.

Langues sans mains! leur dirent-ils, comment osez-vous parler encore?

Lenguas sin manos, cuemo osad fablar?

A peine le jour du combat est-il fixé, on voit entrer dans la salle deux ambassadeurs des infans de Navarre et d'Arragon, qui demandent en mariage, pour leurs maîtres, les filles du Cid. Il les leur accorde, et détache sa longue barbe, qu'il avait laissé croître, et liée en signe de deuil. Les Infans de Carion raillent cette barbe longue.

Qu'avez-vous à dire contre ma barbe? s'écrie le Cid en la prenant dans sa main. J'ai voulu qu'elle fût longue, et jamais fils né de femme n'osa y porter la main. Mais vous, comte, lorsque je vous pris dans le château de Cabra, ma main saisit votre barbe, et il n'y eut pas si petit enfant qui ne l'arrachât à pleines mains ; elle n'a pas repoussé depuis.

La description du combat, auquel le Cid et le roi président, offre la peinture la plus animée de ces tems de chevalerie. Il faut ajouter aussi, que le rhythme, le mouvement, le son même des vers, conviennent merveilleusement à ce tableau :

Abrazan los escudos delante los corazones.
Abaxan las lanzas abueltas con los pendones ;
Enclinaban las caras sobre los arzones ;
Batian los caballos con los espolones,
Tembrar quiera la tierra do eran movedores.

Ils embrassent leurs écus serrés sur leurs poitrines, ils abaissent leurs lances environnées de banderolles, ils penchent leurs visages vers les arçons, ils frappent leurs chevaux de leurs éperons : on voit trembler la terre qu'ils ébranlent.

Les Infans de Carion sont vaincus ; et le Cid meurt à un âge avancé.

Tel est ce fragment épique, écrit avant l'année 1207, rude monument de la véritable chevalerie, point de départ de toutes les littératures nouvelles, le plus curieux

de tous les souvenirs du moyen-âge. Fait pour être chanté, ce poème procède par strophes monorimes ; le mètre en est irrégulier, le style barbare, la pensée nette et grande, le coloris vrai et vigoureux, l'élan souvent sublime, et la simplicité grandiose. Il n'embrasse, comme on a pu le voir, qu'une faible partie de la vie du Cid, ce demi-dieu de la chevalerie chrétienne.

Le Cid avait laissé un trop profond souvenir au sein de la monarchie espagnole ; il avait trop complétement absorbé l'attention et la pensée publiques pendant un siècle, pour que la poésie ne s'emparât point de toutes les actions, de toute la vie du grand Rodrigue. Aussi, une foule de romances et de ballades se groupent-elles, pour ainsi dire, autour de la chronique rimée, dont nous avons donné une brève analyse, et dont la vénérable antiquité porte à-la-fois les traces d'une poésie dans l'enfance, d'une civilisation ébauchée quant au luxe, mais mure pour l'héroïsme, et riche d'un courage actif, d'une vigueur d'ame inouie. C'est en vain que l'on a révoqué en doute la date assignée à ce vieux monument ; il est bien du onzième siècle. L'auteur, en reproduisant les mœurs qui l'environnent, ne s'étonne jamais de les trouver telles ; jamais il ne fait preuve de cette affectation et de cette recherche des tems postérieurs. qui voient dans les idées et les costumes des tems passés un objet de curiosité et d'amusement. Il nous fait vivre avec les Espagnols de l'an 1100, et les caractérise d'autant mieux, qu'il laisse échapper, sans les accompagner de remarques, les traits même qui les caractérisent. A demi-chrétien, à demi-musulman, il considère les Arabes comme des ennemis politiques plutôt que comme des impies. Dieu est pour lui « le père des esprits, le divin Créateur ; » et cette teinte musulmane, qui se mêle aux couleurs héroïques de l'ouvrage, a favorisé une tradition populaire ;

deux jeunes pages arabes, attachés au service du Cid, auraient, suivant cette tradition, écrit après sa mort la chronique que nous possédons.

Beaucoup plus élégantes et plus ornées, les ballades dont le Cid est le héros le prennent au berceau, suivent le cours de sa vie aventureuse, et ne le quittent qu'après sa mort et son apothéose. On conserve un nombre infini de ces fragmens lyriques, composés vers le milieu du treizième siècle : c'est toujours la même poésie guerrière, fille de l'enthousiasme, aliment de gloire et d'orgueil, et devant sa force et sa grandeur, à cette gloire, à cet orgueil mêmes.

Les premières de ces romances embrassent la jeunesse de Rodrigue, son amour pour Chimène, son duel avec Orgaz, que Corneille appelle Gomez, et son mariage avec la femme qu'il aime, et dont le père est tombé sous ses coups. On ne lira pas sans intérêt celui de ces fragmens naïfs où le poète décrit la douleur du comte et la résolution de vengeance adoptée par son fils. Herder et M. de Sismondi ont imité très-infidèlement cette ballade admirable et horrible.

Diego Laynez était triste ; il déplorait la souillure de sa noble famille, plus noble que les Iñigo et les Abarça. Voyant que la force lui manquait, et que ses vieilles années l'empêchaient de se venger ; voyant que le comte d'Orgaz se promenait sur la place, libre, entouré d'amis et tout joyeux, sans que personne vînt le punir, Diego ne pouvait ni dormir la nuit, ni prendre aucune nourriture, ni lever ses yeux attachés sur le sol, ni sortir de sa maison, ni causer avec les siens. Il refusait de leur parler ; il craignait que l'haleine de son infamie ne vînt à les flétrir.

..... Il fait appeler ses trois fils, et ne peut leur parler ; ils joignent leurs mains à cet aspect, et les soulèvent, non pour

consulter les superstitieuses lignes que les nécromans y découvrent (ce crime n'existait pas encore en Espagne), mais parce que leur sang jeune et frais se précipite dans leurs veines; parce que leurs artères et leurs nerfs pleins de vigueur sentent cette vigueur s'accroître et la douleur les saisir, devant leur père qui souffre.

« Que veux-tu? que demandes-tu, notre père? Explique-toi; tu nous fais mourir. »

Quand ce fut à Rodrigue de parler, le père, dont l'espérance était morte, le vit, les yeux étincelans comme ceux du tigre féroce, s'élancer furieux et dire :

« Tu oublies, père de malheur, tu oublies que nous sommes ici pour savoir ce qui t'afflige. Je l'arracherai de tes entrailles ce secret, ô père! et n'aurai pas besoin de dague ou de poignard. »

Pleurant de joie, *le vieux* lui dit :

« Fils de mon ame, ta peine efface ma peine; ta fureur est mon bonheur. Cette violence, ô mon Rodrigue! déploie-la pour venger mon honneur, qui, sans toi, serait perdu. »

Puis il lui raconte son insulte, lui donne sa bénédiction et son épée, l'épée qui tua Orgaz et commença les maux du Cid.

Herder a eu tort d'adoucir et de voiler la sévérité épouvantable des dernières strophes; tel est le caractère vrai et indélébile de l'ancienne Espagne. Assez d'exemples prouvent que l'Espagne moderne n'est pas étrangère à ces terribles élans.

Dans les romans ou ballades suivantes, on trouve le défi donné au comte par le jeune homme, la plainte portée par Chimène contre son amant, meurtrier de son père; les victoires du Cid sur cinq rois maures, qui le proclament triomphant et *Seigneur* (*Sayd*); le mariage du guerrier avec Chimène; enfin, toute la tragédie de Corneille, moins pompeuse, sans doute, plus barbare dans ses tableaux, mais non moins digne d'admiration. Le dé-

noûment de ce drame mérite d'être cité. Le Cid et Chimène sont à l'autel, couverts d'habits somptueux.

Le Cid, la regardant avec des yeux pleins de flamme et d'amour, lui dit, tout troublé :

« J'ai tué ton père, Chimène, mais non en chevalier déloyal ; je l'ai tué d'homme à homme, pour venger un outrage certain. J'ai tué un homme, je te donne un homme. Me voici prêt à obéir à tes ordres. Au lieu d'un père mort, tu as un mari honoré. »

Soit que les divers auteurs de ces ballades montrent ensuite leur héros obéissant à regret à don Sanche-le-Fort, prince tyrannique, forçant le monarque de prendre Dieu à témoin qu'il n'a pas concouru au meurtre de son frère ; soit qu'ils nous le présentent couronné de cheveux blancs, et recevant les ambassadeurs étrangers qui viennent rendre hommage à sa gloire ; c'est toujours la même grandeur et la même élévation, toujours le même héroïsme de poésie. Tel était l'amour, telle était l'idolâtrie des Espagnols pour le Cid, que son cadavre, déposé dans le tombeau, ses restes, son ombre, deviennent des sujets de chants admirables. L'agonie du vieux capitaine offre surtout un magnifique tableau.

Les drapeaux qu'il a conquis flottent sur son front pâle et mourant ; leurs replis semblent gémir au souffle du vent qui les agite. Puis vient le cheval favori du grand capitaine, le bon Babieça, qui, voyant son maître près d'expirer, ouvre de grands yeux et pleure. Tout s'anime, tout partage le sentiment héroïque dont le poète populaire est pénétré.

Banderas antiguas, tristes,
De victoria un tiempo amadas
Tremolando estan al viento

Y lloran aunque no hablan.

. . . .

Estavase el Cid campeador,
Humilde e manso en la cama
Y sugeto a la inclemencia
De la vengativa a Parca.

Vieux drapeaux, tristes maintenant, jadis aimés de la victoire, tremblent agités par le vent; ils n'ont pas de pleurs, mais des gémissemens... Voici le grand capitaine Cid, dans sa retraite, humble et paisible vieillard, que la mort va saisir...

Mando que a Babieca traygan
Que quiere verle primero,
Que concluya su jornada.
Entro el caballo mas manso
Que una cordillera mansa,
Abriendo los anchos ojos
Como si sintiera y calla.

..... Cid veut que l'on amène près de lui Babieca; il veut le voir avant de commencer la grande journée de la mort. Le cheval entre, plus tranquille qu'une tranquille brebis, et, devant son maître, il ouvre ses grands yeux expressifs, comme s'il savait tout ce qui arrive.

Il n'est pas besoin de commenter la simplicité de ce tableau. Le convoi du Cid n'est pas moins intéressant. A l'aspect du grand capitaine, les Maures, qui s'avançaient à la tête d'une armée, prennent la fuite. Nous traduirons encore cette belle ballade.

Le bon Cid de Bivar a rendu l'ame. Gil Diaz s'empresse d'agir comme il lui a été ordonné par le mourant. On embaume le corps, qui semble vivre; on l'assied droit, les yeux ouverts, le dos soutenu par une planche, sa barbe blanche descendant à flots vénérables sur sa poitrine.

Douze jours se passèrent, et le Cid resta dans cette attitude. Alors le roi maure, qui tenait Valence assiégée, fut réveillé par le bruit des trompettes.

« Quel événement a lieu? — C'est le Cid qui se montre. »

Voici minuit. Le héros mort est placé droit sur son cheval Babieca ; il a son manteau noir semé de croix, ses chausses blanches et noires, son bouclier pendu à son cou, et qui s'agite quand son cheval marche, son armure de fer qui couvre tout son corps ; tel se montre le cadavre du Cid à cheval.

Le convoi marche lentement; vous diriez qu'une faible troupe s'avance. L'aurore naissante éclaire les Maures, guidés par Bucar, et sur lesquels s'élance le brave Alvar Fannez. Le premier combattant qui tombe sous ses coups, c'est une femme, *l'Étoile du Destin* (ainsi les peuples la nomment), Africaine au teint de bronze, dont les flèches empoisonnées donnent une mort certaine. Cent autres Africaines l'environnent, et toutes fuient à l'aspect du guerrier. Les trente-six premiers Maures s'épouvantent, pâlissent en voyant ces chevaliers chrétiens si nombreux, héros au teint blanc et aux blanches épées; mais surtout en reconnaissant au milieu d'eux et le plus grand, le plus terrible de tous, ce corps mort et vivant, un étendard blanc à la main, une croix colorée sur la poitrine, une épée étincelante dans son autre main. Autour de ce cadavre la mort plane; tout fuit ou périt : Bucar seul s'échappe.

Tel est le style épique des ballades espagnoles, relatives à ces souvenirs héroïques. Honneur au peuple amoureux de la gloire, qui a divinisé pour ainsi dire et embaumé dans une poésie populaire et grandiose, le guerrier de ses premiers tems, devenu le type du caractère national.

A ces poèmes primitifs, dont le style est rude, l'accent plus solennel que mélancolique, et l'inspiration toute héroïque, succèdent d'autres récits poétiques appartenant à une époque plus raffinée. La chevalerie commençait à s'idéaliser dans les chants des poètes; à mesure qu'elle

perdait sa vie réelle, elle s'infiltrait, pour ainsi dire, dans les œuvres de l'esprit. D'institution puissante et active qu'elle avait été, elle devint une rêverie, une dévotion romanesque et un symbole de pureté imaginaire. Au quatorzième siècle, lorsque les Amadis eurent conquis leur célébrité, les ballades abondèrent en Espagne; la poésie prit un vol nouveau. Les critiques se sont donné beaucoup de peines inutiles pour distinguer ces romances chevaleresques, des romances arabes, et celles-ci des romances historiques; ils ont même composé une classe à part des romances historiques. Classification oiseuse : dans un grand nombre de ces morceaux, les caractères de la mélancolie, de l'ardeur chevaleresque et de la tradition historique se confondent, et forment un tissu tellement complexe, que l'analyste le plus habile essaierait vainement d'en séparer les élémens constitutifs. Tantôt don Gayferos, tantôt Bernard de Carpio, ou le Maure Calaynos apparaissent comme héros de ces chants très-courts et très-brillans, que les hommes et les femmes de la campagne se plaisaient à chanter, et retenaient sans peine. Quelquefois une héroïne mauresque occupe le premier plan du tableau; souvent aussi, ce ne sont que des accens de mélancolie, d'amour, de douleur, d'espérance. Les romances qui se rapportent au même personnage n'ont pas toutes le même caractère; on voit qu'elles ont été composées à des époques différentes, et par différens auteurs.

Cependant on aime à les réunir, de manière à composer, au moyen de ces fragmens, une espèce de vie romanesque des héros fabuleux dont elles consacrent les exploits. Bernard del Carpio, l'Hercule de l'Espagne, comme le grand Cid, en est l'Achille, tient le premier rang parmi ces idoles populaires. Comme le Cid, il est victime des injustices de son roi, qui retient prisonnier dans d'affreux

cachots le père de Bernard, tandis que ce dernier, par son courage, sauve la Castille. Aux prières du fils, Alphonse répond qu'en effet, il lui rendra son père, libre. Mais, avant d'ouvrir au vieillard les portes du cachot, le roi lui fait arracher les yeux.

Accompagné de dix hommes seulement, dans l'attitude d'un sujet respectueux, s'avance vers le roi. Trois cents de ses amis, rangés sur deux lignes, environnent l'édifice.

« Ah! malheur à toi, traître, fils de race traîtresse, lui dit le monarque; ton berceau fut la trahison : ce berceau sera ta tombe. Je vois que ton fief de Carpio se révolte pour toi; Carpio que tu tiens de moi, ton suzerain! Mais j'aurai vengeance. Je ne m'étonne pas que des sujets félons aient donné le jour à un chevalier déloyal. Ne parle pas. Que pourrais-tu dire? Quelle bonne raison pourrais-tu me donner?

— Mauvais sont tes conseillers, répondit Carpio, qui avait écouté ces paroles. Malicieuse et fausse est l'histoire que tu viens de raconter. Mon père, on ne l'ignore pas, est un prud'homme, un loyal chevalier, dont le sang vaut votre sang royal. Quiconque, votre royale personne exceptée, dira mon père traître, en a menti par sa gorge! C'est en me flétrissant, moi et mon père, que l'on récompense nos services! La coutume des ingrats est d'effacer le souvenir des bienfaits, pour ne pas en donner le prix. Mais si vous avez peu de mémoire, ô roi, c'est à moi de vous la rendre. C'est ce traître, ce chevalier félon, c'est moi qui ai sauvé votre vie aux dépens de la mienne. Votre cheval de bataille était blessé à mort, vous rouliez sur la terre, quand je m'exposai pour vous aux glaives ennemis. Alors, avec de douces paroles, vous me promîtes de mettre mon père en liberté. Comment avez-vous tenu votre promesse? Vous m'avez rendu un cadavre, car la vue de mon père était éteinte; et peu de tems après, sa vie aussi a disparu. Ah! si je suis tel que je dois être, vous vous en repentirez, ô roi, et votre sommeil en sera troublé!

— Saisissez-le, saisissez-le, s'écria le roi; chevaliers, emparez-vous du traître! Il me menace dans mon palais! »

Nul ne bougea, car on voyait Carpio rouler son manteau autour de son bras et saisir le pommeau de son épée.

« Qu'on n'approche pas! criait-il. Je suis Bernardo, et dans une bonne cause mon épée ne fléchirait pas devant le roi lui-même. C'est une lame tranchante que mon épée, et vous ne l'ignorez pas! »

Les dix compagnons de Bernardo s'approchent lentement, brandissent leurs glaives: « *Pour Bernardo, pour lui seul, mort à qui l'offense!* » Les trois cents, placés au-dehors, répètent les mêmes cris, et s'emparent des portes.

« Ah! dit le roi, Bernardo, vous le prenez au sérieux. C'était une plaisanterie, en vérité!

— Très-bien, roi, je trouve cela très-plaisant, » répondit Bernardo, qui, ne daignant pas même saluer, et rejetant son manteau sur ses épaules, sortit au milieu de ses chevaliers.

Les mœurs de la féodalité se reflètent naïvement dans ce recit tout dramatique, mais simple, dénué de poésie, d'ornemens et d'élégance. Bernardo s'allie aux Maures afin de punir Alphonse; puis lorsqu'on lui apprend que Charlemagne s'avance, et va conquérir l'Espagne, il oublie sa propre injure, tourne contre le conquérant de l'Europe son épée victorieuse et celle de ses alliés, et met en fuite, à Roncevaux, l'armée des Paladins. Événemens controuvés; faits auxquels la vérité de l'histoire répugne, mais qui ont tous le même caractère de dévoûment, d'énergie et de grandeur morale.

Fernando Gonzales, autre héros à-peu-près aussi fabuleux que Bernard del Carpio, est le sujet de beaucoup de romances. Les historiens citent un guerrier de ce nom qui repoussa les Maures; mais les batailles décrites par les auteurs de ballades, les miracles dont ces batailles sont semées,

les traits sublimes dont toute la vie du héros se compose n'ont aucun fondement réel.

La date de la composition de ces ballades est difficile à déterminer. Parmi celles qui se rapportent aux premières époques de l'histoire espagnole, il en est beaucoup qui ont évidemment été composées vers le milieu du quinzième siècle. Le ton en est moins rude, la pensée moins abrupte, le coloris moins sévère; on y reconnaît encore cependant la verve de grandeur et de force espagnoles, dont le souvenir n'est pas effacé même aujourd'hui. Dans la ballade que nous allons traduire, Roderic, dernier roi des Visigoths, battu à Xerès par les Maures, est représenté seul, errant sur le champ de bataille, et déplorant son malheur. Shakspeare n'eût pas tracé d'une main plus ferme le tableau suivant (1).

Les bataillons de Roderic fuyaient et se répandaient au loin. C'était le huitième combat, et les ennemis étaient vainqueurs.

Il sort de sa tente royale, le malheureux Roderic; il abandonne ses terres natales; il est seul, sans ami, sans escorte. Son

(1) Note du Tr. C'est près de Xerès-de-la-Frontera que se livra la mémorable bataille de Guadalète, qui ouvrit aux musulmans les portes de l'Epagne: certains historiens placent cet événement en 710, d'autres en 711, et quelques autres en 712. L'armée des Visigoths était commandée par Roderic, et celle des musulmans par Tarick-ben-Zeïad. Les deux armées combattirent pendant deux jours entiers sans avantages marqués de part ni d'autre; mais le troisième jour, Tarick ayant tué de sa propre main le monarque visigoth, la victoire se déclara en faveur des musulmans, malgré l'acharnement des soldats chrétiens, qui, pour venger la mort de leur chef, disputèrent aux vainqueurs le champ de bataille pendant six jours. La catastrophe de Roderic, célébrée dès le quatorzième siècle par les poètes espagnols, a fourni à Southey le sujet de son poème de *Roderic, dernier roi des Goths;* et, à M. Guiraud, celui de sa tragédie intitulée: *Le comte Julien.*

cheval blessé le guide ; il ne guide plus ce cheval. Privé de tout sentiment, de tout souvenir ; rouge de sang, et semblable au fer qui sort de la fournaise ; l'armure toute bosselée par les coups de l'ennemi ; le casque faussé en mille endroits ; la chair meurtrie, le visage souillé, il gravit un coteau, le plus élevé de tous ceux qui frappent ses regards. De-là il contemple ses soldats vaincus et mis en fuite, ses belles bannières brisées et traînées dans la poussière. Il cherche ses capitaines, et n'en voit pas paraître. De longs ruisseaux de sang coulent sur la terre. Oh ! quand ses yeux aperçurent ce spectacle : qui pourra dire la douleur qui le saisit !

Ses yeux pleuraient. « Hier, disait-il, l'Espagne était mon royaume. Hier roi, aujourd'hui pas une métairie qui m'appartienne. Des châteaux, des serviteurs, hier ! Rien aujourd'hui ! Pas un créneau de ces tourelles dont je puisse dire : il est à moi !

» Malheureuse ma naissance ! Malheureux et maudit mon berceau ! Hériter d'une si belle seigneurie pour la perdre ! et la perdre en un seul jour ! O mort ! viens ! toi qui déplais à tous les hommes, tu me plais. Sois ma bienfaitrice ! Arrache mon ame à ce misérable corps, je te saluerai comme l'ouvrière de ma délivrance. »

La ballade du *comte Alarcos*, sur laquelle un poète allemand moderne, Schlegel, a basé sa tragédie de ce nom, est remarquable par ce jeu d'imagination enfantine, crédule et cependant poétique, qui n'appartient qu'aux peuples naïfs.

La princesse de Soliza, infante royale, s'est mariée secrètement au comte Alarcos ; mais celui-ci l'a quittée, et l'infante vit dans la retraite : pauvre fleur qui se dessèche et se flétrit ; tout l'éclat de sa vie s'évanouit ; toute sa jeunesse va s'écouler dans la douleur.

Alarcos a épousé une autre femme, qui lui a donné plusieurs enfans. Enfin Soliza cède au chagrin mortel qui la saisit, et confie sa peine au roi son père. Ce

dernier écoute avec colère la confidence de sa fille. Son courroux s'allume non-seulement contre Alarcos, mais contre celle qui, en acceptant la main du comte, a usurpé la place de sa fille. Cette dernière circonstance est bizarre; le roi veut que la comtesse soit mise à mort. Dans la plupart des créations populaires, on trouve ces caprices de tyrannie, ces atrocités sans motif, présentées comme des événemens ordinaires et naturels. Alarcos est appelé devant le roi, qui lui parle avec dignité, avec courtoisie, avec sévérité.

« La comtesse, dit le monarque, a porté le trouble et la douleur dans la maison royale; j'ai le droit d'exiger de vous, mon vassal et mon sujet, une réparation éclatante. La comtesse doit périr. »

Telle est sur Alarcos la puissance de la parole royale, tel est le sentiment profond de son devoir envers le suzerain offensé par lui, qu'il obéit en frémissant à l'ordre barbare du monarque. Il rentre chez lui; et pour peu que l'on accepte les données invraisemblables sur lesquelles toute la fable repose, on trouvera la scène suivante profondément pathétique.

Il part et verse des larmes ; il pleure, et rien ne le console. Il pleure pour la comtesse qu'il aime plus que jamais. Il pleure, le comte, en pensant à ses trois fils, dont l'un est encore à la mamelle.

Trois nourrices lui avaient offert le sein, mais l'enfant l'avait refusé : il ne voulait que sa mère.

Cependant il s'assied à table auprès de ses fils, et s'efforce en vain de cacher sa douleur. Sa tête se penche sur son épaule, comme s'il dormait; et de ses yeux fermés, des larmes qui s'échappent couvrent la table entière.

La comtesse remarque la fatigue de son mari, et le conduit elle-même à sa chambre à coucher. Alors le comte ferme la porte,

et lui dit que le roi regarde son mariage avec elle comme une injure impardonnable faite à l'infante Soliza; que cette offense, il veut la punir, et que la mort de la comtesse est devenue nécessaire :

De morir aveis, condesa
Antes que amanezca el dia.

« Il faut mourir, comtesse, avant le lever du jour.

— Grâce, grâce, au nom de mes enfans ! s'écrie-t-elle.

— Prenez encore une fois cet enfant sur votre sein, lui dit-il; je souffre plus que vous ne pouvez souffrir. »

L'infortunée se résigne, et demande le tems de réciter un *Ave*.

« Oui, répond Alarcos, mais faites vite ! »

Elle se jette à genoux, et prie brièvement et avec ferveur.

« Puis-je donner à mon enfant son dernier repas, et l'allaiter encore une fois ? demande-t-elle.

— Non; ne l'éveillez pas, il dort.

— Comte, je vous pardonne; mais avant trente jours, je vous en avertis, le roi, sa fille et vous, vous mourrez. »

Prophétie qui s'accomplit en effet : l'infante meurt le douzième jour; le roi, le vingtième, et le comte, le trentième.

C'est ainsi que dans les récits les plus invraisemblables, la naïveté et la vérité du sentiment se conservent. Tantôt, comme dans la romance précédente, l'exaltation du dévoûment féodal, tantôt, comme dans les ballades du Cid, l'apothéose de l'héroïsme, inspirent ces compositions, dont le style est souvent puéril autant que la pensée élevée. Le morceau suivant se distingue par l'intérêt des situations et l'art dramatique du récit.

LE PÉLERIN.

Des murs de Merida, belle ville d'Orient, sortit un pélerin dont les pieds nus ruisselaient de sang, déchirés par les pierres

de la route. Un manteau en haillons, que le dernier mendiant n'eût pas voulu porter, couvrait un riche habit, au prix duquel vous eussiez acheté une ville entière : jamais vêtement d'empereur ne fut plus magnifique. Il s'achemina vers Paris, ville brillante, et ne s'arrêta dans aucune hôtellerie. Il voulut savoir où se trouvait situé le palais de Charlemagne.

Devant la porte du palais, un concierge oisif sommeille étendu. « Dis-moi, vilain, puis-je parler au roi ? » Les yeux étonnés du concierge s'arrêtaient sur le pélerin. « Quoi! ce pauvre homme, parler au roi! — Ne me regarde pas, et réponds! » Le concierge refusant de répondre, le pélerin s'achemina vers l'église. Là se trouvaient un grave archevêque célébrant la messe et tous les fidèles assemblés. Écoutez ce que fit le pélerin.

Sa tête s'abaissa d'abord devant Dieu le Père ; puis devant la Sainte-Vierge et le Sauveur; ensuite devant l'archevêque et le cardinal, ministres de Dieu; enfin devant le héros qui occupe le trône et les douze pairs qui l'environnent. Mais il passe fièrement auprès de deux paladins qu'il ne salue pas : ce sont *Roland* et *Olivier*.

Roland et Olivier ont un neveu captif des Maures. Au lieu de le racheter et de briser ses chaînes, ils le laissent languir loin de sa patrie; ils ne songent pas même à lui.

L'insolence du pélerin les indigne. Ils tirent leurs épées, et vont en percer le manant qui les outrage. Alors, brandissant son bâton de voyage, l'inconnu s'apprête à se défendre.

« Arrêtez! crie Charlemagne, arrêtez! Roland, Olivier, nobles pairs, arrêtez. Ou ce pélerin est un insensé, ou il est de race royale. Viens-çà, pélerin, réponds et ne mens pas. Quel jour, dans quel mois as-tu quitté ton pays? — Sire roi, c'était au mois de mai dernier. Je me promenais sur le rivage, quand les Sarrazins parurent, m'emportèrent dans leurs vaisseaux et me conduisirent dans leur contrée. La fille du sultan m'aima ; je partageai sa couche la nuit, et le jour je m'assis à sa table.

— Oh! s'écria le bon Charlemagne, une telle captivité ne me déplairait pas! Et comment se nomme cette ville où tu as vécu? — Merida. — Pourrais-je m'en emparer, si je l'assiégeais?

— Oh! bon roi, bon roi, n'essaie pas de prendre cette ville!... »

A ces mots, Roland et Olivier sourirent, et accusèrent le pélerin de mensonge. Quel courroux alors s'alluma dans l'ame du pélerin! Il brandit son bâton, et en assena un coup terrible sur Roland, qui tomba par-terre.

« Hola! mes gardes, mon grand-prévôt! saisissez cet homme, et qu'il soit pendu! — Oui, reprit-il, pendez votre fils, roi clément! »

La reine a entendu les gémissemens, les cris, le tumulte causés par ce qui vient d'arriver. Elle veut qu'on amène auprès d'elle le pélerin.

« Il est mon fils, dit-elle; le croissant de la lune est empreint sur son flanc gauche. »

En effet, le pélerin s'est dépouillé de ses haillons. Il a rejeté le manteau du mendiant qui le couvre. De splendides vêtemens apparaissent : c'est le fils de Charlemagne, et la joie est universelle.

Vous reconnaissez à leur ton mélancolique et ardent, à leur grâce rêveuse, les ballades que le souvenir des mœurs arabes a fait naître. Alors même qu'elles ne renferment aucun nom arabe, aucune trace de l'Orient, il est facile de les distinguer des autres romances qui remplissent les *cancioneros*.

Timide et lente, se glissait dans le ciel l'étoile matinale, à demi-cachée sous le manteau noir de l'ennemie du jour. C'était sur la rive du Guadelete aux eaux vagabondes, dans la vallée fleurie de Xerès, qu'un jeune Maure, monté sur son destrier, s'avançait. Il quittait la ville de Sidonia. Noble de race, brave et beau, il s'abandonne au désespoir. Sa dame infidèle l'oublie, car il est pauvre et elle est riche. Une ame basse, une caisse bien remplie, l'opulent alcade de Séville a obtenu la main de la jeune fille parjure. Et le pauvre jeune homme dit ainsi sa plainte à l'écho du rivage, qui la répète en gémissant :

« Zaïda ! Zaïda ! le gouffre où ces ondes noires s'abîment, les rocs stériles qui m'entourent, sont moins cruels que toi ! Ah ! peux-tu, sans te souvenir de nos amours, livrer à un autre les charmes que j'ai possédés ? Enlacer de tes bras délicats la vieillesse avare, l'arbre stérile et sans verdure ? Ne sais-tu pas que dans une terre aride la fleur de ton amour va se dessécher ? Oses-tu jeter loin de toi six années, six années d'affection et de bonheur ; et l'épouser, lui, l'ami de la veille, riche d'argent, pauvre de courage, chargé de trésors et d'une ame commune ?

» Allah ! fais que cet homme la déteste, et qu'à son tour elle aime ! Qu'elle connaisse l'ennui de l'absence, les angoisses de l'inquiétude jalouse. Sans repos pendant les jours, sans sommeil pendant les nuits, dans la salle des jeux, à la table du festin, toujours, toujours malheureuse. Qu'elle ne voie celui qu'elle aura préféré, ni porter ses couleurs, ni s'arrêter devant les grilles de son palais ! Cette vengeance me suffira. L'écharpe qu'elle aura brodée, la devise qu'elle aura choisie, seront dédaignées par lui. Une autre femme aura son amour, il portera les couleurs d'une autre : ce sera vers une autre qu'il s'élancera quand il aura triomphé. Je ne te souhaite pas, barbare, de plus affreuse destinée : c'est tout l'anathème que ma bouche te lance. »

A minuit, il entre dans Xerès. Le palais nuptial rayonne de mille feux. Les torches brillent, joyeuses. Les conviés entrent et sortent ; vêtemens splendides, esclaves empressés, danses brillantes, fleurs semées sur la route : tout annonce une nuit d'allégresse. Le jeune homme s'arrête, s'appuie sur ses étriers, tient sa lance en arrêt. Alors la procession nuptiale vient à passer. Un coup mortel renverse le nouvel époux ; et son rival, se frayant un chemin avec son cimeterre, renversant la foule étonnée, pique des deux, sort de la ville, et rentre dans les murs protecteurs de Sidonia.

On ne peut qu'admirer ce drame rapide, naturel, ce discours pathétique, ce petit récit complet. Voici une autre pièce que M. Lockhart et plusieurs écrivains regardent

comme traduite de l'arabe, hypothèse qui n'est pas sans vraisemblance.

LES BOUCLES D'OREILLES PERDUES.

Hélas! hélas! il est tombé, il a disparu dans le puits profond, le cadeau de mon bien-aimé, mes belles boucles d'oreilles. Que dirai-je à Moussa, que lui dirai-je?

Le puits est si profond, et ses ondes bleues ne rendent jamais ce qui leur est confié. Ce beau présent, Moussa me l'avait donné, lorsqu'il me fit ses adieux. Mes boucles d'oreilles! mes boucles d'oreilles!

C'étaient de belles perles enchâssées dans l'argent : « Tu te souviendras de moi, disait-il, quand je serai loin de toi; tu n'écouteras pas les discours des autres; les paroles d'amour ne caresseront pas ton cœur; ce pur argent, ces perles blanches représentent la pureté de notre amour, la fidélité de nos cœurs. Ah! garde-le bien! » me disait-il.

Je l'entends déjà. Il me reproche ma négligence. « Il te fallait, me dit-il, des bijoux d'améthyste et d'opale, des perles chatoyantes aux couleurs incertaines, emblêmes de ton amour changeant. » Il croira qu'en allant au marché, j'ai prêté l'oreille aux discours de tous les garçons; qu'une main hardie s'est glissée dans les boucles de mes cheveux; qu'un nouvel amant a détaché ces boucles, gages d'un premier amour. Et que lui répondre, hélas! que lui répondre?

Il me dira que je suis une femme, et que nous sommes toutes faites ainsi; que je l'aimais présent, lorsque sa voix me parlait d'amour; et qu'après son départ pour Tunis, mon cœur infidèle l'a oublié, que Moussa s'est effacé de ma pensée. O mes boucles d'oreilles! mes boucles d'oreilles!

Eh bien! je lui dirai tout, et j'espère qu'il me croira : que je pensais à lui le matin; que le soir encore je pensais à lui; que je ne songeais point à me parer; et que mes belles perles étaient dans ma main, lorsque me reposant sur le bord du puits, je suivais le seul ami de mon cœur sur la mer où son vaisseau flotte;

qu'alors mes boucles d'oreilles sont tombées, pour y rester toujours ensevelies, et que rien n'arrachera de mon ame son souvenir, ni mes bijoux de ces eaux profondes.

Sans le rhythme, la mélodie et la grâce poétique, ces romances naïves sont peu de chose, et pour se faire quelque idée de leur charme, il faut supposer par la pensée tout ce que la musique d'un langage plein de richesse et de mélancolie, a de prestige et de beauté. Le rhythme seul leur communique leur véritable vie, sans cette ondulation douce et flatteuse pour l'oreille, leur caractère s'efface.

Quelquefois les idées sont tellement simples et naïves, que vous les regarderiez comme niaises, si la prose vous les livrait, pour ainsi dire, toutes nues; si la modulation et le mélange des sons, si la cadence régulière des mots ne pénétraient l'ame à son insu, à-peu-près comme le murmure d'un ruisseau ou le frissonnement des feuillages. Genre de poésie tout-à-fait étranger aux peuples du Nord, et que les nations civilisées ne connaissent plus. En Italie, en Portugal, en Espagne, vous écoutez souvent avec étonnement et plaisir des paroles qui ont peu de sens ou qui n'en ont aucun; des mots qui représentent une rêverie vague et molle, espèce de demi-sommeil de l'ame. Une telle poésie n'existe pas pour des nations que l'activité physique absorbe, qui, tout entières à leur lutte contre la nature et leurs ennemis, savent souffrir, vaincre et mourir, mais n'ont ni le loisir ni le bonheur de rêver.

Souvent les romances mauresques ouvrent une perspective délicieuse, en faisant entrevoir au lecteur l'état social de l'Espagne sous la domination arabe et la noble rivalité d'héroïsme qui animait alors les guerriers chrétiens et musulmans. La littérature moderne offre peu de productions plus intéressantes et plus agréables que ces poé-

sies. On verra, par exemple, en lisant la ballade suivante, comment le mahométisme, la fureur et la violence arabes se mêlaient aux idées chevaleresques et chrétiennes.

LE CHEVALIER MAURE ET LA PRINCESSE CHRÉTIENNE.

Galvan, dans son château solitaire et orgueilleux, a reçu Moriana la princesse. Tous deux jouent aux échecs et passent ainsi leur tems. Galvan perd-il? Une de ses villes devient la propriété de la princesse. S'il gagne la partie, Moriana lui permet de baiser sa main, et il se croit assez payé.

Cependant la nuit vient : Galvan cherche le repos. Moriana, sa prisonnière, partage sa couche. Mais le matin renaît; il voit, dans les sentiers rocailleux qui environnent son château, un chevalier chrétien, seul, les yeux pleins de larmes, les pieds baignés de sang. Celle que le chevalier aime, enlevée par les Maures, gémit captive dans ces tourelles, et le cœur du chevalier est navré de douleur.

Les regards de Moriana se portent vers la campagne. Ah! elle connaît bien celui qui, debout sur ce rocher, semble accablé d'un chagrin si profond. Les larmes de Moriana coulent et tombent sur le visage hâlé de son maître.

« Madame, s'écrie-t-il en s'éveillant, qu'avez-vous? Pourquoi ces larmes? Un Maure vous a-t-il offensée? il mourra. Vos femmes vous ont-elles déplu? elles seront punies. Est-ce des chrétiens que vous avez à vous plaindre? Parlez; mon courroux tombera sur eux. Vous le savez, mes délices sont la guerre; mon passe-tems, c'est le combat.

— Non, non, tes frères ne m'ont pas outragée; ne punis pas tes femmes, ne frappe point les chrétiens. Personne ne m'a fait injure. J'ai vu s'approcher sur ces montagnes un guerrier, un chrétien. O Maure, c'était mon fiancé. »

Galvan se leva, sa main s'étendit pour frapper la princesse. Ses dents blanches, qui se froissèrent avec violence, se couvrirent du sang de ses gencives. Bientôt s'approchèrent ses serviteurs, auxquels il donna l'ordre de tuer Moriana sur le balcon

de la grande salle. C'est là qu'on la traîne aux yeux du chevalier chrétien. De-là elle aperçoit celui qu'elle aime, et elle s'écrie :

« Voici la mort. Je suis toujours chrétienne, et je meurs chrétienne. Apprends, Galvan, ce que je ne t'avais pas dit encore, c'est que le seul objet de mon amour, c'est ce jeune chrétien mon fiancé. »

Les exemples que nous avons cités et que notre traduction a nécessairement décolorés, prouvent du moins l'extrême variété de ces romances, dont le génie est tour-à-tour dramatique, élégiaque, féodal, arabe, chrétien, romanesque et historique. Souvent aussi ces caractères se confondent. Toujours l'élan du poète, quelque brillant qu'il soit, est court et rapide : toujours c'est une narration brève, une image vive, une plainte tendre, un accent du cœur, une saillie de l'esprit, un souvenir frappant. Les poètes plus modernes n'ont pas été infidèles à ce génie : le coloris des premières ballades s'est conservé dans toute la poésie espagnole. Elle est aujourd'hui même, moins épique que lyrique, et ses chefs-d'œuvre les plus remarquables sont des odes, des chansons, des romances.

Au quinzième siècle, l'imitation de l'Italie et l'influence de la dévotion casuistique introduisirent dans les œuvres de l'imagination espagnole une subtilité bizarre, et des habitudes scolastiques assez ridicules. On vit des paraphrases de prières, des gloses ascétiques, des litanies pieuses se mêler aux narrations galantes et au rituel de l'amour mondain. Empruntant aux Provençaux et aux Arabes, ces formes précises et convenues qui chargent l'imagination d'entraves, les Espagnols se plurent à renfermer leur pensée dans un espace limité, sous des rimes singulières et pénibles, à se proposer en peu de vers un texte qu'ils développaient comme un prédicateur déve-

loppe le sien. Cette influence, succédant aux influences gothique, arabe et chevaleresque, est évidemment due à la toute-puissance du catholicisme, qui pesait sur les mœurs et étendait son joug de fer sur les créations les plus libres de l'intelligence.

Cette poésie du pédantisme et de la théologie eut, qui le croirait, beaucoup d'admirateurs sous le règne des prédécesseurs de Charles-Quint. L'oubli des littérateurs laissa reposer, dans les vieilles archives, ces belles poésies chevaleresques, ces nobles ballades moresques, ces effusions de sensibilité, de passion et de douleur, trésors véritables, richesse intellectuelle et populaire, que les seuls érudits consultèrent encore. Bientôt, cependant, les Espagnols achetèrent, au prix de leur liberté, la prépondérance politique et l'opulence commerciale. Charles-Quint, ce Charlemagne de la ruse, fonda un autre empire romain, plus vaste que celui des Césars, et qui devait bientôt s'affaisser. L'Espagne, jusqu'ici libre de toute imitation, et qui a fait jaillir toute sa poésie de son génie et de ses mœurs, se trouve enfin en contact avec d'autres nations plus civilisées qu'elle : et les efforts de ses poètes nouveaux tendent à introduire dans l'art espagnol quelque chose de la sève et de la forme étrangères.

Ce ne seront plus de grossiers et tristes monumens que nous examinerons; beaux dans leur antique rudesse, et empreints d'une grandeur indigène; œuvres sans nom, filles d'un peuple plutôt que d'une école, d'un siècle plutôt que d'un écrivain. Nous voici au milieu d'une littérature plus savante, plus recherchée, moins naïve. Chacun des poètes a inscrit son œuvre de son nom ; chacun d'eux a modelé, poli et travaillé son monument avec un soin curieux. Ainsi, quand on s'avance vers Rome à travers la voie Appienne, cette foule de tombes ignorées, mutilées,

mais vénérables, font place aux palais des vivans, aux caprices brillans de la moderne architecture, aux marbres contournés par le Bernin, aux mille fantaisies d'un art qui se tourmente pour produire.

Chez un peuple attaché, comme l'étaient les Espagnols, à ses coutumes et à ses souvenirs, l'imitation des idées et du style étrangers attestent toujours une dégénération morale. En effet, de nombreuses influences avaient dépravé le caractère national de l'Espagne. Le fanatisme devenu loi; l'inquisition planant sur le trône; la férocité en honneur depuis que la soldatesque espagnole a fait trembler l'Europe; la fierté héréditaire des nobles espagnols abaissée devant ce trône qui tendait à la monarchie universelle; une discipline muette et passive s'emparant de toutes les classes de citoyens; un orgueil atroce qui ne permettait au Castillan de fraterniser avec nul autre peuple, et qui faisait couler sans pitié, sans remords, sans scrupule, le sang du protestant, de l'Indien, du Mexicain, de l'Arabe; toutes les facultés viriles et énergiques, dont les habitans de la Péninsule se glorifient, tournées vers l'asservissement du monde, et leur propre servage; ces grandes causes concoururent à produire l'effet que nous venons de signaler. Le génie primitif et indépendant de l'Espagne était devenu impitoyable, livré à l'étiquette, réservé jusqu'à la plus sombre défiance, et soumis jusqu'au fanatisme impassible. Les ames faites pour sentir la poésie et la créer, ne pouvaient plus, comme autrefois, chanter une chevalerie maintenant éteinte, ni donner l'essor à ces libres émotions que les vieux poètes avaient si fortement exprimées. En jetant leurs regards sur leur siècle, ces écrivains furent saisis d'une mélancolie profonde, qui ne s'associait nullement avec le génie national. Toute l'ancienne poésie de l'Espagne était une poésie d'action :

la mélancolie au contraire rêve et n'agit pas. Une littérature esclave, douce et élégiaque, succéda donc à la littérature des ballades dont le peuple faisait ses délices.

Tel est d'ailleurs le cours naturel de l'intelligence chez la plupart des peuples civilisés; et cette mélancolie délicate, cette rêverie que Montaigne nomme *friande* et *douce*, appartient, non pas à la forte jeunesse, mais à l'âge mûr et à la décadence des sociétés. Tous les écrivains langoureux et tristes; tous les romanciers sentimentaux de la France et de l'Allemagne datent de cette seconde époque. Les premiers jets de l'esprit sont plus francs, plus joyeux, plus libres de retours mélancoliques et de méditations désespérantes. Créer, dans les époques de l'adolescence intellectuelle, c'est jouir : voyez quel cachet de force, de vigueur et de bonheur marque les œuvres de Shakspeare, de Dante et de l'auteur des *Nibelungen*. Plus tard, quelque chose de pénible se mêle au développement de l'art et à ses créations. Ses devanciers l'effraient; il craint ses successeurs.

Maîtres d'une partie de l'Italie, les Espagnols du règne de Charles-Quint calquèrent leur poésie sur les modèles italiens. Non-seulement l'idée, mais le rhythme de Pétrarque et de Guarini contrariaient toutes les habitudes castillanes : d'une part, mollesse et volupté; de l'autre, force, inspiration et rudesse. Ici une facilité, une clarté de versification, entachées de prolixité et de faiblesse; là une concision énergique, souvent obscure. Chez les Italiens, l'énivrement de la vie et de l'amour; chez les Espagnols, l'ivresse de la gloire et de la patrie. L'accentuation primitive des vers espagnols procédait de la longue à la brève par élans rapides; le rhythme des Italiens tombait de la brève sur la longue. La quantité et la mesure dominaient dans la poésie espagnole; la rime et le nombre des

syllabes constituaient la prosodie italienne. Il fallait tout changer pour assouplir à ces nouvelles coutumes littéraires le peuple qui tient le plus à ses coutumes; on y parvint.

C'est que le fond même et l'essence de sa nationalité avaient changé. Humanité, loyauté, vertus privées et publiques; liberté religieuse et civile; commerce et industrie; s'étaient effacés sous le sceptre de Charles-Quint. Les guerriers qu'il employait, les ministres de ses conseils, instrumens inexorables de sa politique, les uns couverts de sang, les autres rompus à la servitude, charmèrent leurs loisirs, et sans doute leurs ennuis, en essayant d'imiter la grâce timide des vaincus. La pointe de leurs épées sanglantes traçait des vers pastoraux. Mendoza, le tyran de Sienne, soupirait des églogues champêtres. Boscan, Garcilaso, Montemayor, élèves de Pétrarque, avaient passé la moitié de leur vie dans les camps. Les scènes réelles qui les avaient environnés n'étaient que massacre, fureur, violence, incendie. Les scènes imaginaires qu'ils se plaisaient à créer rivalisent avec la chimérique Arcadie de Guarini et du Tasse, avec les scènes du Lignon, inventées par d'Urfé (1). Que les philosophes expliquent ce phénomène; il est fréquent dans l'histoire littéraire. Élisabeth d'Angleterre égorge Marie et rime des sonnets. Le duc d'Albe et Philippe II font des idylles. Richelieu s'intéresse plus vivement à de pastorales fadeurs qu'aux vers du grand Corneille.

On retrouve dans les écrits des poètes espagnols que nous venons de nommer, tous les caractères de la poésie

(1) NOTE DU TR. Honoré d'Urfé, écrivain de la fin du seizième siècle, auteur du roman d'*Astrée*, dans lequel il célèbre les délices de la vie champêtre et les vertus des bergers de la vallée du Lignon, en Auvergne. Il était frère d'Anne d'Urfé, célèbre auteur de sonnets et lieutenant-général du Forez, sous le règne de Henri IV.

italienne. Née au sein d'une société riche, active, mais peu chevaleresque, fille de mœurs élégantes, voluptueuses, épicuriennes, cette dernière s'adressait à des hommes amoureux des arts, de la splendeur et du bien-être. Des peintures idéales et de fantaisie s'animaient sous ses pinceaux : un monde éthéré, un rêve de plaisir et d'amour; le monde du *Pastor Fido* et de l'*Aminta.* Il s'ouvrit et prodigua ses prestiges à Garcilaso, Bosean, Montemayor, Mendoza et quelques autres.

Garcilaso est plus réellement italien que tous ses rivaux. La fureur, la véhémence, l'exagération et l'hyperbole des Celtibères ont disparu de ses œuvres. Toutes les cordes de sa lyre sont mouillées de larmes voluptueuses; une douceur extrême, une plainte éternelle, une molle délicatesse, mettent quelques-uns de ses poèmes au niveau des productions les plus vantées de ses modèles. Citer de tels chefs-d'œuvre, ce serait prélever un impôt onéreux sur la patience du lecteur. On a peu de goût maintenant pour cette mélancolie efféminée, pour ces vers agréables, mais énivrés de tristesse et tout allanguis par un amour céladonique. La mélodie, l'heureux choix des mots, la beauté des images, la sensibilité même des détails, nous aident à peine à soutenir la monotone suavité de ces intarissables complaintes. L'*Aminta*, le *Pastor Fido* trouvent aujourd'hui peu de lecteurs. Ceux des écrivains septentrionaux qui ont, comme Shakspeare dans plusieurs drames, essayé le genre pastoral, ont du moins jeté dans leurs peintures arcadiennes ces pensées fortes, cette observation des hommes, cette contemplation douloureuse de la vie réelle, qui tranche, avec la pureté aérienne et imaginaire de l'églogue. Un petit nombre de gens de goût, assignant aux écrivains méridionaux que j'ai nommés leur place et leur rang, les estiment encore.

et relisent ces créations poétiques sans rapport avec les intérêts de la vie active; mais le public les abandonne.

Boscan se montre plus élégant et plus recherché; Garcilaso plus pur et plus naïf; *Mendoza* plus philosophique et plus sentencieux. Chez *Montemayor,* l'influence espagnole semble lutter encore avec la grâce italienne. *Saa de Miranda,* Portugais comme Montemayor, n'a fait que des idylles, dont quelques-unes approchent de la perfection.

Louis Ponce de Léon et *Ferdinand de Herrera* méritent d'être cités. Herrera prétendit au rôle de réformateur. Néologue par système, créateur de tournures et de mots inusités; doué d'une imagination impétueuse et d'une grande force de volonté, il manqua surtout de naïveté et de simplicité. Les inspirations que le poète s'impose à lui-même sont rarement heureuses; la trace d'un système posé d'avance, et d'une règle à laquelle Herrera se soumettait, se retrouve dans la plupart de ses œuvres. On doit excepter de cette réprobation ses odes patriotiques : animées d'une haine violente contre les infidèles, profondément catholiques, fières et orgueilleuses jusqu'au dédain, elles sont comparables, pour la verve, l'enthousiasme et l'énergie, aux chefs-d'œuvre de Chiabrera. Ferdinand de Herrera eut le tort de calquer la coupe de ses odes sur la canzone italienne; les longs replis efféminés, les ondulations gracieuses de la canzone s'accordent mal avec l'énergie de la pensée et la rapidité de la diction.

Descendant d'une race antique, Louis Ponce de Léon vécut dans un cloître; c'est le poète de l'ascétisme. Mais, chose remarquable, nul écrivain n'a porté plus loin la concision, la netteté, la pureté, la grâce. Boileau lui-même, ou le doyen Swift, n'ont pas fait des formes et des ressources du style une étude plus approfondie. Son enthousiasme est réel; l'élan de sa dévotion ne l'entraîne ja-

mais jusqu'au fanatisme. Parmi les poètes moralistes, et surtout parmi les poètes religieux, il n'en est aucun qui le surpasse; il en est peu qui l'égalent ou qui méritent de lui être comparés : je ne sais même s'il n'occupe pas un rang plus élevé, s'il n'est pas digne d'une gloire plus réelle que tous les écrivains que je viens de nommer. Le mysticisme auquel Ponce de Léon a demandé ses inspirations les plus belles, avait jeté ses racines dans la société et dans les mœurs : l'Espagne était couverte de moines. Les bergers *Salicio* et *Nemoroso*, que Garcilaso a introduits dans ses pastorales, et auxquels il prête une si amoureuse éloquence, n'ont eu de type chez aucune nation connue. Quant à la perfection de l'art, elle se trouve chez Ponce de Léon; ses rivaux ne peuvent y prétendre.

Ces écrivains remarquables composent ce que l'on pourrait nommer la pléïade classique de la poésie espagnole. Leur style ne ressemble pas plus au style des anciens auteurs de ballades, que les productions d'Addison et de Steele ne ressemblent aux drames de Shakspeare. Comparer deux époques sans analogie serait un inutile travail. Depuis ce tems, la poésie espagnole a suivi la pente qui entraînait le pays vers sa ruine. Sans parler du drame et de l'histoire, qui ne sont point le sujet de nos recherches, la poésie proprement dite brilla, pendant les règnes qui succédèrent au règne de Charles-Quint, de peu d'éclat ou d'un éclat factice. Beaucoup de poèmes épiques furent publiés; ce sont plutôt des histoires que des épopées.

On pourrait croire que le génie national se refuse à ce mélange de vérité et de fictions qui constitue l'épopée. Lucain, Espagnol de naissance, a cru faire un poème épique, et s'est contenté de raconter avec emphase l'histoire contemporaine. *Ercilla*, auteur de l'*Araucana*, sacrifie également à la vérité historique tous les ornemens de son

récit; il trace une relation exacte, quelquefois éloquente, une narration heureuse, dont le coloris ne manque pas d'intérêt, mais dont aucun passage n'atteste la création épique : c'est, comme il le dit lui-même, non un mensonge agréable, mais une relation *taillée* sur *le patron de la vérité.*

Es relacion, sin corromper, sacada
De la verdad, cortada a su medida.

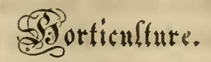
Poète, statisticien, annaliste plutôt que peintre, dénué d'unité, de grâce et même de variété, il ne mérite pas les éloges outrés de Voltaire.

Bientôt la gloire dont Cervantes, Calderon et Lope environnèrent le Parnasse espagnol s'éclipsa presque entièrement. On raffina jusqu'au ridicule le style efféminé de Garcilaso : chaque phrase fut une énigme; chaque épithète offrit une image obscure et bizarre; une affectation minutieuse contourna toutes les périodes, ne permit à aucun mot de conserver son sens naturel, et changea la poésie en une série de logogryphes pénibles. Le spirituel *Quevedo*, l'ampoulé *Gongora* poussèrent jusqu'à leurs dernières limites l'exagération et le mauvais goût. Cependant les armées et les flottes castillanes, victorieuses si long-tems, commençaient à perdre leur ancienne prépondérance. Aux triomphes de Pavie, de Tunis et de Lépante succédèrent les défaites des Pays-Bas et la destruction de l'*armada*. Charles-Quint, en faisant prévaloir à l'étranger un système de ruse, de duplicité et de cruauté, en étouffant à l'intérieur toute liberté, toute indépendance, avait ruiné les principes d'action et de pensée, vrais moteurs de la supériorité intellectuelle. Il mourut dans son couvent, et légua à ses héritiers une immense et invisible ruine, un trône puissant, un peuple dégénéré, une patrie sans lien.

sans avenir et sans force réelle. Depuis ce tems, le talent et l'esprit n'ont pas abandonné l'une des plus nobles nations européennes; mais aucun grand ouvrage, aucun chef-d'œuvre de génie, aucune conquête brillante n'ont justifié son ancienne illustration (1).

(*Foreign Quarterly Review.*)

(1) Note du Tr. Nous ajouterons à cette brillante revue des poètes espagnols, quelques noms qui ont échappé à l'auteur anglais. Augustin Moreto, à qui Molière a emprunté sa *Princesse d'Élide* et son *École des Maris;* Francesco de Rojas, dont Rotrou et Th. Corneille transportèrent plusieurs drames sur la scène française: Jean de Hoz, Montiano Luyando, Don Ramon de La Cruz, qui obtinrent quelque succès dans le genre burlesque; et à une époque plus raprochée de nous, Garcia de la Huerta, qui tenta avec bonheur de faire revivre sur la scène la fougueuse imagination des anciens poètes castillans. Nous citerons en outre d'autres noms qui, quoique moins célèbres, ont illustré le dix-huitième siècle et le commencement du dix-neuvième: Yriarte et son disciple Samaniego, dont les fables se rapprochent de la naïveté de notre La Fontaine; Cienfuegos et Melendez, qui ont chanté la vie pastorale; Moratin, qui passe généralement pour le premier auteur comique de l'Espagne; Quintana, historien et poète; et enfin Martinez de la Rosa, qui a abordé plusieurs genres.



DES JARDINS PITTORESQUES

EN FRANCE

ET DANS LES DIVERSES CONTRÉES DE L'EUROPE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES JARDINS DE FRANCE ET D'ITALIE. — LES ILES BORROMÉES. — FLORENCE. — VERSAILLES. — LES TUILERIES. — CHANTILLY. — ERMENONVILLE. — BAGATELLE. — VILLENEUVE-L'ÉTANG. — ÉPINAL. — FROMONT-SUR-SEINE. — SCEAUX. — AULNAY. — NEUILLY. — RUEL. — MARLY. — NEUVILLER. — L'ÉLYSÉE-BOURBON. — JARDINS DE M. BOURSAULT ET DU BEL-RESPIRO. — SAINT-OUEN. — JARDINS BOTANIQUES DE LISBONNE ET DE BRUXELLES. — FREDERICKSBERG PRÈS COPENHAGUE. — LA GRANJA. — ARANJUEZ. — SARRIA. — GRENADE. — LAZENSKI, PULAWY, VILLANOVA, EN POLOGNE. — DOLGOROUKI, ASTANKINA, EN RUSSIE. — JARDINS SUSPENDUS DE LIMERIK, EN IRLANDE. — LA GRANGE, BAGSHOT, EN ANGLETERRE. — RÈGLES GÉNÉRALES.

« J'AI *bâti* de très-beaux jardins, dit Cicéron dans une lettre à son ami Atticus : *Hortos ædificavi pulcherrimos...* » En effet, les Romains ne dessinaient pas; ils construisaient leurs jardins; à voir ces colonnades mêlées d'arbres, ces allées peuplées de statues, ces terrasses aux nombreux degrés de marbre pentélique, ces vases de porphyre, ces beaux obélisques que les Romains semaient avec tant de magnificence et de profusion dans leurs jardins, on est tenté de reconnaître la justesse de l'expression que Cicéron emploie : *Hortos ædificavi.* Ce

style architectural, cette manière de construire et non de dessiner les jardins, s'est conservée dans l'Italie moderne. La nature n'est là que secondaire, elle se subordonne à la sculpture et à l'architecture. Elle s'asservit à l'art : ou plutôt c'est ce dernier qui, désespérant d'embellir, se refuse à la modifier, se place auprès d'elle, et se contente d'opposer ses créations aux créations de son éternelle rivale.

Les Français ne disent pas, comme les Romains, *construire* un jardin, mais *dessiner* un jardin, et cette expression est également significative. L'ancien jardin français était un plan géométrique régulièrement et symétriquement *dessiné.* Il procédait par lignes équilatérales; le niveau, le compas et l'équerre lui servaient de régulateurs; il avait ses carrés, ses lozanges, ses demi-cercles et ses parallélogrammes. Le vrai jardin français de l'ancien style était au parc à l'italienne ce que la perruque factice de nos juges, avec ses boudins symétriques et sa poudre, serait à une belle chevelure naturelle, mêlée de perles et d'or. Ne dit-on pas, aujourd'hui même, *un carré de tulipes?* et le mot *plate-bande* n'exprime-t-il pas cette régularité monotone à laquelle les jardiniers français se condamnaient autrefois?

En Angleterre et en Allemagne on se sert de l'expression : *planter un jardin* (*to plant a garden*). C'est le seul terme qui convienne au style des jardins anglais. Je ne veux pas parler de ces monstres créés par quelques hommes de mauvais goût, qui visent à l'originalité : jardins bariolés et bigarrés, qui renferment des kiosques, des obélisques, des pagodes, des ponts chinois suspendus sur une route aride; des ruines modernes, parodies d'une antiquité vénérable, et toutes les fantaisies qu'un esprit malade peut se plaire à entasser. Le véritable jardin anglais n'appartient pas plus à l'Angleterre qu'à toute autre ré-

gion de l'Europe. La perfection de ce genre consiste à s'associer aux localités, à en tirer parti, à faire valoir les beaux gazons veloutés de la Grande-Bretagne, à disposer d'une manière agréable pour l'œil ses pelouses vertes et ses grands chênes; en Hollande même, l'aspect monotone du terrain, les canaux rectilignes et couverts d'embarcations, le sol dénué de variété seraient modifiés et corrigés par la science du jardinier-paysagiste. Cet artiste (un tel nom lui convient) ne doit pas, comme on a semblé le croire, tout bouleverser, tout créer, élever des collines, là où se creusaient des lacs, ni fabriquer de ses mains une nature nouvelle et inconnue. Il étudie le paysage naturel, qu'on lui confie, et que son devoir est de perfectionner. C'est là qu'il trouve toutes ses ressources. Il profite de points de vue, il dispose avec art, mais non avec prétention ou recherche, ces groupes d'arbres et de fleurs. Il ne fait qu'aider la nature et servir sa beauté.

Le *landscape-garden* (jardin-paysage) est chose plus rare qu'on ne le pense. Nous avons parcouru une grande partie de l'Europe et de l'Amérique, sans avoir rencontré de nombreux modèles à citer aux amateurs. Le caprice des propriétaires aime beaucoup mieux contrarier la nature que de la servir : et la plus étrange bizarrerie dépare le dessin de quelques jardins célèbres. C'est dans les Trois-Royaumes que l'on trouverait à-la-fois les échantillons des parcs les plus grotesquement bizarres et des plus admirables paysages artificiels.

J'ai déjà dit ce que je pensais des jardins d'Italie. Mais je suis loin de croire que ce genre soit à mépriser. Il y aurait folie à jeter l'anathème sur ces beaux parcs réguliers que les artistes du quinzième et du seizième siècles ont semés de leurs merveilles. Sans doute, les grands traits du paysage italien disparaissent sous la main de l'ar-

chitecte. Sous un ciel de feu, sur une terre brûlante, vous trouvez avec étonnement de grandes allées découvertes, des cirques ornés de statues et privés d'ombrage, des temples de marbre, de grands portiques riches des prodiges que le ciseau crée. Mais le paysage italien, si magnifique et si sévère, ne brille de tout son éclat que dans les défilés des Abruzzes et dans les plaines de la Lombardie. Gardez-vous d'emprisonner dans les limites d'un parc, ses chênes séculaires et ses vignes suspendues! Ses forêts ont trop de majesté naturelle, les clairières de ses bois et ses lacs admirables renferment une poésie trop puissante, pour souffrir que la main de l'homme ajoute rien à leur beauté.

Considérez donc comme des monumens d'architecture, les terrasses et les statues des îles Borromées, les beaux jardins de Bognoli près de Florence : modèles remarquables du style italien. Il y a là plus de statues que de bosquets, et plus de marbres que de fleurs. Malgré notre prédilection pour le parc anglais, pour les pelouses vertes et les détours ombreux des allées, nous serions désolés que ces échantillons d'un art qui se perdra bientôt, disparussent totalement. Qui ne voit pas que Versailles et ses charmilles régulières et ses milliers de dieux et de déesses représentent un siècle tout entier? Qui se résignerait à perdre à jamais ces grands souvenirs des tems écoulés? Pour la disposition des plans et la combinaison des détails, pour la science de la perspective et l'arrangement des masses, ces longues avenues de marbres de toutes couleurs, cette forêt de vases antiques et de statues disposées par étages au milieu des charmilles, ont quelque chose de prestigieux comme une décoration de théâtre. Arrêtez-vous là, pendant une belle nuit d'été, lorsque la lune brille, ou le matin, quand un souffle léger ride les nappes d'eau

contenues dans les bassins de pierre et de bronze. L'aspect magique de Versailles se révélera bien mieux à votre pensée que pendant l'ardeur du jour. Ou plutôt visitez les Iles Borromées ; là est le type vraiment complet et primitif du genre dont nous parlons. Appuyez-vous sur l'un des balcons étagés qui dominent une si belle perspective ; et restez là pendant que la brise matinale pousse les petites barques sur les flots bleus du lac Majeur (1). Le contraste

(1) Note du Tr. Le groupe des îles Borromées, situées au milieu du lac Majeur, offre l'aspect le plus pittoresque qu'il soit possible de rencontrer. On ne peut opposer à ce tableau que les rians paysages des rives du Bosphore, ou les groupes d'îles situés à l'entrée du golfe de Naples. Il est étrange que les géographes ne fassent qu'indiquer le lac Majeur et les îles Borromées, sans consacrer quelques lignes à leur description. Nous réparerons ici cet oubli. Le lac Majeur a vingt lieues carrées d'étendue, et les îles Borromées, qui tirent leur nom de l'opulente famille du Milanais à laquelle elles appartiennent, sont au nombre de quatre (*Isola-Bella, Isola-Madre, Isola-San-Giovanni* et *Dei-Piscatori*). Le comte Borromée, arrière-petit-cousin de saint Charles Borromée, passe une partie de la belle saison, tantôt à Isola-Bella, et tantôt à Isola-Madre : c'est dans la première qu'il reçut Napoléon et Joséphine durant les campagnes d'Italie. Les ombrages et le palais d'Isola-Madre servirent de retraite à la princesse Caroline, épouse de George IV, tant qu'elle voulut ensevelir dans le mystère sa liaison avec le Crémonais Bergami.

Lorsqu'on a quitté la vallée de Gravellona, et avant d'arriver à Bavéno, le lac Majeur se présente abruptement dans toute son étendue aux yeux du voyageur. Rien n'égale la beauté de ce vaste paysage. Plus on s'approche, plus on admire ses rians contrastes, la richesse et la variété de ses tons et sa composition harmonieuse : des côteaux verdoyans forment l'horizon ; les bords du lac sont parsemés de villes, de villages, de maisons de plaisance, et à la surface s'élèvent les îles Borromées, semblables à des corbeilles de fleurs. Isola-Madre, la plus grande, a une demi-lieue de circonférence. Ce n'est à proprement parler qu'un rocher granitique à fleur d'eau, sur lequel on a apporté des couches de terre végétale, où croissent des aloès,

qui se trouve entre les œuvres de l'homme, œuvres symétriques, élégantes ou grandioses, mais immobiles et mortes, et les productions de la nature, avec leur fécondité variée et leur jeunesse toujours renaissante, frappe vivement l'imagination.

Les Français, classiques comme les Italiens, et qui leur ont emprunté l'imitation souvent assez maladroite des mœurs et des habitudes romaines, ont encore renchéri sur le style de paysage architectural que nous venons d'indiquer. Les Italiens avaient créé un palais entremêlé de verdure; ils avaient couvert de marbre un vaste espace, où quelques fleurs et quelques arbustes se montraient à peine. Les végétaux étaient emprisonnés dans les vases; toutes les productions naturelles subissaient le joug de l'art. En France on alla plus loin encore; on ne se contenta pas de sculpter le marbre, on sculpta le feuillage; l'if et le pin se modelèrent en mille manières capricieuses. Le ciseau du

des agaves, des figuiers-d'Inde et des câpriers sauvages. De tous côtés s'étendent des espaliers d'orangers et de citronniers; l'air en est embaumé. Au détour de chaque sentier s'offrent des points de vue admirables. Partout quelque surprise est ménagée: ici ce sont des plantes exotiques d'une végétation surprenante; là, des pins immenses; plus loin, des arbres fleuris; ailleurs, des bosquets d'yeuses, d'ifs, de cyprès et de lauriers. Isola-Bella est à une demi-heure d'Isola-Madre. Le palais du comte Borromée, où l'on monte du rivage par plusieurs degrés de marbre, est d'une belle apparence; les jardins qui en dépendent forment comme une pyramide au milieu de l'île. De loin, on dirait un immense gradin chargé d'arbres, de plantes de toute espèce, émaillé de mille nuances de verdure, et dont les marches forment autant de terrasses. On monte de l'une à l'autre par des escaliers tant soit peu contournés, ornés de sphynx, de vases, de statues et de figures fantastiques. Des massifs de camélias, d'hortensias, de rhodendrons, de bruyères, s'offrent de toutes parts. La vue est éblouie par des nuances si variées, l'odorat est presque affecté par les parfums suaves qui s'en exhalent.

jardinier créa des dieux et des déesses, des colonnades et des portiques. Ridicule aberration! A Versailles et aux Tuileries, un sentiment de grandeur se mêle du moins à ce travers. On ne peut contempler sans un sentiment qui approche de la vénération cette population de statues muettes, calmes, quelquefois belles ou sublimes, toutes ces richesses tirées du sein de la terre, cette régularité majestueuse, cette symétrie qui rappelle un siècle d'ordre, de force, d'étiquette et d'esclavage. Toute la scène est bien en harmonie; chaque détail concourt à l'effet de l'ensemble. Il faut conserver ces étranges monumens de l'art ancien, ces haies vives si proprement tondues, si bizarrement caressées par le ciseau, tout, jusqu'aux ifs contournés par la fantaisie de Louis XIV. Sans doute il y a du pédantisme et de l'affectation dans tout cela. Vous vous rappelez malgré vous la chevelure factice, gigantesque et symétrique de la même époque; mais vous ne pouvez associer aucune idée vulgaire, bourgeoise et commune, au spectacle offert par ces jardins, et vous reconnaissez du premier coup-d'œil l'homme qui chassait de ses appartemens et renvoyait aux laquais les grotesques de Bamboche et les naïvetés de Teniers.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, on a commencé à introduire en France le style des jardins anglais; cependant plus d'un vestige de l'ancien goût s'est conservé dans la province et dans Paris même. On ne peut pas dire que l'étude du jardin-paysage soit poussée en France au même point que parmi nous. Les jardiniers-pépiniéristes y sont fort habiles; mais les jardins d'ornement y sont souvent négligés. Sous ce rapport, non-seulement la France, mais l'Europe a beaucoup à profiter encore des longues expériences faites en Hollande et en Angleterre. Il y a cinquante ans, la culture et l'entretien des arbres fruitiers étaient

beaucoup mieux entendus par les jardiniers français que par les nôtres ; mais je crois que, pour les serres chaudes, la production et la culture des légumes pendant l'hiver, les jardiniers anglais et hollandais ont encore l'avantage sur tous les jardiniers de l'Europe. Je pense surtout que la disposition d'un parc et d'un lieu de plaisance est, en général, beaucoup mieux comprise en Angleterre que partout ailleurs.

Le parc de Chantilly, entouré de vastes forêts que l'ancienne aristocratie a fondées aux environs de la capitale, est célèbre parmi les résidences presque royales ; il couvre une grande étendue de terrain : c'est à-peu-près là toute sa beauté. Le sol de Chantilly est léger et sablonneux. La surface occupée par le parc est privée d'accidens. Le peuplier, l'ormeau, le tilleul, semés irrégulièrement, forment un bois assez épais, entrecoupé de grandes allées. Les écuries, que l'on nous a fait admirer, sont un palais prétentieux, un Versailles bâti pour les chevaux, hors-d'œuvre ridicule et incommode si mal approprié à l'usage auquel on le destine, que nous ne pouvons nous empêcher de plaindre les animaux si magnifiquement et si mal logés. Une fois par an on dressait un grand couvert dans ces écuries, où le prince venait dîner avec ses amis.

Du sein de bois assez touffus, mais uniformes et plantés sur le même niveau, surgit une vieille masse de bâtimens délabrés ; l'eau limoneuse d'un fossé quadrangulaire la protège et l'environne. Les corniches du toit servent de nids aux hirondelles. Les entablures commencent à s'user ; les portes chancellent, les fenêtres sont vermoulues ou écornées. L'œil s'arrête sans se reposer sur un lit de sables arides, sur des terrasses couvertes de mousse verdâtre. Ajoutez à tout cela un gazon que le grillon détruit et dévore, une eau fangeuse qui répand une exhalaison putride,

une meute de chiens que l'on passe aux verges tous les matins et tous les soirs. Tel est cet étrange lieu de plaisance, symbole trop exact de l'état actuel de l'aristocratie française. Mais pourquoi vouloir forcer la nature? On lui demandait l'impossible lorsque l'on prétendait faire de Chantilly un jardin anglais. Le sol ingrat, destiné à la production de quelques plantes légumineuses, se refuse à tous les embellissemens dont on le surcharge; et les sommes immenses que l'on a versées dans ses sables stériles n'ont pu lutter avec avantage contre le mauvais choix de la situation.

Nous avons trouvé les jardins d'Ermenonville dans le même état de ruine; la chambre de Rousseau était occupée par un ancien piqueur du prince de Condé; le domaine transformé en une réserve de gibier; les pelouses et les plate-bandes dévastées. Les souvenirs qui se rattachent à Ermenonville rendent cette situation plus frappante. Il semblerait que la France a peu de mémoire pour ses plus glorieux souvenirs.

De l'ombre, de la solitude, du repos, voilà ce qui manque ordinairement aux jardins français. Pour nous, Anglais, nous cherchons surtout l'ombrage, l'isolement et la grandeur générale de la scène. Nous pensons avec le poète Cowper, que « les forêts sont plantées pour consoler l'homme rêveur qui s'égare sous leurs arceaux. » Même les jardins nommés spécialement *jardins anglais* en France n'échappent pas à ce défaut. Bagatelle, imitation du genre anglais, ne manque toutefois ni d'élégance, ni de bon goût et de charme. Sans parler de la maison et du château, qui nous semblent distribués moins pour le *comfort* des habitans que pour satisfaire le regard des étrangers, il y a, selon nous, trop de bruit et de fracas, trop de routes, trop de sentiers, trop de statues, trop peu d'arbres et de

masses verdoyantes ; on ne se croit jamais dans la solitude et au milieu de la campagne. Rarement une allée couverte, sinueuse, odorante, semble vous protéger de son ombre ; les intersections des allées sont fréquentes et changent à chaque instant de direction. Ces divergences sont fatigantes : on ne s'explique pas bien pourquoi les sentiers tournoient ainsi, et s'assujétissent à tel ou tel caprice.

Le parc de Saint-Ouen, dessiné par M. Gabriel Thouin, est beaucoup mieux disposé. L'homme habile que nous venons de citer, est le seul jardinier français qui ait deviné les règles naturelles auxquelles un parc anglais est soumis ; le seul qui en ait compris les principes scientifiques. Peut-être ne trouvera-t on pas encore d'assez larges massifs dans le plan de ce parc, où les allées se coupent fréquemment à angles aigus. Mais les sinuosités des allées sont agréables et bien justifiées. Le paysage change fréquemment d'aspect, sans offrir de bizarreries qui choquent ; enfin, c'est un des chefs-d'œuvre de l'artiste. Quoique le château soit situé à l'extrémité du parc, on l'aperçoit à travers les allées sinueuses qui l'environnent, et il produit, de loin, un effet pittoresque.

Villeneuve-l'Étang a long-tems appartenu au maréchal Soult, qui s'est plu à modifier ce beau domaine, à l'embellissement duquel il a consacré des sommes considérables. Le château est mal situé. Il occupe la limite du parc qui s'étend sur le double revers d'une colline. Mais sous le rapport du paysage, il était difficile ou impossible de trouver une situation plus favorable au jardinier paysagiste ; c'est un admirable terrain, riche, fécond et varié. On n'a pas su en tirer parti. Les trois cents acres du parc sont divisés en fragmens massifs, dont l'irrégularité n'a rien d'agréable. Au lieu de cette distribution ovoïde et serpentine qui a tant de grâce, tout est disposé

par carrés, par cercles ou par semi-cercles. La seule partie vraiment remarquable, et qui donne quelque idée d'un paysage naturel, est un espace de terrain assez stérile, semé de sapins et d'ifs, et dont le maréchal a, dit-on, dirigé lui-même la plantation. La duchesse d'Angoulême désirait acheter ce domaine, que le maréchal lui céda non sans peine et sans regret. On doit à cette princesse l'addition d'une fort belle volière, d'une basse-cour et d'une laiterie. Elle n'y a passé qu'une seule nuit pendant tout le tems de sa possession. Le jardin potager occupe un plateau élevé. Quand nous l'avons visité, il se faisait remarquer par une magnifique bordure d'*Iberis semper virens*. L'art de planter des jardins sans goût, sans choix, sans plan, tels que Bagatelle et Villeneuve-l'Étang, n'est à nos yeux que de l'irrégularité et de la confusion en pure perte.

M. Doublat, banquier à Épinal, a créé le plus beau jardin que la France possède aujourd'hui. Il est vrai que la situation dont il profitait était magnifique, et que jamais plus admirable paysage naturel n'est devenu le domaine d'un particulier. Un roc très-escarpé surgit tout-à-coup du centre de la ville d'Épinal, s'élève à la hauteur de trois cents pieds, se couvre de terre végétale, et s'étend à l'est sous la forme d'un ruban oblong qui, pendant l'espace d'un mille, s'abaisse graduellement et aboutit à la vallée pittoresque de la Moselle. La ville d'Épinal embrasse d'un demi-cercle de maisons, la partie orientale de ce promontoire. La Moselle, qui traverse la ville, sert de limite, du côté du nord au domaine de M. Doublat; enfin la grande route borne au midi ce parc admirable. Sur la cime du roc, du côté d'Épinal, se trouvent encore les ruines éparses et moussues du vieux château dont les fossés détruits ont abandonné leurs eaux à un étang voisin. Dans ces ravins desséchés, et qui servaient autrefois à la

défense du château se trouvent la laiterie, la basse-cour et les étables. La pente douce et continue du terrain s'est prêtée aux travaux de l'architecte, qui a établi plusieurs terrasses étagées, couvertes d'arbres à fruits et de vignes.

On a eu soin d'harmoniser les travaux d'art entrepris dans ce domaine, avec le caractère sauvage et spécial du paysage environnant. Dans les crevasses des ruines et des rochers, de grands arbres jetés obliquement, enfoncent leurs pivots. Des plantes grimpantes et des mousses tapissent les flancs des ravins, et semblent reproduire la beauté du paysage suisse. Une galerie creusée dans le roc vif encadre et laisse apercevoir la vallée de la Moselle et le cours du fleuve. Au lieu d'éparpiller les arbres ou de les planter en massifs égaux, on les a groupés avec goût, et leurs troncs, entourés de jeunes rejetons, donnent l'idée d'une forêt naturelle; tour-à-tour vous admirez près de vous les traits caractéristiques des cimes alpines, des bois du Danemarck et des monts Pyrénées.

La maison de campagne que M. Berthoud, ancien ingénieur des ponts et chaussées, possède à Chantilly, se rapproche du style italien. Les recherches de l'architecture et de la sculpture y abondent. Au fond d'une vallée, on aperçoit une maison d'architecture palladienne d'une grande richesse et devant laquelle sont semées, avec une irrégularité assez piquante, des urnes, des statues, des pelouses de gazon et des flaques d'eau. La disposition intérieure est originale. Près de la maison est une grotte au-dessus de laquelle se trouve une chambre à coucher, meublée avec beaucoup d'élégance; une porte secrète conduit de la grotte à une petite cuisine et à quelques autres pièces. Un peu plus loin vous apercevez une chapelle. Le rez-de-chaussée paraît, en effet, destiné à cet usage; mais au-dessus de la chapelle se trouve un cellier et au-

dessous un billard. Une glacière, à demi ensevelie sous les arbres et les buissons, semble un rocher jeté-là par hasard. Ce ne sont partout que chaumières de fantaisie, kiosques chinois, boulingrins, pigeonniers, minarets à la turque, verandahs à l'indienne. Au milieu de ces ornemens, prodigués peut-être d'une main trop libérale, on remarque un obélisque dédié *aux arts* et couvert d'hiéroglyphes. Les murs extérieurs de la maison sont en grande partie peints à fresque, ainsi que les constructions chinoises qui ornent le parc. Nous n'approuvons pas la peinture à fresque employée à l'extérieur; elle ressemble trop à une décoration de théâtre, et quelque durables que soient les couleurs dans la réalité, elles ne sont pas solides à l'œil, si j'ose m'exprimer ainsi. La résidence de M. Berthoud n'est pas un *jardin-paysage*; c'est un parc entremêlé de constructions fantastiques. Nous pensons qu'on laisse en général en France beaucoup trop de sable et de terrain nu en face de l'habitation principale, et qu'on arrondit trop les angles d'intersection des massifs de verdure.

Le domaine de Fromont-sur-Seine nous semble bien supérieur à ceux que nous venons de passer en revue. C'est à-la-fois un lieu de plaisance délicieux, une pépinière de fleurs exotiques, et un institut pour les jeunes horticulteurs. M. Soulange-Bodin, l'un des hommes de France les plus distingués, a fondé l'institut agricole de Fromont, qui se trouve aujourd'hui dans une complète prospérité. Il est à-la-fois cultivateur, homme du monde, commerçant et bon écrivain. Il a servi long-tems dans les armées françaises, et il a voyagé dans la plupart des contrées de l'Europe. Passionné pour la *jardino-manie,* comme s'exprime le prince de Ligne, il a fait des divers modes de culture l'objet principal de ses recherches. C'est lui qui a planté la pépinière de Fromont et dessiné son parc dans le

style anglais. Ce domaine occupe environ cent acres de terre, variés par beaucoup d'accidens et qui s'abaissent en pente douce vers la Seine. Une grande allée destinée à la promenade en fait le tour. En la parcourant, on aperçoit divers points de vue, habilement ménagés, et des massifs groupés avec beaucoup d'art. C'est le château et la Seine qui constituent le principal ornement et qui tour-à-tour sont en quelque sorte le point central du paysage. Beaucoup de plantes exotiques sont cultivées avec succès à Fromont. Une bibliothèque, un musée et des cours publics destinés aux jeunes gens qui s'occupent d'horticulture, complètent ce bel établissement, qui n'a pas d'analogue en Angleterre. L'état de notre société ne le permettrait même pas. En France, la plupart de ceux que nous appelons les *gentlemen*, ont des manufactures ou des propriétés rurales qu'ils dirigent. Il est impossible que cette situation sociale ne contribue pas beaucoup, dans l'avenir, à perfectionner et à épurer en France les mœurs politiques et privées. Les propriétaires des plus beaux domaines de ce pays, au lieu de fermer au public les barrières de leurs parcs, comme on le fait en Angleterre, s'empressent de donner aux étrangers et aux visiteurs tous les renseignemens désirables. Sans doute nous entendons mieux que les Français l'art de disposer nos bosquets et nos arbres en groupes harmonieux; mais l'hospitalité qu'ils exercent et la libéralité qui fait partie des mœurs de cette nation, la placent bien au-dessus de nous.

La maison de campagne de l'amiral Tchitchakoff, à Sceaux, n'occupe que de quinze à vingt acres de terre; on a cherché à réunir dans cet étroit espace tous les caractères du jardin de plaisance anglais; et M. Blaikie, chargé du dessin et de l'entretien de ce petit domaine, a fort bien réussi à l'embellir. Un peu plus loin, dans le vallon

d'Aulnay, nous avons admiré l'habileté avec laquelle M. de Girardin, profitant du mouvement du terrain et de la disposition du site, a donné à sa résidence l'aspect d'un châlet suisse. Le parc de Neuilly, situé sur un terrain plat au bord de la Seine, n'offre rien de pittoresque; mais il se fait remarquer par une pépinière fort bien entretenue, et par une belle collection de serres chaudes. A Ruel, le vieux parc du duc de Richelieu s'est conservé à peu-près dans son ancien état, et offre un échantillon presque intact d'un style tout-à-fait passé de mode. Il appartient à la famille du maréchal Masséna.

Le parc de M. Morel de Vindé est situé délicieusement sur le penchant d'une colline. Des fenêtres du château, l'œil traverse une longue allée assez étroite, et s'arrête sur un coteau boisé, où se dessine l'aqueduc de Marly. A gauche, les ondulations de la vallée en cachent les limites. A droite s'étend une vaste plaine très-bien cultivée, bornée à l'horizon par des coteaux rians et par le château de St.-Germain. Les environs de Paris n'offrent pas de situation plus convenable au jardin pittoresque. Malheureusement les premiers possesseurs du domaine eurent à cœur de corriger l'irrégularité qui en fait le charme. Ils tirèrent leurs lignes géométriques, creusèrent des canaux en lignes directes, firent des bassins carrés ou ronds, tracèrent des allées symétriques, déguisèrent les pentes au moyen de terrasses, et détruisirent ainsi tout le caractère du paysage.

Le château de Neuviller, situé entre Nancy et Roville, est un monument remarquable du style grandiose et sévère des jardins et des parcs sous Louis XIV. Imaginez une masse de bâtimens d'un style grave, sans ornement superflu, à haute toiture et à grandes fenêtres, d'où l'on aperçoit la belle vallée de la Moselle. Le château est, pour ainsi dire,

perché sur une plate-forme dont le hardi promontoire s'avance et domine toute la campagne environnante. L'édifice et ses dépendances occupent à-peu-près un acre de terrain. Une courte avenue conduit à une arcade, sous laquelle on passe pour entrer dans la cour d'honneur et de-là dans le salon, dont les vastes croisées offrent au spectateur une des plus magnifiques perspectives de l'Europe. C'est toute la vallée de la Moselle avec ses nombreux villages, ses fermes, ses champs, ses vignobles, ses métairies et son horizon sinueux couronné d'arbres antiques. Le jardin, de style classique, est aujourd'hui en ruines. Cependant il a conservé les traces de son ancienne richesse, et l'on ne peut voir, sans une espèce de vénération et de regret, ces terrasses en débris, ces vases de bronze couverts de mousse, et tous ces souvenirs d'une splendeur d'autrefois.

Le jardin de l'Élysée-Bourbon, à Paris, occupe très-peu d'espace. L'architecte Bellanger, qui en a donné le plan, ne pouvait en tirer meilleur parti. On doit surtout remarquer une belle terrasse devant le palais. Ce jardin offre une espèce de mélange assez-habile du genre anglais et du genre italien. On y trouve une belle pelouse oblongue, une pièce d'eau avec une île, une allée droite couverte, des allées découvertes et sinueuses, d'autres allées ombragées et presque cachées dans la verdure.

Pour les arbres exotiques, le jardin de M. Boursault, situé rue Blanche, à Paris, est assurément le plus remarquable de toute l'Europe. Les serres chaudes sont ornées de colonnes de marbre blanc du plus beau style. A l'époque où l'on s'occupait encore très-peu en France de la culture des plantes exotiques, et où l'on ne pouvait se les procurer qu'à grands frais, M. Boursault se plut à réunir dans sa collection toutes les plantes connues en Europe

avant la paix de 1815. Il était le seul propriétaire, en France, qui se fût procuré ces rares échantillons. Comment donner une idée exacte des effets produits par le mélange de ces végétaux appartenant à toutes les latitudes? Masses de magnoliers aux larges fleurs pourpres, de bananiers aux vastes feuilles, de robiniers tortueux, de gigantesques tulipiers : ici, le cèdre du Liban, là, le cafier et le rhododendron ; toutes les roses connues réunies dans un même lit; le cinnamone, dont les graines sont arrivées à maturité chez M. Boursault; la verdure sombre des pins et le feuillage argenté des bouleaux du Nord, se mêlant à celle des orangers, des citronniers et de la tige orgueilleuse de l'Auracaria, fils du Midi, géant de trente pieds (1).

Le *Bel-Respiro*, près de la barrière de l'Étoile, est un jardin tout artificiel, dont les arbres ont tous été plantés pendant le printems de 1828. L'architecture de la maison est italienne, et d'un goût fort élégant. On avait à disposer de peu d'espace. Une statue de bronze, placée à l'entrée, produit un très-bon effet, et sert à-la-fois à mesurer la distance et à l'accroître en apparence. Du reste, ces jardins, situés dans l'intérieur des villes, sont loin d'offrir l'intérêt et les ressources du jardin-paysage, dont nous nous occupons surtout.

Le parc de M. Ternaux, à Saint-Ouen, situé sur la rive élevée de la Seine, a l'avantage de dominer une vaste perspective et un paysage varié. On s'est occupé surtout d'harmoniser l'intérieur du parc avec le paysage environnant. Sous ce rapport, on a parfaitement réussi. C'est là ordinairement l'écueil contre lequel vient échouer le talent du jardinier-paysagiste.

(1) Le propriétaire de ce jardin vient de vendre sa magnifique collection d'arbres exotiques.

Quand on se trouve dans le château, l'on peut croire que les pièces d'eau du parc se réunissent, et ne font qu'un avec la Seine, qui coule au-delà : illusion produite par les diverses élévations des terres et l'habileté avec laquelle la perspective a été ménagée. Une grande difficulté s'offrait à lui : la Seine coulait à plus de cinquante pieds au-dessous du niveau du parc. Le propriétaire distribua ses deux pièces d'eau de manière à tromper l'œil du spectateur, et à ne lui présenter qu'une grande nappe d'eau continue que n'interrompent aucun gazon, aucun arbuste. On a bien calculé les intervalles, et profité des fascinations de l'optique. C'est M. Ternaux lui-même qui a disposé et distribué ces deux pièces d'eau. On a vu pendant longtems errer sur les gazons du parc ces belles chèvres du Thibet que M. Ternaux a voulu naturaliser en France, et auxquelles nos dames doivent leurs tissus de cachemire. Toute une partie de ce domaine est divisée géométriquement et plantée à la française, ou, pour mieux s'exprimer, à l'italienne. Immédiatement à côté de hautes futaies irrégulières, de sentiers sinueux et de clairières ménagées dans le bois, près de ces lignes ondoyantes qui plaisent à l'œil, vous retrouvez les plate-bandes carrées, les gazons pates d'oie, les allées rectilignes, et les bassins ovales de Versailles.

Nous pourrions encore citer Maisons, les villas de la comtesse de Bruce, de Mlle Mars à Sceaux-Penthièvre, de M. Sartoris et plusieurs autres ; mais nous ne voulons pas ici dresser une statistique minutieuse des parcs et des jardins célèbres que possède la France. Dans beaucoup de départemens, la nature est pittoresque, et les variétés du terrain se prêtent merveilleusement aux travaux du jardinier-paysagiste ; mais il n'y a peut-être pas en France un seul modèle parfait du jardin pittoresque. On multiplie trop les

allées et les contre-allées, les statues et les bancs; on distribue mal les groupes d'arbres et d'arbrisseaux; on fait serpenter avec trop d'obstination et trop de caprice à-la-fois, les sentiers que l'on trace; ces sentiers sont trop près les uns des autres, et leur ligne de direction est si complétement semblable, que la monotonie en est fatigante, surtout dans les terrains plats. Il y a bien plus de grandeur, de solitude, de simplicité et d'effet dans un parc traversé de quelques routes bien tracées et qui suivent des directions différentes. Il n'est permis de les multiplier que lorsque le terrain a beaucoup d'accidens, et semble offrir une surface beaucoup plus grande qu'elle n'est en réalité. On fait en général plus d'attention à l'étendue des domaines qu'à leur bon entretien. et en France, comme en Angleterre, les résidences et les parcs dont la création a coûté le plus d'argent sont précisément ceux que l'on néglige le plus. Il faut excepter de cette proscription les jardins de Fromont, ceux de M. de Boursault, à Paris, le parc de M. Ternaux, à Saint-Ouen, et celui de l'amiral Tchitchakoff, à Sceaux. Le gazon de France ne vaut pas, à beaucoup près, celui d'Angleterre, qui conserve son éclat, sa finesse et son velouté pendant toute l'année, tandis que celui de France devient dur, et se dessèche pendant l'été. C'est un fort grand obstacle pour les jardiniers que la rareté du beau gazon, et celle des arbrisseaux toujours verts, employés avec tant de succès en Angleterre. L'humidité de l'atmosphère, dans la Grande-Bretagne, contribue beaucoup à cet aspect solitaire, mélancolique, mais riche et fécond de nos jardins de plaisance et de nos parcs.

La science du jardinier-paysagiste n'a pas encore pénétré en Portugal, quoique les jardins botaniques y soient très-nombreux, et la culture des plantes exotiques très-soignée.

Nous avons parcouru les sites délicieux de Bellas, d'Ajuda, de Queluz, de Mafra, ainsi que les villas placées sur les rives du Tage; partout nous n'avons trouvé que des essais malheureux entrepris pour corriger ou embellir la nature. Cependant, avec cette végétation si riche, si variée, il eût été très-facile de transformer en jardins pittoresques, frais, aérés et ombreux, les maussades parterres destinés à embellir les résidences de la cour ou celles des grands seigneurs. Le Jardin Botanique de Lisbonne, situé sur le penchant d'une colline, pourrait, en moins de trois mois, devenir un élégant *jardin anglais*. Pour perspective, il aurait, d'un côté, le beau palais d'Ajuda, et, de l'autre, le Tage, avec ses rives semées de maisons de plaisance et de forêts d'orangers. L'artiste chargé de dessiner le nouveau Jardin Botanique de Bruxelles, quoique gêné par l'espace et moins secondé par la nature, a su habilement profiter des riches campagnes qui l'avoisinent, de la chaussée de Schaerbeck qui le domine, des édifices de l'établissement, et même des belles serres qui l'accompagnent.

Pour se faire une idée de ce que peut l'art sur la nature, même sous les climats les plus rudes, parcourez les environs de Copenhague, et vous ne pourrez vous lasser d'admirer la riche végétation qui décore les parcs de Frederiksberg, de Rosenberg, de Carlottenlund. De juin à septembre, nulle part le gazon n'est plus frais et plus velouté, les arbres ne sont chargés d'une plus riante verdure, les parterres émaillés de plus vives couleurs. Chaque plante, sous la main habile de M. Lingaard, intendant des jardins royaux, acquiert une force nouvelle, quoique factice. Frederiksberg, résidence d'été de sa majesté, peut être considéré comme un des jardins pittoresques les mieux dessinés de l'Europe. Situé sur une colline à deux milles de Copenha-

gue, on y jouit d'une vue magnifique. La ville et ses élégans édifices, les riches campagnes qui l'environnent, et l'immense port qui l'avoisine, voilà le panorama qui se déroule à vos yeux. Depuis vingt ans, les jardins de cette résidence ont été insensiblement transformés en parc anglais. On y trouve de vertes pelouses ornées de caisses d'orangers et de camélias, des massifs d'arbres bien entendus, un canal qui serpente agréablement, et dont les eaux entourent une petite île, trop surchargée peut-être de fabriques chinoises.

L'Espagne réunit toutes les expositions, tous les climats, et rien ne serait plus facile que de créer à peu de frais, dans cette contrée, les jardins pittoresques les plus remarquables. La plupart des plantes de l'Orient, et quelques-unes de celles des tropiques, réussissent très-bien dans le sol de l'Espagne, et la végétation du Nord couvre spontanément les sommets les plus élevés de ses montagnes. Malheureusement un mauvais système de législation et de civilisation n'a pas permis aux Espagnols de tirer parti des ressources que la nature leur offrait. La plupart des grands jardins de la Péninsule sont dessinés d'après le modèle français; ce sont toujours de vastes allées à perte de vue en quinconces réguliers; jamais d'ombrage protecteur. Les jardins de pharmacie et de botanique ne manquent pas dans la Péninsule; les parcs à l'anglaise sont plus rares. Les Espagnols estiment surtout les jardins de La Granja, qu'ils préfèrent à ceux de Versailles, quoiqu'il n'y ait entre eux aucun terme de comparaison possible. Ce qu'il y a de plus remarquable dans les jardins de La Granja, ce sont les immenses forêts de chênes, de peupliers noirs et de marronniers qui couvrent la pente des côteaux. Ces bois sont entremêlés de cascades naturelles qui rafraîchissent l'air, et qui tombent avec un bruit agréable du sommet des mon-

tagnes qui environnent ce lieu de délices. Un jardin potager fait partie des domaines de La Granja. Les jardins d'Aranjuez, ceux de Buen-Retiro, sont disposés de la même manière. Dans aucun peut-être on n'a su accorder complétement la distribution des arbres et des édifices avec le climat et le sol. Je dois excepter cependant le jardin des capucins de Sarria, près de Barcelonne : l'ensemble de ce parc, au milieu duquel se trouvent jetées des figures d'argile et de terre cuite modelées par les pères, donne l'idée de la solitude la plus profonde et de la plus sombre Thébaïde. Ce sont des groupes énormes de cyprès et d'autres arbres d'un vert triste et foncé. Le sentiment religieux et mystique naît et s'éveille de lui-même sous ces solitaires ombrages.

La ville romantique de Grenade conserve encore un jardin mauresque attenant au célèbre palais nommé *Casa-del-Amor*, et construit par les Arabes. Le dessin des plate-bandes et des parterres est fantastique et bizarre, comme presque tous les ouvrages sortis de la main des Arabes. On appelle *carmenes*, à Grenade, de petits jardins de plaisance situés sur le bord de la rivière, et consacrés à la culture des fleurs et des fruits. J'ai admiré, dans quelques *carmenes* de cette ville, les plantes de toutes les latitudes croissant ensemble, et le pin du Nord étalant ses rameaux hérissés de lames aiguës à côté du *cactus* aux feuilles charnues et épaisses.

Il y a une harmonie secrète entre le style d'architecture de certaines contrées et les arbres que produit leur sol. On ne peut s'empêcher de reconnaître cet accord entre le luxe de feuillage qui caractérise la végétation de l'Orient et les nombreuses découpures, et les sculptures à jour, et les capricieuses fantaisies dont l'Alhambra et l'Alcazar de Séville offrent les modèles. Aussi, quand on voit des temples à la grecque et des jardins à l'italienne en Angleterre, ne peut-on se

défendre d'un certain sentiment de pitié. Cette harmonie, c'est l'art lui-même, c'est l'art tout entier. Quand j'ai visité en Pologne les jardins de Lazenski, avec leurs bouleaux blancs et leur végétation du Nord, distribués en masses italiennes, semés de divinités grecques et romaines, j'ai comparé cet essai malheureux à l'importation de la tragédie hellénique chez les Russes. Ces édifices au toit plat, ces longues allées en lignes droites, avec leurs cassolettes fumantes; ces piédestaux carrés, surmontés d'idoles païennes; ces grandes allées, sans détours et sans abris, ont besoin de la végétation du Midi, des larges masses de feuillages, des rochers et des promontoires de la Grèce. Placez ces temples rectilignes au sommet d'un coteau, sur un roc que la mer baigne; leur régularité élégante produira tout son effet; mais sur un terrain plat ombragé par le bouleau, le hêtre et le saule, essayez de jeter ces constructions à la grecque et ces jardins à l'italienne, et vous verrez que l'effet de l'ensemble sera mesquin. Les palais et les jardins de Pulawy et de Villanova, en Pologne, sont beaucoup mieux dessinés et bien mieux en harmonie avec le climat, ses productions et ses souvenirs. Autour du château de Pulawy, qui s'élève sur un roc, s'étend un vaste parc où tous les principaux caractères du paysage polonais sont précieusement conservés, sans que l'art ait essayé de corriger leur mélancolie grandiose et leur aspect un peu monotone. Les jardins de Villanova avec leurs grands sapins, leurs forêts de mélèzes, accompagnent très-bien le château semi-oriental et semi-féodal que le roi Jean III habita.

On cite en Russie le parc et le jardin du prince Dolgorouki; c'est un mélange étonnant de tous les styles. Le terrain que ce domaine occupe est sans variété et sans accidens; mais on y a creusé des lacs de formes bizarres; mais on y a disposé des fleurs de nuances diverses avec une re-

cherche extrême; mais on a jeté des ponts là où personne n'aurait imaginé d'en jeter; et grâce à tout ce travail de l'art, on est parvenu à faire des jardins Dolgorouki, sinon quelque chose d'admirable, du moins quelque chose de curieux. Tout autour du parc, à côté du château, dont les murailles sont peintes, à la mode russe, de rouge, de vert, de bleu, se presse une foule de petites maisons basses. noires, malsaines, huttes appartenant à des vassaux et qui forment la ceinture immonde de ce domaine magnifique. Dans la plupart des jardins russes, on se plaît à dessiner des figures fantastiques au moyen des fleurs les plus éclatantes que l'on dispose avec soin. Les tulipes, les renoncules, les iris forment ainsi sur le gazon une espèce de tapisserie naturelle qui est loin de manquer d'élégance.

Les Russes ont banni de leurs parcs les chaumières, les pavillons rustiques, parce que ces sortes de constructions se reproduisent trop fréquemment dans leurs plaines, exclusivement habitées, comme on sait, par des serfs. Les grands seigneurs cherchent à oublier dans leurs résidences cet aspect monotone, et prodiguent dans leurs jardins les temples, les statues et les sculptures. Ces objets, souvent placés à côté d'une nature rude et sauvage, produisent un effet bizarre. Nous avons eu lieu de remarquer ce contraste heurté dans le parc d'Astankina, résidence d'été du comte de Schérémétoff. Cette villa, quoiqu'à trois werstes seulement des barrières extérieures de Moscou, sur la route de Smolensk, est adossée contre une forêt séculaire, dont le fond sombre et les troncs moussus des arbres offrent un singulier contraste avec les clairières du parc, les vases de bronze et les statues de marbre qui le décorent.

Depuis trente ans environ, les amateurs de jardins, en Angleterre, ont réformé ce luxe dispendieux et de mauvais goût. Des sommes considérables ont été dépensées, il est

vrai; mais en général elles ont été consacrées au dessèchement des marais, à la clôture des parcs, au défrichement de terres stériles ou à de nouvelles plantations. Vous trouveriez cependant encore à Brigthon et dans plusieurs comtés, des résultats de ces conceptions bizarres que nous venons de blâmer. Mais il faut bien passer quelques travers à nos nababs de l'Inde et à nos ennuyés de salons. Parmi les constructions originales de ce genre, qui s'élèvent sur le sol de la Grande-Bretagne, nous citerons les suivantes.

Les *jardins suspendus* de Limerick en Irlande. M. William Roche eut l'idée, en 1808, de construire des jardins suspendus à l'instar de ceux de Sémiramis. Il commença par faire bâtir plusieurs arches dont il convertit l'intérieur en magasins. La hauteur des arches varie entre quarante et vingt-cinq pieds. Sur ces arches on construisit trois terrasses en amphithéâtre, dont la plus haute est ornée de serres chaudes; les plantes sont abritées par des cloches en verre, et chauffées par des tuyaux de chaleur. On y cultive avec succès la vigne, l'ananas, la pêche, l'oranger et d'autres plantes des pays méridionaux.

La terrasse du milieu est destinée aux végétaux et aux arbres fruitiers de haute futaie; la terrasse inférieure sert à cultiver des fleurs de toute espèce, et au-dessous sont des carrés de melons et de concombres. Un escalier de quatre pieds de large conduit d'un plan à l'autre. Les terrasses latérales ont cent cinquante pieds de long et trente de large; celle du milieu a cent quatre-vingts pieds de longueur sur quarante de largeur; et la terrasse inférieure a deux cents pieds de long sur cent de large, sans calculer le terrain destiné aux melons et aux concombres, qui a quatre-vingts pieds carrés. Le tout occupe une surface de plus d'un acre anglais.

La façade de ces jardins offre une ligne de deux cents

pieds de long. La terrasse supérieure est élevée de soixante-dix pieds. De ce point on jouit d'une vue magnifique de la ville et de ses environs ornés de jolies maisons de campagne, à travers lesquelles serpente le Shannon. La couche de terre répandue sur les terrasses a cinq à six pieds de profondeur, et les magasins situés dans l'intérieur des arches sont garantis de l'humidité par un pavé de dalles cimentées ensemble, et par des conduits perpendiculaires en plomb, par où l'humidité superflue s'écoule. Lorsqu'il y a sécheresse, on retient l'eau en bouchant la communication des conduits, et on la fait circuler dans les divers tubes qui se ramifient sous la surface du jardin. L'eau pluviale qui tombe sur les vitraux des serres est recueillie dans des citernes placées dans l'intérieur. L'engrais est distribué sur les terrasses au moyen de machines, qui rendent le travail beaucoup plus facile que s'il s'agissait d'opérer à la surface du sol.

Cette construction singulière a coûté 15,000 livres sterling (375,000 francs); mais M. Roche a été en partie dédommagé de ses frais par le loyer des magasins qu'il a eu l'heureuse idée d'établir sous la voûte principale des terrasses; le gouvernement les loue 300 livres sterling par an (7,500 fr.). Ces magasins peuvent contenir deux mille barriques de vin; la nature de leur construction les garantit de l'incendie, et leur solidité les met à l'abri des tentatives de pillage, tandis que l'uniformité de température qui provient de leur situation empêche l'évaporation des liquides qui y sont déposés.

La Grange a été construite sur les dessins d'Inigo Jones, et a servi de résidence au chancelier Hyde. C'est une *villa* dans le goût italien, de forme carrée, et que Walpole a citée comme l'un des chefs-d'œuvre d'Inigo. Des fenêtres de La Grange on découvre une étendue considérable de

paysage, des collines boisées et des plaines lointaines. Il y a quelques années, M. Drummond eut l'idée de donner à l'extérieur de La Grange, édifice où le style de la renaissance dominait, l'aspect d'un temple grec dessiné avec toute la sévérité du style dorique. C'est chose singulière, mais peu agréable après tout, que cette imitation du Parthénon sous les nuages de l'Angleterre, sur un sol humide, dans un pays qui ne ressemble en rien à la Grèce. Il a fallu donner aux jardins environnans le même caractère de régularité; et La Grange peut être citée aujourd'hui plutôt comme une singularité que comme un modèle.

Le parc de Bagshot, appartenant au duc de Glocester, est situé dans un sol stérile; c'est à force d'art que l'on est parvenu à en faire un des plus beaux parcs de l'Angleterre. La distribution de ce parc est très-irrégulière; on y trouve un jardin hollandais, un espace destiné exclusivement aux plantes américaines, un autre jardin exclusivement destiné aux diverses espèces de plantes fourragères, et enfin un jardin de fleurs exotiques. Ces jardins, de diffférente nature, sont jetés au milieu de forêts assez touffues, et vous arrivez tout-à-coup soit à la région des plantes tropicales, soit à celle des plantes du Nord. L'effet de ces groupes, d'un caractère spécial et étranger, est fort remarquable au milieu des bois uniformes qui les environnent.

Il y a des règles générales que tout jardinier-paysagiste doit respecter. Les diverses espèces d'arbres demandent à être placées dans des situations diverses et groupées selon leur nature.

Le cèdre du Liban, par exemple, jeté dans le paysage et groupé avec des masses d'architecture, produit un magnifique effet. Mêlez cet arbre aux cyprès dont la forme pyramidale contraste avec les étages superposés et les nombreuses coupoles du géant oriental, vous verrez quelle

magie régnera sur le paysage. C'est cet arbre que le peintre Martin a choisi pour augmentér le caractère de grandeur qu'il a voulu répandre sur ses paysages assyriens. Mais il ne faut pas (comme certains jardiniers anglais l'ont pratiqué) placer cet arbre au tronc immense, auprès d'édifices mesquins. Montrez-le-nous sur une élévation; qu'il attire le regard, qu'il commande l'attention, qu'il soit le point central du tableau que vous créez. Au milieu d'une forêt il produira peu d'effet; seul, dans la cour d'honneur d'un château, ou planté en allées régulières, sur le bord d'un lac, il conservera toute sa majesté mélancolique. On doit avoir soin de laisser une distance assez considérable entre chacune des tiges, afin que les racines et les branches ne nuisent pas à leur croissance mutuelle. Si je voulais consacrer une partie de mon parc à la méditation solennelle et religieuse, je planterais de longues allées de cèdres, arbre qui s'harmonise si bien avec les grandes pensées, arbre qui rappelle les solitudes du Liban et les religions primitives qui ont civilisé le globe.

On doit employer surtout le peuplier d'Italie pour varier le paysage et rompre l'uniformité un peu monotone de nos pelouses vertes et de nos lacs. Parmi tant de feuillages arrondis, montrez-moi le peuplier conique et sa flèche aiguë. Que ce soit surtout auprès des eaux courantes, à côté des ponts, partout où les lignes droite ou rondes surabondent; que le peuplier, et spécialement le peuplier de Lombardie, s'élance dans l'air avec une capricieuse hardiesse et surprenne le regard. Cette lance de feuillage, qui par elle-même n'a peut-être rien de gracieux ni de pittoresque, est admirable par le contraste, lorsqu'elle perce la masse des buissons et des halliers qui s'arrondissent au fond du paysage. Que la longue chevelure de quelques saules pleureurs se reflète dans les eaux. Que l'on voie les collines

onduler à l'horizon : si l'œil accoutumé à ces lignes vulgaires aperçoit au loin les tiges droites et aiguës des peupliers, ce mélange de formes et de lignes le charmera singulièrement. Le bourgeois qui plante devant sa petite maison deux peupliers gigantesques, ne sait pas à quelle nullité il réduit son habitation. Le peuplier n'est fait que pour les lointains. Isolez-le, il perd toute sa beauté.

(*Gardener's Magazine.*)

Puissances Intellectuelles de notre Age (1).

N° II.

HUMPHREY DAVY.

Parmi les sciences qui ont fait le plus de progrès depuis cinquante ans, la chimie doit certainement être placée au premier rang. On pourrait même la mettre au nombre de celles que la fin du dix-huitième siècle a vu naître et grandir à-la-fois; car, avant cette époque, on avait bien recueilli quelques faits isolés, mais ces matériaux réclamaient une main habile pour les coordonner et les faire entrer dans le cadre imposant que présente aujourd'hui l'ensemble des sciences chimiques. Quand une fois l'impulsion eut été donnée, quand les travaux des Priestley, des Lavoisier, des Berthollet eurent ouvert la route, combien d'hommes remarquables se précipitèrent sur leurs pas, et, en peu de tems, élevèrent ce magnifique monument où l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, de l'ensemble et de la combinaison scientifique de toutes les parties, ou des nombreuses applications pratiques auxquelles elles peuvent être employées!

Cet élan général qui, dès le commencement du dix-neuvième siècle, a donné une si forte impulsion à l'étude de la chimie, n'a point été circonscrit dans une seule con-

(1) Voyez notre précédent Numéro.

trée. Les pays les plus éclairés de l'Europe ont rivalisé pour l'avancement de cette belle science, et pendant qu'en France, Fourcroy, Vauquelin, Chaptal, Gay-Lussac, Dulong et d'autres savans du premier ordre consacraient leurs efforts aux progrès de ses diverses branches, en Angleterre, Davy, Thompson, Wallaston ; Berzelius, en Suède ; OEsrted, en Danemarck, enrichissaient chaque jour la science de leurs découvertes.

Beaucoup de ces savans ont déjà disparu de la scène du monde ; quelques-uns y restent encore, et reportent notre peusée vers cette époque brillante où chaque jour annonçait de nouvelles conquêtes, et où l'horizon déjà vaste de cette science semblait continuellement s'étendre devant les regards de ces hommes puissans. L'un de ceux qui ont le plus contribué à créer ces prodiges, que l'on voyait se succéder avec tant de rapidité, et qui pouvaient encore étonner le monde au milieu des luttes sanglantes et du bruit des combats, ce fut Davy, aussi remarquable par la hardiesse avec laquelle son esprit mesurait les idées les plus générales de la science, que par la facilité qu'il apportait dans l'étude des détails les plus minutieux. Chez lui, l'imagination la plus brillante s'unissait à une intelligence si vaste, à un jugement si droit que, quelque carrière qu'il eût embrassée, il aurait certainement laissé loin derrière lui tous ceux dont l'esprit n'offrait point une alliance aussi intime de ces rares facultés.

Dès ses premières années, Davy parut doué de qualités extraordinaires. Dès l'âge le plus tendre il cultiva la poésie avec ardeur, et plusieurs de ses premières productions poétiques, que le hasard a conservées, attestent la vivacité de son imagination, et la maturité de son intelligence. A douze ans, il avait achevé un poème épique. On ne doit

pas être surpris que l'inventeur de la lampe de sûreté ait été poète dans sa jeunesse. Les conquêtes qu'il a faites dans le domaine de la science sont dues autant à la vivacité de son imagination qu'à la pénétration de son intelligence.

Si les circonstances, quelque favorables qu'on les suppose, ne peuvent pas créer le génie, elles servent au moins à le diriger; elles lui ouvrent la carrière, et, sans elles, il resterait enfoui comme les brillantes compositions de l'artiste dans le bloc de marbre à peine ébauché. Fergusson n'aurait probablement pas tourné son attention du côté de la mécanique, si un accident n'eût renversé le toit de la chaumière de son père, et peut-être aussi Priestley, auquel la chimie doit de si belles découvertes, n'aurait jamais pensé à la chimie pneumatique (des gaz), s'il n'avait pas vécu dans le voisinage d'une grande brasserie. Il en a été de même de Davy. Son esprit, aussi vigoureux qu'il était original, et doué d'autant de logique et de précision qu'il avait de force et d'étendue, aurait pu s'appliquer sur des sujets déjà connus; mais le hasard d'abord, et ensuite ses goûts, le portèrent vers l'étude d'une science neuve, qu'il devait cultiver avec tant d'éclat.

Davy, à l'âge de dix-sept ans, entra, en 1795, comme élève, chez un chirurgien apothicaire de Pezance, sa ville natale, dans le comté de Cornouailles. Tout en fabricant les pilules et les potions que prescrivait son patron, il trouvait le tems de s'occuper de recherches qui n'avaient pour but que de satisfaire sa curiosité, mais qui annonçaient la direction qu'il devait suivre. Une de ses premières expériences fut de chercher à connaître la nature de l'air contenu dans les vésicules de quelques algues marines. Privé de tous les appareils dont on se sert dans ces sortes de re-

cherches, il suppléait à ce qui lui manquait par cette merveilleuse facilité avec laquelle il savait improviser les instrumens en apparence les plus difficiles, et dont il a fait depuis un si bel usage.

Un événement de cette époque de sa vie, peu important en lui-même, et qui a eu la plus grande influence sur la carrière de Davy, ce fut la connaissance du fameux Grégoire Watt. Ce savant s'était établi, comme pensionnaire, chez la mère de Davy. Deux esprits aussi ardens ne pouvaient rester long-tems rapprochés sans s'apprécier mutuellement. Watt avait un cœur bon et généreux, mais il y avait dans ses manières froides une affectation aristocratique qui éloignait toute familiarité. Davy, de son côté, n'avait à cet âge aucune de ces qualités naturelles ou acquises qui flattent ou attirent la bienveillance. Par une de ces bizarreries inexplicables qui portent quelquefois les hommes d'une haute capacité à cacher la spécialité de leurs talens, Davy ne cherchait à s'introduire auprès de Watt que par des discussions sur des sujets qui n'avaient aucun rapport à leurs études. On conçoit dès-lors avec quel dédain Watt entendit le jeune Davy le questionner sur des points de métaphysique et de poésie. Le hasard ayant cependant amené la conversation sur la chimie, Davy dit en passant, et sans affectation, qu'il se chargeait de renverser en une demi-heure la théorie française. Il avait touché une corde dont les sons réveillèrent l'attention de Watt, qui admira bientôt la sagacité du jeune philosophe, et devint depuis l'un de ses plus constans amis.

Ce fut pendant son séjour dans l'*Institution Pneumatique* de Bristol que Davy fit les expériences les plus téméraires que l'on eût encore tentées dans les recherches sur l'oxide nitreux ou gaz oxide d'azote, que l'on a appelé

encore *gaz hilariant* ou *gaz du paradis* (*paradis gaz*) à cause des effets remarquables qu'il produit sur l'économie humaine, lorsqu'il y a été introduit par la respiration. Davy voulait seulement s'assurer si ce gaz pouvait servir à entretenir la respiration; et en effet, il conclut qu'on peut l'introduire sans crainte dans les poumons, et qu'il peut même servir à la respiration pendant quelques minutes; mais il éprouva des effets qu'il était loin d'attendre. A un léger sentiment d'oppression succédèrent promptement des sensations extrêmement agréables, analogues à celles que l'on ressent dans le premier degré de l'ivresse. Tous les objets qui l'entouraient brillaient d'une vive lumière; son ouïe avait acquis une finesse inaccoutumée; ses forces musculaires étaient considérablement augmentées, et un désir invincible le portait sans cesse à agir.

Cette expérience curieuse frappa vivement l'attention, et fut répétée devant un grand nombre d'hommes remarquables par des talens divers. Parmi eux étaient les poètes Southey et Coleridge qui, tous deux, ont décrit avec une verve toute poétique, les sensations que l'inspiration de ce gaz leur fit éprouver. L'effet constant qu'il produit chez toutes les personnes qui l'inspirent, c'est une forte propension au rire; ce qui lui a fait donner le nom de *gaz hilariant*. M. Tobin, le frère du dramatiste, qui participait à l'expérience, après deux ou trois inspirations s'élança de son siége, et frappant, dans un accès de gaîté, à droite et à gauche, ceux qui l'entouraient, parcourut ensuite comme un fou tous les appartemens de la maison. Le rire devint contagieux, et gagna aussitôt les autres expérimentateurs; vraiment rien n'était plus curieux que cette réunion d'hommes graves et imposans, qui avaient

tous à la bouche un sac de soie rempli de gaz, soufflant et courant de tous côtés comme si Bedlam tout entier eût été de la partie.

Cependant Davy ne se borna point à cette partie amusante des expériences; il les continua avec l'opiniâtreté qu'il apportait dans toutes ses recherches; et l'éclat qui suivit leur publication répandit au loin la renommée du jeune philosophe. A cette époque on venait de fonder l'Institution Royale; on offrit à Davy la place d'aide du professeur de chimie et de directeur du laboratoire; mais à peine eut-il passé quelques semaines dans cette nouvelle position, qu'il fut nommé par les directeurs professeur de chimie.

Il fit sa première leçon publique en 1802, et c'est de cette époque que date le commencement de sa brillante carrière. Cette leçon était très-propre à fasciner son auditoire, qui était composé non-seulement de savans, mais encore de gens du monde et de femmes de la haute société. Ses expériences, et surtout celles de la pile voltaïque, avec laquelle il a fait tant de merveilles, lui attiraient l'admiration et les applaudissemens de tous les savans, en même tems qu'elles inspiraient continuellement au beau sexe des terreurs délicieuses. Son style était riche et fleuri; on y retrouvait à chaque instant cette inspiration poétique qu'il avait cultivée dès ses premières années. Le poète Coleridge était un de ses auditeurs les plus assidus; c'est à ses leçons, disait-il, qu'il allait chercher de nouvelles métaphores. La science, dépouillée de cet aspect poudreux et austère qui l'environne ordinairement, était, dans les cours du jeune professeur, revêtue de tout ce qui pouvait fasciner les auditeurs les plus difficiles. La popularité de Davy fut telle, que partout on se disputait l'honneur de fêter le jeune sa-

vant. Les complimens, les invitations, les présens lui arrivaient de toutes parts et des rangs les plus élevés. Une soirée du grand monde n'était considérée comme complète qu'autant que le professeur de chimie y était présent.

Toutes ces prévenances exercèrent sur l'esprit de Davy l'effet que l'on devait naturellement en attendre : son amour pour la science est resté intact jusqu'au dernier jour ; mais cette simplicité de mœurs qu'il avait apportée dans la capitale, il la perdit bientôt et pour toujours. Les leçons sur l'agriculture, qu'il a combinées durant plusieurs années avec celles de chimie, n'augmentèrent pas moins sa célébrité. Ces leçons, qu'il a réunies et publiées en un volume, forment l'un des ouvrages les plus importans de cette science, trop négligée par les chimistes.

Deux années s'étaient à peine écoulées depuis qu'il avait été élevé au professorat, lorsqu'il fut nommé membre de la Société Royale de Londres, dont il devait être plus tard le président. Cette position lui donnait les plus grandes facilités pour continuer toutes les recherches expérimentales qu'il désirait entreprendre. Sans elle, il n'eût point fait probablement ces sublimes découvertes qui ont attaché à son nom une gloire immortelle, et qui lui ont valu d'être placé au nombre des hommes les plus remarquables de tous les tems et de tous les pays. Nous voulons parler du développement des lois de l'électricité voltaïque. A l'époque ou Davy exposa, dans une leçon qui est restée célèbre, sa théorie sur ces phénomènes importans, ce sujet était encore environné d'épaisses ténèbres. Les théories les plus contradictoires avaient été proposées et abandonnées tant en Angleterre que sur le continent ; mais plus les phénomènes développés par le galvanisme étaient difficiles à coordonner, plus il y eut de gloire pour Davy, qui sut tirer d'un chaos

de faits isolés un système admirable qui les résume et les renferme tous.

Quelque effet que produisît en Angleterre cette savante leçon, il ne fut point égal à celui qu'elle fit sur les savans de l'Europe continentale. On peut s'en faire une idée par la spontanéité avec laquelle l'Institut de France lui décerna le prix du premier consul, à une époque où une guerre acharnée existait entre les deux nations. Ce prix avait été fondé par Napoléon, pour les découvertes importantes qui seraient faites dans l'électricité et le galvanisme.

Après avoir trouvé le principe général de l'électricité voltaïque, Davy continua ses recherches sur les phénomènes en particulier, et il obtint pour résultat sa brillante découverte des bases métalliques dans les alcalis. Ces substances parmi lesquelles on trouve d'abord la potasse et la soude, n'avaient pas encore été décomposées, et étaient considérées comme des corps simples par la plupart des chimistes. Il soumit la première de ces substances à l'action d'une batterie galvanique d'une grande force, et réussit à la suite d'une série d'expériences, toutes plus ingénieuses les unes que les autres, à obtenir de petits globules d'un métal ressemblant au mercure, et qu'il considéra aussitôt comme un des élémens de la potasse. Quelques-uns de ces globules eurent à peine paru qu'ils brûlèrent en faisant entendre le crépitement de la flamme.

Il était donc difficile de recueillir ce nouveau et singulier métal, à cause de l'extrême affinité qu'il a pour l'oxygène, l'un des gaz dont l'air et l'eau sont composés. Après plusieurs essais infructueux, Davy réussit enfin à trouver un corps qu'il ne décomposait point, et lui donna alors le nom de potassium. Ce métal exposé à l'air perd aussitôt son

éclat ; jeté sur l'eau il se décompose subitement en se combinant avec son oxygène et produit une explosion avec une flamme vive ; si l'on substitue la glace à l'eau, le potassium brûle avec une flamme vive colorée en rose, et il se forme sur la glace un creux qui contient une solution de potasse. La soude et quelques autres alcalis furent l'objet de recherches semblables et produisirent des résultats analogues. Ainsi, le génie de Davy avait découvert ce qui avait si long-tems arrêté tous les savans de l'Europe.

On peut concevoir avec quel étonnement et quelle joie ces découvertes extraordinaires furent reçues. Le laboratoire de l'institution était constamment rempli de visiteurs. Chacun voulait voir de ses propres yeux ces merveilleuses transformations dont la découverte n'était point le résultat du hasard, mais bien de la profonde pénétration du génie.

Après la décomposition des alcalis, les terres fixèrent l'attention de Davy ; mais tandis qu'il s'occupait de ces recherches, il reçut de Berzelius la communication d'un moyen de les décomposer, que ce célèbre chimiste venait de trouver, et Davy répéta les expériences avec un succès complet. L'importance de cette découverte fut immense, non-seulement pour la chimie elle-même, mais encore pour la plupart des sciences naturelles. Elle changea l'histoire de la science, et exposa sous de nouveaux points de vue les travaux secrets de la nature. Un flot lumineux réjaillit sur la géologie, car il fut démontré que des agens dont on n'avait point tenu compte, pouvaient avoir pris part à la formation des roches et des terres. Elle plaça sous un nouveau point de vue les phénomènes des volcans, des laves et de la chaleur souterraine, ainsi que Davy l'a démontré par le volcan artificiel qu'il construisit lui-même. « Il avait construit, dit un témoin oculaire,

une montagne en argile, et avait introduit dans l'intérieur des bases métalliques. L'eau versée à la surface ayant pénétré jusqu'aux métaux, ceux-ci entrèrent aussitôt dans une action violente; plusieurs explosions suivirent successivement; on vit des torrens de lave rouge sortir d'un cratère et couler sur les flancs de cette montagne en miniature; des éclairs étaient produits artificiellement, et, au moment de l'illusion, les applaudissemens tumultueux et les bravos continuels des spectateurs auraient pu être pris pour les cris des fuyards abandonnant Herculanum et Pompeïa. »

L'effet que produisirent en Europe ces brillantes découvertes était tel, qu'en 1812, Napoléon, qui avait refusé à beaucoup d'Anglais de distinction la permission de venir en France, ayant appris que Davy demandait à visiter les volcans de l'Auvergne, s'empressa de lui accorder sa demande et sans condition.

Davy passa par Paris, où il fut reçu de tous les savans avec ces prévenances, cette politesse exquise qui caractérisent les Français, mais auxquelles il ne répondit que par un accueil froid et souvent dédaigneux. Mais ce qui étonna le plus, ce fut son indifférence pour les nombreux objets d'arts qui, à cette époque, enrichissaient le musée de la capitale de la France. Il passait devant les chefs-d'œuvre qui font l'admiration de tous les hommes de goût, sans témoigner la moindre sensation, et les regardait à peine. Son compagnon l'ayant arrêté devant le tableau de la transfiguration de Raphaël, et lui ayant demandé ce qu'il en pensait : « Je suis bien aise de l'avoir vue », lui dit-il. En passant devant une statue d'Antinoüs en albâtre, traité dans le style égyptien. « Dieu! s'écria-t-il, quelle belle stalactyte! Ainsi, l'homme qui avait sondé avec le plus de hardiesse les secrets de la nature, et qui lui en

avait dérobé plusieurs d'une haute importance, restait insensible devant les beautés de l'art, et pendant que d'autres admiraient les effets merveilleux produits par l'habileté du peintre ou du sculpteur, il ne voyait sans doute que la matière mise en œuvre.

Quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis son retour de France, quand arrivèrent successivement plusieurs malheurs produits par l'explosion de l'air inflammable qui se trouve en si grande abondance dans les mines de charbon de terre. L'attention de Davy fut surtout éveillée par celle qui eut lieu à Filling, près de Sunderland, le 25 mai 1812, et dans laquelle quatre-vingt-douze mineurs perdirent la vie. Il était difficile de rester spectateur impassible à la vue de tels désastres sans invoquer les secours de la science, et Davy entreprit les recherches qui le conduisirent à la découverte de la lampe de sûreté; il s'occupa d'abord de constater la nature du gaz qui produisait de si cruels ravages, et ensuite de chercher comment il serait possible de porter la lumière au milieu de cet air si éminemment inflammable, sans déterminer l'explosion. Il trouva la solution de ce problème dans une remarque qu'il fit durant le cours de ses recherches. En voici l'analyse : « Si une lumière entourée de toutes parts d'une toile métallique très-fine est plongée dans ce gaz, il pourra, disait-il, se faire une explosion à l'intérieur de la toile métallique, mais jamais elle ne s'étendra à l'atmosphère extérieure, parce que la flamme, qui seule pourrait déterminer l'explosion, ne peut traverser une toile métallique fine. » D'après ce principe, et en très-peu de tems, il n'inventa pas moins de quatre espèces de lampes qui pouvaient être employées impunément dans l'air le plus méphytique, et dont une fut généralement adoptée, et reçut de son auteur le nom de lampe de sûreté.

Davy découvrit encore dans ses recherches, qu'un morceau de platine suspendu au-dessus de la mèche d'une lampe reste rouge et continue de briller d'une lumière assez forte pour guider le mineur dans l'obscurité, alors même que la flamme de la lampe viendrait à s'éteindre dans un air trop impur ; et que la chaleur est souvent assez forte pour que la lampe se rallume d'elle-même, lorsqu'il arrive dans une atmosphère plus pure.

La science de Davy n'était point purement spéculative ; une théorie le menait toujours à des applications ; mais ses essais ne furent pas constamment aussi heureux que ceux dont nous venons de parler ; il en est où tous ses efforts échouèrent par la force des circonstances. Tels furent ceux qu'il fit pour dérouler les manuscrits trouvés dans les fouilles d'Herculanum et de Pompeïa.

Ayant été témoin des essais infructueux faits par le docteur Sickler, pour rendre lisibles quelques-uns de ces manuscrits il pensa que l'examen chimique de leur nature, et des changemens qu'avaient éprouvés les substances dont ils sont composés, l'amènerait à trouver le moyen de séparer les différentes feuilles et de rendre lisibles les caractères qu'elles portent. Il eut bientôt reconnu, par les résultats de la distillation, que jusqu'alors on s'était complétement mépris sur la cause à laquelle on avait communément attribué leur état actuel. Il constata qu'ils n'ont point été carbonisés par l'action du feu, comme leur couleur et un certain degré de probabilité l'avaient fait croire, mais qu'ils sont dans un état analogue à celui de la houille ou du charbon de terre ; les feuilles dont ils étaient autrefois composés sont maintenant réunies en une seule masse par une substance intermédiaire qui paraît être le résultat de la fermentation et des changemens chimiques opérés dans la substance végétale pendant les siècles qui se sont écoulés

depuis l'époque où les cendres du Vésuve les avaient ensevelis.

La nature de cette substance étant une fois connue, il paraissait facile à un chimiste du talent de Davy de trouver le moyen, soit de la détruire, soit de la ramollir de manière à pouvoir séparer les feuillets. Quelques essais dans lesquels Davy avait obtenu une espèce de succès lui firent espérer des résultats plus importans. Rien ne fut négligé par le gouvernement anglais pour lui procurer ce qui pouvait lui être nécessaire dans cette entreprise; en 1818, Davy se rendit à Naples pour y faire l'application des procédés qu'il avait modifiés, mais tous ses efforts furent inutiles, il ne put arriver à dérouler un seul manuscrit, de manière à rendre lisibles les caractères dont il était revêtu.

Parmi ses travaux les plus récens, l'un des plus importans, et dont les résultats devaient être des plus heureux pour sa patrie, fut celui qu'il entreprit pour modifier l'action corrosive de l'eau de la mer sur le cuivre qui sert à doubler les vaisseaux. Les dépenses occasionées par l'altération de ce métal sont immenses, et, si les recherches qu'il entreprit sur ce sujet avaient obtenu le résultat qu'il en attendait, et qu'il crut même un instant avoir atteint, il eût fait plus pour le commerce et la prospérité de l'Angleterre que n'eût produit la conquête la plus brillante. La vérité de sa belle théorie fut généralement admise, mais le moyen qu'il employa ne remplit point l'objet qu'il avait en vue. Cependant il est probable que, si sa santé se fût soutenue, il aurait vaincu les obstacles qui l'arrêtèrent; mais, soit l'effet du désappointement qu'il éprouva, soit que sa santé se trouvât trop altérée, il fut obligé de suspendre ses travaux, et il eut recours à sa récréation favorite, la pêche : il était aussi passionnément attaché à cette humble récréation qu'Isaac Walton lui-même, et

souvent, dans les réunions les plus brillantes, il se vantait avec plus de plaisir de ses captures, que de la découverte de la lampe de sûreté. Ce fut à cette époque qu'il publia son Traité sur la Pêche ou le *Salmonia* (1). Cet ouvrage, destiné aux personnes qui aiment les plaisirs de la campagne et surtout l'art de la pêche, offre, comme tous les écrits de Davy, de nombreuses preuves de cette finesse d'observation qui lui faisait trouver des vues nouvelles et des vérités jusqu'alors ignorées dans les faits les plus simples et les incidens les plus ordinaires.

Composé dans les intervalles de la souffrance et pendant une longue maladie, le *Salmonia* offre partout l'expression d'une morale élevée et les épanchemens d'une ame affectueuse, vivement touchée des maux présens, et qui cherche avec anxiété l'espoir d'un meilleur avenir.

Mais son ouvrage le plus curieux, celui où il s'est plu à déposer l'essence de ses opinions philosophiques, c'est son livre des Consolations (2). A travers l'éclat de l'imagination la plus vigoureuse et des conceptions les plus bizarres, on voit briller les vérités scientifiques qui percent le voile dont l'auteur a voulu les couvrir. L'ouvrage est composé de six dialogues sur les sujets suivans : 1° la Vision; 2° une Discussion dans le Colysée; 3° l'Inconnu; 4° le Protée ou l'Immortalité; 5° le Chimiste; 6° Pola ou le Tems. Dans ces dialogues, les interlocuteurs, que Davy a pris dans des positions sociales différentes, se livrent aux considérations les plus élevées sur les points les plus importans de la philosophie. Avec quelle curiosité ne doit-on pas chercher à connaître les opinions philosophiques d'un homme qui a scruté avec tant d'audace et une

(1) *Salmonia, or days of the fishing.*

(2) *Consolations in travel, or the last days of a philosopher.*

méthode si constamment suivie du succès, les parties les plus mystérieuses des sciences naturelles. Dans le dernier dialogue, que l'auteur a intitulé le Tems ou Pola, parce que les réflexions que l'aspect des ruines de l'amphithéâtre de Pola en Istrie lui avait inspirées, en sont l'objet principal, Davy, après avoir considéré l'influence qu'exercent la gravitation, l'action chimique et mécanique de l'eau, de l'air et de l'électricité, et enfin les forces organiques sur les différens phénomènes, que dans nos abstractions métaphysiques nous rapportons généralement au tems, il examine jusqu'à quel point l'art peut contrebalancer leurs opérations, en commentant cet axiome d'un ancien philosophe : que l'homme ne peut commander à la nature qu'en obéissant à ses lois.

« Lorsque nous avons employé, dit Davy, tous les moyens de conservation que l'art met entre nos mains, le seul résultat que nous puissions espérer de nos efforts, c'est une différence légère dans le degré de la durée. Il est évident qu'aucun des travaux de l'homme ne peut durer éternellement, de même qu'aucune combinaison d'une intelligence bornée ne peut être infinie. Les opérations de la nature, pour être lentes, n'en sont pas moins sûres ; et quoique l'homme puisse pendant quelque tems suspendre ses progrès et lui commander, elle ne tarde pas à reprendre son empire. Il convertit ses rochers, ses pierres, ses arbres en palais, en murailles, en navires ; avec les métaux arrachés aux entrailles de la terre, il centuple ses forces ; le sable et l'argile qui en couvrent la surface, deviennent entre ses mains des moyens d'ornement et de luxe. Il emprisonne l'air par l'eau, et torture l'eau par le feu, pour changer, modifier ou détruire les formes naturelles des choses ; mais, après quelques lustres, ses travaux commencent à s'altérer, et, au bout d'un petit nombre de siè-

cles, ils tombent en ruines. Les temples magnifiques, qui semblent avoir été élevés pour l'éternité, les ponts bâtis en granit ou coulés en fer, les murailles de ses villes et les splendides monumens qui devaient conserver éternellement ses restes, se détruisent graduellement; et ces constructions qui ont résisté aux vagues de l'Océan, aux intempéries des saisons, aux éclats de la foudre, céderont à l'action de la rosée, du froid, de la pluie, des vapeurs et aux influences inappréciables de l'atmosphère. Les lichens, les mousses, les plantes les plus insignifiantes prendront racine et s'élèveront sur ses colonnes et ses pyramides. L'insecte le moins redoutable et le plus timide sapera et renversera les fondations de ses travaux les plus inébranlables, et construira son habitation au milieu des ruines de ses palais et dans les lieux où avait autrefois brillé toute sa gloire. »

Ce tableau des changemens continuels qui s'opèrent dans la nature et qui donnent l'existence à de nouveaux êtres, aux dépens de ceux qui les ont précédés, déjà si remarquable par lui-même, acquiert une solennité particulière des circonstances dans lesquelles se trouvait Davy lorsqu'il le traçait. Si nous nous rappelons que, lorsque le philosophe rapprochait ces deux œuvres de la nature qui sont continuellement en action, ses membres étaient paralysés, et que la lampe de la vie allait s'éteindre pour lui, nous ne pourrons qu'admirer cette intelligence si forte et si active qui jetait encore d'aussi vifs rayons au milieu des angoisses de ses derniers momens.

(*Edinburgh New Philosophical Journal.*)

—

Voyages.

STATIONS ANGLAISES

DANS L'INTÉRIEUR DE L'INDE.

A mesure que la puissance anglaise s'est étendue dans l'intérieur de l'Inde, il a fallu y prendre position, et, à défaut de colonies, y fonder des résidences militaires, une organisation civile, des comptoirs pour le commerce, des églises, des écoles, des missions. Nous disons à défaut de colonies, car la Compagnie des Indes et le gouvernement britannique n'ont pas permis que des colons s'établissent en-deçà et au-delà du Gange, dans la crainte de voir, au bout de quelques années, ces belles possessions leur échapper et se gouverner elles-mêmes, à l'instar de l'Amérique du Nord. Il est probable que, lors du renouvellement très-prochain de la charte de la Compagnie qui tient à bail cet immense empire, ces alarmes seront complétement dissipées, et qu'une colonisation effective, dont le nom ne sera plus un épouvantail pour le gouvernement, remplacera l'état de choses qui existe aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, il n'est pas sans intérêt de décrire ces cantonnemens de l'intérieur, où campent les agens militaires et civils de la Compagnie, et de révéler à l'Europe les usages, les mœurs de ces résidens nomades, et leur influence sur la civilisation hindoue.

Kaounpour, l'une des principales stations de l'intérieur, est située sur la rive droite du Gange, à près de 600 milles

de Calcutta. Nos militaires en parlent presque tous sous l'influence de fâcheuses préventions, et on le conçoit. Surchargés de manœuvres, de revues, d'inspections, de travaux, et n'osant se plaindre de tant de fatigues, ils accusent un climat brûlant, un sol poudreux. Mais ces inconvéniens, qui sont d'ailleurs communs à toutes les stations du voisinage, dans un rayon de quelques cent milles, sont compensés par l'agrément du site et par les ressources qu'offre la réunion d'une population nombreuse. Le Gange y déploie, sur le front des lignes anglaises, le luxe de ses belles eaux; et, de la plaine sablonneuse qui le borde, coupée de ravins, semée de monticules, l'industrie humaine en a fait un parc délicieux.

La garnison se compose d'un régiment de dragons anglais, d'un corps de cavalerie indigène, de plusieurs bataillons d'infanterie, formant quatre régimens, dont trois appartiennent à la Compagnie, d'un major-général-commandant et d'un nombreux état-major. Les fonctions civiles sont remplies par deux juges, deux receveurs et leurs adjoints. Ces derniers, mieux rétribués, moins exposés à changer de résidence que les militaires, ont de plus jolies habitations, un domestique plus nombreux, un genre de vie plus confortable : néanmoins cette différence est moins sensible à Kaounpour qu'ailleurs, à cause du rang élevé et des appointemens considérables des principaux officiers de la garnison. Deux ou trois planteurs d'indigo complètent la haute société de la ville. Au-dessous d'eux viennent se ranger, et forment un cercle à part, les résidens anglais qui cultivent le sol ou exercent une industrie, tels que les charrons, les boulangers, les tailleurs, les marchands.

On reproche à la station de Kaounpour de n'être pas suffisamment concentrée; les lignes occupées par les di-

vers régimens s'étendent sur un espace de cinq milles le long du Gange; aussi, est-ce un voyage à faire que d'aller rendre visite à un ami. On est distrait, il est vrai, par l'aspect varié de la campagne, et des plantations, surtout lorsque les pluies étendent entre elles un tapis de verdure. Les haies de poirier épineux qui les bordent, de superbes aloès, dont la base dessine, dans ses majestueux contours, une couronne de bananiers, ajoutent à leur beauté. En général, les maisons, bâties en argile, à toiture de chaume ou de tuile, sont spacieuses et commodes. Ordinairement on les construit sur le plan que voici : il y a trois pièces principales, l'une sur le devant, l'autre sur le derrière, la troisième, plus vaste, au centre; c'est la salle de réception. Ces pièces communiquent de chaque côté avec trois autres plus petites. Aux quatre angles de l'édifice sont disposés des cabinets de bains formant saillie sur le *verandah,* ou grillage qui entoure l'édifice. La pièce du centre n'est éclairée que par les nombreuses portes qui conduisent aux autres pièces, et qu'on laisse toujours ouvertes. On s'isole dans une chambre au moyen d'une tenture en fil d'écorce de bambou extrêmement fine et teinte en vert, qui sert aussi à en défendre l'accès aux mouches, et n'y introduit qu'un demi-jour; c'est tout ce qu'il en faut à la mollesse de l'Anglo-Hindou, qui tient beaucoup à rendre ce sanctuaire inaccessible aux rayons du soleil.

Les principales maisons de Kaounpour sont richement meublées; les tables, les chaises, les sophas sont d'un bois précieux travaillé avec goût, couverts de draperies et de coussins de damas; mais l'absence de rideaux, de glaces et de tableaux, où viendraient se loger impunément des milliers de mouches, et la nudité des murs, qui n'ont pour ornement que des quinquets, nuisent beaucoup à l'effet de l'ameublement. Le carreau, formé d'argile bien

battue, est couvert d'une natte, sur laquelle on étend une *setringee* (tissu du pays très-épais à bandes bleues), ou un calicot de Bruxelles à grands dessins, qu'on prendrait pour un véritable tapis. Ces divers tissus peuvent durer trois ans; ils sont peu endommagés par les domestiques, qui n'entrent dans les maisons qu'après s'être déchaussés. C'est aussi tous les trois ans qu'on renouvelle la toiture de la maison, qu'on la répare s'il y a lieu; et on profite de cette occasion pour remplacer les tapis (1). A l'extérieur, les habitations n'ont rien de pittoresque; on les prendrait pour de hautes granges. La toiture, très-élevée, descend jusque sur le sommet du *verandah*, qui est en général fort bas. Dans certains cantonnemens, elle forme un cône appuyé sur un cercle de colonnes; mais, à Kaounpour, quelques maisons ont une façade en pierre, d'autres un toit en flèches, qui rappelle assez l'architecture européenne.

Les résidens attachent beaucoup de prix à leurs jardins; ils y cultivent presque tous les légumes d'Europe et des fruits délicieux, tels que des raisins, des pêches, des melons, des oranges, des mangoliers, des plantains, des cœurs-de-bœuf, des limons, et même des ananas. Ces jardins, entremêlés de bouquets d'arbres forestiers, donnent à leurs habitations l'aspect d'un oasis au milieu d'un désert sablonneux. Sur un mamelon situé au centre du cantonnement, s'élèvent les deux édifices les plus importans : l'hôtel où se réunissent les chefs de l'administration civile et militaire, et le théâtre. Ce dernier, de forme ovale,

(1) Il y a une fabrique de tapis à Mirzapore, située entre Bénarès et Allahabad; ceux qui en proviennent sont presque aussi beaux que ceux de Turquie, mais trop chauds pour qu'on puisse s'en servir commodément en été.

est orné d'une colonnade d'ordre dorique et n'a point de loges, disposition fort incommode pour les spectateurs du pourtour et des galeries. Du théâtre, une superbe avenue, arrosée avec soin en été, conduit à l'arène où ont lieu les courses de chevaux. Cette avenue est tous les soirs le rendez-vous des promeneurs à pied, à cheval et en voiture. On y voit des charriots, des *barauches*, des *brichtshas* (voitures du pays), des doubles phaétons, sortant des meilleurs ateliers de Londres et de Calcutta, au milieu des carrosses, des vis-à-vis, des landaus, des tilburys, et des palanquins roulans attelés de bœufs et en fort mauvais état. Les colosses de notre cavalerie, les étalons moins grands, mais plus élégans, qui sortent des haras de la Compagnie, et les coursiers arabes, si ardens et si gracieux, y bondissent à côté des chevaux et des poneys indigènes. L'arène est située dans une plaine qui s'étend à droite jusqu'à la ville hindoue, dont on voit les pagodes et les mosquées se dessiner au-dessus d'une colline boisée. L'aspect de la plaine ne manque pas d'intérêt. On y voit çà-et-là des groupes d'indigènes, assis autour de leurs feux, préparer en chantant leur repas du soir; tandis qu'auprès d'eux, des éléphans ou des chameaux, attelés et chargés de fourrage, apparaissent au crépuscule comme de gigantesques fantômes.

Lorsqu'un étranger arrive dans les possessions anglaises de l'Inde, ce mélange des usages qui lui sont familiers et des mœurs de l'Asie, doit lui paraître fort bizarre. C'est surtout à Kaounpour que ce contraste est saillant. Entouré d'Européens, dans le fond d'une voiture anglaise, il se croirait aux bords de la Tamise, si la vue d'un chameau, d'un éléphant et des naturels du pays ne le ramenait aux rives du Gange. Mais l'illusion est complète, lorsque le régiment des dragons du roi vient manœuvrer au Cours, au milieu d'un triple rang de voitures qui forme cercle

autour de lui, et qu'on voit les cavaliers venir causer à la portière comme nos fashionables de Hyde-Park. A la nuit close, le charme est détruit : le cri des chakals; les torches, dont l'éclat scintille à travers le feuillage des jardins; des nuées de domestiques transportant, des cuisines à chaque habitation, les mets qui composeront le dîner; d'autres assis en plein air, et préparant pour leurs maîtres le *houka,* avec tous ses accessoires. Ce tableau animé nous rend aux mœurs de l'Inde; et ce n'est pas sans plaisir qu'après avoir donné quelques instans aux souvenirs touchans de la terre natale, nous retrouvons sur celle de l'exil une maison bien éclairée, de dociles serviteurs à leur poste, et une table délicatement servie.

Il y a à Kaounpour, comme dans les principaux cantonnemens, deux chapelains; mais point d'église. Aucun ingénieur n'entreprendrait d'en construire une au prix modique que le gouvernement veut y consacrer; et dans un tems où la parcimonie est partout à l'ordre du jour, personne ne souscrirait pour la fonder. Provisoirement le service est célébré tour-à-tour à une des deux extrémités du cantonnement, soit dans le local du manége de cavalerie, soit dans une habitation située auprès des lignes de l'infanterie, et où l'on fait les baptêmes et les mariages. Cet état de choses ne cessera que lorsque le gouvernement fera tous les frais de l'entreprise; car malgré les plaintes générales des résidens, la rareté toujours croissante du numéraire dans l'Inde ne leur permettrait pas d'y concourir.

Bien que la position précaire des Anglais dans l'Inde influe défavorablement sur le charme de leurs relations sociales, cet inconvénient est moins sensible à Kaounpour que dans les petits cantonnemens : l'importance de la population anglaise empêche que personne y vive isolé. C'est à l'époque des représentations théâtrales que les réunions

sont les plus brillantes. La durée de la saison dramatique est subordonnée au séjour des *Roscius* nomades, qui viennent des autres cantonnemens pour compléter la société d'amateurs, qui se charge, avec un zèle édifiant, de composer le répertoire. Nous avons déjà parlé de l'intérieur de la salle; les bancs du parterre ont des dossiers élégans et commodes; on y a multiplié les issues, de manière à favoriser la circulation et le renouvellement de l'air aux dépens de l'acoustique. Au reste, quand il y a chambrée complète, la salle offre l'aspect d'un élégant salon paré de brillans uniformes et de charmantes toilettes. Mais les dames y sont en grande minorité; on n'en compte pas plus de quarante dont le rang leur permette le spectacle, ce qui est beaucoup pour un cantonnement de l'intérieur. Les pièces y sont montées et jouées avec beaucoup de goût et de talent. Malheureusement l'illusion ne saurait y être complète; et il est difficile de ne pas rire des situations les plus pathétiques, quand on voit un officier de dragons sous le costume de Jeanne Shore ou de Desdemona. Au reste, on y joue fort rarement la tragédie; on préfère les comédies ou des vaudevilles bouffons, dont l'intrigue et le style se prêtent mieux au travestissement qu'imposent à ces acteurs improvisés les mœurs de nos ladies.

Après le spectacle, la soirée finit par un souper et un bal, dans les beaux salons de l'édifice voisin. Les gens attachés à chaque maison y dressent les couverts de leurs maîtres, à l'aide de la vaisselle et des ustensiles que chacun d'eux y fait apporter. Cet usage singulier est commun à tous les cantonnemens du nord, où l'on ne trouve aucun établissement assez riche pour défrayer une grande réunion. Les salons sont fort beaux; ils sont bâtis dans le style anglo-indien, et divisés, sur toute la longueur, par deux rangs de colonnes dont les intervalles sont occupés par des

ottomanes. Ils sont parquetés, chose fort rare dans l'Inde, à cause des myriades de fourmis qui, en se glissant dans les fentes du bois, l'ont bientôt dévoré. Il faut avoir vu à quel supplice sont condamnées nos belles compatriotes, lorsqu'elles sont forcées de danser sur de lourds tapis par une chaleur de 30 degrés, au milieu d'une atmosphère obscurcie par des nuages de poussière et d'insectes, pour sentir l'avantage d'un parquet élastique et glissant. Aussi s'étonnerait-on à bon droit que la danse n'ait point été proscrite par l'usage, dans nos possessions de l'Inde, si on ne connaissait la bizarrerie de nos goûts. Il n'est que trop vrai, l'amusement le moins fait pour ce climat y est cependant le plus populaire. A défaut d'autre musique, on n'a souvent pour orchestre qu'un fifre et un tambour; mais n'importe, on se torture avec autant de plaisir, au bruit de cet étrange charivari, qu'au son d'une musique ravissante. Les Hindous paraissent fort surpris de nous voir prendre tant de peine, lorsqu'on trouve dans les bazars un si grand nombre de danseurs et surtout de danseuses de profession.

Dans les fêtes de nuit, l'usage est d'illuminer les jardins, à l'aide d'un double rang de bambous qui supportent des lampions. Les avenues de la maison sont éclairées de la même manière; et c'est un tableau assez pittoresque que de voir s'agiter aux reflets de cette illumination, sous leurs tuniques blanches et leurs chaussures poudreuses, des nuées de cochers, de grooms, de coureurs, de porteurs, les uns armés de torches, les autres groupés autour des palanquins.

En hiver, les corps d'infanterie en garnison à Kaounpour, campent dans une vaste plaine du voisinage consacrée aux manœuvres. La singularité du coup-d'œil compense heureusement la nudité du paysage; les tentes y sont distri-

buées avec tant de régularité, que l'on dirait une ville bâtie au cordeau, avec ses rues et ses places publiques. Chaque régiment a son bazar en arrière des lignes; plus loin bivouaque la population attachée à l'armée. Bien qu'un pavillon rouge indique la tente des officiers supérieurs, l'uniformité des quartiers permet à peine de les distinguer l'un de l'autre; et l'étranger qui se rendrait au camp pour y voir un ami courrait le risque de perdre plusieurs heures avant de l'y rencontrer. Comme l'armée campe une grande partie de l'année, les tentes des officiers sont distribuées et meublées fort commodément. Presque toutes ont une double couverture, à un pied et demi de distance l'une de l'autre. L'intérieur est distribué en plusieurs pièces séparées par des portes vitrées, garnies de tentures d'indienne, de tapis de *setringee;* et, sur le derrière, on réserve un espace isolé par des toiles, qui est distribué en office et en salle de bain. Durant les grands froids, on y fait du feu dans des poêles; mais plus fréquemment on se sert d'un bassin de cuivre avec trépied en fer, imitant le *brazero* espagnol. On le remplit de cendres chaudes mêlées de braise de bois, ce qui répand une douce chaleur, sans avoir aucun des inconvéniens du charbon. L'usage de ce brâsier est fort utile dans les longues soirées d'hiver; car, bien que le soleil soit trop ardent en plein midi pour qu'on puisse impunément s'y exposer, le vent du soir refroidit l'atmosphère à tel point que le thermomètre tombe au-dessous de zéro. Cette transition est si brusque, que l'on est forcé la nuit d'envelopper dans des étoffes de laine les chiens de race européenne. Elle soumet à une rude épreuve ceux de nos compatriotes qui ont une complexion délicate, et leur fait souvent maudire l'accomplissement d'un devoir qui les soumet le même jour au contraste des deux températures les plus opposées.

L'aspect du camp, qui s'étend sur une plaine aride, les ondulations régulières de ses toiles blanchâtres fatiguent horriblement la vue durant le jour; mais le soir, des milliers de feux qui vont se perdre à l'horizon, les chevaux, les buffles, les chameaux, dont l'ombre se projette sous les formes les plus pittoresques à la lueur des feux des bivouacs, les traits animés des Hindous groupés à l'entour, offrent le coup-d'œil le plus varié.

L'artillerie à pied et à cheval campe sur un autre plateau, qui n'est séparé du premier que par un ravin assez profond. Les jours de grande manœuvre, un déjeûner militaire réunit les deux états-majors. On y invite les officiers en congé qui se trouvent encore au camp, et ceux qui sont restés à Kaounpour et qui ne sont pas de service ce jour-là. Les dames qui se rendent à la fête sont donc assurées d'avoir une galante escorte. Les hommes y vont à cheval, accompagnés de gens de pied armés de lances pour écarter les chevaux qui, débarrassés de leurs cavaliers, galopent au hasard dans la plaine, chose assez commune dans les grandes occasions, où les Hindous croient devoir déployer leur maladresse sur les montures les plus vicieuses qu'on ait jamais soumises à la bride et à l'éperon. Quelques dames s'y transportent sur des éléphans, et la plupart en voiture. Leurs équipages se tiennent à une distance respectueuse du champ des manœuvres. Des villes voisines, accourent des milliers d'Hindous à pied, à cheval, juchés sur des chameaux, ou groupés dans les chariots du pays. A la magnifique précision des évolutions militaires succède la petite guerre. La rencontre des bataillons, la charge, la dispersion et la retraite des vaincus, les escadrons dévorant l'espace, et voilant d'un tourbillon de poussière l'éclat éblouissant de leur armure, le retentissement de l'artillerie sur le sol que labourent ses roues,

le bruit du canon et de la mousqueterie se répondant ou se confondant, s'éloignant ou se rapprochant tour-à-tour; cette grande répétition du terrible jeu des batailles en renouvelle les émotions et retentit dans l'ame du vieux soldat comme le dernier écho d'une voix chérie. Au signal donné, halte générale ; on forme les faisceaux.

Cependant des tentes ont été dressées pour les dames qui viennent un instant y réparer le désordre de leur toilette. Les officiers s'occupent aussi de la leur avant de se rendre sur le théâtre de la cérémonie gastronomique. C'est une immense tente décorée de trophées; une table en fer à cheval y réunit les convives des deux sexes, toujours servis avec empressement par de nombreux domestiques. La table est somptueusement chargée de poissons de toute nature, frais ou salés, et préparés de mille manières; de rissoles, de croquettes, de volailles rôties ou servies en *karik*, d'omelettes, de gibier de toutes sortes, de pâtés chauds et froids, de jambons de Londres et de Lucknow, sautés ou glacés, de puddings, de gelées, de fruits, de confitures, et d'une prodigieuse variété de pâtisseries. Le tout est servi sur la porcelaine, le cristal, ou l'argent, suivant le goût des convives, qui, en pareille circonstance, fournissent tout ce qui compose ce service.

Les courses de chevaux qui ont lieu en hiver remplacent les brillantes mascarades qui signalent en Europe les derniers jours du Carnaval. Acteurs ou spectateurs, les hommes qui s'y présentent se déguisent sous l'habit des *country-gentlemen*, des fermiers et des paysans anglais ou écossais. A défaut d'un costume complet, beaucoup de jeunes militaires se contentent d'une vieille casaque, de gros souliers, de brodequins. Les chapeaux ronds, les vestes de jockeys y sont hors de prix, et les tailleurs se mettent à l'œuvre un mois à l'avance pour offrir

à leurs chalans une collection de vêtemens bourgeois. Le mélange des chevaux de toute race, se croisant, se dépassant à l'envi, et l'allure grotesque de leurs cavaliers au milieu de la population bigarrée qui les excite du geste et de de la voix, offrent le coup-d'œil le plus bizarre. Dieu sait que de flacons de senteur et de paires de gants nos dames perdent et retrouvent dans cette mêlée! mais les plus à plaindre ne seraient pas nos jeunes officiers, s'ils se bornaient à faire la cour à nos ladies. Malheureusement ils s'y ruinent en paris. La passion du jeu est, il faut le dire, l'un des désordres les plus funestes qu'entraîne le séjour de l'Inde. Dans certaines saisons on s'y livre avec fureur; et comment en serait-il autrement? les bals, les spectacles, les manœuvres, les courses n'ont qu'un tems, et l'on a peu de livres, et point de bibliothèques publiques. On a formé des clubs dans certains régimens, mais ils n'ont point de cabinets littéraires. Les livres qui y circulent n'offrent aucune instruction sérieuse, et lorsqu'on veut étudier l'histoire naturelle et les annales politiques de l'Inde, on est forcé de se procurer des livres à Londres ou à Calcutta. Si le gouvernement fondait une bibliothèque au quartier-général de chaque district, une modique souscription de la part des résidens suffirait à son entretien. On ne compte qu'un seul établissement de ce genre, celui de M. Howe. Si l'on considère cette absence de tout moyen d'instruction, et l'extrême jeunesse des cadets de famille, qui, au sortir du collége, viennent prendre rang dans l'armée de l'Inde, on ne saurait trop admirer l'état avancé de la société anglaise dans ces contrées. Il ne manque à Kaounpour qu'une église et une bibliothèque pour en faire une charmante résidence. Le séjour n'en est pas insalubre, quoique dans la saison des pluies il ait sa part des maladies fiévreuses qui ravagent

les autres cantons. Des vents, qui brûlent et suffoquent, comme le simoun et le siroco, y règnent une partie de l'année, mais pendant le jour seulement, tandis que, dans les autres provinces, ils soufflent le jour et la nuit.

Le marché de Kaounpour est abondamment fourni de marchandises de luxe et de comfort, d'un prix trop élevé pour la partie la moins aisée de la population. Les bazars y sont bien approvisionnés de viandes, de poisson, de volaille, de gibier, de légumes et de fruits indigènes ou exotiques; les Hindous et les musulmans y vendent, en concurrence avec les Européens, quantité d'articles anglais et français; quant aux joailliers du pays, ils sont aussi habiles que ceux de Delhi. On fabrique à Kaounpour des selles et des harnais moins solides, mais aussi élégans et d'un prix plus modéré que ceux d'Angleterre. Les tailleurs et les couturières y travaillent sur les modèles fournis par les journaux de modes de Londres et de Paris; les dames s'y distinguent par l'imitation fidèle des robes et des chapeaux en vogue dans ces deux capitales, et l'élégance de leur costume contraste avec le bizarre ajustement des visiteurs qui leur arrivent des provinces voisines.

Les routes de ce cantonnement sont bien entretenues; la principale conduit à Lucknou, capitale du royaume d'Oude. On y fait de nombreuses excursions pour assister aux fêtes du monarque de ce petit état, l'un des plus fidèles alliés du gouvernement britannique, et le prince le plus éclairé du Haut-Hindostan.

Au confluent de la Jumna ou Gémène, et d'une petite rivière qui y débouche, est située la place d'Agra, ancienne rivale de la magnifique cité de Delhi, et comme elle le théâtre des pompes de l'opulent empire du Mogol. Le cantonnement militaire se compose d'un corps euro-

péen et de trois régimens d'indigènes, commandés par un brigadier-général. Il s'étend le long d'une plaine aride, semée de parkinsonias aux fleurs jaunâtres d'une teinte monotone qui ne sourit agréablement à la vue que par son contraste avec les nuances variées de la verdure et des fleurs. Les dunes y masquent le lit de la Jumna et les constructions du Taaje-Mahal, dont on n'aperçoit que la coupole à toiture d'argent. Les maisons des lignes militaires, construites avec des briques détachées des ruines du voisinage, et leurs jardins dénués de clôtures et de haies, offrent à l'extérieur un triste coup-d'œil; mais l'intérieur des habitations se distingue par une distribution élégante, par le luxe des cheminées et des corniches de marbre, et par les moulures ingénieuses de leurs plafonds et de leurs panneaux. Les fonctionnaires civils établissent ordinairement leurs résidences sur le penchant de ravins couverts de bois, et où la saison des pluies ravive tous les ans la végétation. La distance qui sépare les deux cantonnemens (elle est de plus de deux milles) nuit beaucoup à leurs rapports; mais ce qui les contrarie le plus, c'est l'amour-propre des militaires, qui, moins bien rétribués que les fontionnaires civils, hésitent à répondre aux prévenances de ces derniers, et refusent leurs invitations sous le moindre prétexte, dans la crainte de ne pouvoir leur rendre leurs banquets ou leurs fêtes avec autant de somptuosité.

Cette gêne réciproque empêche que l'on ait dans l'intérieur ces réunions périodiques où quelques amis se rassemblent pour causer et prendre le thé; réunions fort communes à Londres, mais très-rares, même à Calcutta. En général, on ne fait d'invitations que pour les bals et les grands soupers. Si un étranger vient au quartier, et qu'on ne juge pas convenable de donner une grande fête

à l'occasion de son passage, on l'invitera, par exception, à prendre du thé; les visites de ce genre sont asssez curieuses pour mériter un article à part.

En général, l'heure du dîner influe sur l'emploi du tems jusqu'à la fin de la journée. Ceux qui ne prennent ce repas qu'après le coucher du soleil font à deux heures un second déjeûner, qui, servi chaud, pourrait à bon droit passer pour un premier dîner. Au sortir de table on fait la sieste jusqu'au coucher du soleil. C'est alors seulement qu'on sert le dîner; mais ce repas n'est que pour la forme, car on y touche à peine; il est même de bon ton de n'y rien manger, et de donner à ses convives le plaisir de passer en revue jusqu'à trois services. Voilà ce qu'on appelle le dîner du soir. D'autres personnes suivent un système plus rationnel : elles n'ont qu'un dîner servi à quatre heures, et qui se prolonge jusqu'au moment où la fraîcheur du soir permet de sortir, ou bien jusqu'à ce que le soleil s'incline assez vers l'horizon pour qu'on puisse s'asseoir sous le verandah. Au retour de la promenade, on fait servir le thé; et les domestiques, qui entendent mal le service à l'anglaise, chargent la table de viandes réchauffées, de légumes, de pâtisseries. On n'y admet que deux ou trois personnes; aussi, rien de plus triste que ces repas lorsque les invités ne sont pas les amis de la maison; toute gaîté, toute conversation même en sont bannies, et l'étranger à qui l'on fait les honneurs de cette corvée, se hâte d'en affranchir ses hôtes aussitôt que les convenances le permettent. On devrait bien réformer cette parodie de nos thés, ainsi que plusieurs autres usages nuisibles à la santé de nos dames, tels que les visites du matin. Après dix heures, il est fort dangereux pendant huit mois de l'année de s'exposer à la chaleur du jour, lors même que l'on sort en voiture ou en palanquin. Si

l'on avançait l'heure du dîner, l'on pourrait recevoir ou rendre des visites dans la soirée ; on pourrait même se dispenser de recevoir sans offenser les visiteurs, car il serait difficile de supposer que l'on se fait celer à l'heure où il est d'usage de sortir. On ne connaît à Agra que les bals particuliers ; on y joue la comédie comme à Kaounpour, sur un théâtre qui n'a de remarquable que son extérieur, et ses courses de chevaux sont moins célèbres que celles de Meerut et Zhazepore.

La ville d'Agra, par les souvenirs imposans qu'elle rappelle, par la magnificence de ses monumens, par la majesté de ses ruines, mérite toute l'attention du voyageur. Cette antique cité eut pour fondateur Fétiloué, le quatre-vingt-septième roi de la dynastie de Bâar, qui lui donna le nom de *Fétipour*. Mais comme elle a été plusieurs fois dévastée et ruinée par les conquérans qui envahirent successivement l'empire, l'historiographe des empereurs mogols en attribue la fondation à Eckbar ou Ackbar, qui se borna à la restaurer après avoir détruit Delhi, l'ancienne résidence de la dynastie des Gazenavites. Le monument le plus remarquable de cette ancienne cité, est le Taaje-Mahal, qui renferme le plus beau mausolée de l'univers : imaginez une plaine immense, déchirée par les ravins, offrant l'image de la désolation, et au milieu de ce désert un palais de granit rouge, surmonté de dômes et de kiosques, où l'éclat de l'argent se marie aux feux du granit. Au centre, une vaste rotonde surmontée d'une coupole que supporte une double colonnade, sert de peristile au monument ; mais on oublie sa magnificence dès qu'on aperçoit le délicieux jardin qui l'environne.

Au bout d'une belle avenue de cyprès, dont le sombre feuillage se reflète dans de vastes bassins de marbre où se renouvelle une eau toujours pure, apparaît le mauso-

lée, étincelant comme un palais de fées. Il est en marbre d'une éblouissante blancheur, et s'élève au-dessus d'une plate-forme de marbre de même couleur, haute de quinze pieds. L'intérieur de cette plate-forme est occupé par le tombeau; chacun de ses côtés correspond à une pièce en marbre où l'air se renouvelle à l'aide de sculptures à jour pratiquées en forme de croisées, dans le mur extérieur. Le centre est occupé par le mausolée. C'est un édifice octogone surmonté d'un dôme flanqué de kiosques d'une moindre hauteur; l'intérieur est revêtu de marbre et semé de mosaïques représentant des vases, des fleurs, des oiseaux, d'un fini si précieux qu'on les croirait peints sur satin. On a employé à ces mosaïques trente-six espèces de cornalines et une étonnante profusion d'agates, de turquoises, de lapis-lazulis, etc.

Ce superbe mausolée a été érigé sous l'empereur Jehan ou Jean, fils de Jehanguir et père d'Aurengzeb. Ce monarque assistant aux derniers momens de sa femme *Taaje-Mahal*, lui fit serment de lui ériger un mausolée qui, emblème de son amour et de ses vertus, n'aurait, comme elle, rien qui l'égalât dans l'univers; il tint parole. Il voulait en faire construire un semblable sur l'autre rive, et les lier par un pont de marbre sur la Jumna; mais les guerres qui marquèrent la fin de son règne ne lui permirent pas d'exécuter ce projet. C'est à l'amour de ce monarque pour ses enfans, que l'on doit le premier établissement britannique dans l'Inde. L'un d'eux était gravement malade au moment où un voyageur anglais, versé dans la médecine, s'arrêta dans sa capitale. Jean le fit appeler, réclama les secours de son art, et après la guérison de son fils, lui fit don d'un vaste domaine situé dans le Bengale.

Le peuple ne parcourt les jardins du Taaje-Mahal qu'avec un saint recueillement. La tradition peint à ses yeux l'empereur Jean comme un modèle de vertus, et dans sa vénération il renouvelle souvent les couronnes de fleurs qui parent son tombeau. C'est le dimanche soir que les musulmans de toutes conditions viennent y respirer le frais, et leurs groupes variés ajoutent encore à l'intérêt du tableau.

A un mille de ce mausolée s'élève la citadelle d'Agra, place très-forte, avant la découverte de l'artillerie. Un de ses côtés est défendu par le fleuve, les autres par de hautes murailles de granit rouge, garnies de créneaux et de meutrières; on y entre par un magnifique arc de triomphe, nommé la porte de Delhi. La puissance féodale dans le moyen-âge n'est représentée en Europe par aucun monument plus imposant que le fort d'Agra. L'intérieur, pavé en granit, offre une suite de plans inclinés, dont la pente est si bien ménagée, que la cavalerie et les chariots peuvent le parcourir dans tous les sens avec la même rapidité.

La Mouti-Mutjid (la perle des mosquées) le dispute en magnificence au Taaje-Mahal; les amateurs du style oriental la préfèrent même à ce célèbre monument. La beauté de ses matériaux, le grandiose de son architecture, défient la plume et le pinceau. Elle s'étend sur l'un des côtés d'un vaste cloître, ceint de galeries, dont les hautes arcades sont chargées de riches sculptures. Au-dessus d'elles quantité d'élégantes coupoles couronnent des kiosques qui projettent dans les airs leurs sveltes colonnes. L'édifice, revêtu en entier de marbre blanc chargé de sculptures, est d'un effet ravissant quand les rayons de la lune viennent caresser l'albâtre de ses minarets, les gracieux contours des dômes, et se fondre dans les demi-

teintes des dalles de marbre qui pavent ses vastes galeries. On a converti en arsenal la salle du divan, grand quadrilatère de cent-vingt pieds de long, ceint d'un double rang de colonnes de granit vert. Ce monument est un peu dégradé.

Le tems a mieux respecté le fameux palais d'Ackbar. Ce palais, bâti en granit rouge, est surtout remarquable comme modèle de stéréotomie. Le bâtiment principal, qui borde la Jumna, consiste en une grande salle jadis tapissée d'argent massif, et d'une suite de pièces octogones liées entre elles par autant de vestibules. Les murs, le plafond, le dallage, tout y est en marbre blanc, incrusté d'arabesques en agates et en cornalines de toutes les nuances. Du haut des terrasses qui le surmontent, ce palais se dessine sur un plan fort irrégulier, car on découvre alors qu'il se compose de plusieurs quadrilatères isolés, formant galerie autour d'un boulingrin, dont une salle de bains occupe le centre. L'un de ces hôtels a un pavillon d'été, où aucune croisée ne laisse pénétrer le jour. Ses murs sont incrustés de glaces et d'arabesques en gypse, en argent et en pierres précieuses d'un grand éclat. Son pavé de marbre est coupé de canaux destinés à recevoir l'eau courante, qui entretenait dans ce voluptueux asile une fraîcheur continuelle. C'est là que les empereurs mogols venaient, à la lueur des flambeaux, se délasser du poids de la chaleur.

Ce palais fut jadis le témoin des fêtes données à la belle Nourmahal, si bien nommée la *Lumière des Harems*, et que le génie de notre célèbre Th. Moore a immortalisée. Shere-Afkun, son premier mari, qui hésita long-tems entre sa possession et un trône, était un des paladins les plus brillans dont il soit question dans les chroniques de la chevalerie orientale. Son histoire a tout le merveilleux des contes arabes. Poursuivi par l'implacable jalousie de l'em-

pereur, son rival et son maître, il se vit exposé à la férocité d'un lion, qu'il terrassa d'une seule main. Il sortit triomphant de cent autres épreuves non moins périlleuses. Enfin, il eut à lutter à-la-fois contre douze assassins; et, cédant plutôt à la haine de son persécuteur qu'au fer de ses meurtriers, il leur livra une vie que l'ingratitude avait empoisonnée. Sa mort jeta sa femme dans les bras de son rival. Nourmahal, soit pour assurer le trône à ses enfans du premier lit, soit pour venger leur père, exposa à son tour à mille périls la vie de son impérial époux. Celui-ci, déterminé par les conseils d'un ami fidèle, à la faire périr, ne crut pas devoir lui refuser une dernière entrevue; mais elle en profita pour reconquérir son influence, et l'empire fut de nouveau bouleversé. La belle Nourmahal était, pour cette époque et dans son pays, un prodige de talens. Son imagination inépuisable inventait chaque jour et à toute heure, des fêtes, des plaisirs nouveaux; et sous le charme de sa présence, un monarque voluptueux devait oublier les ennuis et les devoirs du trône. Si elle ne consentit pas aux persécutions qui frappèrent son premier mari, elle eut le tort de ne pas résister aux prétentions de son implacable rival, et de lui apporter en dot la discorde et la guerre.

Sur l'autre rive de la Jumna, près des beaux jardins qu'on dit avoir été plantés par Zehanguir, on aperçoit la tombe d'Ulla-Madoula, père de Nourmahal. Ce monument devait d'abord être construit en argent massif; mais on persuada à la célèbre impératrice que, bâti en marbre, il serait moins exposé à être démoli, et il n'a subi en effet que les outrages du tems. Il est à regretter que le gouvernement britannique n'ait fourni des fonds que pour réparer le *Taaje-Mahal*, et qu'il laisse dépérir les autres antiquités d'Agra, surtout les mausolées d'Ulla-Madoula et d'Ackbar. Cette dépense serait d'une bonne politique, car

on connaît la vénération des musulmans pour les tombeaux.

Le mausolée d'Ackbar complétement dégradé, son fameux portique démantelé, son parc abandonné aux ronces et aux chacals, et les débris d'habitations qu'on rencontre sur la route, attestent la décadence où est tombée l'ancienne rivale de Delhi. Le bourg de *Secandra,* situé dans le voisinage, n'est également qu'un monceau de ruines. Le nom de ce bourg, qui, dans la bouche des Hindous, offre quelques rapports avec celui d'Alexandre, vient à l'appui de la tradition, populaire dans ces contrées, qui suppose qu'Alexandre-le-Grand conquit le pays situé au-delà de l'Indus. Cette croyance a fait donner le nom de *Secandra* à plusieurs villes de l'Inde, et placer la tombe du conquérant macédonien sur une des montagnes de Carnate. Le mausolée du conquérant mogol s'élève en pyramide quadrangulaire de granit rouge, sur un cycle de colonnes de marbre blanc. Au-dessous, et dans un caveau qu'éclaire nuit et jour une lampe funéraire, repose le cercueil d'Ackbar. La pyramide est formée de plusieurs étages, qui vont en diminuant jusqu'au sommet, et qu'entourent autant de galeries et de terrasses qui courent à l'entour. On y monte par des escaliers de marbre pratiqués en spirale dans l'intérieur. Aux quatre angles de ces terrasses s'élèvent des kiosques, dont le dôme est revêtu de lames d'or qui se détachent sur un fond bleu. Le monument se termine par quatre murs, d'un beau marbre blanc, à parois dentelées, et dont les arêtes se réunissent au point culminant de la pyramide. L'intérieur est occupé par le sarcophage, de forme également pyramidale. Il est inutile d'ajouter que, du haut des terrasses qui s'échelonnent autour de ce gigantesque mausolée, on jouit d'un admirable panorama.

On nous pardonnera sans doute de n'avoir pas borné la relation qui fait l'objet de cet article, à une esquisse des mœurs et des usages anglais dans l'intérieur de l'Inde. Pouvions-nous apercevoir à l'horizon le dôme étincelant du Taaje-Mahal, sans venir saluer les monumens de la gloire mogole, aussi imposans et mieux conservés, au milieu des dunes de la Jumna, que ceux de la cité des Césars ?

(*Asiatic Journal.*)

Tableau de Moeurs.

COMMENT ON ÉCRIT UN ROMAN A LA MODE.

Un jeune avocat sans cause, M. Ansard, est assis dans son cabinet, en face d'une tête à perruque; la chevelure postiche, symbole de sa profession en Angleterre, flotte au gré du vent, et trahit, par son désordre, le peu de soin que son possesseur y consacre et le peu d'usage qu'il en fait. Voici comment s'établit entre ces deux intéressans personnages la conversation que nous allons rapporter.

Te voilà donc, toi, compagnon de mes travaux, aussi stérile et aussi triste que moi-même! toute l'espérance de ma profession et de ma gloire repose sur toi, hélas! et Dieu sait à quoi se réduisent cette profession et cette gloire! Grâce à de petits articles pour de petits journaux, grâce à mes vers disséminés dans les almanachs et au compte-rendu des affaires judiciaires, j'espère bien tromper le tems et faire patienter mon tailleur; vienne ensuite l'heureuse époque où M. Colburn, le libraire, soldera le roman à la mode qu'il m'a commandé! Mais, hélas! ce tems n'est pas venu, et ce roman n'est pas commencé. Il s'agit de peindre des mœurs aristocratiques que je n'ai jamais vues, des salons où je n'ai jamais mis le pied, et les intrigues de ces boudoirs que je ne connais que par ouï-dire. S'il était question seulement de peindre la voiture, les grands laquais, leurs cannes à pomme d'or et leurs perruques poudrées, je m'en tirerais assez bien; mais pour

les tableaux d'intérieur, je n'y suis plus. Je n'ai trouvé encore que mon titre, digne, ma foi! de figurer parmi ceux des romans de bon ton qui nous écrasent depuis cinq ans :

Le jeune Pair d'Angleterre, par un membre de la haute noblesse.

Cela fait très-bien sur la page d'un in-octavo, très-bien, sans doute! Mais il faut continuer, et ce n'est pas facile... et le compte de mon tailleur est terriblement long!...

Mais on frappe; qui peut venir?... Eh! c'est Barnstaple.

BARNSTAPLE.

Bonjour, mon cher Ansard, que cette journée de Noël vous soit propice et favorable!

ANSARD, *secouant la tête*.

Les jours favorables n'existent plus pour moi.

BARNSTAPLE.

Grand Dieu! quelle mélancolie!

ANSARD.

Répondez-moi. Pensez-vous qu'il soit possible de faire parler des personages que l'on n'a jamais connus, et de décrire des lieux que l'on n'a jamais vus?

BARNSTAPLE.

Belle question! Sans doute, pourvu qu'on ne tienne pas beaucoup à la vérité des faits.

ANSARD.

Et en supposant toutefois que le lecteur soit aussi ignorant que celui qui lui donne ces renseignemens hasardés.

BARNSTAPLE.

Un aveugle conduira un aveugle : voilà tout.

ANSARD.

Allons! c'est un grand poids dont vous me débarrassez. M. Colburn, voyez-vous, m'a chargé d'écrire un roman à la mode en trois volumes ; et cet engagement me causait une gêne horrible.

BARNSTAPLE.

Voulez-vous me faire l'honneur de me dire ce que signifient ces mots : *Roman à la mode.*

ANSARD.

Ma foi! si vous vouliez me l'apprendre, vous m'obligeriez. Notre traité porte : *Roman à la mode en trois volumes, chaque volume de trois cents à trois cent cinquante pages.*

BARNSTAPLE.

Ainsi, vous attrapez le public?

ANSARD.

Le compte de mon tailleur veut être soldé.

BARNSTAPLE.

Et vous ne réfléchissez pas que vous portez préjudice à un homme de talent, auquel on attribuera sans doute votre roman anonyme, et sur le compte duquel vos bévues passeront?

ANSARD.

Et le mémoire de mon tailleur?

BARNSTAPLE.

Et ne voyez-vous pas aussi que vous contribuez à dépraver et à corrompre le goût du public, et que vous trompez à-la-fois cette masse lisante et le libraire Colburn le grand faiseur?

ANSARD.

Moi, je vous demande si tous ces gens-là voudront bien solder le mémoire de mon tailleur?

BARNSTAPLE.

Mais c'est une monomanie, mon cher. Et vous êtes donc bien embarrassé pour commencer ce roman?

ANSARD.

Je vous en réponds.

BARNSTAPLE.

En moins de six mois j'écrirais sans peine mille romans comme ceux que l'on publie aujourd'hui ; je pense que rien n'est plus facile à faire qu'un mauvais ouvrage de ce genre. Voyons, j'ai pitié de vous ; il faut que je vous aide. Votre engagement envers M. Colburn est pour le 10 du mois prochain, dites-vous ? Votre engagement envers votre tailleur est pour le quinze, n'est-il pas vrai ?

ANSARD.

Hélas ! oui ; et si je pouvais faire coïncider cette double époque, je m'estimerais heureux.

BARNSTAPLE.

Courage. Bannissez ce nuage de tristesse qui couvre votre visage ; au lieu de déchiqueter votre plume avec vos dents, rafraîchissez-la légérement, de manière à ce qu'elle soutienne la longue fatigue que vous allez lui imposer.

ANSARD.

Je reconnais que vous êtes un excellent ami. Donnez-moi quelques minutes de votre tems, et vous me sauverez peut-être quelques mois de prison.

BARNSTAPLE.

Allons, à l'ouvrage. Bâtissons notre édifice. Le lieu de la scène est à notre choix. Imitons l'auteur de *Pelham* : c'est toujours par le boudoir ou la chambre à coucher qu'il commence. La bourgeoisie aime beaucoup ces tableaux d'intérieur. Comme elle ne pénètre jamais dans un boudoir élégant, c'est la servir à son goût que de lever le rideau qui la sépare des puissans et des heureux de la terre. Eh ! mon cher, toute la spéculation des romans à la mode et des mémoires secrets est fondée là-dessus.

ANSARD.

Bien ! bravo ! Que vous comprenez bien tout cela !

BARNSTAPLE.

Nous sommes dans l'après-midi. Notre héros va se lever.

ANSARD.

Il se lève bien tard, votre héros.

BARNSTAPLE.

Je sais que le dandy ordinaire se lève à-peu-près comme nous autres. Mais dans un roman à la mode, il est nécessaire de ne faire comme personne. Voulez-vous donc que l'on aille donner à M. Colburn, cinq ou six schellings par volume pour y trouver ce qui se passe tous les jours? Non, non; au lieu de se lever de onze heures à midi, comme c'est la coutume, notre jeune homme ne soulèvera sa paupière fatiguée, que de trois heures et demie à quatre heures. Ces choses-là font ouvrir de grands yeux aux femmes et aux filles de bourgeois. Ainsi, l'honorable Frédéric Christian Népomucène lord Bouvrie soulèvera sa tête languissante à trois heures quarante-sept minutes et demie, ni plus ni moins.

ANSARD.

Voilà qui est bien exact.

BARNSTAPLE.

Chut! silence, écoutez! écrivez : « C'était à cette heure où le tumulte et le chaos de la vie civilisée remplissaient les rues populeuses de Londres. Une belle tête, dont les boucles soyeuses étaient renfermées dans leurs enveloppes de papier gris, et dont un filet de soie retenait captives les mèches gracieuses... »

ANSARD.

Mais, mon ami, ces lignes ont l'air d'être écrites par un coiffeur.

BARNSTAPLE.

Vous n'y entendez rien : continuez..... « Surgit languissamment du milieu d'un océan d'oreillers, dont la molle plume avait contribué au suave assoupissement de toutes ses facultés. »

ANSARD.

Mais, mon ami, c'est du pathos.

BARNSTAPLE.

Je vous prie de me laisser faire, et de songer au mémoire de votre tailleur... Allez toujours... « Le bruit argentin de la montre à répétition frappa l'oreille du jeune héritier : et, sous ses doigts délicats, la clochette de vermeil qui retentit, ne tarda pas à évoquer son valet suisse, Lauterbrunnen, qui, les pieds ensevelis dans des pantoufles silencieuses, s'avança, timide et sans bruit, comme l'aurore... »

ANSARD.

Voilà une comparaison dont la justesse ne me frappe pas.

BARNSTAPLE.

Admirable pour un roman à la mode..... « Comme l'aurore s'avance et s'empare lentement de la nature entière : c'était l'image du silence attendant avec respect les ordres suprêmes de l'autorité. »

ANSARD.

Trop de pathos, mon ami, trop de pathos!...

BARNSTAPLE.

Je vous répète que vous ne comprenez pas le moins du monde ce que c'est que le roman à la mode. Plus il est absurde et fleuri, plus il a de succès. Achevez de tailler votre plume, et suivez-moi bien : « Lauterbrunnen! s'écria d'une voix efféminée le jeune pair d'Angleterre; vous prenez trop d'embonpoint, mon cher! Apprenez que le valet de lord Bouvrie doit être diaphane et impalpable. En disant ces mots, il passa son peignoir, et se laissant tomber sur une ottomane voisine... »

ANSARD.

Je ne puis pas écrire toutes ces folies. Il me semble que jamais homme de bonne maison n'a parlé de cette manière à son domestique, et que toute cette affectation...

BARNSTAPLE.

Nous aurons une querelle, mon cher Ansard. Je veux vous servir, et vous ne le voulez pas : cela est mal.

ANSARD.

Ne vous fâchez pas, Barnstaple!

BARNSTAPLE.

Si vous ne sentez pas le mérite d'un pareil style, jamais roman à la mode ne sortira de votre laboratoire; jamais la grâce, l'élégance et le comme-il-faut ne vous auront pour prosélyte.

ANSARD.

Mais, mon cher, on me demanderait trois cent soixante-cinq romans de cette nature par année, que je me sentirais capable de les faire, de les dicter ou de les écrire. Cela coule de source. Seulement une idée m'arrête et m'embarrasse : c'est le ridicule.

BARNSTAPLE.

Ne songez pas à cela. Vous avez trois volumes à donner au public et au libraire? Eh bien! il vous faut trois situations, c'est-à-dire une situation par volume, et rien de plus. Résumez chacune de ces trois situations d'une manière assez brillante, pour que le journaliste, en vous accordant les honneurs d'une annonce, puisse citer deux ou trois pages de votre livre, et abandonnez le reste à la grâce de Dieu.

ANSARD.

Comment! ce style de portière pendant le cours de trois volumes?

BARNSTAPLE.

Saupoudrez-les de philosophie, d'invocations à la lune, de méditations sur des tombes, de stations dans les cimetières. L'auteur d'*Eugène Aram* et des *Exclusifs*, n'a pas fait autrement. La bourgeoisie adore ce mélange de fausse mélancolie et de faux bon ton. Soyez épicurien dans le boudoir, et métaphysique dès que votre héros prend l'air. Lorsque les préparatifs du bain, dont votre héros discute avec soin les de-

grés de chaleur, le parfum et la disposition, auront envahi la moitié d'un volume; lorsque vous aurez dit que lord Bouvrie, dont tous les noms que je vous ai dictés échappent à ma mémoire, était livré à une agitation secrète, agitation que vous aurez soin de ne pas définir, vous pourrez devenir profond tout à votre aise, fixer les yeux de votre héros sur la cimaise de sa chambre, et lui arracher quelques exclamations du genre de celles-ci : « Non, il ne le faut pas, cela ne doit pas être... La conviction étonne et torture... La destinée commande et falsifie... L'attraction vous emporte... L'humiliation vous soutient... Nous nous enfonçons dans le présent, et le paradis perdu de l'avenir nous fait trembler. »

ANSARD.

Je viens d'écrire religieusement tout ce que vous m'avez dicté; mais je veux être pendu, si j'y comprends un mot.

BARNSTAPLE.

Tant mieux. S'il m'était échappé un mot, un seul qui fût intelligible, il faudrait l'effacer. Tel est le roman à la mode. Sa philosophie, c'est d'être incompréhensible. Le lecteur a si bonne opinion de lui-même, que, dès qu'il comprend, il méprise. Des passages semblables à celui que je viens de vous dicter, lui inspirent au contraire une profonde vénération pour vous.

ANSARD.

Très-bien, très-bien! Mais comment faire marcher et se mouvoir le sylphe impalpable et fragile que nous avons créé? Il n'y a ni chair, ni sang, ni os, ni énergie vitale chez ce lord Bouvrie.

BARNSTAPLE.

Avez-vous quelquefois visité les joailliers, les tapissiers, les ébénistes, les horlogers et les orfèvres à la mode? Si cela ne vous est pas arrivé, commencez votre apprentissage maintenant. Rapportez de ces boutiques un catalogue complet, et imprimez ce catalogue dans vos pages. Votre héros doit avoir des parfums, et par conséquent des cassolettes. Le bois des chaises

et des fauteuils sur lesquels il s'assied doit être sculpté; décrivez ces ciselures et ces sculptures. Prodiguez le cristal, l'or, la soie, la broderie, cela ne coûte rien.

ANSARD.

Mais enfin, il faut que mon héros marche.

BARNSTAPLE.

Ce n'est pas nécessaire. D'abord, tout est de plain-pied chez lui, et rien n'empêche que son fidèle Suisse, le valet-de-chambre, ne le promène dans son fauteuil à roulettes d'une chambre à l'autre, de la bibliothèque au boudoir, et du boudoir à la salle de bain. Il faut ensuite le faire amoureux; il pensera à son amour au milieu des exhalaisons du thé pekoë et du thé hyson. Description de la théïère, description du plateau de laque qui soutient les ustensiles; description de la manière dont on recueille le thé à la Chine: vous trouverez cela dans le premier recueil de voyages venu. Avec l'imagination la moins féconde, ne voyez-vous pas quels riches matériaux s'offrent à vous?

ANSARD.

Oh! je suis sauvé; le mémoire de mon tailleur sera payé. Vous êtes mon Dieu! mon ange! vous êtes tout pour moi! . .

. . . .

Pendant trois jours, Ansard, seul, devant sa table et sa tête à perruque, travailla d'après les données que son ami Barnstaple avait si éloquemment développées. Un monceau de papier écrit et raturé annonçait la marche progressive du roman. Cependant, ce terme arrivé, l'invention de l'auteur heurta contre un obstacle: il s'agissait de l'héroïne. Que faire? comment l'introduire? comment joindre l'originalité à la grâce? Le génie créateur d'Ansard était à bout. Selon la coutume usitée depuis un tems immémorial par les auteurs, il rongeait le bout de sa plume, et frappait la table de son poing, lorsque Barnstaple vint lui rendre une seconde visite.

ANSARD.

Ah! c'est vous! je salue ma Providence! Venez à mon secours, mon cher; jamais votre présence ne m'a été plus agréable.

BARNSTAPLE.

Vous aviez l'air absorbé par la rêverie quand je suis entré, et vous ne m'avez aperçu que lorsque j'étais déjà près de votre table.

ANSARD.

Plût à Dieu que j'eusse trouvé auprès de vous la personne que je cherche!

BARNSTAPLE.

Et qui s'appelle?...

ANSARD.

Mon héroïne. A force de délicatesse, de parfumerie et de mélancolie combinées, je suis devenu père d'une espèce de héros assez ennuyeux; mais enfin c'est un héros. Il a équipage, domestiques, écurie et remise, et tout cela lui tient lieu du cortége de divinités que l'Opéra sème autour de ses favoris. Mais l'héroïne? voilà le difficile; je veux que l'un et l'autre se rencontrent, qu'ils se voient, qu'ils s'aiment, et j'avoue que je me trouve à court.

BARNSTAPLE.

En effet, c'est la grande pierre d'achoppement de tous les romans.

ANSARD.

Si son cheval gris l'emportait à travers la plaine?

BARNSTAPLE.

Vieux!

ANSARD.

Si elle faisait naufrage, et que mon héros la sauvât?

BARNSTAPLE.

Usé!

ANSARD.

Si un taureau furieux la poursuivait?

BARNSTAPLE.

Oh! cet incident-là date de 1750 ; vous êtes perdu si vous procédez ainsi!

ANSARD.

J'ai envie de jeter mes deux héros dans un tourbillon sur la cime aiguë d'une roche moussue et sublime ?

BARNSTAPLE.

Cela n'est pas mal : seulement cela appartient aux romans frénétiques ; c'est passé de mode, en Angleterre du moins, depuis quinze années, et ce genre ne fleurit plus qu'en France, chez ces romanciers vulgaires qui vivent de nos débris.

ANSARD.

Bah! mon cher, le genre outré trouve toujours et partout des sots pour l'admirer.

BARNSTAPLE.

Vous avez peut-être raison. Quand les couleurs sont fines et délicates, il faut des connaisseurs pour en apprécier la délicatesse. Jetez donc de grosses couleurs sur une toile grossière, commencez par mettre la vraisemblance à la porte ; et finissez en jetant par la fenêtre jusqu'à la possibilité matérielle : on trouvera que vous avez du génie, que cela est beau, que vous êtes un grand homme...

ANSARD.

Et je paierai mon tailleur?

BARNSTAPLE.

Mais nous n'avons pas déterminé quels seront les moyens diplomatiques de l'entrevue que nous méditons, et qui doit décider du sort du héros et de l'héroïne.

ANSARD.

Dans les ténèbres les plus profondes, supposez qu'un incendie...

BARNSTAPLE.

Fi donc !... abominable !... antique !...

ANSARD.

Laissez-moi exposer mon héroïne à quelque danger. Je la mets dans l'eau, dans la flamme, dans le tourbillon : ma foi ! que me reste-t-il, sinon de lui donner une de ses jarretières pour se pendre, et d'amener l'honorable lord Bouvrie pour la détacher ?

BARNSTAPLE, *après avoir rêvé.*

J'ai votre affaire..... Le danger que courra votre héroïne sera grave : il sera digne du monde fashionable ; il vous offrira l'occasion de faire briller votre talent descriptif, et d'étonner la bourgeoisie d'une foule de brillans détails.

ANSARD.

Voyons donc ?

BARNSTAPLE.

On dîne ; le héros et l'héroïne sont placés l'un à côté de l'autre. Vous voyez d'un coup-d'œil la belle description que vous avez à faire : un dîner du grand monde !

ANSARD.

Mais je n'ai jamais dîné qu'à la taverne.

BARNSTAPL

C'est égal.

ANSARD.

Et je ne connais pas même la forme des couteaux et des cuillers dont on se sert dans ce pays-là.

BARNSTAPLE.

Cela ne fait rien : vous inventerez.

ANSARD.

Mais les plats ne s'inventent pas.

BARNSTAPLE.

Vous n'avez donc pas d'imagination !... D'ailleurs, je vais vous

indiquer une ressource certaine. Je dinais chez un libraire. Après le thé, on lut un roman à la mode, de la composition du maître de la maison. Là se trouvait aussi la description d'un splendide repas : elle occupait à elle seule quatre-vingts pages. Lecture faite, je complimentai l'auteur, qui avait soin de se cacher sous le pseudonyme d'un pair d'Angleterre. « Que diable! lui demandai-je, d'où viennent tous ces noms de côtelettes, de fricassées, d'inventions gastronomiques et extraordinaires que vous avez jetés avec profusion dans votre ouvrage, et qui lui donnent un si beau relief? » Le libraire sonna, et se fit apporter le *Guide général des Cuisiniers*, en trois gros volumes, par le célèbre M. Ude. « C'est là, s'écria-t-il, que j'ai puisé toute mon érudition. Avouez que je ne pouvais mieux choisir? »

ANSARD.

Eh bien! je ferai comme le libraire. Mais je ne vois pas le danger auquel vous exposez mon héroïne.

BARNSTAPLE.

Patience! D'abord, description de la salle à manger; puis description des assistans, de l'orfévrerie, de la vaisselle, des chaises sur lesquelles on est assis : en voilà bien pour trente pages. Notre héroïne est distraite et rêveuse à l'aspect de son héros idéal. L'homme de province, riche campagnard qui se trouve placé auprès d'elle, lui offre des filets de sole à la ravigote. Il est reconnu dans le monde fashionable que la seule sauce possible, et qui s'accorde avec le mets dont je viens de parler, est la sauce à la macédoine. Mais quel scandale! le provincial est sur le point de verser dans l'assiette de l'infortunée victime une sauce aux câpres, qui la perdrait à jamais aux yeux de tous les assistans, si sa Providence n'était pas là pour la sauver, et pour l'arracher aux périls dans lesquels sa distraction l'entraîne. Lord Bouvrie a vu l'écueil; et touchant du bout du doigt la manche de la jeune fille, il lui a dit ces paroles remarquables : « Voici, mademoiselle, la sauce à la macédoine. » Imaginez l'expansion de reconnaissance et d'amour qu'un pareil service a

dû nécessairement développer. Voyez quels seront les résultats de cet événement... Dévoûment, amour, mariage, etc.

ANSARD.

Merci, merci mille fois! Je suis sauvé : mon héroïne est digne de mon héros.

BARNSTAPLE.

Ce n'est pas tout. Je vous recommande de grandes méditations philosophiques et lyriques, exhalées sur le sommet du Mont-Blanc, sur le cratère du Vésuve.

ANSARD.

Et de la morale sans doute?

BARNSTAPLE.

Pas du tout. Le grand but du roman moderne, c'est la glorification du vice, dans lequel on fait entrer de force un mince alliage de vertu. Croyez-moi, mon cher ami, c'est à ce but que tend la littérature moderne. Il ne faut pas la regarder comme frivole. Elle procure une satisfaction bien plus profondément sentie que vous ne pouvez l'imaginer. Son objet spécial est de déifier notre égoïsme, de consacrer nos passions, de placer notre vanité sur le pavois, et de transformer notre convoitise en galanterie, notre bassesse en prudence, notre férocité en courage, notre amour-propre en noble fierté.

ANSARD.

Ma foi! c'est vrai. Votre doctrine, Barnstaple, est merveilleuse; mais le style, qu'en ferons-nous?

BARNSTAPLE.

Qu'il soit faux; de fausses couleurs, un faux bel-esprit, une fausse éloquence; souvenez-vous que nous vivons dans le tems du mensonge.

ANSARD.

Mais mon roman est un roman à la mode?

BARNSTAPLE.

Sans doute. Tâchez d'avoir des rapports avec une femme-de

chambre, elle vous fournira l'esprit; causez avec un valet-de-chambre, il vous donnera la satire. Relisez les discours de quelques whigs ou tories en crédit, vos pages politiques sont là; ce sera le plus bel assemblage de fausses couleurs dont on puisse jamais s'aviser. Vous serez sublime.

ANSARD.

Encore un conseil, mon cher Barnstaple; comment finir?

BARNSTAPLE.

Abruptement, par un mot mystérieux; le mystère ne coûte rien, et il intéresse... A propos, je vous recommande aussi un vieil oncle misanthrope qui distribue les billets de banque comme on donne une prise de tabac.

ANSARD.

Ah! si ces oncles-là existaient!

BARNSTAPLE.

Dans toutes les grandes circonstances, l'oncle misanthrope, armé de billets de banque et de profondes méditations sur la vie humaine, se retrouve là comme contraste et comme machiniste.

ANSARD.

Merveilleux! admirable!... Quel service exigez-vous de moi en revanche?

BARNSTAPLE.

Celui, mon cher Ansard, de ne jamais me parler de votre roman, et de ne pas m'en envoyer un seul exemplaire!

(*Metropolitan.*)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Nouvelles observations sur quelques variétés de l'abeille commune (apis mellifica). — Plus on approfondit l'étude de l'entomologie, plus on y découvre de sujets d'admiration, soit que d'un seul regard on veuille embrasser ce monde d'infiniment petits, soit qu'on veuille connaitre, dans leur détail, chacune des parties qui constituent leur organisme. Depuis la création du monde, les naturalistes de tous les âges ont étudié avec un soin tout particulier l'abeille, ses mœurs et ses travaux mystérieux, et tous les jours on recueille des faits nouveaux qui étaient restés inaperçus ou qu'on avait mal observés. Tout ce que nous savons aujourd'hui sur cet insecte est encore imparfait, et cependant il vit au milieu de nous, et nous avons tant d'intérêt à le connaitre à cause de son utilité. Aussi, n'est-il pas surprenant que la plupart des insectes dont on ne soupçonne pas l'utilité immédiate aient échappé à l'observation des naturalistes. Dans nos articles précédens, Numéros 1, 2, 3 et 4, nous avons eu occasion de signaler une foule d'erreurs et de révéler plusieurs particularités inconnues. Nous allons poursuivre ce sujet, en faisant connaitre ici les mœurs et le caractère de quelques variétés de l'abeille.

L'*abeille charpentière* (*xilocopa violacea*) choisit pour domicile et pour atelier quelque vieille boiserie, quelque

lambris dont le bois soit assez mou pour ne pas lui offrir beaucoup de résistance, assez solide pour ne pas tomber en ruines; elle commence par creuser un trou horizontal avec beaucoup de précaution, dans un pan de bois; puis, suivant une route oblique, elle pratique une galerie qui décrit plusieurs angles, ou qui s'enfonce dans le bois, selon le degré de facilité que l'insecte trouve à continuer son ouvrage. Ce n'est pas assez encore; elle subdivise cette galerie au moyen de plusieurs compartimens ou étages, de manière à ce que chacune des larves qui doivent y rester ensevelies jusqu'à leur naissance, soit close dans une espèce de boîte : les cloisons sont d'argile, de l'épaisseur d'une carte, et parfaitement régulières. Quand le ver devient insecte ailé, il perce la cloison et se fraie un passage au dehors. On voit des espaliers transformés ainsi en logemens à plusieurs étages, manoirs de colonies entières, longs de quinze ou seize pouces, très-symétriquement partagés, et d'une admirable perfection de travail.

Une espèce d'abeille de la même famille, au lieu d'employer de la boue détrempée pour bâtir ses cloisons, fait servir à cet usage la sciure du bois qu'elle travaille. Ses dents, plus aiguës que l'aiguille la plus fine, et couronnées de barbes égales, pétrissent avec de la salive cette sciure, dont elle forme un gâteau rond, composé d'anneaux concentriques, comme les couches annuelles des arbres; ces anneaux faciles à détacher, et que l'insecte coupe en fragmens, pour les réunir ensuite au moyen du gluten dont la nature l'a pourvu, forment la mosaïque dont se composent les cloisons intermédiaires; mosaïque solide et légère à-la-fois. En face de la dernière de ces cellules, la mère pratique une ouverture, afin que le jeune insecte, dénué des moyens de soulever ou de per-

cer les huit ou dix cloisons supérieures, trouve une issue plus facile.

Comparez l'œuvre de l'insecte avec le talent d'un de nos ouvriers. Sans modèle préexistant, sans instruction préalable, sans autres outils que ses pattes, ses antennes et ses mandibules, l'abeille creuse une tonnelle, douze fois plus grande que son corps; avenue souterraine et régulière, dans laquelle vous ne trouveriez pas un seul copeau, pas un seul décombre après le travail achevé. Le même insecte compose une espèce de stuc pour former sa cloison, et n'oublie pas de réserver à sa famille future le moyen de s'échapper de sa geole. Que de combinaisons, et que l'insecte a de puissance! La *ceratina albilabris,* autre abeille, parente des *xylocopæ violaceæ,* pratique un trou perpendiculaire dans la tige des rosiers et des aubépines, tandis que les *abeilles lapidaires* (*bombus lapidaria*) tapissent de mousse les interstices des pierres où elles font élection de domicile. Cette espèce se fait remarquer surtout par l'acharnement avec lequel elle attaque et poursuit tous ceux qui s'approchent de son asile. Dans le comté de Wiltshire, près de Compton-Basset, je voulus observer une ruche d'abeilles lapidaires. Non-seulement elles ne me permirent pas de les examiner; mais une douzaine d'entre elles me poursuivirent vigoureusement à plus d'un quart de mille de leur habitation.

Plus loin l'*abeille cardeuse (bombus muscosum)* forme avec de la mousse et de l'herbe, qu'elle choisit et carde, un dôme protecteur. A six pouces ou à-peu-près au-dessus du sol s'élève une coupole de mousse entrelacée, citadelle du *bombus muscosum.* Précisément en face d'une petite ouverture, pratiquée au bas de l'édifice, cinq ou six abeilles forment une file et tournent le dos à leur maison; la plus éloignée

de la ruche détache d'un amas de mousse le paquet dont elle a besoin, le carde soigneusement et l'effile au moyen de ses pattes légères et crochues, puis elle le fait passer par-dessous son corps et le livre à l'abeille suivante, qui répète les mêmes mouvemens et passe la mousse à la troisième abeille; et ainsi de suite jusqu'à ce que la structure soit terminée. Le dessous de la voûte est enduit de cire noire qui la rend imperméable; et l'unique entrée de la ruche, par où les insectes ennemis pourraient pénétrer, est disposée en zigzags étroits qui leur offrent plus d'un obstacle. Au-dedans vous ne trouvez pas la symétrie harmonieuse de la ruche; mais des cellules ovoïdes, assez confusément entassées, que les parens déchirent et découvrent lorsque les larves vont éclore, et qui, lorsqu'elles ne servent plus de berceau, deviennent les magasins à miel de la colonie. Ordinairement ces ruches moussues contiennent soixante individus de trois grosseurs différentes; mais tous, mâles et femelles, animés de la même ardeur pour le travail.

Géographie.-Voyages.

Des avantages et des inconvéniens que présentent les divers systèmes de communication par la vapeur avec l'Inde. — L'application de la vapeur aux machines est encore susceptible de grands perfectionnemens. Les Américains, qui emploient il est vrai les machines à haute pression, et qui ne craignent pas d'exposer leur vie, sont parvenus à faire, au moyen du bateau à vapeur, de treize à dix-huit milles par heure (quatre à six lieues), sur la rivière d'Hudson. En augmentant le degré de vitesse, ils n'ont cependant pas amélioré le mécanisme; peut-être

même, pour l'exactitude, la pression, le soin de l'exécution, la délicatesse des rouages, sont-ils restés en arrière des mécaniciens anglais. En Amérique et en Angleterre, il reste beaucoup à faire encore pour perfectionner les énormes roues, cette chaudière qui occupe tant d'espace, et cet appareil à-la-fois lourd, dispendieux et facile à se déranger, dont un bateau à vapeur est encombré.

Certes, on ne peut douter que, dans quelques années, on ne parvienne à simplifier la navigation par la vapeur, et qu'on n'arrive ainsi à une grande économie de tems, d'espace et d'argent. Sir Humphrey Davy, M. Faraday et M. Brunel avaient cru pouvoir remplacer la vapeur par le gaz acide carbonique, qui, dans son passage alternatif de l'état liquide à l'état gazeux, aurait donné l'impulsion au navire. Des expériences réitérées ont prouvé que cette transmutation n'atteignait pas le but désiré. En effet, pendant le cours de l'opération, le gaz prenait une forme intermédiaire qui le privait de toute son énergie. Il fallut renoncer aux espérances que ce procédé avait fait naître : son succès eût accompli l'une des plus importantes découvertes de notre âge. Appliqué à la navigation, il eût épargné plus des deux tiers des frais, et plus des deux tiers de l'espace et du tems.

Il y a long-tems que l'on cherche à établir entre l'Angleterre et nos possessions dans les Indes-Orientales une communication par le moyen des vaisseaux à vapeur. De grandes espérances ont été fondées sur ce projet; de très-beaux plans ont été tracés. Selon nous, ce n'est pas chose impossible; mais les avantages qui résulteraient de la réalisation de ces plans seraient loin de compenser les énormes frais qu'il faudrait faire, et de justifier la peine que l'on aurait prise. Ce n'est pas dans l'état actuel des finances anglaises qu'il nous semble permis ou raisonnable d'établir une com-

munication par la vapeur, soit par la mer Rouge, soit par le golfe Persique ou l'Euphrate, uniquement pour que la transmission des lettres s'exécute avec plus de rapidité. Le capitaine Chesney, chargé par le gouvernement d'explorer la navigation de l'Euphrate, a publié récemment le résultat de ses voyages. On trouve dans ce compte rendu la description la plus détaillée du cours de cette rivière sacrée, à laquelle se rattachent les plus antiques et les plus vénérables souvenirs. Selon lui, la navigation de l'Euphrate n'est pas impossible, et un bateau à vapeur bien construit peut l'accomplir, quoique trente-neuf écueils ou bancs de sable se trouvent épars dans une distance d'environ cinq cents milles (près de cent soixante-sept lieues), de Dijet-Laik à Bouchloubfond. Sur toutes les rives de l'Euphrate, on peut se procurer du bois, du charbon, du bitume et de la naphte; mais en supposant que le bateau à vapeur le mieux construit parvînt à triompher de tous les obstacles, ces bords ne sont-ils pas habités par des populations sauvages, meurtrières, intraitables, qui ne reconnaissent pas de maître, et contre lesquelles l'équipage d'un navire essaierait vainement de lutter? Lorsque le pacha d'Égypte sera, comme tout porte à le croire, paisible possesseur de la Syrie entière, sans doute il sera possible de tenir en respect ces tribus féroces. Mais entre la Méditerranée et l'Euphrate se trouve un désert; il faut le traverser; et ce passage, qui demande cinquante jours au moins, n'est pas sans dangers. Le capitaine Chesney propose de creuser un canal de soixante-six milles (vingt-deux lieues), et qui réunirait l'Oronte à l'Euphrate. Mais sur qui tombera cette énorme dépense? Et quand même le canal serait creusé, ne verrait-on pas les brigands accourir au pillage de tous les cantons de l'Arabie? Cinquante ou cinquante-six jours au moins seraient néces-

saires pour ce voyage. Je ne doute pas que l'on pût, comme dit le capitaine Chesney, rendre la navigation de l'Euphrate plus assurée et meilleure, déblayer le port de Séleucie, creuser un canal de l'Oronte à l'Euphrate et de l'Euphrate à Bagdad; mais le million de livres sterling qu'une telle entreprise exigerait, ne trouverait assurément pas de compensation suffisante dans l'avantage que l'on pourrait en retirer. Quelques dépêches et quelques passagers arriveraient plus tôt à Bombay, sans doute; mais est-ce là une compensation suffisante?

Le capitaine Chesney assure que l'adoption de ce plan contribuerait à la civilisation des Arabes et à l'affermissement du pacha notre allié. C'est là une considération bien lointaine et peu importante. Une autre question bien plus digne d'examen se présente ici. Est-ce l'Angleterre qui doit rendre navigable un fleuve dont l'embouchure est située précisément en face de la portion la plus vulnérable de son domaine asiatique, et dont la source se trouve à peu de distance des domaines de l'autocrate. La Russie est ennemie naturelle de l'Angleterre. C'est elle surtout qui peut espérer de s'emparer de la navigation de l'Euphrate, et de l'exploiter à son profit. Il est impossible de décider si sa confiance en elle-même ou la folie de son ambition l'engageront jamais à jeter ses vues sur l'Inde; mais il est évident que, maîtresse des inépuisables forêts du mont Taurus, il lui sera facile de charger ses radeaux de légions nombreuses, de livrer ces radeaux au cours de l'Euphrate, et de les verser dans le golfe Persique. Peut-être ces considérations ne s'adressent qu'à un avenir éloigné; mais ce que nous avons avancé plus haut reste prouvé, et certes, ce n'est pas l'Angleterre qui doit aplanir le passage.

Soumettons à notre examen la route par l'Égypte, beaucoup plus facile, plus sûre et déjà éprouvée. Sur quelle

côte d'Égypte le bateau à vapeur parti d'Angleterre doit-il débarquer ? Toutes les embouchures du Nil sont obstruées par des bancs de sable qui changent souvent de position. Depuis la mi-août jusqu'à l'équinoxe, une *barre* énorme s'oppose même à l'entrée des bateaux les plus légers. Quand les vents du sud soufflent, les eaux sont si basses, que jamais un bateau à vapeur ne pourrait pénétrer jusqu'à la rive. Le hâvre d'Alexandrie, accessible en tout tems, est le seul point de communication avec la mer Rouge. Un beau canal construit par le pacha actuel, et de quarante-cinq milles de longueur, n'aboutit pas précisément au Nil, mais s'en rapproche, et il serait facile d'opérer la jonction du canal avec le fleuve. Au moyen de chevaux de hallage, ces quarante-cinq milles ne demanderaient que six heures, et dans trois jours on accomplirait le voyage d'Alexandrie au Caire. De cette dernière ville à Suez, des chameaux ou des dromadaires transporteraient le bagage. On peut objecter que les eaux étant très-basses dans l'isthme de Suez, le bateau serait forcé de se tenir à quelques milles de distance du rivage, et que l'approvisionnement du charbon causerait une grande perte de tems. Le seul remède à cet inconvénient serait de tenir à l'ancre une embarcation chargée de charbon de terre, et stationnée à la distance convenable.

La navigation de la mer Rouge, considérée depuis long-tems comme dangereuse, n'a rien qui doive effrayer. Sir John Malcolm n'a trouvé ni difficulté ni danger dans la route qu'il a suivie le long de la côte orientale de la mer Rouge. Par cette route, il faudrait quarante-cinq jours pour accomplir le voyage de Falmouth à Bombay. Quant à la dépense qu'exigerait cette traversée, elle sera toujours considérable, et c'est là, selon nous, le principal obstacle. On a pensé à employer quatre vaisseaux à vapeur, deux

de chaque côté de l'isthme de Suez ; il nous semble que les machines de la puissance de quatre-vingt-dix chevaux ne sont pas nécessaires, et que pour faire de sept à huit milles à l'heure une puissance de soixante chevaux est suffisante. Avec quatre vaisseaux à vapeur la communication pourrait être mensuelle, mais rien ne prouve la nécessité de rapports aussi fréquens. Nous croyons qu'il suffirait que cette communication eût lieu tous les deux mois. D'après les calculs publiés par les directeurs de la Compagnie des Indes, quatre vaisseaux à vapeur coûteraient, pendant quinze ans, la somme gigantesque de 1,600,000 livres sterling (40,000,000 fr.). Réduisons ce total à des proportions moins exagérées. Il nous semble qu'avec 643,680 liv. st. (16,092,000 fr.), on peut entretenir pendant quinze ans ces quatre vaisseaux à vapeur. Si vous la réduisez au nombre de deux seulement, la moitié de cette somme suffira ; et pour environ 400,000 l. st. (10,000,000 f.), cette communication pourra être établie. Mais la question que nous avons posée plus haut subsiste tout entière, ou plutôt elle se résout d'elle-même ; et pour jeter tous les deux mois à Bombay quelques passagers et quelques dépêches, il est assurément peu raisonnable de sacrifier pareille somme.

Économie Politique.

De la production et de la consommation des métaux précieux. — Depuis la découverte de l'Amérique, la plus grande partie de nos approvisionnemens d'or et d'argent nous est venue de cet hémisphère. A partir de l'époque où les mines américaines ont été exploitées, les rois d'Espagne et de Portugal en soumirent les produits à une taxe. On pouvait croire d'après cela que la perception de cette taxe aurait servi de moyen pour en connaître la

quantité à différentes époques. Mais les états de recette furent soigneusement cachés aux yeux du public, et d'ailleurs il est incontestable que des quantités considérables d'or et d'argent allaient au marché en échappant à la taxe.

Antérieurement à la publication de l'*Essai Politique sur la Nouvelle-Espagne*, on avait déjà essayé, à plusieurs reprises, de faire des évaluations des quantités d'or et d'argent fournies par le Nouveau-Monde. Quelques-unes de ces évaluations avaient même été tentées par des hommes supérieurs; mais elles différaient tellement les unes des autres, que ces différences indiquaient assez que ces calculs ne reposaient sur aucune base solide et qu'ils étaient entièrement hypothétiques. Ils sont tous au surplus tombés dans l'oubli, par les recherches bien autrement laborieuses de M. de Humboldt. Outre qu'il avait lu tout ce qui avait été écrit à cet égard, et qu'il avait eu accès à des sources difficiles d'information fermées à tous les auteurs des recherches précédentes, M. de Humboldt connaissait parfaitement la théorie et la pratique de l'exploitation des mines, et il avait exploré lui-même plusieurs de celles du Nouveau-Monde. « Les faits et les calculs de M. de Humboldt, dit M. Jacob, sont établis avec tant de discernement et d'impartialité, qu'on peut leur accorder une confiance presque illimitée. » Suivant lui l'approvisionnement de métaux précieux fournis par l'Amérique, a été à-peu-près comme il suit :

	Moyenne par année évaluée en piastres (1).
De 1492 à 1500	250,000
1500—1545	3,000,000
1545—1600	11,000,000
1600—1700	15,000,000
1700—1750	22,500,000
1750—1803	35,000,000

(1) La piastre forte vaut 5 fr. 40 c.

Cet accroissement extraordinaire dans le tems qui s'écoula entre 1750 et 1803, eut lieu surtout au Mexique. Ce fut le résultat d'un grand nombre de causes diverses, parmi lesquelles il faut surtout compter les progrès de la population dans tout le pays ; ceux des lumières et de l'industrie, la liberté de commerce accordée à l'Amérique en 1811 ; les facilités nouvelles avec lesquelles on se procurait le fer et l'acier nécessaires pour exploiter les mines ; l'abaissement du prix du mercure ; la découverte des riches mines de Catorce et de Valenciana ; et enfin l'établissement du tribunal des mines.

Voici l'estimation du produit annuel des mines, au commencement de ce siècle :

PRODUITS ANNUELS DES MINES DU NOUVEAU-MONDE

AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE.

DIVISION POLITIQUE.	OR		ARGENT		VALEUR de L'OR et de L'ARGENT en PIASTRES fortes.
	MARCS de CASTILLE.	KILOGS.	MARCS de CASTILLE.	KILOGS.	
Vice-royauté de la Nouvelle-Espagne.........	7,000	1,609	2,338,220	537,512	23,000,000
Vice-royauté du Pérou...	3,400	782	611,090	140,478	6,240,000
Capitainerie générale de Chili...............	12,212	2,807	29,700	6,827	2,060,000
Vice-royauté de Buénos-Ayres................	2,200	506	481,830	110,764	4,850,000
Vice-royauté de la Nouvelle-Grenade.........	20,505	4714	—	—	2,990,000
Brésil................	29,900	6,873	—	—	4,360,000
TOTAUX..........	75,217	17,291	3,460,840	795,581	43,500,000

Il résulte de ce tableau qu'au commencement du dix-neuvième siècle, le produit annuel des mines d'Amérique était de plus de neuf millions st. (225,000,000 fr.). A la même époque, le produit annuel des mines d'Europe, réuni à celui des mines du nord de l'Asie, était d'environ 25,000,000 fr.

La proportion de l'or à l'argent, dans l'antiquité, parait avoir été, dans le rapport de 12 ou 12 1/2 à 1. Cette proportion diminua dans le moyen-âge; car dans le quatorzième siècle elle était comme 10 ou 10 3/4 à 1. Mais depuis la découverte des mines du Nouveau-Monde, la valeur de l'or s'est graduellement relevée, et elle est aujourd'hui, comparée à l'argent, dans le rapport de 15 1/2 à 1. Toutefois il ne faut pas supposer que ces fluctuations dans la valeur relative des métaux précieux, soit précisément l'expression des quantités que l'on en apporte au marché; car elles résultent surtout des changemens qui s'opèrent dans le coût de leur production. Il y a des raisons de croire que la quantité d'or extraite des mines ou obtenue par les lavages ne s'est jamais élevée à la quinzième ou vingtième partie de la quantité de l'argent au commencement de ce siècle. La quantité de l'or produit était, en Amérique, comme 1 à 46, tandis qu'en Europe il était comme 1 à 40.

De 1800 à 1810, le produit des mines américaines continua à s'accroître. Mais ce fut dans la dernière de ces années que commencèrent les troubles qui ont amené l'indépendance de l'Amérique espagnole, et produit une révolution extraordinaire dans l'approvisionnement de l'or et de l'argent. Cette lutte fut surtout fatale à tous les grands établissemens, et spécialement aux mines. Elles appartenaient principalement aux vieux Espagnols que poursuivait partout la vengeance populaire, et qui émigrèrent pour la plupart, en emportant avec eux tout ce

qu'ils purent rassembler de leurs capitaux. Indépendamment du préjudice fait aux mines par le retrait de ces capitaux, plusieurs d'entre elles souffrirent encore un plus grand dommage; car les ouvrages de Guanaxuato, Valenciana, etc., furent détruits; et plusieurs mines qui avaient échappé à ces injures directes ayant été abandonnées par leurs ouvriers, furent inondées et cessèrent d'être exploitées. Il n'existe pas de moyens de faire une appréciation exacte du déclin du produit des mines, depuis 1810. Mais M. Jacob, qui a réuni et comparé tous les documens qui existent à cet égard, estime le produit total des mines américaines, celles du Brésil comprises, à 80,736,768 liv. st. (2,018,419,200 f.), ce qui fait une moyenne de 4,036,838 liv. st. (100,920,950 fr.) par année; c'est-à-dire beaucoup moins que la moitié du produit, au commencement et pendant les dix premières années du siècle (1).

Le produit des mines d'Europe a aussi diminué dans les vingt dernières années; mais il y a eu un accroissement notable dans le produit de celles qui appartiennent en Asie à la Russie. Il paraît que ce produit s'élève annuellement à 1,250,000 liv. st. (31,250,000 fr.) par an. Somme totale, la moyenne du produit des mines, tant en Europe qu'en Amérique, peut être actuellement évaluée de 4,500,000 à 6,000,000 livres sterling (112,500,000 à 150,000,000 fr.), ce qui fait 4,000,000 l. (100,000,000 f.) de moins qu'au commencement du siècle. Plusieurs écrivains ont supposé que cette baisse extraordinaire dans la production des métaux précieux, avait été la cause principale de la baisse des prix qui avait eu lieu depuis la paix.

(1) Voyez, dans le 3e Numéro de la 3e série, page 181, le petit article sur la production des mines d'argent de la Caroline et de quelques autres états de l'Union.

De deux choses l'une, ou l'or et l'argent sont employés à la fabrication de la monnaie, ou ils le sont dans les arts. Malheureusement il n'existe aucun moyen de découvrir la proportion dans laquelle ils sont appliqués à ces deux usages; et cette proportion varie sans cesse avec les diverses circonstances de chaque pays; par exemple avec le plus ou moins d'abondance du papier monnaie, et le degré suivant lequel la monnaie est épargnée par l'emploi des procédés de banque; le plus ou moins de richesse des habitans; la mode relativement à la vaisselle; le sentiment de la sécurité, et une multitude d'autres circonstances toutes plus ou moins soumises à de grands et quelquefois de subits changemens.

Les prodigieuses différences qui existent dans les évaluations qu'ont faites les statisticiens les plus habiles de la quantité d'or et d'argent monnayée existante en Europe, font voir que cette évaluation est presque impossible. En effet, en

1809 M. Jacob l'évaluait à...............	9,500,000,000 fr.
1812 M. de Humboldt à.................	9,039,800,000
1812 M. Storch à......................	6,775,000,000

Cependant, si nous étions obligés de choisir entre des évaluations si discordantes, nous donnerions volontiers la préférence à celle de M. Storch, sur les deux autres. Il l'a établie en comparant les chiffres fournis par les meilleurs statisticiens, sur la quantité de monnaie qui se trouve dans les divers pays; et c'était au fond le seul moyen de parvenir avec quelque chance de succès à la connaissance du montant total. M. de Humboldt est arrivé à ses conclusions, en déterminant la proportion qui existe entre les valeurs métalliques et la population de la France, supposant qu'ailleurs une proportion sem-

blable devait exister. De son côté, M. Jacob commence par estimer les valeurs de ce genre qui devaient se trouver en Europe, en 1606; puis établissant une balance entre les additions qui ont dû être faites à ces quantités, et la diminution résultant de tous les genres de destruction qui ont eu lieu, il établit son chiffre. Il est facile de voir qu'il est impossible d'obtenir un résultat digne de quelque confiance, pas des recherches de cette nature. Elles sont si hypothétiques et si hasardées, que s'il leur arrive quelquefois d'être exactes, ce ne peut être que fortuitement.

M. Jacob est entré dans des détails fort curieux sur la destruction des métaux précieux. Cette destruction doit nécessairement varier beaucoup aux différentes époques, selon la bonté de la fabrication des monnaies, la rapidité de leur circulation, l'habitude ou l'inhabitude de thésauriser, etc., etc. M. Jacob estime que la perte annuelle des monnaies d'or anglaises par l'usure, peut être évaluée à une partie sur 950; et celle de l'argent à une partie sur 200. Il observe cependant que les hommes pratiques pour qui la perte par l'usure des métaux précieux a été un objet d'observation, à cause de son importance dans les diverses fabrications d'or et d'argent, évaluent la perte de l'argent à une quantité plus considérable que celle qui vient d'être indiquée. Un fabricant de beaucoup d'exactitude et de sagacité, et qui avait pu observer ce phénomène dans ses propres ateliers, s'explique à cet égard comme il suit : « La perte sur la monnaie d'argent est d'un pour cent par an. Si cent pièces de 1815 ou 1816, ou d'autres dates étaient examinées, on se convaincrait de l'exactitude de ce résultat. Cette perte est beaucoup plus grande que sur l'or, et il est facile de s'expliquer pourquoi. D'abord le même degré de friction doit produire une plus grande diminution de poids; en second lieu, la circulation con-

tinuelle des pièces d'argent excède de beaucoup celle de l'or; car l'argent est bien rarement thésaurisé, et presque jamais il ne reste inactif. Dans cette contrée, ce n'est pas une mesure de valeur, mais un gage ou signe représentatif de valeur. »

M. Jacob, il est vrai, observe qu'il s'en faut bien que la perte des valeurs monétaires, par l'usure, ne représente pas tous les genres de destruction. Pour apprécier toute l'étendue de la perte, il faut faire entrer en ligne de compte les quantités détruites par le feu, les naufrages et beaucoup d'autres accidens. Malheureusement on ne peut faire que des conjectures sur l'étendue des pertes déterminées par ces dernières causes; mais en les réunissant à celles qui résultent de l'usure, on peut sans exagération évaluer à 3/4 pour % la perte moyenne qui a lieu par année sur le montant total des monnaies d'or et d'argent existant en Europe. Ainsi donc, en évaluant à 280 millions st. (7,000,000,000 fr.) ces valeurs monétaires, il faudrait 2,100,000 st. (52,500,000 fr.) pour les maintenir à leur niveau actuel.

Mais quelque difficile qu'il soit d'apprécier la consommation annuelle de l'or et de l'argent convertis en monnaie, il l'est encore davantage de connaître celle qui a lieu dans les arts. Toutefois, M. Jacob a tenté cette appréciation. Selon lui, la valeur des métaux précieux appliqués dans toute l'Europe, en décors et ornemens, serait à-peu-près comme il suit :

	Liv. st.	Fr.
Grande-Bretagne	2,437,221	60,930,525
France	1,200,000	30,000,000
Suisse	350,000	8,750,000
Reste de l'Europe	1,605,490	40,137,250
	5,612,711	139,817,775

En ajoutant à ces sommes celles qui reçoivent la même application, en Amérique, le tout monterait à-peu-près à 6,000,000 liv. st. (150,000,000 fr.).

Ce n'est pas sans peine que M. Jacob a pu réunir les matériaux nécessaires pour faire cette estimation; mais nous croyons que malgré tous ses efforts, il est resté assez loin du but. Ceux qui s'occupent des soins pratiques d'un genre d'opérations commerciales, sont communément disposés à en exagérer la valeur et l'importance; de manière que les renseignemens qui arrivent par ces sources, toutes sûres qu'elles paraissent, doivent être accueillis avec précaution. Nous ne pouvons nous empêcher de croire que M. Jacob ne s'est pas mis suffisamment en garde contre cette tendance à l'exagération; et que son estimation de la consommation de l'or et de l'argent est décidément beaucoup trop haute. M. de Chabrol, dont les recherches sont beaucoup plus dignes de confiance que celles de Chaptal, qui servent de base à M. Jacob, évalue la consommation de l'or et de l'argent dans les arts à Paris, à 14,500,000 fr. et cette évaluation est conforme à celle qu'a faite M. de Châteauneuf, dans ses curieuses Recherches sur les Consommations de Paris.

Littérature Périodique.

Progrès de la Presse périodique dans l'Inde. —Nous ne voulons pas ici tracer un tableau de la marche progressive de la civilisation dans ce pays, depuis qu'il est soumis à la domination anglaise; ce serait un travail au-dessus de nos forces; nous ne voulons qu'enregistrer un fait qui prouvera que, quoiqu'il soit sous le séquestre, il ne s'avance pas moins dans les voies de la civilisation. Quoi qu'on en dise, si la Compagnie exerce un odieux monopole; si elle a injustement détrôné plusieurs princes; si

elle a dérobé ce pays au contact de toutes les nations européennes, il faut convenir aussi qu'elle a rendu à la masse du peuple de véritables services. La justice y est impartialement rendue, et le faible n'a plus à redouter ces avanies fréquentes auxquelles il était sans cesse en butte avant la conquête de ce pays par les armées anglaises. En outre, en répandant l'instruction, la Compagnie a déraciné, en partie, ces préjugés barbares qui exigeaient, dans plusieurs circonstances, des sacrifices humains, et tous les jours les nuances tranchées qui distinguaient les différentes castes entre elles, tendent à s'effacer. Mais voici un progrès dont la cause ne peut être attribuée qu'à la présence des Européens, c'est le développement de la presse dans l'Inde, durant les vingt dernières années, dont nous voulons parler.

Avant 1814, on ne comptait que deux ou trois journaux d'annonces ou d'avis de commerce publiés en langue anglaise. Voici, depuis cette époque, quels ont été les progrès de la presse anglaise et hindoue, dans les possessions immédiates de la Compagnie.

DATES DE LA PUBLICATION DES JOURNAUX, ET LANGUE DANS LAQUELLE ILS SONT RÉDIGÉS.	NOMBRE DE JOURNAUX PUBLIÉS DANS LES TROIS PRÉSIDENCES		
	CALCUTTA.	MADRAS.	BOMBAY.
1814. Journaux anglais.........	1	5	4
1820. *id.* *id.*...........	5	8	4
1830. *id.* *id.*...........	31	8	12
1814. Journaux hindous........	»	»	»
1820. *id.* *id.*...........	1	1	2
1830. *id.* *id.*...........	8	3	5

Sans doute, ces résultats sont loin d'égaler cette progression rapide qu'a suivie le développement de la presse périodique en Europe, durant ces dernières années; mais malgré cela ils n'en sont pas moins remarquables.

Statistique.

Accroissement comparé de la population productive et improductive de la Grande-Bretagne. — La statistique redresse chaque jour des idées fausses, que le préjugé et le défaut de contrôle avaient fait adopter comme des théorèmes; ainsi, on avait dit que le travail des mines et des manufactures décimait les populations, tandis que celui de l'agriculture en favorisait l'accroissement. Voici des faits qui prouvent le contraire. Si d'un côté le laboureur se trouve presque toujours environné d'un air pur, de l'autre la rémunération de son travail étant presque partout insuffisante, il ne peut se procurer ni une nourriture saine et abondante, ni des secours prompts et bien entendus, lorsque sa santé est compromise. L'ouvrier de nos manufactures, au contraire, s'il est par la nature de ses occupations, obligé de vivre dans une atmosphère viciée, en pallie les conséquences par un régime hygiénique mieux entendu, et des soins médicaux habilement administrés, que son salaire, plus élevé que celui du laboureur, lui permet de se procurer. Ainsi se trouve compensé au profit du citadin, le désavantage qu'il a d'habiter les villes et de se livrer à des occupations sédentaires.

D'après les recherches de M. Marshall sur l'accroissement de la population de la Grande-Bretagne, de 1821 à 1831, il résulte que durant cette période la population des districts où s'exploitent les mines et où s'élabore le fer, a aug-

menté d'un tiers, et celle des districts manufacturiers d'un quart. Dans la métropole et les cités maritimes la population s'est accrue d'un sixième, tandis qu'elle n'a augmenté que d'un douzième seulement, dans les villes méditerranées et les districts agricoles. M. Marshall s'attache ensuite à faire connaître en quelles fractions se subdivise la population totale de la Grande-Bretagne; nous le suivrons dans ses curieuses recherches, mais avant de consigner ses chiffres nous reproduirons le travail de M. Sadler, sur cette même matière, qui, quoique moins exact, ne manque pas cependant d'originalité.

« La population de la Grande-Bretagne, dit-il, se compose: 1° de l'aristocratie, qui possède les grandes propriétés et qui en outre est investie des hauts emplois, 3 à 4,000 familles: 2° de *squires* et de *gentlemen*, qui sont ou propriétaires ou capitalistes, 50 à 60,000 familles; 3° de ceux qui cultivent les professions libérales, 120,000 familles; 4° de fermiers, tenanciers, etc., 250,000 familles; 5° de laboureurs et cultivateurs, 400,000 familles; 6° de commissionnaires, négocians et boutiquiers, 900,000 familles; 7° d'artisans, charpentiers, forgerons, etc., 200,000 familles; 8° de manufacturiers de toute espèce, 500,000 familles; 9° de journaliers, portefaix, domestiques, 600,000 familles; 10° d'indigens, de pauvres et de soldats, 800,000 familles. »

Ce mode de compter par familles, au lieu d'indiquer le nombre d'individus supposés exister de telle ou telle profession, laisse du vague dans l'esprit parce qu'on est obligé d'attacher au mot collectif de *famille* une valeur qui n'est pas bien arrêtée, puisqu'elle varie, suivant les divers auteurs, entre les chiffres 5, 6, 7 et 8. Nous ajouterons en outre que ce mode de supputation a entraîné plusieurs statisticiens célèbres du continent à commettre de graves erreurs; mais dans l'absence de documens plus précis nous les reproduisons tels qu'ils se présentent à

nous, d'autant que le célèbre John Marshall a établi ses calculs d'après cette base.

Accroissement comparé de la population productive et improductive de la Grande-Bretagne, d'après M. John Marshall.

	FAMILLES. 1821.	FAMILLES. 1831.
Professions savantes	170,000	174,000
Engagés dans l'agriculture	250,000	250,000
Journaliers et cultivateurs	728,956	850,000
D° employés aux mines	110,000	128,000
Meuniers et boulangers	180,000	200,000
Maçons et artisans	400,000	460,000
Ouvriers des manufactures	340,000	400,000
Négocians et boutiquiers	310,239	400,000
Rentiers, propriétaires et oisifs	432,438	500,000
Domestiques	80,000	90,000
Pauvres et indigens	100,000	110,000
Total	3,100,623	3,552,000

M. Marshall comprend, sous le titre de professions savantes : les ministres, qui sont au nombre de 36,000 ; les avocats, les avoués, les médecins, qui sont au nombre de 56,000, et les professeurs et instituteurs.



Cloches en verre coulé. — Ce ne fut que vers le sixième siècle de l'ère chrétienne qu'on connut en Europe les cloches en métal, quoique les Chinois en fissent

usage depuis un tems immémorial. En 780, le pape Étienne III, ayant réformé les trompettes qui servaient à réunir les fidèles, fit élever au-dessus de l'église Saint-Pierre, à Rome, une tour pour y placer trois cloches destinées à remplacer les trompettes. Depuis cette époque on vit toutes les villes de la chrétienté se hérisser de tours, de béfrois, de clochers, de flèches, destinés à recevoir ce nouvel instrument. Dès l'origine, on consacra par piété des sommes considérables à la fonte des cloches; aussi ces sortes d'opérations étaient-elles précédées de grandes cérémonies, dans le but d'attirer un concours nombreux d'assistans, qui venaient déposer dans le fourneau des pièces d'argenterie pour donner, disait-on, à la cloche un son plus clair et plus harmonieux. Mais ce n'était là qu'un préjugé qui tournait au profit du fondeur, car l'argent déposé n'entrait pas dans la composition de la cloche, ainsi que l'analyse chimique l'a fait découvrir depuis. Le métal précieux s'arrêtait sur la sole du four, et de là il tombait en fusion dans le cendrier, d'où on le retirait ensuite. On n'a pas reconnu l'existence d'un seul atome d'argent dans les cloches qui étaient réputées en contenir de grandes quantités : du cuivre, de l'étain, du zinc et du fer, ce sont les seules substances qu'on y a découvertes, et à-peu-près dans les mêmes proportions que celles usitées aujourd'hui, c'est-à-dire 78 parties de cuivre et 22 d'étain, sur cent parties de composition.

On vient récemment de faire l'essai, en Suède, d'un nouveau procédé, qui, s'il est adopté, garantira la crédulité et la piété des fidèles de toute supercherie. Les chimistes de ce pays, se fondant sur les qualités inhérentes au verre qui en font un des corps les plus sonores et les moins altérables, ont pensé que des cloches en verre

coulé pourraient être substituées avec avantage aux cloches de métal : le premier essai entrepris a très-bien réussi, et la cloche qui en a été le résultat donne un son plus net et plus harmonieux que les cloches de métal. L'*Athenæum*, qui annonce cet essai, n'indique pas si les nouvelles cloches pourront être sonnées à la volée ou seulement tintées, il se borne à dire que la cloche d'essai a six pieds de diamètre. Cette dimension, quoique considérable, ne doit pas surprendre, car, à Leith, il fut soufflé, en 1751, une bouteille en verre de la capacité de deux muids anglais.



LETTRE DE M. LARRÉGUY, PRÉFET DE LA CHARENTE, A M. SAULNIER, CONSEILLER-D'ÉTAT, PRÉFET DU LOIRET, SUR LA CENTRALISATION ADMINISTRATIVE EN FRANCE.

Angoulême, le 16 avril 1833.

Monsieur et Cher Collègue,

Je réponds à l'invitation que vous adressez à vos collègues, dans la 3e livraison de la REVUE BRITANNIQUE (mars 1833), où j'ai lu, avec le plus vif intérêt, le beau travail que vous y avez fait insérer sur *la Centralisation Administrative en France.* Je n'ai qu'à revoir pour cela ceux de mes rapports administratifs qui ont immédiatement suivi la session du conseil-général de mon département en 1832 et 1833.

J'étais préoccupé, comme vous, des dangers que courait la belle et puissante unité administrative de notre France, si on venait à abandonner aux conséquences naturelles de l'élément électif, condition primordiale de nos nouvelles institutions, l'administration des intérêts communaux et départementaux. J'avais été au plus pressé, en indiquant les dispositions fondamentales des lois d'attribution et d'organisation, promises par la Charte, telles que je les concevais sous le régime d'une royauté élue et

d'une Charte nationale, et j'avais laissé à la discussion des Chambres le soin de découvrir tous les avantages de cette unité administrative, que je m'efforçais aussi de conserver, et tous les inconvéniens de cette décentralisation immédiate ou hâtive que l'opinion paraissait impatiente d'obtenir. La discussion n'a pas eu lieu ; mais vous avez admirablement rempli cette tâche, et je vois avec plaisir *le Moniteur*, ajouter aujourd'hui sa publication officielle à celle déjà si étendue de l'excellent journal que vous avez fondé.

Dans les observations qui suivent, j'ai cherché à concilier avec l'unité administrative, l'élément électif, principe obligé de notre nouveau droit politique, en laissant à ce principe son plus libre développement dans l'ordre de choses où il est appelé à agir ; et j'en dirige l'application seulement de manière à lui faire produire la force qui doit modérer son action, et l'empêcher surtout de détruire ce qu'il importe de conserver.

Au lieu de chercher à vaincre la difficulté en lui sacrifiant le principe, je m'efforce de respecter le principe en surmontant la difficulté.

Il n'arrive que trop souvent qu'on se prononce pour la voie la plus détournée. Les lois sont alors plus faciles à faire ; mais elles sont mauvaises ; elles portent en elles-mêmes le principe de leur destruction.

Or, le principe électif dont notre charte veut que nos institutions départementales soient pénétrées, amène nécessairement l'essai de décentralisation qui est d'ailleurs réclamé par l'opinion générale. Comment avoir des conseils électifs sans leur donner les attributions inhérentes à leur origine et à leur nature ?

Eh bien ! prévenir une trop grande décentralisation,

justement redoutée par vous et par tous les hommes d'expérience administrative, et laisser cependant à l'élément électif tout son développement possible; tel est le problème à résoudre.

Ce problème est résolu, Monsieur et Cher Collègue; car s'il ne l'était pas nous n'aurions pas un gouvernement représentatif, ou ce gouvernement serait dans une situation désespérée.

Il n'est pas d'objection en effet qu'on puisse faire contre la décentralisation par les communes, qui n'ait été faite contre la décentralisation par les départemens. L'ancienne royauté et après elle l'empire, ont l'une et l'autre redouté et combattu l'intervention des conseils départementaux et de la représentation nationale elle-même dans la discussion des intérêts administratifs des diverses localités. Nous en sommes venus au point cependant où la recette et la dépense de chaque département se trouvent réglées par le budget général de l'état. Ce n'est plus là qu'est l'inconvénient redouté, et pourquoi? c'est que les députés des départemens ont constitué, en se réunissant, non pas l'intérêt de chaque département, mais l'intérêt général du royaume.

Dès-lors vous avez eu l'inappréciable avantage de cet intérêt général rationnellement constitué, et de l'immense autorité morale du mandataire sur les mandans.

L'intérêt général de la France une fois représenté, en effet devait être la plus puissante digue à opposer aux intérêts isolés de chaque représentation départementale.

C'est par un procédé analogue que j'arrive à la constitution départementale, et que par cela seul j'oppose tout de suite une résistance presque invincible aux abus de la décentralisation par les communes.

Je fais plus, j'indique le moyen d'arrêter à l'instant même tous les abus de cette décentralisation quels qu'ils soient; je conserve toute sa force à l'unité administrative; je donne à l'élément électif toute son extension, aux plus faibles intérêts communaux l'initiative de tout ce qui les touche exclusivement, et je reporte dans le sein des majorités législatives, qui représentent l'unité du pouvoir représentatif et qui accordent ou refusent leur concours au pouvoir exécutif, l'appréciation, je ne dis pas le jugement, de toutes les décisions administratives qui auraient infirmé celles des conseils départementaux.

Telle est la modification essentielle que la centralisation de la Convention et de l'empire me semblait devoir subir pour devenir la centralisation du véritable gouvernement représentatif.

Pour cela, comme la Chambre des Députés émane des départemens, je fais émaner les conseils départementaux de la commune, non pas comme l'a proposé M. Bresson à la Chambre des Députés, en faisant nommer des délégués électeurs par les conseillers municipaux; mais en appelant ces conseillers et tous les inscrits sur la liste du juri, à titre d'électeurs communaux de droit, à nommer au chef-lieu de canton un représentant de chaque canton pour le collége d'arrondissement, et à élire ensuite dans chaque chef-lieu d'arrondissement les membres du conseil-général afférens à l'arrondissement.

Je reconnais avec vous, monsieur, que les conseils départementaux participant, bien plus encore dans mon système que dans celui qui semble prévaloir dans les chambres, de l'esprit des populations, il en est quelques-uns, dans l'Ouest et le Midi par exemple, dont les décisions seraient en opposition habituelle avec les conditions de

progrès, de tolérance, de constitutionnalité que le gouvernement du pays entend faire prévaloir, ou seraient dictées par une exagération contraire, comme dans certains départemens du Centre et de l'Est; mais telles sont précisément les décisions que l'autorité supérieure pourrait infirmer ou modifier sans hésitation. Ce serait toujours un bien que les propositions qui les auraient motivées eussent été mises en discussion devant l'autorité administrative et entre les intérêts divers. Elles finiraient ainsi par s'harmoniser successivement avec les intérêts généraux du pays, au lieu de rester brutes et absolues dans les esprits qui les conçoivent et les nourrissent sans contestation.

Je crois devoir ajouter d'ailleurs que dans la constitution de la commune, je ne change rien au régime actuel, qui laisse à l'autorité royale le choix des maires parmi les conseillers municipaux, car je ne verrais pas sans cela qu'il y eût harmonie entre l'organisation communale et celle du département, et celle même du royaume, où le pouvoir qui exécute est partout en présence de celui qui contrôle.

Mais je n'ai plus à réclamer votre attention maintenant que pour ma proposition elle-même, à l'intelligence de laquelle ces quelques lignes étaient nécessaires.

Cette publicité donnée à des considérations si opposées qui ont cependant pour but de prévenir les mêmes dangers, également reconnus par leurs auteurs, l'un et l'autre en position d'apprécier les effets pratiques de ce qu'ils proposent, ne peut qu'être utile dans tous les cas.

Vous avez dit avec beaucoup de raison, Monsieur et Cher Collègue, en terminant le beau travail que votre modestie a qualifié de Mémoire, et qui tout au moins est l'abrégé d'un grand livre :

« Je crois qu'en général les hommes chargés des hauts
» emplois dans l'administration, feraient bien de constater
» de la même manière les phénomènes qu'ils observent ou
» les réflexions que ces phénomènes leur font faire; que
» de projets utiles sommeillent dans les cartons des bu-
» reaux! la publicité les eût empêché d'être perdus pour
» le pays. »

Je vous demande cette publicité, monsieur, pour les vues utiles que peuvent renfermer ces observations; et il n'en serait que mieux, je pense, qu'elle eût lieu dans le journal même qui a donné la première publicité à votre travail.

J'ai observé notre Charte et les phénomènes auxquels elle est applicable. J'ai cru reconnaître que les conseils électifs tels que la charte les promet au département, devaient nécessairement modifier dans sa source le système de centralisation dont je reconnais avec vous tous les avantages, sans me dissimuler non plus quelques-uns de ses inconvéniens; et ne pouvant songer à modifier notre Charte, ni à lui ôter le caractère de franchise et de vérité qu'elle tient de son origine et de l'auguste sanction qu'elle a reçue, je l'ai appliquée de mon mieux à notre ordre social et à notre époque.

Que je signale d'abord cette erreur fondamentale qui, depuis la révolution de juillet, semble se présenter constamment devant toutes les dispositions que les pouvoirs législatifs s'efforcent de convertir en lois, comme conséquences de la Charte et des institutions sur lesquelles la royauté de juillet est établie, et qui est précisément de nature à s'opposer le plus violemment à la réalisation de ces conséquences.

Tout est changé dans notre constitution monarchique depuis que nous avons changé de principe gouvernemen-

tal, depuis qu'elle procède de la souveraineté nationale, au lieu de procéder du droit divin. Ce n'est pas seulement notre royauté qui est élue ou qui participe de l'élection; ce sont aussi toutes les autorités qui émanent d'elle, en ce sens que le pouvoir primitivement élu les nomme et les envoie se placer constamment en présence d'autres pouvoirs successivement élus, dont le contrôle et l'opposition se font toujours sentir des ministres aux autorités les plus subalternes, et remontent souvent de celles-ci jusqu'aux ministres. Nous n'avons plus enfin un principe ennemi à combattre, mais un principe national à conserver. C'est le droit d'élection qui a fait chez nous une royauté héréditaire inviolable, et l'a investie du pouvoir exécutif; c'est le droit d'élection qui a créé une Chambre des Députés, et limité les catégories dans lesquelles la Chambre des Pairs doit être choisie; c'est le droit d'élection qui produit à-la-fois ou va produire les assemblées de contrôle secondaires que nous appelons conseils municipaux, conseils d'arrondissement, conseils de département; c'est le droit d'élection qui aura créé, à côté de chaque organe du pouvoir exécutif, un pouvoir d'examen et de contrôle.

Il n'est donc plus permis de se défier au même degré et de la même manière, des pouvoirs qui émanent d'une même source, qui marchent au même but, et qui ne procèdent plus, ni les uns ni les autres, d'un principe ennemi. Il y a tout au moins autant d'intérêt national à fortifier la royauté et les pouvoirs commis par la nation, dans des positions diverses, au gouvernement de la chose publique, qu'à les embarrasser et à les affaiblir, en leur suscitant d'autres obstacles que ceux qui doivent être constamment opposés à l'arbitraire et à l'incapacité.

Ainsi donc, considérer les conseils municipaux, les con-

seils d'arrondissement, les conseils de département, à l'égard de maires, des préfets et des sous-préfets; considérer la chambre des pairs et la chambre des députés, à l'égard de la royauté et de son gouvernement; la presse elle-même et l'opinion, à l'égard de tous les pouvoirs; comme il fallait les considérer lorsque les maires et les conseils municipaux, les conseils départementaux et les préfets, les ministres et les chambres, la royauté et tous les pouvoirs émanaient de la même source et se résumaient en une seule volonté, est une erreur capitale, funeste, avec laquelle nous n'organiserons jamais le gouvernement de juillet, parce que nous commencerons toujours par ne pas le comprendre, ou que nous ne verrons jamais qu'un côté des questions qu'il soulève.

C'est de ce faux point de vue, en effet, que découleront des pouvoirs de contrôle et d'examen, c'est-à-dire des pouvoirs formidables procédant de l'élection immédiate, et retrempés chaque jour dans la source d'où ils émanent, en même tems que des autorités déléguées par la royauté élue, dont la mission est, comme la sienne, de garantir aux citoyens la jouissance de tous leurs droits, de travailler incessamment à leur bien-être, d'assurer leur repos, de protéger leurs intérêts, d'imprimer une forte et utile impulsion à tous les ressorts de la prospérité publique, et qui cependant seront toujours considérés avec défiance, traités avec parcimonie, entravés dans tous leurs mouvemens, qui n'auront pas même la liberté de se défendre des imputations dont ils seront l'objet, de combattre des obstacles dont on sèmera leur chemin, avec tout ce qu'ils pourront trouver en eux de ressources contre des pouvoirs irresponsables, quelquefois mal instruits, souvent prévenus, et qui sont à-la-fois, contre lui, juges et parties.

Si l'on veut pourtant la sincérité de la discussion, pour que la vérité en jaillisse, laissez aux deux pouvoirs, d'exécution et de contrôle, la faculté de s'éclairer mutuellement jusqu'au bout. Il n'est plus vrai, ni en fait ni en considération théorique, que les pouvoirs d'examen et de contrôle, quand ils ne dépendent pas de l'autorité, quand ils procèdent surtout de l'élection, soient conduits à des ménagemens envers les délégués du pouvoir exécutif. C'est tout le contraire qui est vrai aujourd'hui; parce qu'en effet, au point où en sont les choses, l'abus de l'autorité est impossible, ou ne peut être qu'une exception rare et passagère; et que cet abus, quand il existe, n'eût-il sa source que dans l'erreur, est saisi pourtant comme une bonne fortune, qui aide à faire preuve d'indépendance et à mériter de la popularité.

C'est à cette même erreur, messieurs, qu'il faut attribuer l'aveuglement avec lequel, dans presque toutes les mesures d'organisation, on détruit, d'une part, ou on affaiblit l'autorité, envers laquelle, d'autre part, les exigences n'ont pas de bornes; et qu'on ne sait pas se servir de l'élément organisateur que produit l'élection elle-même, quelque large qu'en soit la base, quand on l'emploie à reconstituer l'intérêt général et à l'opposer aux intérêts des petites agglomérations.

C'est à cette erreur funeste aussi qu'est due cette disposition récemment adoptée par la chambre des députés, qui éloignerait les préfets du conseil-général au moment de la délibération, c'est-à-dire au moment où leur présence y devient plus nécessaire, au moment où, suivant les explications très-clairement données, MM. les membres du conseil-général se croyant suffisamment instruits, commenceront à émettre leur opinion *et à motiver* leur vote.

C'est-à-dire que, jusque-là, le préfet se sera sans doute contenté d'énoncer ses propositions, et de les appuyer par des considérations plus ou moins puissantes. Jusque-là aussi on l'aura très-complaisamment entendu, sans doute, mais on n'aura pu aussi ne lui rien opposer, ne lui présenter aucune objection. Telle sera du moins la faculté des membres du conseil, tandis que la faculté du préfet se bornera à parler à son aise, plus ou moins long-tems, sans être contredit.

Je ne le dissimule pas d'ailleurs, après m'être trouvé trois fois déjà dans deux départemens, en présence de chacun de leurs conseils-généraux, formés sous les inspirations de la révolution de juillet, et tout aussi indépendans, en conséquence, que pourront l'être à l'avenir les conseils les plus librement élus, j'ai trop apprécié les témoignages, si honorables pour moi, d'assentiment et de confiance qui ont été le résultat d'une discussion loyale et complète jusqu'au bout; j'ajoute d'avance trop de prix à de semblables titres obtenus de la même manière devant les conseils que de libres élections auront produits, pour ne pas me sentir blessé d'une proposition qui ne serait pas moins offensante pour les mandataires du peuple, dont elle supposerait la faiblesse, que pour les dépositaires de l'autorité qu'elle frapperait de suspicion.

Singulière assimilation que celle sur laquelle la chambre s'est prononcée, en faveur de la nullité possible de toute discussion, et par conséquent aussi de tout examen sincère, de toute résolution éclairée. « Ce sera comme dans les tribunaux, a dit M. de Schonen. Quand le tribunal se croit suffisamment instruit, il dit : La cause est entendue, le tribunal va en délibérer, et le ministère public se retire. »

. Mais ici, le ministère public, c'est l'accusateur, et dans le système de la chambre des députés, le préfet, c'est l'accusé.

Devant un tribunal, le ministère public accuse et l'accusé se défend. La défense est aussi libre que l'accusation. De part et d'autre toutes les vérités peuvent se dire : le jugement est enfin prononcé en toute connaissance de cause.

Mais dans les conseils-généraux de département, l'autorité déléguée de la royauté élue, et chargée en son nom de l'administration de tout un département, comparaîtra devant le conseil qui doit juger ses comptes et apprécier ses propositions, sans pouvoir défendre les uns, sans pouvoir faire triompher les autres : il se retirera quand on commencera à le combattre !

En vérité, je ne sais quel serait le rôle le plus humiliant, ou celui du fonctionnaire qui devrait se retirer au moment du combat, ou celui des conseillers qui commenceraient à l'accuser et à l'attaquer quand il se serait retiré.

Si l'on veut des hommes capables d'ailleurs à la tête des administrations départementales, ce n'est pas le moyen de les juger que de ne pas les admettre à une franche et complète discussion.

Je garantis d'abord que de telles épreuves seront décisives, si l'administrateur est appelé jusqu'au bout à entendre toutes les objections et à répondre à toutes, jusques et y compris celles qui doivent précéder un vote définitif ; tandis que d'autres influences que celles de la véritable capacité l'emporteront autrement, ne fût-ce que celle des égards que les hommes d'honneur sont toujours disposés à avoir pour la partie la plus faible, dans une lutte inégale.

Je le répète, tout ce qu'on a fait depuis la révolution de juillet en législation, l'a été avec la préoccupation constante des pouvoirs exécutifs et des fonctionnaires de l'empire ou de la restauration. On a complétement méconnu d'une part le caractère national qu'imprimait à l'autorité des nouveaux fonctionnaires la source d'où cette autorité émane, et on n'a pas aperçu davantage, de l'autre, tout ce qu'on pouvait obtenir d'élémens de force et d'unité du principe électif, en le faisant intervenir largement et avec confiance pour constituer l'intérêt général.

Telles sont les considérations qu'il me semble convenable de présenter pour dégager la discussion de tout ce qui peut l'embarrasser inutilement ou lui donner une direction fausse et mensongère.

Que la lutte soit franche de part et d'autre; que l'exécution et le contrôle puissent avec une égale estime l'un de l'autre discuter et s'éclairer dans un but commun d'utilité publique, car il faut le répéter encore, le point de départ et le but sont les mêmes désormais. C'était tout le contraire autrefois.

Que cet examen et ce contrôle dans tous leurs rouages secondaires, ou daus leur action séparée ou simultanée, se manifestent par des institutions en harmonie avec leurs rouages principaux. Cessons d'employer nos efforts à entraver, à affaiblir l'autorité à laquelle nous demandons des résultats que son influence ou sa force peuvent seules produire. Cessons aussi de les employer à éluder ou à restreindre l'élément électif devenu le principe obligé de notre constitution sociale, et sachons en obtenir au contraire, en le laissant agir largement, l'action modératrice de sa propre force.

Tel est le problème que me semblerait naturellement

résoudre la législation d'organisation et d'attribution des conseils départementaux, par les dispositions simples et déductives qu'il me reste à exposer, et auxquelles je ne puis me résoudre a trouver aucun mérite tant elles me paraissent toutes ressortir d'elles-mêmes de notre pacte fondamental.

Soit que l'on considère les conseils-généraux des départemens comme chargés de répartir entre les arrondissemens les contributions générales que ceux-ci répartissent ensuite entre les communes, soit qu'on les considère comme votant eux-mêmes des impôts que les communes supportent pour l'entretien de leurs hospices, de leurs prisons, de leurs enfans abandonnés, de leurs écoles, de leurs chemins; ces conseils sont toujours, comme l'a dit le savant rapporteur M. Gillon, la *grande commune départementale;* ils sont, à l'égard des communes, ce que sont les chambres à l'égard des départemens, en ce qui touche leurs intérêts matériels seulement. Il y a confusion et concours d'attributions dans les chambres. Elles s'occupent à-la-fois des droits politiques de chaque Français et de sa participation aux charges publiques; cette confusion n'existe pas pour les conseils-généraux, et il importe de ne pas la créer.

C'est là ce que l'on veut surtout et ce que l'on doit vouloir en instituant les conseils-généraux de départemens.

Qu'on ne fasse donc pas procéder les deux pouvoirs de la même source élective.

Que l'une procède des individus;

Que l'autre procède des communes;

Et par cela seul vous aurez bien plus profondément séparé le caractère des deux institutions que vous n'y parviendrez jamais en introduisant à cet égard la disposi-

tion la plus formelle dans les conditions organiques d'une institution dont l'origine et les élémens reproductifs combattraient sans cesse la disposition qui leur aurait été opposée.

Qu'on n'oublie pas d'ailleurs que l'institution des conseils-généraux doit avoir essentiellement pour but de reconstituer l'intérêt général du département en présence de la commune, et par les communes elles-mêmes, afin de les soustraire ainsi à l'intérêt étroit et souvent égoïste de la simple municipalité; et que cette institution doit être aussi une garantie contre la décentralisation par les communes et par les départemens eux-mêmes, tout en modifiant la centralisation actuelle autant que l'élément électif le réclame et que peuvent le permettre les intérêts du pays. (1)

On dira donc, en tête de la loi des attributions, que les conseils-généraux procèdent des communes et délibèrent, soit en premier ressort, soit en révision sur ceux de leurs intérêts dont elles ne restent pas exclusivement arbitres.

Les conseils d'arrondissement, qui en procèdent également, délibèrent aussi, sauf recours du préfet au conseil-général, sur ceux de ces intérêts qui touchent plus spécialement l'arrondissement et qui sont définis par la loi.

Les conseils-généraux n'ont d'autre mission que de répartir les charges publiques entre les communes par l'intermédiaire du conseil d'arrondissement, et de délibérer après le conseil d'arrondissement sur toutes les charges et

(1) Je ne touche évidemment ici qu'aux sommités des questions; toutes les dispositions secondaires, tous les détails d'exécution restent à stipuler.

dépenses qui intéressent plusieurs communes ou tout le département.

La loi limite la quotité des contributions en argent et en prestations que le conseil-général et les conseils d'arrondissement peuvent imposer aux communes; fonds commun, par conséquent, pour chaque arrondissement et pour le département.

Les membres des conseils d'arrondissement et des conseils-généraux de département sont nommés en conséquence, ainsi qu'il sera dit dans la loi d'organisation de ces conseils, par les conseils municipaux de toutes les communes et par les électeurs communaux de droit, compris dans la liste générale du juri, pourvu qu'ils paient une contribution directe quelconque dans le canton ou l'arrondissement où se fera l'élection.

C'est le cas de faire apercevoir ici l'analogie, et non pas l'assimilation, qui existe entre les pouvoirs législatifs et les conseils-généraux. Les uns et les autres auront à imposer leurs propres mandats, et se trouveront revêtus pour cela de toute l'autorité morale que donne le mandat.

C'est ainsi que le gouvernement représentatif a résolu les problèmes de fortes contributions supportées avec confiance et payées avec empressement, dans le seul intérêt de la chose publique. On va voir d'ailleurs dans quelles limites s'exercent ces facultés.

Quant aux autres attributions des conseils-généraux, comme nous l'avons indiqué, elles sont naturellement déterminées par les divers intérêts communaux qui sont d'intérêt départemental et qui se trouvent en ce moment dans le cercle des attributions des communes, du préfet ou du gouvernement. (1)

(1) Les communes auraient toujours la faculté de disposer de leur revenu proprement dit: sauf les rectifications à leur budget pronon-

Les conseils d'arrondissement auraient à se prononcer en premier ressort sur tout ce qui concerne les cantons et communes de leur circonscription; ils voteraient les impôts nécessaires *dans les limites fixées par la loi.*

Ce serait eux qui détermineraient les quotités d'impôts en argent pour le fonds commun de l'arrondissement, et en prestations pour les travaux de chaque commune, suivant le mode que j'ai indiqué, et déjà employé dans le département qui m'est confié, pour les routes arrondissementales que j'y ai entreprises, et qui régleraient le travail des prestations de diverses natures.

Quelques attributions seulement, par leur généralité, seraient du domaine exclusif du conseil-général.

Le sous-préfet pourrait faire représenter par le préfet, au conseil-général, les propositions qu'il n'aurait pu faire admettre par le conseil d'arrondissement, ou y appeler des décisions de ce conseil qui lui paraîtraient contraires à l'intérêt, bien entendu, de l'arrondissement. Le préfet coordonnerait ainsi dans un système d'utilité générale les décisions de tous les arrondissemens.

Le préfet pourrait exercer le même recours auprès du gouvernement du roi, en ce qui toucherait les décisions du conseil-général.

Les délibérations enfin de tous les conseils ne seraient exécutoires qu'après l'approbation du ministre, qui pourrait leur substituer, sous sa responsabilité, sa propre décision ou les propositions du préfet.

cées par le conseil d'arrondissement, ou par le conseil-général, sur la demande du préfet ou du sous-préfet; mais elles satisferaient sur les fonds libres, ou par prestation en nature, ou par contribution extraordinaire, à toutes les dépenses classées comme étant d'intérêt arrondissemental ou départemental.

Je réponds sans différer à l'objection que soulèvent ces dernières dispositions.

C'est tout laisser encore à la disposition des ministres, c'est reconstituer plus puissante que jamais la centralisation, dira-t-on.

Je ne le pense pas. Un ministre n'annulera pas, sans les plus fortes considérations, des décisions de conseils aussi importans et investis d'une si grande autorité morale. On pourrait d'ailleurs substituer le conseil des ministres au ministre du commerce ou de l'intérieur.

Et qu'on le remarque bien, en effet, c'est bien d'une annulation, d'une cassation d'arrêt, en tout cas, qu'il s'agirait, et non pas d'un simple refus d'approbation.

Je ne vois d'ailleurs aucun corps de l'état, ni assez élevé ni assez indépendant, qui pourrait, en pareil cas, prononcer avec toute l'autorité et toute l'activité voulues, pour ne pas entraver la marche de l'administration.

Il y aurait confusion de pouvoirs à recourir directement aux chambres, d'un ou d'autre côté. Il y aurait insuffisance de garanties dans le recours au conseil-d'état; mais les ministres sont responsables devant les chambres; ils dépendent d'elles, en quelque sorte, car ils n'existent que par la majorité qu'ils y trouvent. Or, cette majorité s'acquiert ou se perd par suite d'actes qu'elle approuve ou qu'elle blâme.

J'admettrais donc le droit de pétition aux chambres, *mais de pétition seulement*, de la part des conseils d'arrondissement et des conseils-généraux, à l'égard des décisions ministérielles sur leur délibération.

Les ministres se récrieront beaucoup probablement contre cette dernière disposition, qui porterait, diront-ils, *l'administration dans les chambres*; mais les esprits tou-

jours en défiance du pouvoir se sont déjà bien plus récriés, sans doute, contre la faculté que je propose de donner aux ministres d'annuler les délibérations des conseils.

C'est du balancement de ces deux influences, opposées pourtant, que doit naître la meilleure combinaison possible entre l'unité et la rapidité d'action, d'une part, le contrôle et l'opposition, de l'autre. Il n'y a de juge définitif d'ailleurs, dans notre système de gouvernement, que les majorités législatives.

Ces attributions une fois définies, rien de plus simple que l'organisation du conseil.

Elle aura lieu par les communes.

Tous les conseillers municipaux seront électeurs de droit, comme représentant la commune à laquelle ils appartiennent, et, à ce titre, ils éliront directement ; car c'est la commune qui élit et qui se fait représenter : ce ne sont pas les individus dont toutes les communes se composent.

Tous les inscrits sur la liste du juri se réuniront aux conseillers municipaux ; mais à titre d'électeurs communaux de droit, pourvu qu'ils paient une contribution directe quelconque ou déterminée dans le canton ou l'arrondissement où se fera l'élection. Ils viendront fortifier la commune, au moment où elle accomplira l'un des actes les plus importans aux intérêts de la communauté.

Les conseils d'arrondissement seront formés par les élus des communes réunis au chef-lieu de canton.

Chaque canton élira son représentant ou ses représentans, dont le nombre sera fixé en raison de sa population ; mais chaque canton aura au moins un représentant au conseil d'arrondissement.

Les élections des membres du conseil-général auront lieu par les mêmes électeurs au chef-lieu d'arrondissement.

Les membres de ce conseil seront répartis entre les divers arrondissemens, en raison de la population de chaque arrondissement, et leur nombre total de vingt-cinq à trente-six, suivant la population du département.

Ce n'est pas sans doute la double élection qui aura lieu au chef-lieu de canton et au chef-lieu d'arrondissement, qui pourrait paraître trop occupante pour les électeurs. Ces élections n'auront lieu qu'à d'assez longs intervalles. Celles du chef-lieu de canton ne peuvent être considérées comme une perte de tems; celles du chef-lieu d'arrondissement auront trop d'importance pour qu'on y manque. Il s'agira de faire prévaloir autant que possible en appel, ou de ne pas laisser s'annuler, du moins, l'influence qu'on se sera efforcé de créer en premier ressort.

J'ai déja répondu à l'objection tirée de la supposition que l'intervention des conseillers municipaux pourrait être considérée comme une élection à deux degrés. Il y a évidemment élection directe de la commune constituée.

Les conseils municipaux ne sont d'ailleurs qu'une classe d'électeurs reconnus d'avance par la loi, et figurant sur la liste générale des électeurs à un titre qui leur est particulier, et qui peut bien être mis en balance avec celui des différens citoyens et fonctionnaires qui, à d'autres titres aussi, ont été admis dans la deuxième partie de la liste du juri, et, de la liste du juri, dans celle des électeurs communaux.

Quant à l'objection suscitée par la composition actuelle de ces conseils, j'ai développé longuement, dans mon rapport au conseil-général de 1832, les motifs d'après les-

quels il me paraissait qu'on s'était fort exagéré les inconvéniens de cette première épreuve de la loi municipale. On peut en juger aujourd'hui par l'épreuve qu'on a faite de tous ces conseils, par les modifications qu'ils subissent presque tous successivement, par l'indication qui résulte de toutes les réélections partielles.

Le moment n'est pas éloigné peut-être où une toute autre influence que celle dont on regrette qu'ils aient principalement subi l'action, pourrait à son tour, agir trop fortement sur la composition de ces conseils dans un grand nombre de communes rurales, et c'est ce qui doit faire désirer, dans un autre sens, que les inscrits sur la liste du juri, comme électeurs communaux de droit, viennent modifier cet élément électif lorsqu'il sera appelé à constituer l'intérêt général du département. Qu'on s'en rapporte d'ailleurs à l'instinct des communes pour choisir les hommes les plus capables, par leurs talens et leur position sociale, de défendre leurs intérêts. Elles verront bien qu'il ne s'agit pas ici de droit politique, mais de leur bourse; elles s'en occuperont comme le plus petit propriétaire s'occupe du choix d'un avocat, lorsqu'il a à défendre ses intérêts devant les tribunaux.

Il n'y a pas d'objection d'ailleurs pour les élémens électoraux dont on a proposé jusqu'ici de se servir dans les villes. Les propositions les plus restreintes à cet égard seraient bien plus susceptibles que les élémens électoraux des populations rurales, telles que je les propose, de produire des résultats inquiétans. Sous beaucoup de rapports l'intervention des conseils municipaux des communes rurales dans les élections du chef-lieu d'arrondissement, modifieront tout aussi utilement les élémens électoraux

appartenant en propre au chef-lieu, que ceux-ci pourraient modifier à leur tour les élemens électoraux des populations rurales.

Qu'on se persuade bien d'ailleurs que ces conseillers municipaux des populations rurales seront bien plutôt enclins à subir l'influence de leur maire, qu'on ne saurait supposer systématiquement contraire à l'autorité supérieure du département, que celles des électeurs de la ville qu'ils sont habitués à considérer comme ayant des intérêts opposés aux leurs.

C'est par le concours ou le balancement plutôt des intérêts divers qu'on arrive le plus souvent à constituer avec vérité l'intérêt général. La combinaison que je propose est féconde en résultats sous ce rapport. Qu'on l'examine bien; elle offre peut-être le seul moyen efficace de combattre les inconvéniens de l'élection par l'élection ellemême. Il me semble d'ailleurs que c'est toujours ainsi que doivent être traités les embarras ou les obstacles qui suivent les meilleures choses ou que suscite la nécessité.

Le cens d'éligibilité enfin qui devrait se composer en partie, dans tous les cas, d'une portion des contributions payées dans la circonscription représentée, est une modification du principe de la représentation de tous les intérêts, qui permet toujours d'en limiter l'action et d'en atténuer les inconvéniens, ou de n'en laisser subsister que les avantages.

Il résulterait, ce me semble, de cette combinaison une base large et rationnelle de l'élément électif appliquée aux élections des conseils d'arrondissement et de département.

Cinq cent mille électeurs au moins concourraient à ces élections.

Plus de trois cent mille seraient fournis exclusivement

par la propriété ; quinze à vingt mille au plus par les patentes seulement ; cent mille environ par le concours de la patente et de la propriété. Les campagnes et l'intérêt de localité auraient un peu plus d'influence dans la composition du conseil d'arrondissement ; l'intérêt général et les populations urbaines, dans celle des conseils-généraux.

Ce serait être conséquent à la révolution de juillet.

Ce serait toujours placer essentiellement l'autorité morale et l'exercice des droits politiques, dans cette classe de propriétaires que la révolution de 89 a fait arriver à la place d'un aussi grand nombre de prolétaires attachés à la glèbe sous l'ancien régime, et dans cette autre classe industrieuse et éclairée, qui a réclamé à juste titre, par le droit du talent ou du travail, sa part de cette suprématie politique que l'histoire de tous les peuples nous fait voir appartenant toujours à l'intelligence, c'est-à-dire aux classes de citoyens qui apportent en tribut au gouvernement de la chose publique le plus fort contingent de lumières.

A ces conditions, sans doute, on voudrait bien permettre que les sous-préfets et les préfets fussent admis, dans ces différens conseils, à défendre leurs comptes et à soutenir leurs propositions, jusqu'à la délibération et au vote inclusivement. Ce n'est ni la dignité des conseils ni celle des délégués de l'autorité royale qui en souffrirait.

Si je ne me trompe, monsieur et cher collègue, tout se coordonne et s'harmonise dans ce système de manière à concilier l'unité et l'activité de l'action administrative avec la puissance et les avantages de l'examen, du contrôle et de la décentralisation utile ; de manière à réserver à l'autorité royale d'une monarchie constitutionnelle tout l'ascendant que doit lui donner, sur la marche des affaires publiques, le choix de ses ministres et l'exercice de toutes

ses prérogatives ; de manière aussi à placer l'administration d'une royauté élue et d'un gouvernement national, dans cette position élevée et respectable :

Qui lui laisse la liberté d'action nécessaire pour appliquer toutes ses facultés au bien public ;

Qui lui donne toute l'influence qu'une puissante et utile administration doit justement acquérir à celui qui la dirige,

Et qui est accessible cependant à toute action de concours, d'examen, de contrôle et d'opposition, propre à l'aider à faire le bien et à l'empêcher de mal faire.

Je verrais avec plaisir, monsieur et cher collègue, que de telles vues vous parussent susceptibles d'application ; ce serait un bien puissant motif pour m'y attacher davantage.

Recevez, monsieur et cher collègue, l'assurance de ma considération la plus distinguée,

Le Préfet de la Charente,

LARRÉGUY.

REVUE BRITANNIQUE.



DE L'ÉCOLE SHAKSPEARIENNE

ET DE

JAMES SHIRLEY, SON DERNIER ÉLÈVE.

L'histoire littéraire n'est point faite. Époques, caractères, influences diverses n'ont pas été étudiés suffisamment. On ne s'est occupé que de certains monumens, de certaines phases, pendant lesquelles l'esprit humain a donné des fruits que l'on juge, peut-être à tort, plus féconds et plus savoureux : comme si l'activité morale de l'homme n'était pas toujours la même, et comme s'il suffisait, pour donner une idée topographique du globe, d'en décrire avec soin les points les plus saillans.

Le siècle de Louis XIV, celui d'Auguste et celui de Périclès ont seuls attiré plus d'attention, et fourni au monde plus de commentaires que les points de l'histoire politique les plus épineux. Le plus mince écrivain contem-

porain de Racine, Benserade et Boursault, par exemple, ont été analysés par La Harpe et commentés avec une subtilité minutieuse dont Homère et Virgile pourraient être fiers. Mais dans la longue chaîne des tems, vous chercheriez en vain une page, un peuple, une date qui n'aient pas leur littérature, c'est-à-dire leur mouvement spécialement intellectuel. Que de lacunes cependant, quels immenses vides à combler ! Sait-on ce qu'ont produit de beau, en philosophie et en poésie, les Arabes de Grenade et de Cordoue ? Si l'on a déchiffré quelques traces éparses de la langue celtique, peut-on se vanter de la connaître ? Les origines mêmes des littératures modernes nous échappent. Le moyen-âge tout entier ; l'Espagne et le Portugal ; la Hongrie, l'Illyrie, sans parler des pays orientaux que nous explorons si légérement, demandent une investigation approfondie. Dans tous ces lieux, le génie de l'homme a laissé de puisssantes et magiques preuves de sa force. Ce qu'il aurait été surtout utile et excellent de considérer, c'est l'influence d'un tems sur un autre, d'un pays sur un autre, sous le rapport intellectuel : c'est la marche tortueuse de ce fleuve que grossissent dans son cours mille ruisseaux et qui, changeant de couleur, de nom, de largeur, de profendeur et de lit, semble appartenir tour-à-tour à vingt régions différentes. Ainsi l'Inde, tout armée de ses connaissances brahmaniques, pèse sur l'Égypte, qui, à son tour, devient l'institutrice et comme la directrice de la Grèce : et la Grèce plus tard, non-seulment est la mère de toute la civilisation romaine, mais celle de la civilisation française, espagnole, italienne, depuis dix-huit cents ans.

Sans doute il y a des points d'arrêt et comme des phases dans ces annales : mais ne voit-on pas qu'elles seront toujours incomplètes tant que leurs lacunes ne seront pas

remplies et que l'on ne s'occupera pas de présenter à l'observation toute la série de faits qui compose cette histoire? On a même reconnu, depuis quelque tems, que souvent les époques négligées offraient plus d'intérêt véritable que celles dont on s'est occupé avec le plus d'obstination et de persévérance.

Telle est l'époque d'Élisabeth auprès de laquelle l'époque de la reine Anne si vantée par tous les écrivains du dix-huitième siècle, n'est absolument rien. Sous la reine Anne, le goût abonde, tout est sacrifié à la forme. On polit les vers, on lime la phrase, on arrondit la période, tout est élégant. Mais où se trouve la supériorité? Dans cette époque littéraire, pendant laquelle règne Shakspeare. Alors l'impulsion la plus énergique est communiquée à toutes les branches de l'art; alors la création et non l'imitation devient le plaisir, le devoir, le bonheur de l'artiste. Autour de Shakspeare et au-dessous de lui, une foule de talens inférieurs viennent se ranger, qui, tous obéissant à sa puissance, tous dignes de remarque, tous propageant à leur tour le mouvement qu'ils reçoivent, forment comme une longue chaîne électrique. Cette série commence à Shakspeare et s'arrête à Shirley. Dans le cours de cet article, nous nous occuperons plus spécialement de ce dernier, parce qu'il nous semble curieux d'observer comment va, s'éteignant et s'affaiblissant pour disparaître bientôt, une clarté vive qui a embrassé tout un siècle et qui s'efface d'elle-même à l'approche d'une ère nouvelle.

James Shirley, écrivain dramatique aujourd'hui peu connu, mais d'une fécondité extraordinaire, et qui a joui d'une brillante réputation dans son tems, peut être considéré comme le dernier rejeton de cette souche vigoureuse qui couvrit de rameaux dramatiques le règne si dramatique en lui-même d'Élisabeth. Ce fut lui qui, le dernier,

alluma son flambeau à ce phare éclatant allumé par Shakspeare. Avec lui s'éteint l'école de ce grand homme. Malgré son mérite, il est obscur aujourd'hui, et son nom resterait enseveli dans les catacombes littéraires, si l'un de ces savans, dont l'érudition n'est pas le seul mérite, M. Dyce, ne s'était avisé récemment de donner au public une édition complète des œuvres de James Shirley.

C'est un des beaux phénomènes de la littérature moderne que le théâtre anglais au seizième siècle ; il se résume dans un grand nom qui lui sert de symbole, celui de Shakspeare. Mais ce que l'on ignore en général, c'est que Shakspeare lui-même fut le résultat et le couronnement, pour ainsi dire, d'un vaste mouvement littéraire qui prend sa source cinquante ans avant lui et qui meurt cinquante ans après lui. Dans la naïveté de son génie, il ne prétendait rien diriger ; il ne voulait donner l'impulsion à rien ; il marchait seul, livrant ses œuvres au public qui les jugeait, et comme on ne l'ignore pas, fort insouciant de sa gloire. Tous les génies spontanés ont agi de cette manière ; les hommes de talent qui ont voulu produire de l'effet et remuer les masses ; ceux qui ont prétendu accomplir une révolution littéraire comme Ronsard en France, comme Schlegel en Allemagne, nous semblent d'une nature inférieure. Ces derniers obéissent moins à une idée intime, au besoin de reproduire et de mettre au-dehors la création qui les tourmente, qu'à une sorte d'activité ambitieuse et conquérante. Ils se rapprochent bien plus des chefs de secte que des véritables artistes, et leur bonheur se trouve moins dans l'amour de l'art en lui-même que dans la jouissance qu'ils trouvent à exercer un empire sur leurs semblables.

Tous les élémens dramatiques du seizième siècle se concentrèrent en Angleterre, où malgré la servitude des coutumes féodales, un ferment de liberté ne fut jamais étouffé

par aucune institution, par aucune tyrannie. Ce peuple, essentiellement maritime, avait au fond de ses mœurs quelque chose de sauvage et d'aventureux qui date des premiers tems de son histoire. En Italie, le goût classique enchaînait le théâtre à l'imitation des anciens. En France, les guerres religieuses absorbaient toutes les pensées. En Espagne, l'inquisition était reine. Dans la Grande-Bretagne, l'habitude du commerce et le goût des voyages lointains apprenaient aux hommes à étudier les hommes et à se complaire dans l'imitation fidèle des caractères vivans. Que cette représentation fût grossière, licencieuse, sanglante, peu importait : on se plaisait à ce tableau mobile ; on n'y cherchait rien autre chose qu'un amusement.

Les écrivains dramatiques antérieurs à Shakspeare ou ses contemporains sont plutôt les échos de leur époque que des talens individuellement remarquables. Tous ils se ressemblent : dialogue, caractères, tableaux, passages lyriques, situations tragiques ou bouffonnes, tout chez eux émane de l'époque et non des hommes ; ce théâtre est l'œuvre du siècle.

Cent ans s'étaient écoulés, et la statue de Shakspeare, brillante de gloire, semblait le seul monument du théâtre sous Élisabeth, lorsque M. Gifford et M. Lamb, deux esprits de nature fort diverse, feuilletèrent quelques-uns des ouvrages de ses contemporains, de ses prédécesseurs et de ceux qui marchèrent sur ses traces. La verve, la variété, la puissance, l'observation, la finesse, la hauteur de poésie qui se trouvent dans ces ouvrages les frappèrent d'étonnement. Ils essayèrent de ressusciter ces cadavres sans gloire et de leur rendre la vie littéraire ; l'entreprise n'était pas difficile. On était las de la froide symétrie de Pope et de la lourde critique de Samuel Jonhson. Tous ces vieux auteurs furent réimprimés, et les plus mauvais

d'entre eux trouvèrent des panégyristes. Les antiquaires et les philosophes s'en mêlèrent. Chacun de ces drames vermoulus donna naissance à des commentaires sans fin. On composa de nouvelles tragédies sur le modèle de ces tragédies du seizième siècle. Walter Scott leur emprunta des épigraphes et Byron des expressions hardies.

De nos jours seulement cet engouement s'est un peu calmé. Il s'est usé de lui-même, et sa propre violence l'a épuisé. L'édition des œuvres de Shirley, longue à préparer, parce que les nombreux ouvrages de cet auteur sont mutilés, perdus, ou épars, ou consignés dans des éditions très-incomplètes, vient de paraître au moment où le public, fatigué de tant d'admiration, commence à voir avec indifférence les chefs-d'œuvre qu'il a idolâtrés pendant dix années.

Shirley lui-même était né dans un mauvais tems; la représentation de ses ouvrages coïncidait avec les premiers mouvemens de la guerre civile en Angleterre. Quel homme de génie eût pu lutter contre de tels rivaux: Cromwell, Pym, Hampden! Shakspeare lui-même n'eût pu réussir à vaincre l'indifférence publique. Les anathèmes des puritains tombaient de tout leur poids sur le théâtre, et l'attention générale se portait vers de plus graves objets. Quelques partisans de la royauté, cavaliers indolens et insoucians, étaient les seuls qui attachassent quelque prix à la scène chancelante. On s'attendait à des péripéties bien plus intéressantes et bien plus tragiques que celles que le poète dramatique peut créer. Les caractères qui se développaient se coloraient de couleurs bien plus vives. Les incidens qui se succédaient avaient bien plus de force, d'originalité, de profondeur que ceux de la scène. Comment prêter l'oreille à des fictions, comment s'intéresser à des rêves en face d'une réalité si terrible! Le vrai théâtre c'é-

tait le parlement ; le vrai machiniste c'était le bourreau. Il n'y avait pas une seule chaire évangélique en Angleterre qui ne remuât plus de passions que l'on n'en voit dans tous les drames du monde. La religion avait perdu son intérêt sacré. La fougue des passions humaines se ruait tout échevelée dans les églises. La bouffonnerie, la satire, la sublimité, la folie, l'exaltation, la puérilité, le bel-esprit, la fureur sanguinaire, jouaient à-la-fois leurs rôles dans ces lieux consacrés au Seigneur. On palpitait de trop de craintes, on nourrissait une croyance assez forte et assez insensée, on était assez subtil et assez véhément à-la-fois pour ne donner d'attention qu'à des réalités qui faisaient frémir ; tout le reste semblait frivole.

La même chose était arrivée pendant la ligue en France ; les poètes que l'époque de Ronsard avait produits semblèrent se perdre, se fondre et périr au creuset des factions agitées et ardentes. Des Joachim, des Dubellay, des Passerat, des Jodelle et de leurs œuvres, il ne fut pas plus mention que s'ils n'eussent jamais existé. Passerat écrivit une partie de la satire *Ménippée ;* Montaigne, au fond de son castel, prépara ses *Essais,* qu'il eut bien soin de ne publier que dans un tems meilleur. Tout ce qui est œuvre d'art proprement dit fut absorbé par la grande œuvre, par la conflagration politique d'où devaient sortir le dix-septième siècle et le règne de Louis XIV. De telles époques, favorables peut-être à l'historien et à l'observateur philosophe, sont très-défavorables à l'auteur dramatique. Quand le monde n'est qu'un théâtre de mort, qui oserait élever ses petits treteaux au milieu d'une scène si vaste et si funèbre ? Qu'était-ce que l'*Ami des Lois* de M. Laya, quand la guillotine dénouait le drame de la république française ? Donnez-nous donc une scène de comédie qui vaille celle où Cromwell, signant la sentence de mort de Charles Ier,

barbouille d'encre en riant la figure de son camarade le régicide ? Malheur aux auteurs de drame qui naissent quand le drame court les rues !

Quand même Shirley eût été doué du génie dramatique le plus élevé et le plus puissant, il n'eût jamais lutté avec avantage contre tous les obstacles qui s'opposaient au développement de ce génie. Il était le dernier, comme nous l'avons dit, de la race poétique à laquelle il appartenait. Cette grande école était déjà épuisée. Cette famille presque héroïque, dont les noms même secondaires représentent les qualités intellectuelles les plus variées, allait achever sa carrière. Les circonstances étaient peu favorables au drame, et la pauvreté de l'auteur devait, en le forçant à une fécondité malheureuse, nuire encore à l'expansion de son talent.

Sa biographie est peu de chose; on ne connaît que les dates des principaux événemens de sa vie. Son portrait, placé à la tête de quelques anciennes éditions de ses ouvrages, n'est remarquable que par son extrême laideur et par une énorme verrue qui occupe toute sa joue gauche. Son existence errante, indigente et misérable, se traina des bancs du maître d'école aux coulisses du théâtre, et de là dans les églises, où il prêchait fort mal, dit-on. Il est malheureux toutefois qu'il n'ait pas écrit ses Mémoires ; c'eût été chose curieuse. Ce prêtre protestant qui, par attachement pour la royauté, embrassa la religion catholique, et qui, mêlé à toutes les débauches des cavaliers de Charles II, revenait se placer en chaire et prêcher la morale à ses ouailles ; ce pauvre homme, que la composition d'un drame nourrissait pendant une semaine tout au plus; cet habitant d'un faubourg de Londres, qui, après avoir endoctriné de petits enfans pour avoir du pain, composait ces belles stances sur la mort, dont la lecture fit pâlir

Cromwell; cet homme si dévoué à la cause royale, et que la royauté, après son triomphe, laissa languir de misère dans sa petite école, aurait eu bien des révélations à faire et de curieux renseignemens à nous donner. Mais ne nous plaignons pas si ces renseignemens nous manquent : les Mémoires de Milton, ceux de Cromwell et ceux de Cléveland nous manquent aussi, et l'histoire ne sera jamais complète que le jour où les hommes supérieurs sentiront de quelle importance il est que leur souvenirs, leurs pensées et leurs émotions ne périssent pas.

Les pièces de Shirley sont nombreuses; aucune d'entre elles ne peut être considérée comme parfaite. Il n'en est pas une seule où des passages de la plus grande beauté ne soient mêlés et comme perdus dans un océan d'extravagances, de non-sens, d'invraisemblances et de puérilités. Variété, versatilité, fécondité d'imagination, richesse de ressources, abondance de langage, souplesse de versification, il a tout cela. Jamais, il est vrai, la trace que laisse son talent n'est énergiquement profonde; ce n'est pas une émotion brûlante qu'il cause; ce ne sont pas les passions fortes qu'il ébranle; la facilité de l'invention et l'art de soutenir l'intérêt sont les caractères principaux de sa manière. Quant à la vraisemblance et à la régularité du plan, il ne s'en embarrasse pas. Pourvu que la curiosité du spectateur soit sur le qui vive, pourvu que son drame marche avec rapidité, il est satisfait. Il réunit un grand nombre de qualités secondaires, et l'assemblage de ces mérites, même inférieurs, constitue son originalité propre.

Tel est en général le sort des talens distingués qui viennent trop tard. Il ne leur reste plus qu'une sorte d'éclectisme poétique, une combinaison plus ou moins heureuse de facultés diverses. Ils mettent le pied dans un domaine qui a été exploré par mille mains et creusé dans toutes les

directions. Il y avait déjà cinquante années que l'histoire de tous les pays du monde se transformait en drames sur la scène anglaise; que tous les personnages de tous les tems s'y succédaient sans relâche, que la variété infinie des caractères et des incidens sociaux alimentait ce torrent de tragédies, de farces, d'intermèdes, dont le nombre dépasse toute croyance et insulte à toute probabilité.

Je ne parle pas de Shakspeare, qui par sa grandeur personnelle, reste en dehors de ce jugement et de cette analyse. Mais avant cet homme supérieur, il y avait Marlowe, espèce de Rotrou barbare, poète dont les vers puissans (comme disaient ses contemporains) semblent rappeler Lucain et faire pressentir Corneille; écrivain peu dramatique, mais doué d'un véritable génie.

Du tems même de Shakspeare, vivait John Marston, l'Arétin de l'Angleterre, cynique effréné, dont chaque tirade est une morsure envenimée, dont la misanthropie amère et qui n'a jamais été surpassée, semble vaciller entre la dernière véhémence de l'invective et l'épigramme folle de Beaumarchais. Ford, admirable dans les scènes pathétiques, avait fait dire à la passion humaine son dernier mot et fatigué la scène de toutes les tortures morales que l'homme peut ressentir. Webster, l'Espagnolet de l'ancien drame, exagérant comme ce peintre le principe de terreur dans lequel son génie paraissait se complaire, avait nui à l'effet de ses drames à force d'outrer cet effet même. Middleton et Rowley avaient retracé avec une facilité bourgeoise et souvent avec un pathétique vrai, les scènes intimes de la vie anglaise à cette époque.

Si le grand nombre de défauts que l'on rencontre chez ces auteurs les fait reléguer dans une sphère inférieure, on ne peut disconvenir cependant que les traces de leur puissance intellectuelle ne soient nombreuses et brillantes. Depuis la

mort de Sheridan, aucun des auteurs dramatiques de l'Angleterre n'a rien produit qui approche des œuvres jetées au hasard par le plus faible des écrivains que j'ai nommés. Eh bien! entre eux et Shakspeare se trouve encore une classe intermédiaire qui les dépasse singulièrement et qui n'est inférieure qu'à ce dernier. Ainsi, Ben Johnson, qui ne connaissait nullement l'art de faire vivre la passion humaine, et que l'on peut trouver froid et compassé, Ben Johnson est de tous les écrivains connus celui qui a le plus curieusement approfondi et présenté sous toutes ses faces un caractère d'homme. Bizarreries, nuances subtiles et délicates, il n'a rien oublié. Son besoin scrupuleux de tout reproduire ressemble à celui du peintre Holbein et de quelques artistes minutieux du même ordre. Ses œuvres nombreuses offrent la collection presque complète de tous les personnages que l'Angleterre, sous Élisabeth, présente à l'observateur.

Presque sur la même ligne que lui se trouve Massinger, poète singulier qui ne vous intéresse que pour des êtres repoussans, et qui cependant a une moralité forte, une mâle et grandiose éloquence; n'attendez de Massinger rien qui ressemble à de la grâce, à de la flexibilité, à de la douceur; les attributs de l'esprit féminin lui sont inconnus ou antipathiques. Il suivra jusque dans ses derniers résultats les ravages d'une passion forte et d'une volonté puissante. C'est un peintre sombre et ardent, qui semble réunir quelques-unes des qualités distinctives de Johnson pour l'observation, et de Webster pour la terreur.

Ensuite viennent, pour clore cette liste si étonnante et si nombreuse, Beaumont et Fletcher, étranges jumeaux poétiques, dont le génie se confondit et se mêla si bien que les pièces qu'ils composèrent de concert semblent appartenir à un seul homme, et que celles que chacun d'eux

a écrites à part ne portent aucun cachet spécialement reconnaissable. Ces écrivains sont plus ornés, ils ont plus de luxe et se permettent plus de licence que leurs prédécesseurs ; leur poésie est à la poésie de Shakspeare ce que la régence fut au siècle de Louis XIV. Il y a dans leur style des paillettes, de l'éclat sans pudeur, de la verve sans arrêt, mille beautés souvent déplacées, une richesse pour ainsi dire libertine, une effervescence plutôt sensuelle que sensible ou poétique ; comme Shirley ils sont grands par leur variété, mais ils n'ont pas approfondi de caractères ; mais les situations, ils les esquissent seulement.

Brûlé du double besoin de jouir et de connaître, Marlowe, qui fut assassiné dans une querelle de mauvais lieu, n'a peint dans ses drames que l'excès et le dernier paroxisme des passions, que l'amour de la gloire ou le désir effréné du savoir. Aussi était-il éminemment propre à composer ce *Faustus* dont le héros veut dévorer toutes les jouissances et se plonger dans l'abîme du savoir et du plaisir. En dépit de la pièce de Goëthe et de la difficulté qu'il y a toujours à soutenir la lutte contre un homme de génie, né dans un tems très-éclairé, le *Faustus* de Marlowe restera comme un monument. Tout ce qu'il y avait de désirs impétueux dans l'ame de l'auteur ; appétits sensuels, avidité de gloire, ardeur de jouissances, désespoir de ne pouvoir atteindre l'impossible, agrandir la vie, réaliser ses rêves, *Faustus* le renferme. Dans toutes ses autres pièces, Marlowe écrit comme un bourreau ivre. Quand un massaccre épouvantable a encombré la scène de cadavres, il croit avoir fait une tragédie. Un grand nombre de ses vers ne signifient absolument rien ; vous entendez un torrent de paroles foudroyantes tomber, gémir et mugir, sans apporter à votre esprit aucune idée, sans reproduire un sentiment ou une sensation ; c'est ce

que Shakspeare appelle, dans son ironie, *la veine du roi Cambyse.* Après *Faustus*, on peut remarquer encore *le Juif de Malte* et *le Massacre de Paris*, non pour l'invention du plan ou pour l'étude des caractères, mais pour la force des pensées. *Le Massacre de Paris* est en outre une curiosité historique; c'est un drame sur la Saint-Barthélemy, composé trois années après ce massacre.

Les principaux ouvrages de Webster sont : *Vittoria Corombona* et *la Duchesse de Malfi.* Le plan et l'intrigue de ces ouvrages n'ont rien de remarquable. Ce sont des incidens sur incidens, des meurtres succédant à des meurtres, une véritable orgie de massacres, sans cause ni raison; l'Italie, telle qu'elle était du tems de Borgia, plaisait singulièrement à Webster, dont la carrière ne fut pas longue, et qui de son tems même ne jouit pas d'une très-haute réputation. Si l'on demande quel est le mérite de ces pièces, qui passent à juste titre pour monstrueuses, il faut répondre : l'extrême énergie du pinceau, la vivacité du dialogue, la nouveauté effrayante de quelques situations. Ainsi *Vittoria Corombona*, cette courtisane qui tue, qui empoisonne, qui se venge et qui aime, se trouve, dans une scène admirablement forte, soumise au caprice féroce et harcelée par les poignards de deux hommes qu'elle croit avoir assassinés après leur avoir prodigué ses faveurs. La poésie de Webster ressemble a cet arbre des tropiques, dont les feuilles et les racines distillent le poison. Il y a au fond de sa pensée plus que de la misanthropie; il y a de la fureur. Sans doute, ce n'est pas l'art tout entier; pour être complet, il faut qu'il embrasse l'humanité entière sous ses bons comme sous ses mauvais aspects, dans ses vertus comme dans ses vices; et le génie des hommes qui ressemblent à Webster n'est que partiel.

Il en est de même de Marston; si la puissance de terreur domine chez Webster, Marston règne par l'ironie; chez l'un et chez l'autre ce sont des facultés restreintes, mais concentrées, mais intenses, mais portées à un degré de force incroyable. La réunion de plusieurs qualités supérieures constitue le premier ordre des génies. Dans les tems où beaucoup de lumières sont généralement répandues, on voit surtout éclore un grand nombre de génies frivoles qui réunissent des qualités superficielles de diverse nature. Au seizième siècle, au contraire, la puissance individuelle de chacun tirait tout d'elle-même; elle s'accroissait et se nourrissait dans le silence; elle suivait la pente et la direction qui lui étaient propres, et ne cherchait pas à s'embellir d'ornemens qui lui fussent étrangers.

Je ne connais pas d'écrivain qui ait poussé plus loin que Marston la vigueur poignante de l'ironie. C'est un talent borné, comme je l'ai dit : mais Timon-le-Misanthrope, Diogène-le-Cynique, et l'Arétin réunis n'auraient rien composé de plus amèrement poétique, de plus incisif et de plus éloquent à-la-fois que *le Parasitaster* de Marston. Dans cette pièce, comme dans toutes celles qu'il a composées, il place à-la-fois, en première ligne et enveloppé d'un nuage, un homme dont le seul plaisir est de découvrir les vices cachés de ses semblables, de les encourager dans le mal et de les railler en les punissant. Nouvel espèce de misanthrope qu'aucun auteur n'a tentée; Méphistophélès sous forme d'homme; création qui appartient à Marston et qu'aucun autre poète dramatique n'a essayée.

Le titre de la principale pièce qui a établi la réputation de Dekker, est si étrange et nous semblerait aujourd'hui si libre, si éloigné de toute convenance, que la traduction fidèle nous semblerait impossible : *The Honest Whore.* Cette pièce est divisée en deux parties, dont l'une ren-

ferme l'histoire dramatisée d'une jeune fille séduite, et qui, moitié par vanité, moitié par faiblesse et par honte d'elle-même, tombe dans la dernière corruption. Dans la seconde partie, la jeune fille, devenue courtisane, s'éprend d'un jeune homme que le hasard et l'oisiveté conduisent dans le lieu infame qu'elle habite. Cet amour vrai la ramène à la vertu, puis au sentiment de sa dignité, et, dédaignée de celui qu'elle aime, elle trouve moyen de le servir avec tant de zèle, d'adresse et de dévoûment dans les circonstances difficiles où personne ne lui porte secours, que le jeune homme attendri finit par l'épouser. Les détails de ce singulier et double ouvrage sont dignes d'admiration par leur franchise, souvent par leur verve naïve et poétique sans effort. Ce n'est ni par la grâce ni par la séduction, ni par les avantages personnels que le jeune homme s'empare de toute la destinée, de toute l'ame de cette femme. Seul avec elle au moment où elle va lui vendre sa honte, il se plaît à lui offrir le tableau le plus révoltant de la position où elle se trouve, et de l'ignoble prostitution à laquelle elle se livre. C'est en l'accablant de remords qu'il l'amène à ses pieds, suppliante, pleine de vénération et d'amour pour lui. De tels passages ne sont traduisibles dans aucune langue. Ils appartiennent à-la-fois à l'idiome libre et ardent du seizième siècle et à ses mœurs vigoureuses.

Il nous reste de Chapman, autre poète dramatique dont nous n'avons pas encore prononcé le nom, une tragédie dont le sujet est le même que celui du *Henri III* de M. Alexandre Dumas. Elle a pour titre *Bussy d'Amboise*. Voyez un peu combien les jugemens contemporains demandent à être révisés par la critique de l'avenir. Ce Chapman que ses contemporains regardaient comme le Corneille de leur époque, et qu'ils plaçaient à une incom-

mensurable distance au-dessus de Shakspeare, n'a plus aujourd'hui de place dans le souvenir de ceux même qui s'occupent avec patience de ces recherches littéraires. Sa magniloquence, que l'on prenait alors pour du sublime, n'est plus aujourd'hui qu'une emphase ridicule; et les plus beaux traits de ses tragédies, ce que l'on applaudissait à outrance, exciteraient un rire inextinguible si l'on osait les prononcer sur la scène. Cependant Shakspeare, homme de génie assez dédaigné de son vivant, est devenu, par le laps des années, le roi de la scène et de la littérature anglaises.

Les grands ouvrages de Ben Johnson sont connus même en France, du moins par leurs titres. *Chaque Homme dans son Caractère*, titre assez ridicule en français, traduction malheureuse d'*Every Man in his Humour*, est un tableau plus exact que comique des bizarreries de l'humanité. Dans cette pièce ainsi que dans l'*Epicène*, l'*Alchimiste*, *Volpone* ou le *Renard*, on trouve toujours une suite de portraits, des silhouettes bien sentis, mais peu de drame. Je ne crois pas que toutes les pièces que je viens de citer offrent deux personnages identiques, deux figures qui se rapportent au même type. C'est là le mérite de Ben Johnson. Mais toutes ces figures sont raides et dures : on reconnaît en elles le mannequin qui pose. On voit le travail laborieux auquel l'écrivain s'est soumis. Chacune des taches de la figure, chacun des poils de la barbe sont copiés avec une fidélité détaillée. Mais il faut avouer aussi que La Bruyère, Addison, Steele, ne poussèrent pas plus loin que Ben Johnson l'art de caractériser leurs études de la vie et de l'homme.

L'*Alchimiste* est celle des pièces de Johnson que nous choisirions s'il fallait donner une idée de son talent. Toute l'intrigue repose à-la-fois sur l'avidité de l'or, commune à

tous les siècles, et sur la manie de l'alchimie particulière à l'époque où Johnson vivait. Autour de deux ou trois fripons qui se proclament grands alchimistes, on voit se presser une foule de dupes de toutes les classes, de tous les rangs. Puis les escrocs sont les dupes les uns des autres, et finissent par ruiner leur louable entreprise en se disputant avec acharnement les gains qu'elle rapporte. Dans les drames de cet auteur, on rencontre presque toujours la ruse qui se prend dans ses propres filets, l'astuce victime d'elle-même, et la probité d'abord écrasée, reconquérant enfin ce qu'elle a perdu, par la seule force des choses.

Tous ces écrivains, auxquels il faut ajouter Massinger, étaient loin d'avoir cette vue complète et universelle du monde et de la société qui appartenait à Shakspeare. La profondeur de Massinger, la terreur de Webster, l'observation de Johnson sont des qualités isolées que le seul Shakspeare réunissait. Deux écrivains dont l'association a produit plus de dix volumes, Fletcher et Beaumont, ont produit des ouvrages qui ressemblent à ceux de Shakspeare par la variété, par l'universalité, mais non par la force. Presque toutes leurs pièces sont des tragicomédies dans le goût espagnol, mêlées d'incidens romanesques et dont le style rappelle assez souvent la belle et douce poésie du *Pastor fido* de Guarini. Leur verve comique était de même nature que leur génie; tragique, douce, facile, agréable, née d'une veine heureuse et féconde. Dans *The Knight of the Burning Pestle*, ils ont à l'exemple du Don Quichotte de Cervantes, ridiculisé l'esprit romanesque. C'est dans cette pièce que, pour la première fois, on a vu l'acteur se placer parmi les spectateurs et jouer son rôle, non plus sur la scène, mais dans le parterre ou dans les loges. Une famille d'épicier qui, pour la première fois, vient au spectacle, communique

tout haut à l'assistance ses observations sur le mérite de l'ouvrage.

Voilà par quelles mains le champ de l'art dramatique avait été exploité avant Shirley. Si quelque chose doit nous étonner, c'est qu'il ait osé le creuser encore et lui demander de nouveaux fruits. Il n'y est parvenu qu'en ajoutant les défauts à leurs défauts, en assombrissant leurs couleurs, en rendant leurs invraisemblances plus invraisemblables encore, en versant à pleine coupe le sang et le poison, en abusant plus qu'eux de tout ce dont ils avaient abusé. Sur son théâtre, c'est une prodigalité de cadavres, c'est une dépense incroyable de meurtres, de viols, d'incestes, de parricides, de fratricides, de massacres qui attestent, pour ainsi dire, le désespoir de la Muse parvenue à son dernier souffle et cherchant, à force de stimulans, à conserver la force vitale qui va le fuir. Le viol surtout plaît singulièrement à Shirley : on retrouve cet étrange motif d'intérêt dans presque toutes ses tragédies. C'est sur ce texte, si triste et si révoltant, que ses personnages inférieurs plaisantent et que ses héros moralisent. Pour savoir jusqu'à quel point notre auteur dramatique est coupable, il faut relire les sermonnaires et les philosophes de l'époque ; il faut se reporter à la moralité grave, sévère et un peu grossière de ce tems. Sans doute rien n'est plus pénible pour la délicatesse et la chasteté, que d'assister à la représentation de ces ouvrages où l'une et l'autre sont blessées à tout instant. Mais une autre question se présente, c'est celle de savoir si l'auteur moderne, qui prête un vernis de délicatesse à des pensées, à des actions, à des sentimens impurs, n'est pas plus réellement coupable que James Shirley et ses modèles, lorsqu'ils exprimaient des images grossières en termes grossiers. Le point de vue moral de cette époque n'était nullement le nôtre. On analysait en chaire et sur la

scène avec une égale audace, avec un sang-froid philosophique, le triomphe des passions sensuelles et des désirs physiques sur la partie spirituelle de l'homme, sur l'ame et sur la raison. Taylor, Hooker, prédicateurs admirables, entraient à cet égard dans des détails savans et si peu conformes au raffinement des mœurs modernes, qu'aujourd'hui une femme bien élevée rougirait de lire ce que les pieuses congrégations du seizième siècle ne craignaient pas d'entendre.

Aujourd'hui la faiblesse de nos mœurs et l'énervement de nos ames nous rendent incapables d'assister à de tels spectacles et d'écouter de si rudes leçons. Nous trouverions des sujets de scandale et de raillerie dans les plus belles pages des prédicateurs anciens, dans leurs conseils les plus graves. Nous nous formaliserions des scènes où l'auteur dramatique Ford a dépeint la misère d'une jeune fille livrée à la prostitution par sa mère; là où l'auteur a voulu laisser l'empreinte de la moralité la plus haute, nous ne verrions que les traces d'une licence qui ne respecte rien et qui ne sait pas même être amusante.

La corruption de nos écrivains a quelque chose de plus profond, de plus dangereux. Les anciens auteurs dont nous parlons étaient grossiers dans l'expression de leur pensée morale. Nos romanciers raffinent le vice; nous voulons de la dépravation fardée. Parmi les écrivains du seizième siècle, lequel pourrez-vous citer qui, comme lord Byron, ait prêté aux vices, à la rapine, au meurtre, un intérêt métaphysique moral, une sorte de sublimité douce et pure? Lequel d'entre eux attribue au plus méprisable des brigands des actions dignes du plus noble des héros? A force d'énergie, d'art, de génie et de verve, lord Byron a résolu cet étrange problème; il nous a présenté comme une héroïne presque sentimentale la femme qui vient d'é-

gorger un homme endormi, et qui, le front et les mains souillées de sang, vole à un nouvel amour. Un voile de rêverie, de mélancolie et de grâce passionnée enveloppe de ses replis toute cette poésie monstrueuse. Assurément, ce n'est pas le talent de Byron que nous révoquons en doute; mais sa profonde immoralité est évidente et ne peut échapper même au plus superficiel des critiques.

A l'époque où Shirley écrivait, les mœurs anglaises qui avaient conservé leur rudesse, s'étaient rapprochées de la licence que les guerres civiles entraînent toujours. On marchait à grands pas vers cette époque de vice sans charme, et de débauche sans volupté, vers l'époque de Charles II. Il y a plus d'une trace de cette tendance dans les drames de Shirley. Quand il veut être homme de bon ton, gentilhomme, cavalier royaliste, et plaisanter sur les femmes et sur l'amour, son épigramme est lourde, sa raillerie est obscène sans être gaie.

Shirley s'est essayé dans la plupart des genres dramatiques connus. Il a fait des tragédies sombres et animées de passions violentes, des romans dialogués à la manière espagnole, des comédies bourgeoises, des pastorales et des farces. Ses deux plus belles tragédies, *le Traître* et *le Cardinal*, méritent d'être comparées à ce que Webster a fait de plus remarquable. Cependant il y a toujours exagération dans les détails; couleurs fausses dans les caractères, et surabondance d'incidens : signes certains de décadence pour tous les théâtres, et chez tous les peuples. Dans *le Traître*, le poète a essayé de réaliser et de personnifier le machiavélisme, ou l'art de tirer parti des hommes en les exploitant à son profit, en les sacrifiant à ses desseins. Un homme, toujours maître de lui-même, domine toute la pièce. Son esprit est subtil et pénétrant, son ame est froide et impassible : il n'a d'autre supériorité sur le

vulgaire que ce défaut de passion, de chaleur, d'imagination et de sensibilité. Comme il se soustrait à toutes les influences et à toutes les émotions qui rendent les hommes esclaves; il les agite et les remue à son gré. Il tend sa toile comme l'araignée : réseau fatal où viennent se prendre tous les êtres légers, faibles ou sensitifs qui l'approchent. Quant à lui, renfermé, comme dit le poète, dans *la caverne de son ame,* il attend paisiblement sa proie et la dévore quand le tems est venu. C'est un beau caractère, une grande conception.

Un duc faible et voluptueux, deux courtisans, l'un plein d'audace et d'ardeur, l'autre de vanité et de nullité, sont joués à-la-fois par le Traître. Nous ne citerons qu'un passage de cette pièce : la poésie en est exquise et la grâce ravissante.

Amidéa, fiancée à Pisano, devient l'objet de la passion criminelle du duc : le Traître a tissu cette trame afin d'éloigner Pisano de celle qu'il aime; il y a réussi. Pisano repousse avec dédain sa fiancée et choisit pour femme Oriana. La cérémonie des noces va se faire : déjà l'on s'avance vers l'église, quand Amidéa se présente, saisit Pisano par le bras, et le prie de s'arrêter.

AMIDÉA.

Ne songez pas à mon bonheur, Pisano; ne pensez pas à moi, mais à vous seul. Ah! je vous en prie, retournez sur vos pas; cette route mène à la mort.

PISANO.

Que voulez-vous dire?

AMIDÉA.

J'ai un frère, vous le savez.

PISANO.

Eh bien!

AMIDÉA.

L'idée de mon déshonneur et de votre oubli l'a pénétré d'une rage que je n'ai pu vaincre; il est furieux. En vain j'ai tenté de l'arrêter, il veut vous surpendre dans la splendeur de vos fêtes nuptiales, au milieu de votre bonheur, Pisano, et vous tuer. Hélas! je crains sa précipitation et sa violence. Au nom du Ciel, mon seigneur, mon ancien ami, prenez pitié de vous-même. Pour moi, je ne la réclame pas; je ne suis qu'une pauvre jeune fille que vous ne pouvez plus aimer, je le sais bien. Vous m'avez fait descendre violemment de la place que j'occupais dans votre cœur, et je ne voudrais pas aujourd'hui priver du trésor que vous lui avez livré la jeune fille qui a reçu votre foi : cela vous a plu ainsi. Un sourire, un dernier baiser, je ne vous les demande pas : toute cette richesse est à une autre, née pour être heureuse; mais, je vous en supplie de nouveau à genoux, sauvez votre vie, sauvez-la, dussé-je être perdue à jamais.

ALONZO, *un des amis de Pisano.*

Cet avis, seigneur, mérite de ne pas être dédaigné; prenez-y garde.

PISANO.

Pauvre enfant! Elle est désespérée; hélas! je la plains; mais souffrir que la cérémonie soit suspendue et qu'Oriana retourne sur ses pas, non, jamais. Allons, mes amis, continuons notre route. Amidéa, vous pouvez vivre heureuse, et rendre avec usure le bonheur que vous recevrez. Je ne crains rien de votre frère; il n'est pas homme à troubler par un meurtre une fête religieuse.

AMIDÉA.

Mon Dieu! il ne veut pas me croire. — Vous qui l'aimez, persuadez-le, de grâce; dites-lui qu'il y va de sa vie; et vous, madame, vous le pleurerez quand il sera mort; nous le pleurerons ensemble. Ah! persuadez-lui de ne pas se perdre par son obstination.

PISANO.

Tout est inutile, je n'écoute rien; marchons.

AMIDÉA.

J'ai fini ; je ne vous retiendrai pas plus long-tems. Ne vous courroucez pas contre une femme qui ne vous souhaite que du bonheur. Je demande au ciel qu'il détourne de votre tête tous les maux qui la menacent ; que toutes les bénédictions couronnent votre mariage. Pourquoi vous irriter ? ce que je dis ne peut vous blesser ; hélas ! quand je le voudrais, je ne pourrais m'empêcher de prier pour vous, en ce jour même, qui aurait pu être mon jour de bonheur.

ORIANA.

Plût au ciel que cela fût ! Vous le savez, en devenant sa femme, je me résigne à une volonté plus forte que moi. Mon obéissance accepte, mais mon cœur ne ratifie point la loi qu'on lui impose. Soyez sa fiancée, Amidéa, et je m'estimerai doublement heureuse.

AMIDÉA.

Vous me raillez ! Eh bien ! quand cela serait, je vous pardonne.

ORIANA.

Oh ! non, ne le croyez pas ; votre peine me va au cœur ; votre angoisse, c'est la mienne. Ne voyez-vous pas ces larmes qui coulent sur mes joues ? larmes qu'une fiancée verse rarement, quand elle est heureuse ? Regardez-moi, suis-je heureuse ? ne suis-je pas, comme vous, une misérable victime ?

AMIDÉA.

Ah ! pauvre enfant ! pâuvre enfant ! nous sommes sœurs par le chagrin ! Mais, je t'en prie, Oriana, quand tu seras sa femme, aime-le, aime-le bien. Il t'estime, lui ; il a su ce que tu valais. Chaque jour, je t'en prie, donne-lui un baiser pour moi, un seul, et ne lui dis pas que je l'aie désiré ; il s'en affligerait, et je ne veux pas que rien l'afflige jamais. — Un mot encore à vous, Pisano, et je ne vous troublerai plus. Vous avez fait un choix, je veux faire le mien aussi. Suis-je libre, ditès-moi, de prendre un époux ?

PISANO.

Vous l'êtes.

AMIDÉA.

Les cérémonies de votre noce une fois terminées, les miennes commenceront; je vous y invite, Pisano, voudrez-vous y assister? le voudrez-vous?

PISANO.

Qui avez-vous choisi?

AMIDÉA.

Un époux constant, puissant, célèbre, que vos pères ont connu, que vous connaîtrez, qui ne trompe jamais, qui ne change pas. Ses baisers sont froids et chastes. Ce qu'il étreint une fois, il le conserve à jamais. Et nous aussi, nous aurons des flambeaux, et des torches brûlantes, et un grand appareil de peuple, et de vertes guirlandes, et une musique sacrée. Nous aurons un palais de marbre, et nous dormirons tranquilles. Mon époux, c'est le tombeau. Adieu! adieu! plus de baisers, plus de bonheur! Cette larme qui coule de mes yeux sera la dernière qui vous affligera. Adieu!

La beauté et la simplicité de la situation sont encore rehaussées par la grâce pathétique des vers et par cet admirable mouvement d'Amidéa si dévouée, si résignée, si aimante. L'abnégation des intérêts de sa passion même, a quelque chose de plus touchant que tous les écarts, que tous les égaremens de la fureur jalouse.

Le Cardinal, autre tragédie de Shirley, touche souvent aux dernières limites de l'horrible; cependant plusieurs scènes méritent d'être remarquées. La duchesse Rosaura, éprise du jeune Alvarez, est forcée d'obéir au cardinal-ministre, et de donner sa main au neveu de ce dernier, Colombo. Pendant que Colombo est absent, la duchesse, à force d'intrigues, trouve moyen de fléchir le cardinal, et d'obtenir de lui la promesse qu'il ne la contrain-

dra pas à ce mariage. Colombo revient et assassine Alvarez, Rosaura, dans son désespoir, promet sa main à Hernando, qui provoque en duel le neveu du cardinal ; ce Hernando est l'ennemi personnel du cardinal lui-même.

HERNANDO.

La pointe de ton épée est toute souillée encore du sang d'Alvarez. Fusses-tu plus courageux cent fois, tu ne saurais m'atteindre. Il y a un crime qui glace le sang dans tes veines, qui paralyse tes nerfs, un crime qui t'empêche d'être adroit, brave et vigoureux. Encore un mot, un seul. N'as-tu pas un oncle que l'on nomme le Cardinal ? Si tout son sang, mêlé au tien, circulait de ton cœur dans tes veines, je serais heureux ; le même coup vous frapperait : vos ames noires rouleraient ensemble en enfer. Allons, en garde !

La duchesse, après la mort de Colombo, devient folle ; cette scène est pathétique. Le délire de la duchesse n'a rien de furieux ni de féroce ; c'est une agonie d'émotions secrètes et sourdes pour ainsi dire. On voit que les dernières fibres de l'ame ont été attaquées, et que le mal est plus intime qu'apparent.

HERNANDO.

De grâce ne pleurez pas.

LA DUCHESSE.

Bonjour ; soyez le bienvenu. Non, je ne veux plus pleurer ; quand Alvarez reviendra, je pleurerai sans doute ; mais ce sera de joie. Il était bien, n'est-ce pas? ses manières étaient élégantes, et il chantait avec goût. La nuit qui précéda notre mariage, que sa voix était douce ! Il semblait répéter son élégie de mort... Mais parlons d'autre chose, parlons du cardinal.

HERNANDO.

Si la mort de cet homme pouvait vous rendre la raison ! si je

pouvais racheter en le tuant cette noble intelligence perdue, je n'hésiterais pas ; il mourrait. Aujourd'hui, madame, il triomphe de votre malheur ; et c'est ce qui m'irrite.

LA DUCHESSE.

Continuez, continuez ; j'entends bien, quoique l'on dise que j'ai perdu l'esprit. Le jour de la mort du cardinal, je serai une grande dame et une femme raisonnable.

HERNANDO.

Colombo est mort, madame, et Alvarez est vengé.

LA DUCHESSE.

Je le sais ; mais je n'épouserai jamais cet homme, qui tue quand on lui commande. Je suis promise.

HERNANDO.

A qui ? madame.

LA DUCHESSE.

Ah ! vous le demandez, vous ; ne le savez-vous pas déjà ? c'est vous-même qui serez mon mari. Je sais bien pourquoi ; mais c'est un secret que je ne dirai pas. Parmi les vivans, c'est bien vous que j'aime ; le cardinal ne le saura pas, il nous tuerait ; tôt ou tard cet homme m'empoisonnerait.

HERNANDO.

Vous êtes sur vos gardes, madame, et il vous est facile de prévenir ce crime.

LA DUCHESSE.

Est-ce que le poison fait du mal ?

HERNANDO.

Il tue, madame.

LA DUCHESSE.

Je mourrais ! je retrouverais l'homme que j'aime ! mais, quand je lui aurai donné mille baisers je reviendrai, et je tresserai pour lui une bague de mes cheveux. Vous la lui porterez, n'est-ce pas ? Mon nom y sera inscrit en petites perles, et ces perles seront des larmes ; vous le voulez bien, cher Hernando.

HERNANDO.

Il n'y a rien à espérer.

LA DUCHESSE.

Ne m'en voulez pas, seigneur ; je sais que mon esprit s'est un peu égaré. Si le poids de ma douleur était sur votre ame, vous aussi verriez combien il est difficile d'être raisonnable, quand on souffre. Allons, je suis mieux.

Dans la comédie romantique, telle que Lopez de Véga et les Espagnols l'ont créée, Shirley n'est ni moins habile ni moins heureux. Ce sont d'étranges ouvrages, plutôt romans que drames, regorgeant d'événemens et d'aventures, éblouissans d'extravagances et de bizarreries, mais pleins de vie et très-amusans. On ne peut donner aucune idée de ces pièces par des extraits ; leur mérite est de tenir l'attention éveillée, de harceler la curiosité sans jamais la satisfaire, de placer le spectateur dans une attente et une incertitude continuelles. Situations tragiques, incidens comiques, complication de l'intrigue la plus embrouillée, merveilles sur merveilles, invraisemblance sur invraisemblance, telle est la comédie de *Capa y Espada*, dont les Espagnols possèdent une bibliothèque tout entière, et que Shirley a su traiter après eux, avec une rare fécondité d'invention. Quelquefois ses drames tournent au comique : tel est le drame intitulé *les Sœurs*. Souvent aussi, comme dans *le Jeune Amiral*, une série de situations plaisantes se termine par une catastrophe sanglante.

Le meilleur de ses drames, selon nous, est celui qui a pour titre *les Frères*. Un pathétique calme et profond, une étude forte des mœurs de la vie bourgeoise, se mêlent au fracas de la scène extérieure et au tumulte d'une intrigue qui tient le lecteur toujours en haleine.

Fernando, fils aîné de don Ramirez, désobéit à son

père, qui voudrait lui faire épouser Jacintha, riche héritière dont Francisco, frère de Fernando est épris. Fernando aime Félizarda, jeune fille pauvre et attachée à Jacintha par une espèce de domesticité ennoblie. Ramirez se courrouce vivement contre son fils et meurt dans un accès de colère en lui donnant sa malédiction et le deshéritant. Le jeune homme tombe dans la plus abjecte pauvreté.

La scène suivante nous semble admirable de simplicité. On n'y trouve aucun effort pour produire l'émotion. Félizarda attend Fernando, que son père vient de frapper de ce terrible anathème.

FELIZARDA.

Je suis si pauvre! m'aimera-t-il encore? oui. Pourquoi craindrais-je? mes soupçons l'offensent; ils insultent à la noblesse de son ame. Non, je n'admettrai pas une seule pensée jalouse qui puisse porter atteinte à la sincérité de Fernando. Il est noble et me gardera sa foi intacte. Ah! c'est lui-même: mon pauvre cœur tremble; la feuille que le vent agite sur l'arbre en automne ne frémit pas plus vivement. Ah! quoique je l'aime, j'ai peur de lui.

FERNANDO.

Felizarda!

FELIZARDA.

Il me faut du courage pour soutenir sa vue; allons! prenons de la force. — Seigneur, si vous croyez qu'il existe au monde un cœur capable de reconnaissance et de piété, voyez mes larmes, elles vous diront que tant de bontés n'ont pas été semées sur le roc stérile; mais ne m'en veuillez pas si la joie que j'éprouve en vous voyant vous apparaît aujourd'hui toute voilée de deuil.

FERNANDO.

Pourquoi ces pleurs? que voulez-vous dire, Felizarda! J'étais triste en venant ici; assurément nos ames s'accordent et

s'entendent, même de loin. Vous êtes bien belle alors même que vous pleurez. Un baiser doit sécher vos larmes, jeune fille, un baiser et un soupir ardent comme l'amour que j'ai pour vous.

FELIZARDA.

Vous me ferez oublier toute ma misère. Ami, quand je regarde ce monde et que j'y vois cette race d'hommes si orgueilleuse et si dure, si dénuée de compassion pour les pauvres êtres comme moi; puis quand mes yeux se reportent vers vous, Fernando, je ne puis m'empêcher de croire que vous êtes descendu du ciel pour me sauver.

FERNANDO.

O mon amour! ne te flatte pas; je suis homme et imparfait: mais je t'aime. Écoute cependant, j'ai une nouvelle à t'apprendre, qui t'affligera, mais qu'il faut te dire. Un homme est mort, et cet homme ne t'aimait pas.

FELIZARDA.

Mort, et qui ne m'aimait pas! Vos paroles, Fernando, sont singulières. Quel ennemi ai-je donc pu me faire, et quel homme est mort sans me pardonner, à moi qui n'ai jamais fait de mal?

FERNANDO.

Ton plus cruel ennemi et le meilleur ami que j'eusse a dit un éternel adieu au monde. Je le pleure; pardonne-moi; je lui dois ces larmes, car j'aimais mon père.

FELIZARDA.

Votre père?

FERNANDO.

Oui, Felizarda, je l'ai perdu ce matin. On pouvait lui promettre beaucoup d'années; mais la mort a soufflé sur ses cheveux déjà grisonnans, et il est aujourd'hui froid comme le marbre.

FELIZARDA.

Veuillez me croire, je donne des larmes sincères à sa mort;

mais je ne comprends pas par quel crime j'ai pu mériter sa colère.

FERNANDO.

Il m'a menacé de sa malédiction si je t'aimais ; il m'a ordonné de t'oublier. N'était-ce pas barbare, dis-moi? maudire un fils parce qu'il aime sincèrement, honnêtement?

FELIZARDA.

Ah! oui ! c'était une cruauté.

FERNANDO.

Il a eu soin de guérir les blessures que lui-même avait faites. A sa malédiction, il a joint une bénédiction dont je le remercie. Je gémissais courbé sous son anathème ; le désespoir m'écrasait ; un mot de lui m'a rendu à la vie, à la lumière, et j'ai vu renaître l'espoir pour moi.

FELIZARDA.

Oui, la vie et l'espoir vous appartiennent ; rien ne les éclipsera plus.

FERNANDO.

Ces paroles m'ont sauvé.

FELIZARDA.

Mon ami, je vous l'avoue, j'aimerais mieux être morte que d'avoir donné prétexte à la malédiction de votre père.

FERNANDO.

Vis, Felizarda, et vis heureuse, tu le mérites. Quant à Fernando, c'est à lui de mourir.

FELIZARDA.

Pourquoi ces tristes paroles?

FERNANDO.

M'aimes-tu?

FELIZARDA.

Fernando!

FERNANDO.

Ne m'aime pas, ne m'aime pas, je t'en prie; je ne suis plus Fernando, celui que tu as connu, que tu as aimé; je n'ai de lui que le nom et l'apparence vaine; il ne reste de moi que le fantôme. Que ton cœur ne s'y trompe plus; il se perdrait en s'attachant à moi.

FELIZARDA.

C'est vous qui me parlez ainsi! Hélas! vous saviez auparavant que j'étais pauvre; pourquoi me méprisez-vous aujourd'hui à cause de cela?

FERNANDO.

Pauvre! c'est moi qui le suis. Je n'ai pas au monde un pouce de terre; pas un abri pour ma tête, et le ver à soie dans sa maison est plus riche que moi. Mon père en mourant m'a déshérité de mon droit d'aînesse, et Francisco possède tout. Je n'ai rien, rien; non, rien n'est à moi que cet espace de terre que la plante de mes pieds foule, et que je rendrai bientôt au premier passant. Ainsi n'ayant au monde pas une obole, pas un morceau de pain, je viens te donner un dernier baiser; puis je me résigne à te perdre aussi, toi que j'aimais! adieu! Nous ne devons plus nous revoir.

FELIZARDA.

Je vous supplie de vous arrêter encore un moment auprès de moi, et de m'éclaircir tout ceci. Est-il vrai que votre père vous a privé de tous vos biens pour les donner à Francisco? est-il vrai que vous n'ayez aucun espoir de rentrer dans la propriété dont on vous dépouille?

FERNANDO.

C'est la triste vérité.

FELIZARDA.

C'est un bonheur que je n'espérais pas.

FERNANDO.

Un bonheur!

FELIZARDA.

Oui, Fernando.

FERNANDO.

Ce qui me ruine et me détruit ferait votre joie!

FELIZARDA.

Oh! le ciel m'en préserve; mais je me trouve aujourd'hui plus près de celui que j'honore et que j'aime le plus au monde. Et c'est mon orgueil, voyez-vous, d'être votre égale, dès que vous n'êtes pas plus riche que moi; d'avoir un cœur aussi haut, aussi riche, aussi pur que le vôtre. Fernando, si maintenant vous êtes aussi pauvre que je le suis, je sens que je suis digne de vous, et je vous aime plus librement, plus ardemment que le jour où tout était riant, fertile, éclatant, autour de vous.

FERNANDO.

Ah! ce sont là de beaux rêves; notre imagination peut s'en repaître; mais la faim, la faim cruelle est là pour nous ramener à la raison. La faim et la soif mariées ensemble, que deviendront-elles, je vous prie? nos rêves pourront être brillans, Felizarda, mais notre vie sera misérable.

FELIZARDA.

Cher Fernando, ma philosophie vaut mieux que la tienne. On peut être heureux à moins de frais; partout la table est dressée pour l'homme : la terre bienfaisante nous offrira ses fruits; l'eau qui murmure dans la clairière de la forêt, nous invitera, par son gazouillement, à boire son cristal limpide, sans avoir à craindre le poison que tous les princes redoutent. Chaque arbre renfermera notre orchestre, qui nous saluera d'une voix matinale; notre amour et notre vie seront aussi libres que l'était l'existence du premier homme avant de pécher: nos rêves même seront innocens.

FERNANDO.

O Felizarda! si tu étais moins bonne et moins parfaite, je pourrais t'épouser; et, en t'épousant, te nuire. Opulente de vertu

comme tu l'es, je ne veux pas te donner pour mari un homme si pauvre, si pauvre que ce serait en vérité perdre ta dot que de lui en confier l'usufruit. Non, je ne veux pas te perdre. Je demande au Ciel pour toi, demande-lui pour toi-même, un fiancé qui t'apporte plus de bonheur. J'aimerais mieux, vois-tu, me rendre coupable de ma propre mort que de te rendre misérable en te forçant à m'attendre. O Dieu! ne fais pas cette injure à mon ame de croire que rien au monde eût pu nous séparer, si j'avais eu la fortune nécessaire pour t'épouser et te servir.

FELIZARDA.

Hé bien! seigneur, quand nous serons morts, quand nos corps seront froids, nos ames se marieront, si vous ne voulez pas que nous soyions époux avant le linceul.

Le remarquable mérite de ces passages, ce n'est pas le fond de la situation, qu'un auteur dramatique vulgaire aurait très-bien pu imaginer, mais l'élévation de la pensée, jointe à l'extrême naïveté de l'expression. Elle est digne du théâtre espagnol. Shirley doit à Calderon cette manière et ce style dont on ne se doute pas en Italie et en France. Invraisemblance complète, entassement de personnages, déguisemens de toutes les façons : princesses habillées en pages, princes changés en sevrage, pauvres gens qui deviennent princes, tout le monde amoureux, et tout le monde s'adressant précisément à la personne que le sort lui défend d'aimer.

Au bout de ce labyrinthe, vous rencontrez un dénoûment qui marie tout ce monde-là, qui divise tous les acteurs en couples bien assortis. L'auteur du drame se débarrasse d'eux tous en les conduisant à l'autel. Il est vrai qu'il a tiré d'eux tout le parti qu'il en pouvait tirer; qu'il les a faits héroïques, galans, brillans, généreux, dévoués; qu'il les a jetés sans pitié dans les situations les plus embarras-

santes ; qu'il a exposé leur constance aux plus rudes épreuves, qu'il les a offerts comme type de ce martyre volontaire , de ce sentiment chevaleresque qui nous ordonne de tout sacrifier à notre maîtresse, voire même notre amour.

Shirley a marché sur les traces de ces auteurs, et surtout de Calderon. Seul parmi les poètes anglais, il a saisi le ton d'extase pure et éthérée qui distingue Calderon. En fait de poésie gracieuse et touchante, il se place au premier rang. La vie bourgeoise , qu'il connaissait bien, grâce à ses rapports intimes et continuels avec cette classe de la société, lui permettait d'étudier et de reproduire tout ce qu'il y a de scènes plaisantes ou tristes dans cette sphère bornée. A cet ordre d'ouvrages appartiennent : *le Joueur, l'Exemple*, *l'Amour Embarrassé, la Jeune Fille Constante, Hyde-Park* et *la Dame de Plaisir*. Ce ne sont peut-être pas des créations fortes, mais ce sont des esquisses très-amusantes ; le bouffon de profession, le *clown* y apparaît moins souvent que dans Shakspeare.

Comme peintre satirique des mœurs, il est loin de surpasser Johnson, mais il approche de cet auteur ; il saisit au passage les moindres caprices de la vogue , les moindres fantaisies de la vanité. Ce mérite expose un auteur à mourir vite et à ne pas conserver sa gloire ; tous les détails qui nous charmaient ne tardent pas à devenir insipides ; les modèles ont disparu et on ne peut plus les comprendre. Pour les hommes curieux de découvrir partout la trace des coutumes anciennes , c'est là une lecture très-attachante, mais cet intérêt est nul pour tout autre. En général, l'écrivain qui s'occupe trop spécialement de son époque et qui se renferme dans ce domaine borné , compromet son avenir.

La Dame de Plaisir offre la peinture la plus complète et la plus étrange des mœurs de la cour de Charles Ier.

Arétina, mariée à lord Bornwell, est la femme à la mode de l'époque.

L'INTENDANT.

Patience, madame, vous arriverez à vos fins.

ARÉTINA.

Grâce à Dieu! nous voici en ville. Non, quand on me ferait comtesse de six suzerainetés, je ne voudrais pas soutenir plus long-tems le dégoût de la vie campagnarde. Quels hommes! ils sentent encore la boutique d'où ils sortent, et un goût de terreau envahit jusqu'à leur intelligence! Cerveaux stériles! têtes rustiques! il faudrait cultiver cela pendant quinze ans pour en faire quelque chose! J'abhorre, quant à moi, la solennité de leurs veillées, leur ridicule tir à l'arbalète, leurs danses absurdes et leurs lourdes et grosses femmes aux bras rouges!

L'INTENDANT.

Veuillez m'excuser, madame, si je vous fais observer que tous vos argumens contre la vie rustique ne sont pas très-valables. Pourquoi d'ailleurs vous serait-elle si odieuse? Dans le calme profond de cette vie, n'avez-vous pas trouvé du bonheur? Vos paroles n'étaient-elles pas des ordres? Toutes les émotions, tous les désirs, toutes les pensées de votre mari, n'était-ce pas vous seule qui les dirigiez? Pourquoi donc calomnier ce tems? N'était-ce pas là une vie harmonieuse et douce? Ne viviez-vous pas tranquille, innocente, aimée de tous? On vous portait envie; la malignité ne pouvait vous atteindre et n'osait pas vous attaquer. Vous vous êtes fatiguée, madame, de cette manière d'être. Qu'en résultera-t-il? je l'ignore, et je n'ose pas le prévoir.

ARÉTINA.

Vous croyez, mon cher, j'en suis sûre, avoir dit là de belles choses? vous vous imaginez être fort éloquent? grand bien vous fasse! Voilà Londres bien malheureux de vous avoir pour accusateur. Si votre maître faisait bien, pour récompenser votre mérite, il vous ferait surintendant de toutes ses fermes.

L'INTENDANT.

Voici monsieur.

LORD BORNWELL.

Eh bien! mon amour, nous sommes en colère, je crois.

ARÉTINA.

Comment une femme souffrirait-elle sans se plaindre toutes les restrictions que l'on m'impose! On rogne ma dépense, on écourte mon revenu.

LORD BORNWELL.

Arétina, comment osez-vous m'accuser? tous vos caprices, ne les ai-je pas pris pour loi? ne me suis-je pas fait violence pour vous plaire et pour quitter la campagne que j'aimais? Ne m'avez-vous pas forcé à vendre cette belle seigneurie qui faisait de moi un monarque? Et vous, la plus heureuse des femmes, n'avez-vous pas exigé, impérieusement exigé, que cette vie de retraite et de bonheur se changeât en une vie de trouble, d'ennui et de dépenses?

ARÉTINA.

Toutes les femmes de mon rang font autant de dépense que moi.

LORD BORNWELL.

Ah! vous regardez ce luxe comme nécessaire, madame?

ARÉTINA.

Indispensable.

LORD BORNWELL.

Votre maître de chant italien, votre maître de peinture, le Hollandais, que vous couvrez de guinées, votre vaisselle plate, vos tableaux de toutes les écoles, vos grands miroirs traînés sur des machines que six chevaux font rouler, tout cela est nécessaire?

ARÉTINA.

Certainement.

LORD BORNWELL.

Et toutes vos robes de rechange, et vos mille variétés de cos-

tumes, et vos antiquités, et vos curiosités, et vos soupers de huit cents livres sterling donnés à milord votre parent, et vos déjeûners splendides, dont votre tante la douairière est l'héroïne et dont elle se moque, et vos parfums qui nous étouffent, et vos domestiques qui nous insultent, et votre voiture surchargée d'hommes, de chasseurs, de piqueurs et de valets de pied? Bah! madame, c'est une honte! Quand votre postillon conduit votre voiture à travers les rues étroites de la Cité, enfonçant les boutiques, détruisant les étalages; tout le monde crie après vous, et les enfans du peuple vous poursuivent dans les rues.

ARÉTINA.

Avez-vous dit, monsieur?

LORD BORNWELL.

Non, madame; j'oublie vos broderies, satin, gaze, pluche, habits d'argent, habits de brocard et de velours; vos étoffes si chères qui disparaissent sous des ornemens plus chers encore; vos diamans, dont l'éclat force quiconque vous regarde à baisser les yeux...

ARÉTINA.

Avez-vous dit?

LORD BORNWELL.

Non. Je voudrais, madame, pour l'amour de Dieu, que vous ne jouassiez pas si gros jeu.

ARÉTINA.

Ah! je suis joueuse aussi?

LORD BORNWELL.

Joueuse ignorante. Les mystères des cartes, les subtiles combinaisons des dés, tout ce qui aide à la fortune et répare ses injustices vous est inconnu; vous n'en êtes encore qu'à l'*a b c* de votre art. Vous ne savez pas encore, à l'exemple de vos compagnes, tricher pour vivre et vivre pour tricher. Vous n'êtes qu'un apprenti dans le vice, madame; mais votre demi-savoir me ruine.

ARÉTINA.

Allez toujours.

LORD BORNWELL.

Pendant que le jeu dévore votre bourse, le bal ruine votre réputation et votre santé ; c'est là, vous ne l'ignorez pas, la cour plénière de Vénus et de ses favoris. Vous vous perdez, sur mon honneur, madame, corps et ame.

ARÉTINA.

Continuez.

LORD BORNWELL.

Tout est dit, madame. Votre frénésie ne compromettra pas désormais ma fortune ; c'est à quoi je suis bien résolu.

Dans cette scène de comédie se révèle une des causes qui précipitèrent la monarchie anglaise sous le sceptre puritain de Cromwell. L'aristocratie campagnarde commençait à quitter ses manoirs pour affluer à Londres; elle y perdait ses vieilles mœurs. Elle adoptait de nouvelles habitudes de luxe et de plaisir. Elle cessait d'exercer sur les habitans de la campagne son ancienne influence : et c'est par les femmes surtout que ce changement s'opéra.

A mesure que les livres s'accumulent et que les bibliothèques se remplissent, une foule de documens curieux disparaissent et beaucoup d'ouvrages dignes d'attention restent oubliés. Tel a été le sort de Shirley. Nous avons dit plus haut, et nous avons prouvé par des exemples, que cet oubli était injuste. Il mérite assurément une place honorable parmi les écrivains secondaires de la grande école Shakspearienne.

(*Quarterly Review.*)



ANNALES DES TRIBUS INDIENNES

DE L'AMERIQUE DU NORD.

C'est une bien grande erreur de croire que l'histoire des siècles passés est d'une utilité pratique pour l'avenir, et que la connaissance des fautes commises par une génération éteinte peut empêcher les générations futures de les commettre à leur tour. Quels sont les peuples qui, après un long laps d'années, se trouvent dans des conditions entièrement semblables à celles où se sont trouvés ceux qui les ont précédés ? Les erreurs et les préjugés varient selon les époques, et quoique chaque siècle enrichisse les sociétés de découvertes plus ou moins importantes, l'esprit de l'homme reste toujours sous l'influence de l'erreur : abstractions philosophiques, religieuses ou politiques, tour-à-tour déçoivent et égarent cette intelligence dont il tire tant de vanité. D'ailleurs l'expérience d'autrui nous touche peu, et le retour des mêmes situations se déguisant sous une variété inépuisable de formes, ne permet guère à l'homme d'appliquer les règles qu'il a pu déduire des cas précédens. Cependant, si l'on peut contester l'utilité immédiate, pour le présent, des leçons que renferme l'histoire, comme l'identité de l'être humain ne se constate que par la suite non-interrompue de ses souvenirs, nous pensons que c'est à l'histoire que les nations doivent le

sentiment de leur existence et la conscience de leur individualité, et que l'esprit de nationalité est en rapport direct avec la vivacité des souvenirs nationaux. A cet égard, l'efficacité de l'histoire est incontestable: elle rattache d'une manière mystérieuse un peuple à son passé; elle le rend un peu moins flexible aux influences actuelles, et oppose un contre-poids à la puissance des intérêts et des opinions du présent.

Si des annales fidèles nous eussent été conservées depuis l'établissement de nos pères sur le sol de l'Amérique, en apprenant que leur faiblesse fut un titre à l'hospitalité des indigènes, nous traiterions aujourd'hui avec plus d'égards et d'humanité les descendans de ces génies protecteurs. Si la population des États-Unis, au lieu d'être formée d'agrégations d'hommes convoqués de toutes les contrées du globe, entièrement étrangers à l'histoire primitive du pays, se composait de masses homogènes, de races autocthones, qui, par l'ancienneté de leurs familles, par leurs propres traditions, pourraient remonter à l'origine de notre empire et le suivre à travers les phases diverses qu'il a parcourues, assurément nos enceintes parlementaires ne retentiraient pas aujourd'hui de ces cris d'extermination contre les descendans de ceux qui jadis étaient les propriétaires exclusifs du sol que nous occupons, et sur lequel ils reçurent nos pères par pitié. Non, sans doute, s'il se rappelait les secours que ces tribus prodiguèrent aux enfans de la Grande-Bretagne qui les premiers vinrent leur demander l'hospitalité, le peuple américain, au lieu de traiter leurs descendans comme des bêtes fauves, leur tendrait à son tour une main protectrice. Mais malheureusement la plupart des habitans de l'Union ne prennent pour point de départ de notre histoire que la guerre de l'indépendance, les exploits de Washington et l'expulsion des trou-

pes britanniques. Leur première ère date de Bunker-Hill; au-delà tout est chaos pour eux. Comment faire pour empêcher que l'Alsacien qui, venu des bords du Rhin, après avoir obtenu à prix d'argent une concession de terres, ne regarde pas comme un bandit l'Indien qui vient tuer ses bestiaux ou ravager son champ? C'est à cet état de choses, à cette situation des esprits, qu'il faut attribuer la continuation de ce système odieux de corruption et de ruses homicides employé contre les Indiens, et hautement blâmé par Washington et tous ceux qui ne se laissent guider que par de nobles inspirations.

Le cœur saigne en songeant que ces malheureux, d'abord dépossédés de leurs terres, décimés ensuite par des guerres cruelles, n'auront bientôt plus d'asile dans ces forêts où les tristes débris de leur race espéraient n'être jamais poursuivis par les envahissemens de la civilisation. Les peaux rouges, plus nobles et plus malheureuses que les peaux noires, qui, du moins, arriveront un jour à la liberté par l'esclavage, n'ont d'autre recours que la mort, puisque leur nature altière se refuse à la servitude.

Toutefois ce qui reste de dignité sauvage, de force native et de généreuse indépendance chez ces Parias de l'Amérique, inspire une vive sympathie aux poètes et aux romanciers, ces bonnes ames qui ne vivent pas seulement de pain, mais de nobles pensées et de saintes inspirations. M. Cooper, dans *le Dernier des Mohicans*, a payé la dette de l'humanité à cette race pleine de bonté et de courage que ses compatriotes ont anéantie. M. Mac Lellan, jeune barde américain, a consacré plusieurs poèmes à chanter la chute des Indiens. Il appartient à la poésie de réhabiliter toutes les infortunes; mais ici l'histoire n'est pas de trop, elle doit aussi mêler sa voix sincère aux chants des poètes, et montrer la réalité à côté de l'idéal.

Hâtons-nous de payer notre tribut à ces races héroïques et mal appréciées ; relevons aux yeux de la postérité ces hommes qu'on traite aujourd'hui de sauvages, et qui, n'écoutant que leur instinct de générosité, accueillirent sans arrière-pensée nos pères sur leur sol. Nous ne donnerons pas à notre récit cette teinte homérique dont est revêtue l'histoire de Don Juan de Solis ; nous serons vrais : dans nos pages on verra d'un côté l'Indien tour-à-tour craintif et confiant, mais toujours fidèle à sa parole ; de l'autre, l'Européen, soupçonneux, fécond en ruses, toujours recourant à l'artifice. D'ailleurs le costume chevaleresque siérait mal à nos émigrans de la Grande-Bretagne. Quelle similitude existe-t-il entre ces chefs de colonies, rusés diplomates, froids calculateurs de comptoir ou philosophes maniaques, et ces bouillans condottieri de Castille, allant à la conquête d'un monde nouveau avec la même valeur aventureuse qui les eût poussés contre les phalanges maures de Grenade ou de Cordoue. Ceux-ci ne comptaient que sur leur courage et leurs épées ; ceux-là sur l'habileté de leurs combinaisons et leur supériorité intellectuelle. Par leur intrépidité, les Espagnols ont décoré leur entreprise du prestige de la victoire, tandis que les Anglais, par leurs froids calculs et leurs ruses homicides, ont justement encouru le blâme de la postérité.

La plus claire, sinon la plus complète classification des Indiens de la Nouvelle-Angleterre, à l'époque de la colonisation de Plymouth, comprend cinq confédérations principales ayant chacune leur territoire et leur chef particulier. Les Péquots occupaient la partie orientale du Connecticut. A l'est de cette tribu vivaient les Narraghansetts, dans le territoire desquels se trouvaient compris Rhode-Island et quelques îlots voisins. Les Pawtucketts occupaient princi-

palement le sud du New-Hampshire, et les Massassuchetts étaient établis autour de la baie qui porte leur nom. Enfin, entre ces derniers au nord et les Narraghansetts au sud, une grande portion du territoire de Plymouth et de Barnstable était possédée par les Pokanoketts, qui prétendaient avoir des droits sur une partie de ce qui forme maintenant le comté de Bristol.

Les Pokanoketts formaient neuf cantons séparés gouvernés par autant de sagamores ou de squaws qui relevaient de l'autorité supérieure d'un grand sachem, chef spécial du canton de Wamponoag, et résidant à Montaup. Cette colline célèbre, souvent désignée sous le nom de Mont-Hope, montagne de l'Espérance, par une fausse analogie tirée de la forme du mot indien, est située à l'est du village de Bristol, à la distance de deux milles environ; elle est très-escarpée de tous côtés et couronnée par un grand rocher qui apparaît de loin comme un dôme immense. C'était la résidence favorite des sachems, et, par sa position élevée, elle semblait placer le pouvoir comme une Providence au centre de sa sphère d'action. Sassacus, le sachem des Péquots, s'était établi de même au sommet d'une montagne escarpée, au centre de son empire, pour que le lieu de sa résidence fît comprendre aux peuples leur abaissement et sa grandeur.

Purchas est le premier qui fasse mention du sachem de Wamponoag; ce n'est même que d'après le récit du capitaine Dermer, expédié d'Angleterre en 1619, sur un bâtiment de deux cents tonneaux, qu'il parle de ce chef indien. Ce capitaine avait avec lui un sauvage pokanokett du nom de Squanto, enlevé sur la côte en 1614, avec une vingtaine de ses compatriotes qui avaient été comme lui vendus a Malaga au prix d'une guinée par tête. Squanto et ses compagnons d'esclavage furent délivrés ou rachetés par quel-

ques moines de cette île. « Lorsque j'arrivai, dit Dermer dans sa lettre à Purchas, dans le pays natal de mon sauvage, n'y trouvant plus un seul être vivant, je naviguai tout un jour jusqu'à un endroit nommé Mammastaquyt, d'où j'expédiai un exprès à Pakanokit, situé sur les bords de la mer, à une journée de marche du côté de l'ouest. Deux rois vinrent de cette ville me visiter avec une escorte de cinquante hommes armés. Notre entrevue fut fort amicale, et ils consentirent à toutes mes demandes. »

Un de ces rois, c'est le nom que les premiers voyageurs donnent aux sachems, doit avoir été Massasoït, si connu depuis des colons de Plymouth; le second était probablement son frère Quadepinah. Mammastaquyt était, sans aucun doute, le lieu où Édouard Vinslow s'arrêta dans son ambassade près de Massasoït, en 1623, quoiqu'il le désigne sous le nom de Namaskhet.

Le 22 mars 1621, quelque tems après la colonisation de Plymouth, Massasoït se mit pour la première fois en rapport avec les chefs de la colonie. Son arrivée avait été devancée par celle d'un Indien nommé Samoset, qui entra dans nos cantonnemens seul et d'un air délibéré, en souhaitant la bienvenue aux nouveaux hôtes de l'Amérique. Il revint une seconde fois, accompagné de quatre de ses compatriotes, qui venaient comme lui faire quelques échanges de pelleteries. Squanto se trouvait avec eux. Ils annoncèrent aux Anglais que le grand sachem et son frère avaient pris position avec toutes leurs forces dans le voisinage. En effet, Massasoït parut bientôt après sur la hauteur voisine avec une escorte de soixante hommes. Comme cette petite armée ne paraissait pas vouloir pousser plus loin, Squanto fut envoyé en parlementaire pour connaître les projets du sachem. Massasoït déclara que ses intentions étaient toutes pacifiques, et qu'il désirait entrer en pourparlers. Édouard

Vinslow fut chargé d'aller le complimenter ; il arriva dans le camp indien avec des présens qui furent agréés, et qui préparèrent favorablement les esprits. Il y ajouta un discours assez long, que les Indiens écoutèrent de cet air grave et solennel qui distingue leur race. Winslow leur déclarait que le roi Jacques saluait le sachem son frère avec des paroles de paix et d'amitié ; qu'il l'acceptait pour allié ; que le gouverneur désirait le voir, trafiquer et traiter avec lui en bonne intelligence.

Massasoït ne paraît pas avoir fait de réponse précise à cette harangue, dont sans doute il ne saisissait pas exactement le sens, grâce à l'inexpérience de l'interprète chargé de la lui transmettre ; il accorda plus d'attention à l'épée et à l'armure de Winslow pendant son discours, et, aussitôt qu'il l'eut terminé, il manifesta ses dispositions au trafic proposé en offrant de les acheter ; mais elles n'étaient pas à vendre. Laissant Winslow à la garde de son frère, il traversa un ruisseau qui le séparait des Anglais, et se fit accompagner de vingt Wamponoags, auxquels il fit préalablement déposer leurs arcs et leurs flèches. Au-delà du ruisseau, il trouva le capitaine Standish et un autre colon, qui étaient venus à sa rencontre avec une escorte de six hommes, et qui le conduisirent à une des meilleures maisons du village. Là on étendit sur le parquet un tapis vert pour lui faire honneur, et on empila plusieurs coussins, sur lesquels il s'assit nonchalamment. Quelques instans après, un roulement de tambours et une bruyante fanfare de trompettes se firent entendre ; et le gouverneur entra dans la maison accompagné de quelques soldats. Le ravissement des Indiens témoigna que cette démonstration leur était fort agréable, et qu'ils y voyaient un hommage rendu à la personne de leur souverain. Le sachem et le gouverneur s'embrassèrent avec

effusion, et, après l'échange de quelques autres politesses, ils s'assirent et prirent part à une collation délicate préparée à leur intention. Il paraît que les liqueurs fortes, employées depuis avec tant de succès à l'abrutissement et à la destruction des Indiens, opérèrent énergiquement sur le sachem, et le disposèrent à s'unir étroitement aux nouveaux hôtes qui apportaient avec eux de si puissans breuvages.

Morton et quelques autres écrivains rapportent que le sachem souscrivit avec empressement aux conditions du traité, et ils ajoutent qu'il témoigna combien il était charmé de devenir l'allié et le vassal du roi d'Angleterre, auquel il céda le territoire environnant pour qu'il en jouît, ainsi que ses successeurs, à perpétuité. Il est surprenant que cette reconnaissance de la suzeraineté du roi Jacques ne se trouve pas explicitement comprise dans le traité. Toutefois la donation des terres, qui constitue le seul titre valable des colons de Plymouth, fut confirmée par des actes postérieurs, et surtout par la conduite de Massasoït; mais la soumission au roi Jacques est plus douteuse et ne s'accorde pas avec la lettre des articles du traité conclu entre le sachem et le gouverneur. Les Indiens y souscrivirent librement, et bien qu'en retour de l'immense territoire dont ils faisaient généreusement l'abandon, ils n'aient reçu qu'une paire de couteaux, une chaîne de cuivre, un pendant d'oreilles pour le grand sachem, un flacon d'eau-de-vie, une provision de biscuits et un pot de beurre pour Quadepinah, toutes les parties furent aussi satisfaites de la teneur du traité que des cérémonies qui l'avaient précédé. C'est là une page curieuse qu'on chercherait vainement dans les histoires de l'Europe. On est heureux de voir que cette transaction si simple, si patriarcale, fut religieusement observée par les donataires pendant plus d'un siècle. Ni Massasoït, ni aucun

de ses sujets, lui vivant, n'ont été convaincus, par les plus ardens détracteurs de la race indienne, d'avoir porté la moindre atteinte aux droits consacrés par ce traité!

Dans l'entrevue que nous avons racontée, la curiosité des Anglais n'était pas moins éveillée que celle des Indiens. Pendant que le sachem examinait l'armure de Winslow et que ses Wamponoags s'efforçaient de sonner de la trompette, les Anglais observaient curieusement les allures de leurs nouveaux alliés. Le rédacteur du journal de la colonie de Plymouth représente Massasoït comme un homme robuste, dans la force de l'âge, grave et sobre de paroles. Sa parure ne différait de celle de ses compagnons que par une grande chaîne d'osselets blancs placée autour de son cou, et qui était probablement un des attributs de la royauté. Sa figure était peinte d'un rouge sombre; mais sa tête et son visage étaient tellement baignés d'huile, qu'ils luisaient comme si on les eût recouverts d'une couche de vernis. Il n'avait d'autre arme qu'un long couteau suspendu autour de sa poitrine par un cordon. Ses courtisans, équipés sans doute dans cette circonstance, selon toutes les lois de l'étiquette, étaient bariolés de blanc, de noir, de rouge et de jaune; et quelques-uns portaient des croix et des joyaux de différentes formes.

Après avoir laissé quelques-uns des leurs en ôtage auprès des Anglais, les Wamponoags se retirèrent dans les bois à la distance d'un mille environ, et ils passèrent la nuit avec Winslow, qui répondait de leurs ôtages. Il paraît cependant que les Anglais n'avaient pas une sécurité complète; car ils veillèrent dans la crainte d'une attaque nocturne, pendant que leurs hôtes dormaient profondément. Ces précautions font plus d'honneur à la prudence qu'à la loyauté des Anglais, s'il est vrai que la confiance soit toujours en raison de la bonne-foi. Le lendemain, le

sachem envoya quelques-uns des siens pour exprimer le désir qu'il éprouvait de recevoir à son tour la visite des colons. Standish et un nommé Alderton se hasardèrent à venir, et s'ils ne furent pas traités royalement, ils reçurent du moins un accueil cordial; ils eurent du tabac et des pommes-de-terre à discrétion. Le gouverneur, pour reconnaître la libéralité du sachem envers ses envoyés, lui expédia aussitôt une forte provision de pois secs. Ce don flatta beaucoup les Indiens, qui passèrent encore dans leur campement une partie de la journée, après quoi ils se retirèrent charmés d'avoir ainsi établi leurs relations de bon voisinage. Les circonstances de ce récit nous montrent les Indiens sous un jour favorable. Ils viennent sans armes et sans défiance apparente au milieu des colons, et répondent à l'accueil qu'ils en reçoivent par une hospitalité simple et cordiale.

Au mois de juillet de la même année, le gouverneur de la colonie envoya une ambassade à Massasoït, à sa résidence de Montaup. Elle se composait d'Édouard Winslow et de Stephen Hopkins, qui portèrent au sachem un habit que le gouverneur le priait de recevoir comme un gage de son amitié. Ils avaient aussi la mission délicate de faire entendre qu'en raison du grand nombre des Indiens qui visitaient Plymouth, les colons, incertains encore sur la récolte du maïs, se trouvaient dans l'impossibilité de subvenir plus longtems à leur nourriture. Que cependant, si Massasoït ou quelqu'un de ses amis venaient visiter la colonie, ils y trouveraient toujours une hospitalité généreuse. Le gouverneur demandait en outre que les Pokanoketts fussent autorisés à échanger des fourrures et à vendre aux colons du maïs propre aux semailles. Nous trouvons ici des détails qui font mieux connaître les relations que l'on désirait établir avec les Indiens. Les colons avaient, à ce qu'il pa-

rait, trouvé des amas de blé enfouis sous terre. Ne rencontrant dans le voisinage aucun habitant, ils supposèrent que la crainte les avait chassés, et ils s'emparèrent de ce blé avec l'intention de le payer, si les propriétaires se représentaient. Les envoyés proposèrent alors à Massasoït de faire savoir à ces Indiens, que les Anglais étaient disposés à s'entendre avec eux et à les indemniser.

Partout sur leur route les envoyés furent traités avec une simplicité et un abandon qui rappellent l'accueil que Colomb reçut des insulaires des Indes-Occidentales, et Penn, ainsi que Roger Williams, chez les Delawares et les Narraghansetts. Enfin ils parvinrent à Sowams. Massasoït était absent; mais il arriva peu de tems après, et fut salué par ses hôtes d'une décharge de mousqueterie. Il leur souhaita cordialement la bienvenue, à la manière des Indiens, les conduisit dans sa tente, et les fit asseoir près de lui. Après avoir justifié de leurs pouvoirs, ils lui offrirent le présent du gouverneur. C'était un uniforme de cavalerie, en drap rouge et richement galonné. Le sachem s'en revêtit aussitôt, et passa autour de son col une longue chaîne, nouvelle marque de la libéralité des Anglais, qui y voyaient sans doute un emblême de vasselage. Les Indiens, qui contemplaient à distance cette scène étrange, témoignaient la plus vive admiration. Le sachem répondit aux propositions du gouverneur par des assurances amicales, et réunit ensuite ses hommes autour de lui pour les haranguer. « N'était-il pas lui, Massasoït, le maître de toute la contrée? Telle ville n'était-elle pas sous sa puissance, et ses habitans ne devaient-ils pas lui faire hommage de leurs fourrures? » Il continua sur ce ton interrogatif à nommer une trentaine de ses petits domaines, et ses auditeurs témoignaient leur assentiment en répondant par des cris affirmatifs à chacune de ses questions. Après avoir terminé

sa harangue, il alluma des pipes qu'il offrit à ses hôtes, et s'entretint avec eux de leur patrie et de leur roi; il s'étonnait surtout que ce dernier vécût sans femme.

Comme il se faisait tard, et qu'il ne leur offrait rien de plus substantiel, par la raison qu'il n'avait pas la moindre provision, ses hôtes exprimèrent le désir de se retirer. Il y consentit volontiers et partagea avec eux son lit, composé de quelques planches élevées d'un pied au-dessus du sol et recouvertes d'une natte légère. Notre ambassade occupa une extrémité du lit, pendant que le couple royal était posté à l'autre bout. Le lendemain, plusieurs petits sagamores arrivèrent des cantons voisins avec leurs sujets, et divers jeux furent exécutés pour l'amusement des ambassadeurs. A midi, ils partagèrent avec le sachem et une quarantaine de convives un repas modeste, où figuraient en première ligne des poissons bouillis que Massasoït avait tués lui-même à coups de flèches. Leur séjour à la cour du sachem fut de courte durée; ils partirent trois jours après leur arrivée, laissant Massasoït désolé et confus de les avoir festoyés si maigrement. Tels étaient les rapports amicaux qui existaient entre ces deux puissances; mais ils ne devaient pas toujours durer sur ce pied.

Il paraît qu'en 1639, Massasoït associa son fils aîné Moaham ou Vamsutta aux affaires de la couronne; car on rapporte qu'au mois de septembre de cette même année, ils vinrent tous deux à Plymouth pour y demander la confirmation et l'inviolabilité du traité de 1621. Le conseil, au nom du gouvernement général et de chaque ville en particulier, ratifia les clauses nouvelles, et confirma toute la teneur de l'ancien traité d'alliance. A partir de cette époque, les noms du fils ou du père se trouvent unis ou séparés dans tous les actes de concession de terre. En 1649, Massasoït vendit en son propre nom le territoire de Bridge-

Water à Myles Standish. Cet acte porte le seing du sachem et la signature de Standish et de deux autres colons, qui s'engagaient à payer à Massasoït pour cette concession, sept habits d'une aune et demie, neuf haches, huit pioches, vingt couteaux, quatre peaux d'élan, et dix aunes et demie de cotonnade. Quatre ans plus tard, le père et le fils concédèrent, au prix de 35 liv. st., quelques terres voisines de leur résidence. Ce fut un des derniers actes de Massasoït; car on s'accorde généralement à placer sa mort vers la fin de l'année 1656. Il devait alors avoir soixante-dix ans.

Tel fut, selon le témoignage de l'histoire, ce Massasoït. le premier et le plus fidèle ami des colons. Ces récits nous le montrent comme un homme simple et loyal, qui devait son autorité à l'ascendant de son caractère, et à la confiance qu'il inspirait à ses sujets comme à ses alliés. Pendant sa longue carrière si honorablement remplie, la bonne intelligence entre ses Indiens et la colonie ne fut pas un seul instant troublée. Son intervention nous fut constamment favorable. C'est par ses bons offices que l'hostilité du sachem Corbitam devint impuissante, et qu'elle aboutit à une réconciliation sincère; c'est aussi par ses conseils et par son exemple, que les principaux chefs des Massassuchetts vinrent à Plymouth offrir leur alliance et leur protection aux Anglais.

La vive sollicitude de ses nombreux amis qui l'entouraient, quand sa vie fut menacée par une cruelle maladie, prouve le sincère attachement que lui portaient ses sujets et ses voisins. Winslow, qui en sa qualité de médecin lui donna des soins, rapporte que quelques Indiens vinrent de plus de cent milles pour le voir, et que tous suivirent ses opérations médicales avec autant d'anxiété que s'il se fût agi pour eux de la vie d'un père ou d'un

frère. On trouve dans ses Mémoires un passage d'une touchante simplicité, qui fait voir combien Massasoït s'intéressait au sort de ses sujets alors même qu'il avait à craindre pour lui-même. « Un matin, dit Winslow, il me pria de visiter ceux des habitans de la ville qui étaient malades, et de leur donner les mêmes soins qu'à lui-même, en me disant que c'étaient de braves gens. »

Mais ce n'était pas assez que Massasoït restât fidèle à des traités extorqués à son inexpérience, les gouverneurs de Plymouth auraient voulu exercer sur lui et ses sujets un ascendant moral ; aussi lui reprochèrent-ils amèrement de n'avoir jamais été disposé à embrasser la religion des Anglais, malgré l'amitié qu'il leur portait. Soit par instinct, soit par calcul, Massasoït repoussa toujours cette condition ; dans son dernier traité, il insista pour obtenir l'engagement qu'on ne tenterait jamais d'arracher ses sujets à leur idolâtrie, et il ne renonça à cette condition que sur la menace qu'on lui fit de rompre les négociations. Cette circonstance prouve qu'il y avait déjà eu quelques intentions de propagande, et que les colons n'étaient pas disposés à sacrifier ce puissant moyen de conquête.

Massasoït eut pour successeur dans le gouvernement de Pokanokett, son fils aîné, Maanam ou Wamsutta, connu des Anglais sous le nom d'Alexandre, ainsi que son frère cadet le fut sous celui de Philippe. Les Anglais les avaient baptisés de la sorte sur leur demande, pendant un voyage qu'ils firent à Plymouth, en 1656. On connait peu de chose de la vie d'Alexandre, qui mourut en 1662, après un règne de six ans. Il vécut en paix avec les Anglais, quoiqu'il ne fût pas bien disposé à leur égard. Hubbart prétend même qu'il forma avec les Narraghansetts un complot contre la colonie. Cette imputation, qui ternit sa mémoire, et qui fut la cause probable de sa mort, ne

nous paraît pas justifiée suffisamment, et, dans tous les cas, on peut reprocher au gouvernement colonial son extrême dureté.

Sur la dénonciation du complot dont on l'accusait, on envoya des agens pour l'arrêter et l'amener devant le conseil qui devait instruire son procès. On chargea de ce coup de main l'intrépide Winslow, qui se dirigea vers Souams avec une troupe de huit ou dix hommes choisis parmi les plus robustes. Ils trouvèrent Alexandre avec quatre-vingts des siens dans un *wigwam*, à peu de distance de la ville ; ils y pénétrèrent, après s'être emparés des armes que les convives avaient laissées en dehors, et sommèrent le sachem de les accompagner à Plymouth. Il ne se soumit qu'avec peine à cette injonction, et seulement sur la menace qu'on lui fit de le tuer sur place s'il faisait un mouvement pour se défendre ou s'il refusait de marcher. Sa captivité, dit encore Hubbard, lui donna la fièvre, et il sollicita la permission de retourner chez lui ; elle lui fut accordée sous condition, mais il mourut en route. Ce dénoûment termina d'une manière imprévue une affaire entreprise avec violence et au mépris du droit des gens.

Tel était l'état des choses, lorsque le second des fils de Massasoït, Métacon, qui avait reçu des Anglais le nom de Philippe, recueillit l'héritage de son frère Alexandre. Il jouissait, parmi les Indiens, d'une grande popularité, et son avénement fut signalé par des fêtes brillantes et par un immense concours de ses sujets, qui arrivèrent des points les plus éloignés de ses domaines pour saluer leur nouveau maître. Philippe, au sortir de ces fêtes, se rendit à Plymouth avec son oncle, et renouvela, en présence du conseil qui avait dû juger son frère, l'assurance de son attachement aux Anglais. Pendant plusieurs années les

relations des deux peuples demeurèrent extérieurement amicales, quoiqu'au fond une défiance réciproque commençât à les diviser.

Les premiers symptômes d'une rupture se manifestèrent dans le cours de l'année 1671, où Philippe se plaignit ouvertement de quelques empiétemens des colons sur ses chasses. A cette même époque, on répandit le bruit que ses sujets s'assemblaient en nombre inusité, qu'ils réparaient leurs armes et qu'ils aiguisaient leurs haches. Le gouvernement de Plymouth prit l'alarme et expédia des commissaires auprès de Philippe, non pour l'arrêter, comme autrefois son frère, mais pour connaître ses intentions. Il répondit dignement à ce message, en invitant à une conférence les chefs de la colonie qui se trouvaient alors dans la ville de Taunton, pour y traiter avec des envoyés du gouvernement de Massassuchetts, qui devaient terminer comme arbitres les différends du sachem et de la colonie. Le gouverneur accéda à cette proposition, et promit de garantir la vie du sachem pendant toute la durée des négociations. Sur cette assurance, Philippe s'approcha de Taunton; et après avoir posé des sentinelles, il envoya de nouveau demander l'entrevue. Mais les habitans de la ville s'y opposèrent énergiquement, et ce ne fut pas sans peine qu'on les empêcha d'attaquer le parti indien. Les commissaires de Massassuchetts se rendirent cependant auprès de Philippe, et convinrent avec lui d'une conférence, à la condition que ses gens l'accompagneraient, et que le lieu du rendez-vous serait occupé d'un côté par les Wamponoags et de l'autre par les Anglais.

Conformément à ces conventions, les deux partis et les arbitres se réunirent dans la maison commune de Taunton. D'un côté se rangèrent les Anglais. La gravité empreinte sur leur visage et leur maintien solennel répondaient à la

sévérité de leur costume. De l'autre s'étendait une ligne de guerriers indiens armés et disposés pour le combat. De longs cheveux noirs flottaient sur leurs épaules, et leurs yeux portaient une expression de défiance qui pouvait éclater en hostilité ouverte. Philippe fut leur seul orateur. Il nia d'abord les intentions qu'on lui prêtait contre les Anglais, et prétendit que ses préparatifs de guerre étaient destinés à repousser les attaques des Narraghansetts. Mais ses adversaires, plus habiles orateurs, lui démontrèrent la fausseté de cette allégation avec tant de clarté, qu'il en fut déconcerté. Il feignit alors de consentir à toutes les imputations dirigées contre lui ; et quoiqu'il refusât d'accorder aucune réparation, il livra les fusils de ses gardes, au nombre de soixante-dix ; et avec quelques-uns de ses conseillers, il souscrivit un aveu de ses complots et renouvela solennellement l'ancien traité.

Cette apparente soumission n'était qu'un artifice qui devait aigrir les ressentimens des Indiens, et leur donner le tems de se déclarer ouvertement lorsqu'ils seraient en mesure de soutenir la guerre. La conférence ainsi terminée, Philippe se rendit à Boston, auprès du gouverneur de Massassuchetts, qu'il savait mieux disposé à son égard que celui de Plymouth. Des lettres de cette ville avaient prévenu le gouverneur de Boston des menées de Philippe ; cependant le rusé sachem réussit à persuader de son entière innocence les commissaires de Boston, qui envoyèrent des députés à Plymouth pour proposer une nouvelle conférence où toutes les difficultées devaient être aplanies. Cette offre ayant été rejetée, ils déclarèrent aussitôt que Plymouth n'avait pas de motifs légitimes pour faire la guerre. Ébranlé par cette déclaration, le conseil de la colonie donna son consentement à une nouvelle entrevue qui eut lieu à Plymouth. Philippe et ses conseillers y signèrent un traité dans

lequel le sachem se reconnaissait sujet du roi d'Angleterre, et s'engageait à déférer au gouverneur de Plymouth les causes importantes, à payer une contribution de cent livres et cinq têtes de loups par année. Ainsi, de conférence en conférence, le pauvre sachem, de roi souverain, était devenu le vassal d'un gouverneur anglais! Ces conditions humiliantes, que le sachem signa librement, prouvent assez que sa soumission apparente cachait des arrière-pensées de vengeance.

Le succès de ce stratagème fut complet. Le sachem ne tua pas un seul loup au profit des Anglais, et ne paya pas une obole sur le tribut auquel il s'était soumis. Il se conduisit avec tant de prudence, que pendant trois ans aucune démarche de sa part ne vint éveiller les soupçons de la colonie. Cependant on ne doit pas douter qu'il n'ait mis cet intervalle à profit pour mûrir un des plus grands desseins que conçût jamais un sauvage : la ruine complète des établissemens anglais dans les provinces du Nord. Il sentait bien que le danger et la difficulté exigeaient des moyens immenses; aussi la coalition de toutes les tribus de la Nouvelle-Angleterre pouvait-elle seule lui donner l'espoir de terminer heureusement la guerre qu'il méditait.

La trahison d'un des confidens de Philippe précipita l'explosion. Sassamon, issu d'une famille indienne convertie, avait été élevé à Cambridge et était maître d'école à Natick. Selon Mather, il avait apostasié, et Philippe l'avait pris à son service comme secrétaire. Hubbard rapporte que, séduit par des offres brillantes, il abandonna le sachem dont il possédait tous les secrets. Sassamon, après cette retraite, prétextant le soin de ses affaires, faisait de fréquens voyages chez les Pokanoketts, et transmettait aux Anglais les renseignemens qu'il se procurait. Sur ses rapports, Philippe et quelques-uns

des siens subirent un interrogatoire qui n'eut point de suite, parce que la preuve de leurs menées ne put être administrée. Peu de tems après, Sassamon disparut. Comme il avait plusieurs fois témoigné la crainte d'une mort violente, ses amis prirent l'alarme, firent des recherches, et trouvèrent enfin son cadavre au fond d'un étang glacé. La glace était encore ouverte, son chapeau et son fusil déposés sur le bord, comme s'il se fût noyé lui-même. On arrêta trois Indiens accusés de ce meurtre sur le témoignage d'un de leurs compatriotes, qui disait avoir tout vu du haut d'une colline voisine; le même témoin les reconnut tous trois, et ils furent en conséquence condamnés et pendus; telle était la justice expéditive des colons. On pensa généralement, quoique sans preuves, que ces Indiens avaient été les exécuteurs d'une sentence portée par Philippe contre un homme qui, après avoir trahi sa confiance, venait encore jouer dans ses états le rôle infame d'espion.

Philippe ne chercha plus dès-lors à cacher son ressentiment, ni à réprimer les attaques de ses sujets. Il ne pouvait pas agir autrement. Le sort de son frère, dans des circonstances moins graves, l'avertissait assez de ce qu'il avait à craindre. Les Pokanoketts se réunirent de toutes parts autour de lui et se livrèrent avec ardeur aux préparatifs d'une guerre qu'appelait leur juste indignation. Ces généreux sauvages n'avaient pas le pouvoir de supporter un outrage et d'en ajourner la vengeance. L'exécution des trois Indiens les avait poussés à bout, et ils exprimaient leurs ressentimens avec tant d'animosité que, dans une discussion à ce sujet, un homme de Swanzey fit feu sur l'un d'eux et le tua, le 24 juin 1675. Ce fut le commencement des hostilités.

La guerre fut dès-lors entreprise sans hésitation. On adressa cependant à Philippe une lettre qui naturellement resta sans réponse, et l'on demanda des secours au gouvernement de Massassuchetts. Dès le début, le caractère de cette lutte fut si grave que l'on prévit qu'elle ne pourrait se terminer que par la ruine de la colonie ou l'extermination des Indiens. Nous n'avons pas l'intention d'entrer dans tous les détails de cette guerre célèbre, il nous suffira de dire que pendant un an les deux armées furent aux prises, et que cette lutte acharnée ne se termina que par la mort de Philippe vers la fin de l'année 1676. Ainsi que le sachem l'avait prévu, elle décida du sort des Indiens. Les Pokanoketts furent exterminés, et les Narraghansetts perdirent environ un millier des leurs dans le fameux combat de Sunke-Squaw. Tous les Indiens établis sur la rivière du Connecticut et la plupart des Nipmucks qui survécurent, s'enfuirent dans le Canada, où ils rendirent ensuite de grands services aux Français; quelques centaines seulement se réfugièrent à New-York. On rapporte que du mois de juin au mois d'octobre 1676, le seul détachement du capitaine Church tua environ sept mille Indiens, et les prisonniers furent exportés et vendus comme esclaves. Mais les vainqueurs payèrent bien cher leur triomphe. Treize villes furent entièrement détruites et six cents habitations incendiées. Chaque famille eut quelque mort à déplorer, et les frais de la guerre furent si considérables que les commissaires des Provinces-Unies estimèrent à plus de cent mille liv. st. (2,500,000 fr.) les seules dépenses de la vieille colonie.

Telle fut l'issue de la guerre que le roi Philippe conduisit en personne avec une habileté et une énergie dignes des plus grands généraux. Outre toutes les tribus des Pa-

kanoketts, il engagea encore dans la lutte beaucoup d'autres peuplades, qui agirent sous sa direction avec un accord qu'elles n'avaient jamais montré auparavant. Mais malheureusement ces tribus furent, comme Philippe, prises à l'improviste par le commencement des hostilités, qui devancèrent d'une année l'époque de la guerre, et qui furent déterminées par l'affaire de Sassamon et l'impatiente ardeur des jeunes guerriers. On dit que Philippe pleura de rage à la nouvelle des premières hostilités; mais les dés étaient jetés, et dès-lors, quoiqu'il eût le pressentiment de la catastrophe qui le menaçait, il appliqua toutes les forces de son ame, toutes les ressources de son intelligence à la conduite de cette grande guerre, qui était le début et qui devait être le terme de la querelle entre les peaux rouges et les blancs.

Sa position pendant les derniers mois de la guerre fut si déplorable, et cependant ses efforts si soutenus, ses ressources si variées, que nous ne pouvons que le plaindre et l'admirer. Ses premiers succès furent effrayans; mais la chance tourna bientôt contre lui : il avait à combattre toutes les forces de la colonie, et à se défendre contre la trahison de quelques-uns des siens. Il n'est connu pendant la guerre que par ses fuites soudaines et ses retours imprévus. Les Anglais sont auprès de lui; il s'élance, plonge dans l'eau ou franchit un précipice, et disparaît à tous les yeux, cachant sa trace pendant des mois entiers. Quelques semaines après le commencement des hostilités, il fut cerné dans le grand marais du Pocasset, et fut obligé, pour échapper à ses ennemis, de leur abandonner les femmes et les enfans, tandis qu'il descendait sur un radeau, avec l'élite de ses guerriers, la grande rivière de Taunton. L'année suivante, un transfuge conduisit les Anglais dans son camp. Philippe prit la fuite si précipitamment, qu'il

laissa sa chaudière sur le feu. Vingt de ses compagnons furent pris ou tués. Son oncle périt à ses côtés. Le lendemain, Church apercevant un Indien assis sur un arbre renversé pour servir de pont sur la rivière, dirigea son fusil sur lui. « C'est un des nôtres, » s'écria un Indien qui se glissa près du capitaine. Church baissa son fusil, et l'inconnu tourna la tête. C'était Philippe, occupé sans doute à réfléchir sur le sort qui l'attendait. Church l'ajusta de nouveau et fit feu, mais son royal ennemi avait déjà disparu. Un mois avant sa mort, un nègre révéla aux Anglais le projet qu'il avait d'attaquer certaines villes ; il ajouta que, sur tous les points, il était toujours en mesure de réunir autour de lui un millier de combattans. Au plus fort de ses revers, il ne voulut jamais entendre parler de paix, et il tua de sa propre main le seul Indien qui ait osé lui en faire la proposition.

Cette lutte acharnée prouve clairement qu'il était doué d'un courage à toute épreuve et d'une intelligence peu commune. Il est hors de doute que si sa position ne l'avait pas contraint, dans la plupart des rencontres, à dissimuler sa présence, l'histoire lui rendrait un grand nombre d'exploits ignorés ou anonymes. Church le représente comme toujours disposé à donner le signal de la fuite ; mais sa tête mise à prix, l'importance de sa vie pour le succès d'une cause qui devait périr avec lui, la foi douteuse de quelques-uns de ses amis, tout lui faisait une loi de ménager ses jours et de recourir à toutes les ruses de sa race pour tromper la poursuite de ses ennemis.

Philippe n'était pas un barbare par les manières et les sentimens. On ne cite pas un seul exemple de mauvais traitemens qu'il eût fait subir à un prisonnier, alors même que la barbarie de ses adversaires semblait autoriser de

sanglantes représailles. Avant le commencement des hostilités, il arracha à la mort James Brown, que ses gardes voulaient faire périr comme agent du gouvernement de Plymouth, en invoquant l'amitié que son père portait à la famille de celui-ci. Nous devons aussi citer la conduite du sachem envers la famille Léonard, avec laquelle il faisait des échanges, et qui s'était chargée de l'entretien de ses armes. Au commencement de la guerre, il donna des ordres précis pour que les biens et les membres de cette famille fussent respectés, et sa protection leur fut une sauve-garde assurée.

C'est avec intérêt que nous retrouvons le sachem, quand sa cause fut désespérée, encore entouré d'une troupe d'amis fidèles. On dit qu'au moment où il fut surpris par les Anglais, il leur racontait ses rêves sinistres, et leur conseillait de l'abandonner et de pourvoir à leur propre sûreté. Quelques minutes après, il fut mortellement frappé en cherchant à s'échapper du marais. Un anglais nommé Coke le visa ; mais le coup ne partit point. L'Indien placé en sentinelle au même endroit fit alors feu sur lui, et le frappa au cœur. « La nouvelle de sa mort, dit Church, fut accueillie avec transport, et l'armée en poussa trois cris de joie. » On doit déplorer que ce dernier se soit laissé emporter par son inimitié au point de refuser les honneurs de la sépulture à son grand adversaire. Il fit couper son cadavre par morceaux, et sa tête arriva à Plymouth le jour même où l'on remerciait solennellement le Ciel de la victoire. La tête du sachem fut promenée en triomphe dans la colonie, et l'Indien qui l'avait tué reçut une de ses mains pour récompense. Enfin, pour terminer ces tristes détails, son baudrier, sa poire à poudre et ses insignes royaux furent bientôt après livrés par un

de ses capitaines. La batterie du fusil qui fut si fatal, et un plat trouvé dans son wigwam, existent encore dans la collection des antiquités de la société historique de Plymouth. Montaup, dont les Massassuchetts et la colonie de Plymouth se disputèrent la possession, fut définitivement adjugée à ce dernier gouvernement par une décision spéciale du roi Charles. Le fils du sachem, âgé de neuf ans, fut vendu comme esclave et embarqué pour les îles Bermudes. Toutefois on ne se détermina pas sans scrupules à prendre cette mesure. La cour de Plymouth, dans son indécision, voulut recourir aux lumières du clergé. M. Cotton estima que les fils des traîtres, des rebelles, des meurtriers et de tous les félons de cette nature, devaient partager le sort de leurs pères, et, dans l'intérêt du salut public, être punis de mort. Le docteur Mather compara cet enfant à Hadad, dont le père avait été tué par Joad, et il insinua que si Hadad ne s'était pas échappé lui-même, David aurait pris des mesures pour que le crime du père ne se renouvelât pas dans la personne du fils. Il est heureux que cette induction biblique n'ait point prévalu et que la cour ait adopté une mesure intermédiaire qui satisfaisait la prudence sans blesser aussi cruellement l'humanité.

L'impression produite par cette guerre dans la colonie fut telle, que jamais ennemi n'inspira un pareil effroi. Il est impossible de calculer l'importance des succès que Philippe aurait obtenus, si les circonstances l'avaient favorisé au lieu de tourner contre lui. Le courage et la prudence doivent céder à la fortune; mais, malgré le funeste dénoûment de son entreprise, Philippe a fait assez pour s'immortaliser comme guerrier, comme politique, et nous pourrions ajouter comme patriote, car il combattit moins pour la conquête que pour préserver l'indépendance de

son pays et de sa race. Quels que puissent être les préjugés répandus contre lui aux jours de la terreur causée par ses exploits, il y a assez de grandeur d'ame et d'impartialité dans notre siècle pour qu'il reçoive enfin la justice due à son courage et à ses malheurs. Il fut vaincu ; mais il disputa long-tems la victoire, et sa chute fut une glorieuse défaite.

(*North American Review.*)



DES PHARES DE LA GRANDE-BRETAGNE

ET DES

PERFECTIONNEMENS DONT ILS SONT SUSCEPTIBLES (1).

Si la Grande-Bretagne s'est placée à la tête des puissances maritimes et commerciales du globe, elle doit plutôt cet avantage à son infatigable industrie, dont la nature de ses institutions lui fait une loi, qu'à sa position insulaire, et à la rigueur de son climat, quelque favorables que soient d'ailleurs ces conditions au développement du caractère hardi et entreprenant de ses habitans. Cernées d'un côté par des bancs de sable, de l'autre par des courans rapides, ici par une ligne de roches escarpées, plus loin par une multitude de rescifs ou d'ilôts; exposées sur tous les points aux assauts d'une mer féconde en naufrages, les côtes du Royaume-Uni

(1) Note de l'Éd. En attendant que nous développions de nouvelles idées sur le meilleur mode d'entreprendre des travaux d'utilité publique en France, nous pensons que cet article spécial, qui renferme plusieurs indications utiles et applicables, sera lu avec intérêt, dans un moment surtout où le ministère va doubler, sur nos côtes, le service des phares. Nous ajouterons ici que plusieurs des causes qui nuisent au perfectionnement de ce système dans la Grande-Bretagne n'existent pas en France, grâce à notre système administratif, qui applique toujours des hommes spéciaux à chacune des branches du service public qui réclament leur présence. L'élite de nos savans, de nos ingénieurs et de nos marins fait partie de la *Commission des Phares;* aussi, quoique ce service soit encore susceptible de grandes améliorations, les Anglais ne peuvent s'empêcher d'en louer l'ensemble, ainsi qu'on le verra dans le cours de cet article.

offrent un aspect effrayant pour le navigateur engagé dans les plis de leurs rideaux de brouillards. On devrait croire qu'ainsi retranchée au milieu des brisans, des brumes et des orages, la Grande-Bretagne aurait consacré son génie et ses trésors à faciliter l'accès de ses ports aux bâtimens étrangers, à les guider à travers le dédale des archipels semés dans ses parages, et à les éclairer sur ses côtes, dans la ténébreuse horreur de ses hivers; mais il n'en est pas encore ainsi.

Il est vrai que des feux et des balises signalent partout l'entrée de nos ports; que des canots de sauvetage, montés par d'intrépides matelots, sont disposés sur tous les points; que partout l'esprit d'association vient au secours des malheureux naufragés; mais ces moyens sont insuffisans pour prévenir les sinistres. Les phares sont les meilleurs protecteurs de la vie des marins et de la sûreté des navires; aussi, depuis long-tems, des corporations spéciales ont-elles été chargées de cette branche importante du service public. Pour l'Angleterre, c'est l'ancien établissement dit de la Trinité (*Trinity-House*); pour l'Écosse, les Commissaires des Phares du Nord; et en Irlande, la Société dite *Ballast-Corporation*. Examinons comment ces trois administrations ont accompli leur mission jusqu'à ce jour.

L'établissement de la Trinité fut fondé sous Henri VIII. Élisabeth, rendant hommage aux talens des marins célèbres qui le composaient à cette époque, lui conféra les droits et les émolumens attachés à la corporation chargée de la manœuvre des signaux, des bouées et des bateaux lesteurs. Jacques Ier et Charles Ier confirmèrent ces privilèges, et Jacques II le constitua en corps administratif, et le soumit aux statuts qui le régissent encore aujourd'hui.

Aux termes de sa charte, cette association se compose d'un grand maître, d'un député-maître, de quatre régisseurs, de huit assistans et de dix-sept anciens. Onze d'entre eux appartiennent à la haute noblesse ; ce sont ou des membres du cabinet, ou de célèbres amiraux ; et les vingt autres sont de vieux chefs d'escadre ou des capitaines attachés à la marine marchande, et retirés du service. Aucune charte n'attribue à la Compagnie le droit d'élever des phares et de percevoir les taxes nécessaires à leur entretien ; mais ce droit résulte implicitement de celui de veiller en commun à la conservation, au bon état et aux progrès de la navigation dans tous les ports de l'Angleterre.

Avant 1680, l'établissement de la Trinité, malgré son privilége, n'avait obtenu de concession que pour le phare très-peu important de Lowestoff ; le ministère les accordait de préférence à certains dignitaires, à titre rémunératoire, et à des parens ou favoris du prince ; souvent même un parlement hostile au cabinet en gratifiait directement un de ses protégés. C'est ainsi que beaucoup de phares furent inféodés à des familles incapables de les administrer convenablement. Celles-ci, tout en percevant, avec une rigidité judaïque, les taxes, lésinaient sur l'éclairage et laissaient les bâtimens qu'ils rançonnaient, exposés à des périls sans nombre. Les fermiers de la Trinité, pour bénéficier sur le prix des baux, refusaient d'adopter les perfectionnemens que la Compagnie avait introduits dans le système des phares qu'elle exploitait directement. « Ces abus, dit le capitaine Cotton, qui fut, pendant quatorze ans, député-maître à la Trinité, ont occasioné des désastres sans nombre. »

La taxe, pour l'établissement et l'entretien des phares anglais, consiste en un droit perçu sur chaque navire à

raison de son tonnage. Il varie de 1/4 à 1 1/2 denier (3 à 15 c.) par tonneau ; et offre, sur le montant des dépenses, un excédant de produits considérable.

L'administration des phares écossais a été fondée en 1786 : elle se compose du solliciteur-général d'Écosse, du lord-prévôt, et du doyen des baillis d'Édinbourg et de Glascow, des prévôts d'Aberdeen, Inverness et Campbelton, et des schérifs députés par les comtés maritimes. Les droits sont de 1 1/2 denier (15 c.) par tonneau sur les navires britanniques, autres que ceux du roi, et de 3 deniers (30 c.) par tonneau sur les bâtimens étrangers, soit qu'ils passent dans le rayon de tous les phares, ou d'un seul.

L'administration des phares irlandais appartenait dans l'origine au bureau des douanes de Dublin ; mais, en 1810, elle a été confiée à un conseil composé des principaux négocians de Dublin, qui a pris le titre de Compagnie pour l'entretien du port, et l'amélioration de la rade de Dublin ; elle perçoit un droit uniforme sur le tonnage de tous les vaisseaux qui entrent dans les ports d'Irlande.

Ainsi, en Angleterre, les phares ont été confiés aux grands du royaume, ou à des marins ; en Écosse, à des schérifs, ou juges de comtés, et au premier magistrat de certains bourgs ; en Irlande, à des négocians et à des banquiers.

Ici, le marin, travesti en juge, ne fait payer que l'éclairage qu'il fournit ; plus loin le schérif, grâce à la générosité du patron ou du capitaine, permet l'accès gratuit de tous les autres phares du pays, tandis qu'ailleurs quelques gros marchands forcent le pauvre navigateur à contribuer à l'entretien de tous les phares, lors même qu'aucun d'eux n'aurait protégé sa route. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette bizarre diversité de nos statuts, c'est qu'on n'ait pas songé à attacher à ces corporations des hommes de

l'art, opticiens ou ingénieurs, qui, par leur spécialité, leur eussent été très-utiles. Nous doutons même que ces corporations aient jamais songé à mettre leur responsabilité sous la sauve-garde de la science. Aussi le système des phares britanniques n'a-t-il pas reçu tous les perfectionnemens que les progrès des sciences physiques auraient dû y introduire : leur éclairage est trop faible pour pénétrer l'épaisseur de nos brouillards ; et la combinaison des masses de lumières n'est en rapport avec l'importance relative d'aucun d'eux. En France, du moins, la Commission des Phares est composée d'hommes spéciaux qui peuvent prononcer avec connaissance de cause sur la matière, et qui consacrent tout leur tems à améliorer cet important service.

Tandis que le gouvernement britannique prodigue les deniers de l'État avec une profusion qu'on ne saurait trop déplorer, c'est pitié que de voir avec quelle parcimonie il traite des branches essentielles du service public, en imposant un travail gratuit à des agens irresponsables, ou dont le tems est absorbé par d'autres fonctions salariées. En Écosse, le bureau des manufactures, celui des pêcheries, celui des phares, sont organisés comme si la nation était en état de banqueroute. Le mal serait bien moindre si l'on attachait à l'administration des phares des marins, des ingénieurs, des opticiens; quelle émulation attendre en Écosse d'un schérif, d'un juge de comté, absorbés par l'examen des procédures civiles ou criminelles, etc., etc. ; en Irlande, de quelques marchands perdus dans le dédale de leurs spéculations, de leurs comptes courans, de leurs correspondances; et, en Angleterre, de jeunes *gentlemen* qui n'ont fait d'expériences d'optique qu'à l'Opéra ?

Cet état de choses cessera du moment où le gouvernement centralisera les trois bureaux en un seul, en nommera

les membres, et rétribuera convenablement leurs fonctions. Libre dans ses choix, il écartera l'ignorance ou la médiocrité, soumettra tous ses agens, sans distinction, à une responsabilité réelle, et les frais de leurs appointemens, ainsi que les dépenses d'amélioration, seront plus que compensés par les bénéfices matériels d'un meilleur système.

Qu'est-il résulté de cette organisation vicieuse? un gaspillage épouvantable, et les phares de la Grande-Bretagne sont loin de correspondre aux besoins de la navigation et d'avoir reçu tous les perfectionnemens dont ils sont susceptibles. De 1759 à 1803, le phare d'Eddystone, dont la lanterne est un chef-d'œuvre, avait pour tout luminaire un lustre couronné d'un double cercle de chandelles de suif; et quand le bureau de la Trinité en prit possession, on reconnut que le cercle inférieur placé très-bas était masqué par le rebord des croisées.

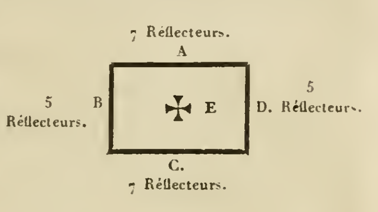
Lorsqu'en 1784 M. Argant inventa son système de lampes, M. Borda imagina de l'adapter à un grand réflecteur de cuivre argenté. L'application de cette découverte eut lieu pour la première fois à la tour de Cordouan. Une députation du bureau de la Trinité, témoin des bons effets de cette amélioration, l'introduisit en Angleterre, d'où elle s'étendit en Écosse et en Irlande; et, au bout de quelques années, tous les phares de la Grande-Bretagne eurent de semblables réflecteurs, d'un diamètre de deux pieds à vingt-huit pouces. Les réflecteurs que le marteau soumet au degré de concavité nécessaire sont ensuite polis à la main; on les interpose entre le foyer et le récipient de la lampe. Si le foyer était très-petit, et la figure du réflecteur d'une correction mathématique, de tous les points de la surface jaillirait une immense colonne de rayons parallèles. Quoique ces conditions ne puissent pas se réaliser complé-

tement dans le réflecteur le mieux poli, les rayons qu'il lance dans l'espace ont une intensité et un éclat remarquables. Malheureusement la surface des corps les plus lisses offre en réalité une infinité de creux et d'aspérités ; en sorte que les meilleurs réflecteurs métalliques absorbent la moitié des rayons qu'ils doivent réfléchir. En outre, comme l'observe Newton, la moindre inégalité dans la surface d'un corps réflecteur produisant sur les rayons lumineux une déviation sextuple de celle qu'ils subissent dans un corps réfracteur ayant la même surface, on conçoit l'énorme déperdition de lumière qui doit résulter d'instrumens imparfaits, et l'on voit combien il est difficile qu'elle pénètre même à travers l'atmosphère la moins chargée de brouillards. La multiplicité des réflecteurs, loin de corriger ces inconvéniens, les aggrave. Le phare de Bell-Rock en a sept ; mais la difficulté de les disposer de manière à ce que leurs axes soient parallèles, fait que la masse de rayonnement qui résulte de leur combinaison est bien moindre que la somme des lumières que chacun d'eux donnerait isolément ; ajoutons que ces réflecteurs, exécutés par l'enclume du forgeron, sont bien inférieurs à ceux de Lenoir, adoptés dans l'origine pour la tour de Cordouan, et fabriqués par des opticiens.

La construction du phare de Bell-Rock a coûté 61,331 livres sterling (1,533,275 fr.). Comme monument d'architecture en ce genre, il ne le cède en beauté qu'à la tour de Cordouan. On croit peut-être que toutes les ressources de la science ont concouru à la construction de son système de feux ; il n'en est rien. Le bâtiment a été construit sur les dessins de M. Rennye ; on a consulté pour la confection de son paratonnerre les célèbres professeurs Leslie et Playfair, et l'exécution en a été confiée à M. Adie, le plus habile des opticiens et des fabricans d'instrumens de physi-

que que possède l'Écosse. Eh bien! cette élite de nos savans n'a été appelée à donner aucun avis sur la construction et le jeu de l'appareil lumineux, le point le plus essentiel de cet établissement; est-il dès-lors étonnant qu'il réponde si mal à sa destination?

Cet appareil consiste en vingt-quatre réflecteurs métalliques répartis sur les quatre côtés de l'appareil de rotation, dont la face représente le parallélogramme A. B. C. D. ci contre, sept réflecteurs sont placés sur chacun des grands côtés A et C, et cinq sur les petits côtés B et D. C'est sur l'axe E que roule tout le système.



Chaque face dirige sa colonne lumineuse sur la partie correspondante de l'horizon, après une éclipse de quatre minutes (1).

Pour distinguer ce phare de celui placé à la pointe méridionale de l'île de Scares, également à éclipses, il importait de donner une autre teinte à son feu; c'est ce qu'on a fait en plaçant un vitrage rouge devant les dix réflecteurs répartis sur les petits côtés B et D. Mais on aurait dû les disposer dans la direction des quatorze réflecteurs placés sur les grands côtés A et C; car les plaques rouges absorbant la moitié des rayons de chaque réflecteur, la colonne lumineuse, de nuance rouge, n'atteindra guère que la moitié de la distance que les rayons ordinaires auraient parcourue;

(1) On appelle phares à éclipses ceux qui ne jetteraient leur éclat que dans certaines directions déterminées, si un mouvement de rotation du système ne donnait successivement aux divers cylindres de lumière toutes les rotations possibles.

tandis qu'il est évident que si elle provenait des quatorze réflecteurs verticaux, son intensité serait plus en harmonie avec le rayonnement des dix autres. Supposons qu'un navire arrivant de la Baltique vienne à s'égarer à la hauteur de Bell-Rock, son journal apprend au capitaine que ce phare déploie tour-à-tour un feu rouge et un feu ordinaire ; mais si, à cause de son éloignement ou de l'épaisseur de l'atmosphère, il n'aperçoit que ce dernier, il en conclut que ce n'est point le phare de Bell-Rock qu'il voit à l'horizon. Une erreur pareille peut avoir pour le navigateur les plus funestes conséquences.

Cependant le système dont nous venons de signaler les inconvéniens, ne saurait tarder à s'écrouler en Angleterre, par suite d'une découverte dont nous revendiquons l'honneur, mais dont le perfectionnement et l'application générale appartiennent à la France ; c'est celui des lentilles polyzones. En 1811, le docteur Brewster, imagina un système de lentilles de grandes dimensions combinées entre elles, et d'une portée supérieure à celle qu'aurait une lentille unique, lors même qu'il serait possible de se procurer un cristal d'un volume assez fort pour la fabriquer. Il y a plus de soixante ans que Buffon avait imaginé ce dernier système, que l'expérience a reconnu impraticable ; C'est en l'étudiant que M. Brewster fut amené à découvrir celui que nous venons de signaler. Son essai le conduisit à imaginer un appareil catadioptrique, où le pouvoir condensateur de la lentille s'accroît, par sa combinaison avec celui des lentilles accessoires, encadrées dans des réflecteurs à surface plane. Le Mémoire qu'il publia sur ce sujet était bien connu à Édinbourg, en 1812, et les bureaux des phares britanniques sont responsables de leur négligence à profiter de sa découverte. Si les sciences physiques

y avaient eu des représentans, ils auraient essayé au plus tôt les appareils catadioptriques de M. Brewster, et la fortune publique n'y eût pas moins gagné que l'humanité.

On reconnaît généralement la supériorité des lentilles sur les réflecteurs dans tous les instrumens d'optique; mais la difficulté d'augmenter leur volume dans les télescopes au-delà de certaines proportions, porte à un prix énorme les télescopes réflecteurs. Aussi, beaucoup d'astronomes préfèrent-ils ceux à réfracteur acromatique, armés de lentilles bien plus petites. Il n'en est pas de même pour les foyers lumineux; il est bien plus aisé d'approcher de la perfection, en fabricant pour eux des lentilles polyzones d'un grand volume, qu'en confectionnant des réflecteurs paraboliques d'une dimension correspondante. Cette raison est décisive en faveur des premières. En 1789, la première épreuve en fut faite en Angleterre sur le phare de l'île Portland avec des lentilles de vingt-deux pouces de diamètre; mais, par un trait d'ignorance assez remarquable, on plaça par-derrière des réflecteurs paraboliques.

Dans un de ses derniers rapports, M. Stevenson déclare que l'introduction immédiate du système lenticulaire dans les phares britanniques produirait une lumière plus éclatante, visible à de plus grandes distances, et entraînerait une économie qui permettrait au législateur de réduire la taxe imposée aux navires pour l'établissement et l'entretien des phares. Mais avant de démontrer cette proposition, il est une observation que nous devons faire dans l'intérêt de cette branche de service, quelque mortifiante qu'elle soit d'ailleurs pour l'orgueil britannique : nous la puiserons dans le passage suivant du Mémoire de M. Fresnel.

« M. Arago, M. Mathieu et moi, nous avons, dit-il,

comparé avec soin l'effet d'une grande lentille de 76 centimètres, avec celui d'un réflecteur de M. Lenoir, ayant 80 centimètres environ. Nous avons constaté qu'étant appliquée à un foyer à quatre becs, elle produisit dans la direction de son axe une lumière trois fois plus éclatante que celle du grand réflecteur de M. Lenoir adapté à un foyer de six lignes de diamètre. » Après avoir fait observer que dans les phares français on est dans l'usage de combiner deux réflecteurs de Lenoir, ce qui ne donne pas une lumière double de celle que chacun d'eux produirait isolément, l'auteur ajoute qu'une grande lentille produit un cylindre lumineux deux fois plus intense que celui fourni par les phares français les plus éclatans; en d'autres termes, qu'une lentille jette un éclat égal à celui de quatre réflecteurs de Lenoir.

Mais si une lentille de même dimension, de la même matière que celle qui a servi à l'expérience que nous venons de signaler, éclaire comme neuf réflecteurs écossais, on doit en conclure qu'un réflecteur de Lenoir jette un éclat double de celui d'un réflecteur écossais. Or, ces derniers sont au moins aussi bons que ceux de la Grande-Bretagne.

Pour montrer combien le nouveau système serait économique, nous allons comparer les prix d'un appareil, suivant les deux systèmes, appliqué à un phare à éclipses, tel que celui de Bell-Rock.

Prix d'un appareil lenticulaire.

	Liv. st.
8 lentilles polyzones de 30 pouces de diamètre chacune. .	400
16 lentilles de petite dimension avec leurs réflecteurs.	225
Châssis en fer de l'appareil.	150
Mécanisme de rotation.	140
3 Lampes-Carcel.	110
TOTAL.	1,025
	(25,625 fr.)

Prix d'un appareil à réflecteurs.

	Liv. st.
Dépense totale de 24 réflecteurs, lampes, mouvemens, etc.	1,387
Verrerie	113
TOTAL	1,500
Prix d'un appareil lenticulaire	1,025
Différence	475
	(118,750 fr.)

Cette économie de 475 liv. st. peut être portée à 575 liv. st. si l'on se sert des lampes de M. Oldham. Au moyen de cette économie nous obtiendrons une lumière égale à celle de huit réflecteurs projetant huit fois, par rotation, leur cylindre lumineux; tandis que d'après l'ancien procédé, six réflecteurs ne jettent leur éclat que quatre fois par rotation.

Quant aux frais d'entretien, l'économie est plus considérable encore. L'ancien système exigeait par phare une consommation de

960 gallons d'huile à 6 schellings, l'un	288 liv. st.
Le nouveau n'exigera que 560 gallons	160
Économie annuelle	120
	(3,000 fr.)

et 130 liv.st. en tenant compte des dépenses à faire pour aider à l'action des réflecteurs en tapissant de glace, les parois intérieures de la lanterne, ou pour en maintenir le poli.

Chaque réflecteur contient pour 23 liv. 10 sch. d'argent, et, comme on peut le détacher du cuivre, la valeur vénale d'un appareil mis hors de service peut se décomposer comme il suit :

	Liv. st.
Argent de 24 réflecteurs	567
Lampes, cuivre et ferrures	100
Valeur de la moitié au moins des articles de verrerie et cristaux dont on peut faire usage dans le nouveau système.	113
Produit d'un appareil hors de service	780
Dépense d'un nouvel appareil	1,025
Dépense effective	245
	(6,125 fr.)

Ainsi, pour un déboursé de 200 à 300 liv. st. au plus, on peut doubler l'éclat du phare de Bell-Rock, tout en économisant 130 liv. par an. L'économie sera la même pour les phares à feux fixes. Il faut ajouter en outre que les frais de personnel seront bien moins considérables.

Chez nos voisins, la dépense annuelle pour l'entretien du phare de Cordouan et de son appareil lenticulaire, y compris les gages des hommes de peine, la fourniture de l'huile, des mèches, etc., ne s'élève qu'à 395 liv. st. 6 sch. (9,875 fr.), ainsi que l'atteste M. Fresnel. L'entretien du phare de Bell-Rock a coûté, depuis 1830 jusqu'à 1833, 861 liv. st. (21,525 fr.) par an; et celui bien moins important de Tarbet-Ness, 555 liv. (13,855 fr.) (1).

Une amélioration aussi précieuse et plus économique doit résulter de l'éclairage de nos phares au moyen du gaz. L'Italie nous en a offert l'exemple en 1808, pour le magnifique phare de Saint-Salvator sur la côte d'Istrie. Son éclairage à l'huile coûtait annuellement 1,861 florins; celui au gaz n'en coûte que 932. En ajoutant à cette dépense l'intérêt du capital consacré à l'établissement d'un gazomètre, l'économie effective est de 529 florins. Ce mode d'éclairage a été appliqué, en Allemagne, aux deux

(1) La Grande-Bretagne possède 126 phares (1 sur 40 kilomètres de côtes). Les États-Unis 138 (1 sur 39 kilomètres). La France en possède aujourd'hui 20 seulement; mais d'après le nouveau projet elle en aura 50 (1 sur 43 kilomètres de côtes.)

Les phares de la Grande-Bretagne coûtent annuellement	2,315,000 fr.	
Ceux des États-Unis	1,000,000	
Les phares de France coûteront seulement	350,000	

Ainsi, la dépense moyenne par phare est, en Angleterre, de	18,373 fr.	
Aux États-Unis, de	7,246	38 c.
En France elle sera seulement de	7,000	

phares de Dantzick, à réflecteurs paraboliques, de 22 et 15 pouces d'ouverture. Les becs du gaz ont chacun 1 pouce 1/2 de diamètre. L'éclat de cette illumination est tel que lorqu'on l'essaya pour la première fois, les habitans d'Héla, en l'apercevant à l'horizon, crurent que le ciel était en feu. Deux phares anglais, celui de Holyhead et celui de Flatholmes, ont été récemment éclairés d'après ce système et ont donné les plus heureux résultats.

L'un des perfectionnemens le plus important du système, serait d'obtenir un surcroît d'intensité de lumière, en tems de brouillards ; ils l'absorbent quand elle est faible, et alors le fanal est invisible même à peu de distance, et la navigation est aussi dangereuse que s'il n'y avait pas de phares. M. Drummond propose de fortifier, dans ces occasions, l'appareil lumineux par des feux de Bengale, ou des flammes rouges, partant directement du foyer. M. Robison a imaginé, pour les mêmes circonstances, un système de composition pyrotechnique, dont il a fait avec succès l'expérience au sommet du Calton-Hill. On pourrait aussi, au lieu d'air, alimenter le foyer par de l'oxigène, doubler la quantité d'huile, y substituer même de l'essence de térébenthine qui brûlerait dans un bassin de fer-blanc chauffé à l'esprit-de-vin, et placé en avant du système lenticulaire ou même dans le foyer.

L'éclairage actuel, au moyen de réflecteurs paraboliques, ne saurait admettre d'autre supplément que celui imaginé par Drummond ; mais le système lenticulaire peut recevoir tous ceux que nous venons d'exposer, ainsi que plusieurs autres que l'expérience peut fournir encore. Quelle que soit leur intensité, il est des masses de brouillard qui résisteront à leur action à de certaines distances ; mais la sollicitude de l'administration des phares ne doit s'arrêter qu'au point où la science aura épuisé ses efforts.

Signalons en terminant une dernière amélioration dont le système nous paraît susceptible ; elle a trait au mode de distinguer les phares par la diversité des feux. La science repousse, comme peu rationnel et insuffisant, le procédé en usage pour les phares britanniques. Il peut y avoir vingt nuances dans les verres rouges, suivant la manière dont chacun absorbera les six autres couleurs primitives, dont l'ensemble décomposé par le prisme, constitue le faisceau lumineux. Tel de ces verres peut absorber complétement les rayons violets ou bleus ; tel autre le jaune, l'orange, etc. ; un troisième, une partie des rayons rouges eux-mêmes. Ce n'est donc qu'avec une parfaite connaissance du spectre et à l'aide des expériences photomètriques les plus délicates, qu'on peut déterminer quelle est l'espèce de verre rouge qu'il convient d'employer dans tel ou tel phare. Au reste, l'emploi des feux rouges devient inutile dans une atmosphère brumeuse ; car les faisceaux lumineux, en s'y décomposant, ne laissent apparaître que les rayons rouges, moins réfrangibles que tous les autres ; aussi les Français, dans le service des phares, ne font-ils aucun usage de milieux colorés.

La méthode adoptée par M. Fresnel pour distinguer les phares suivant la durée de leurs éclipses, nous paraît excellente. Mais elle ne saurait s'appliquer à ceux dont les feux sont fixes ; aussi, voyons-nous, d'après le tableau communiqué à la Chambre des députés, que sur les trente nouveaux phares que le gouvernement français se propose d'établir, 16 doivent être à feu fixe, et 14 seulement à éclipse. Nous croyons qu'on peut, avec succès, distinguer, par la durée des éclipses, les phares à appareil mobile. mais aussi qu'on peut les diversifier tous par la variété des couleurs du cylindre lumineux suivant qu'on l'appliquera à des milieux solides, fluides ou gazeux, et par les

degrés d'intensité des feux dont l'échelle peut être mathématiquement calculée.

Quoi qu'il en soit, un changement partiel dans le système actuel de nos phares doit nécessairement avorter. C'est l'organisation des bureaux qu'il faut d'abord renverser, pour la rétablir sur d'autres bases; le succès de cette première révolution garantira toutes les autres. Avec une administration différente, le système lenticulaire succédera à celui de nos réflecteurs métalliques, le gaz y remplacera l'huile; des feux plus intenses perceront la ceinture de brouillards qui rend nos parages si dangereux; et ce sera un bienfait immense pour notre commerce, comme pour l'humanité. Si nos législateurs, qui déjà ont annoncé la révision de notre code des phares, hésitaient encore à abolir leurs gothiques statuts, ils encourraient une responsabilité plus sérieuse que celle que la constitution leur impose; ils auraient pour juges l'humanité dont ils auraient méconnu les droits; pour accusateur, la science qu'ils auraient dédaignée, et pour juri, les veuves et les orphelins des victimes de l'absurde système qu'ils ont toléré trop long-tems.

(*Edinburgh Review.*)

LES DÉMOCRATES ANGLAIS

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

WILKES. — HORNE-TOOKE.

Un ferment de démocratie a toujours vécu et germé dans la constitution et les mœurs anglaises. Loin de regarder ce germe comme un vice, sa nécessité nous semble prouvée : il en est des élémens d'aristocratie ou de démocratie, comme des élémens physiques dont le corps de l'homme se compose. Ne serait-ce pas folie que de vouloir bannir de l'organisme la bile et le chyle sous prétexte que leur nature est ignoble et qu'ils peuvent occasioner des maladies ?

A l'époque même où les rois féodaux et semi-despotiques de l'Angleterre la tenaient courbée sous leur sceptre d'airain, ce qu'il y a toujours eu de démocratique dans le génie de la nation servait de contre-poids utile. La voix du peuple pénétrait à travers les cottes de mailles dont les barons étaient couverts ; les communes, sans exercer tous leurs droits, sans être libres dans toute l'acception moderne du mot, savaient qu'elles avaient des franchises ; la noblesse elle-même, au lieu d'être une noblesse courtisane, était une noblesse indépendante : l'esprit de férocité, le besoin d'oppression, pouvaient se trouver répandus dans cette hiérarchie, mais aussi le sentiment de l'indépendance y régnait, depuis le premier rang jusqu'au dernier.

Le développement de ce germe démocratique s'opéra

en Angleterre lentement et par degrés, mais avec une puissance que le despotisme brillant d'Élisabeth, la tyrannie bigotte de Jacques II et les théories absolutistes de Charles I[er] contrarièrent sans pouvoir y mettre obstacle. La révolution de 1653 en fut un des résultats les plus notables, et la révolution d'Amérique servit pour ainsi dire de complément à l'avénement de la maison d'Orange sur le trône d'Angleterre. Aujourd'hui, l'élément démocratique, favorisé par tant de circonstances, est devenu tellement prépondérant, que c'est de lui, selon nous, de lui seul, et non de l'élément aristocratique ou de la puissance royale, que peut venir le danger. De même, quand la féodalité se fut assise, lorsqu'on ne comptait en Europe que des vilains et leurs maîtres, c'est-à-dire des troupeaux d'hommes parqués dans certaines limites : c'était la puissance de ces roitelets suzerains qu'il fallait comprimer et diminuer pour affermir l'ordre social.

Il est de la nature des choses puissantes de se transformer en abus. A peine ont-elles conquis toute leur force, elles dominent, elles écrasent, et si vous ne leur imposez un contre-poids, elles se font maîtresses tyranniques. Aux justes prétentions de l'aristocratie, on vit la noblesse et le trône ajouter des prétentions exorbitantes dès que l'un et l'autre se sont crus en force pour tout exiger. Ainsi, l'élément démocratique, lorsqu'il eut remporté toute sa victoire, vers le milieu du dix-huitième siècle, lorsque lui-même eut choisi son roi, et circonscrit ce roi dans le cercle le plus restreint, commença à élever des prétentions nouvelles. Il devint turbulent, violent, ambitieux, il harcela l'autorité, non plus pour obtenir de justes réparations pour les torts qu'il avait soufferts ou des garanties pour l'avenir, mais dans l'intérêt de ses petites haines, de ses cupidités et de son besoin d'agitation.

Les représentans de cette démocratie active, tantôt vénale, tantôt se contentant de flatter et de capter le peuple, furent à l'époque dont nous parlons le célèbre Wilkes et Horne-Tooke. Le fond de leur caractère était l'envie, accompagnée d'une immense vanité; faire du bruit, occuper les cent voix de la renommée, fatiguer le public de leurs noms, de leurs travaux, de leurs querelles avec le pouvoir, se donner pour les esclaves de la cause publique et pour les martyrs de la patrie, pendant que l'argent des crédules réparait les brêches faites à leur fortune par des vices honteux : telle était l'existence de ces hommes. Leurs analogues se trouvent dans l'histoire des républiques grecques : ils ressemblent, à s'y méprendre, à ces rhéteurs endettés, courtisans de la populace, gens qui auraient flatté un roi, si ce roi eût distribué des faveurs et donné de l'or; gens qui caressaient la tyrannie populaire avec toute la bassesse des courtisans. De tels caractères sont bons à étudier aujourd'hui. Ces débauchés de la politique, ces hommes qui ont poussé au dernier point l'immoralité sociale, un Wilkes, par exemple, qui ne remuait l'Angleterre que pour vendre sa conscience et obtenir une ambassade, demandent à être approfondis et analysés avec soin, maintenant surtout que l'élément démocratique dont la corruption les a fait naître est devenu la première puissance sociale. Il faut comparer leurs opinions avec leurs mœurs, leur vie avec leurs doctrines, voir ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont voulu, ce qu'ils ont pensé, quelle influence ils ont exercée sur leurs contemporains et sur l'avenir : si enfin ces hommes qui fondaient leurs opinions sur une vertu théorétique, et se prétendaient les bienfaiteurs de l'humanité, ont exercé une action salutaire ou néfaste. Nous entreprendrons cette recherche sans esprit de parti, libres de préjugés, nous en rapportant aux faits et ne jugeant que d'après eux.

Wilkes est à nos yeux le véritable symbole de cette démocratie fausse et furibonde : banqueroutier frauduleux, débauché sans principes d'aucune espèce, il porta dans sa vie publique le même défaut de moralité dont sa vie privée était flétrie; d'ailleurs homme de résolution et de courage, si le courage consiste à se bien battre. Il fut payé de son audace par une popularité sans bornes; toute l'Angleterre le choisit pour son idole. On n'ignorait pas qu'il était souillé de tous les vices, et on le portait sur le pavois, et tous les journaux retentissaient de ses éloges, et des dupes lui léguaient leur fortune. Des hommes vertueux s'enchaînaient à son char, une foule trompée créait pour lui un triomphe populaire dont il allait jouir dans les maisons de jeu et chez les femmes perdues; c'était chose étrange en vérité. Il exerçait sur la masse le même pouvoir de fascination que le séducteur exerce sur ses victimes : sa dégradation personnelle ne diminuait en rien sa puissance. Tout le mépris dont il était accablé s'effaçait devant la faveur qui environnait son nom.

Jean Wilkes, fils d'un distillateur, est né à Londres en 1730, son père descendait d'une famille puritaine qui avait pris part aux guerres civiles du tems de Cromwell, et dans laquelle les idées de liberté étaient poussées jusqu'au fanatisme. Le père de Wilkes qui regardait les universités comme des écoles d'esclavage, voulut que son fils allât faire ses études à Leyde, d'où il revint à l'âge de vingt-et-un ans. Il s'enrôla ensuite et fut long-tems capitaine, puis chef de la milice du comté de Buckingham. En 1754, il se mit sur les rangs des candidats parlementaires, mais sans succès. Deux années après, il renouvela ses tentatives qui réussirent alors; il avait conservé de son essai malheureux le souvenir le plus amer, et jamais il ne pardonna au gouvernement représentatif de son pays la répulsion

qu'il venait d'éprouver. Comme membre du parlement il fit peu d'effet : sa logique véhémente et sophistique, son ironie acerbe et continuelle déplaisaient et irritaient sans convaincre et sans émouvoir. Avide de réputation et ne pouvant la conquérir, il résolut de suivre une route moins lente ; il se constitua l'ennemi juré, l'adversaire déclaré du parlement : ses écrits périodiques devinrent les échos de toutes ces clameurs anti-ministérielles qui ne cesseront jamais de retentir, et qui trouveront toujours des oreilles crédules dans un état de société, où le pouvoir possédé par quelques-uns est convoité par beaucoup d'autres. Heureusement pour lui, lord Chatam, qui en vieillissant avait pris quelque chose du caractère hautain de Richelieu, venait de quitter le ministère avec dépit, et se vengeait comme se vengent les hommes de génie, c'est-à-dire en portant des coups terribles et bien assenés au pouvoir qui ne veut pas marcher avec eux. Dans le fait, une morosité de caractère, un isolement de mauvaise humeur, quelque chose de farouche qui tenait à des infirmités physiques, avait éloigné lord Chatam du pouvoir : aucun homme d'état ne pouvait s'accorder avec lui. Le roi lui-même se refusait à la servitude qu'il prétendait imposer au trône et à tout ce qui l'entourait.

Wilkes, homme d'esprit d'ailleurs, sentit quel avantage ce serait pour lui de s'attacher à la réputation intacte et aux nobles antécédens de lord Chatam. Il le défendit à outrance ; mais lord Chatam, qui le regardait comme un instrument et non comme un ami, l'abandonna à la première occasion. Déjà la popularité avait couronné les efforts de Wilkes ; déjà on le regardait comme un sauveur. S'il avait peu de crédit au parlement, il trouvait des échos dans les tavernes, dans les clubs. La presse fut l'arme dont il se servit pour consolider sa puissance ; derrière le rem-

part des écrits périodiques il combattait sans crainte. Assurément Georges III était un honnête homme ; jamais roi ne fut plus digne de devenir populaire ; son affabilité, le succès de la plupart de ses entreprises, le patriotisme véritable qu'il déploya, auraient dû lui faire autant d'amis que de sujets. Jamais le royaume n'avait joui d'une prospérité aussi persévérante ; l'or du monde entier tombait dans les caisses de la Grande-Bretagne ; point de guerre ; nulle attaque contre la liberté individuelle ; cependant on criait de toutes parts que cette liberté était en péril, et que la banqueroute menaçait l'Angleterre.

Tel est le langage des partis. Au milieu de cette atmosphère orageuse, Wilkes s'élança. Dans le *North-Briton,* il accabla de dédains et poursuivit d'épigrammes sanglantes le roi, le ministère, les juges, tout ce qui avait un rang et une réputation. Souvent ses injures étaient personnelles, et les hommes qu'il attaquait avaient recours à cette dernière ressource des tems civilisés, ressource empruntée aux tems barbares, le duel. Le duel tient une grande place dans la vie des aventuriers politiques ; Wilkes s'y était accoutumé ; sa fille chargeait ses pistolets quand il partait pour une de ces expéditions, qui lui coûtèrent quelques gouttes de sang et lui valurent une réputation européenne. C'était chose curieuse que de voir cet homme, qui venait de couvrir d'opprobre et poursuivre d'injures étourdies les premiers noms de l'Angleterre, passer pour un grand patriote, pour un homme dévoué à son pays, uniquement parce qu'il avait appelé Boswell et lord Rockingham faussaires. A chaque nouveau duel il acquérait une popularité nouvelle ; on ne songeait plus à ses vices, ni à ses crimes, ni à ses torts, mais seulement à ce qu'il avait souffert ; on voulait voir dans son existence un martyre, un sacrifice à la liberté. Tous les jours il s'entourait d'une auréole plus

brillante, à mesure qu'il ajoutait des infamies à ses infamies. Quand les tribunaux s'armèrent contre lui, il acquit de nouveaux titres et sa gloire augmenta. Jamais on ne vit un homme rechercher avec plus d'ardeur les persécutions légales, ni appeler sur sa tête, avec une persévérance plus étrange, la colère des lois. Son but fut atteint; on lui ôta sa place; on le chassa du parlement; un exil honteux le frappa. Toutes les bonnes ames qui s'étaient intéressées à ce patriote contribuèrent à remplir sa bourse. Il ne lui restait pas un schelling de revenu, au moment où il avait commencé son métier de pamphlétaire; quand il partit pour la France comme exilé, ses coffres étaient garnis de guinées, et une populace idolâtre entourait sa voiture. Au moyen de cette nouvelle fortune, il brilla dans les salons de Paris, se fit admirer des femmes, vécut à l'aise au milieu de la société éclatante et dépravée de l'époque, et servit de type primitif et de modèle à ce Mirabeau qui, plus tard, devait, comme lui, couvrir ses vices privés du vernis de ses vices politiques.

Le parlement fut dissous. Wilkes, dont l'élément vital était le désordre, sentit qu'il y avait là une occasion pour lui de conquérir encore une portion de cette célébrité qui lui était plus chère que la vie. Il se porta candidat au Parlement pour le comté de Middlesex; c'était un moyen d'échapper à la rigueur des lois, puisque tout candidat et tout membre de cette assemblée est, par le fait même de son élection ou de sa candidature, exempt de la punition infligée à Wilkes, de l'exil. Élu par ses sectateurs, repoussé une première fois par la Chambre des Communes, arrêté et mis en prison par les ordres de lord Mansfield, réélu une seconde, une troisième fois, même une quatrième, il soutint son rôle, assez dramatique, il est vrai, avec une incroyable audace; c'était là son bonheur. Tantôt traîné à

la Tour de Londres, tantôt porté en triomphe par le peuple, passant du fond d'une geole au plus brillant salon, et de là aux tavernes bruyantes, dans lesquelles il régnait, Wilkes trouvait du bonheur dans cette existence orageuse et mêlée. Il monopolisait l'attention publique; sur lui seul tous les regards étaient attachés; le pouvoir avait peur de lui; l'Angleterre était en émoi pour lui, homme sans mœurs, sans principes, sans consistance; pour lui, dont la lettre-de-change n'aurait pas été accceptée, et dont la déloyauté profonde était connue.

C'était un exemple contagieux; il prouvait qu'avec de l'audace, un front d'airain, de la persévérance, une conscience peu scrupuleuse, on pouvait devenir l'homme le plus célèbre des Trois-Royaumes. Ces mots : *Wilkes or Liberty*, étaient inscrits sur tous les murs, blasonnaient tous les édifices, se trouvaient imprimés à la tête de la plupart des feuilles publiques, reparaissaient jusque sur les mouchoirs et les chapeaux des partisans de cet homme perdu. Sans cesse de nouvelles souscriptions contribuaient non à l'enrichir, car cela était impossible avec ses goûts et ses dépense, mais à alimenter sa débauche, son amour du jeu et du luxe. Il y avait là de quoi faire plus d'un démocrate par imitation. N'était-ce pas chose facile et agréable, en effet, que de se livrer à tous ses goûts, à tous ses penchans à tous ses vices, et d'acheter ainsi réputation, fortune, honneurs?

Un second démocrate naquit donc et suivit son prédécesseur à la trace. Il était d'une trempe d'esprit plus subtile, moins haute, moins forte. C'était un grammairien imprégné de théologie : mais l'élément essentiel de la démocratie était en lui. C'était un homme qui n'avait pas réussi : excellente prédisposition pour se constituer critique et opposant; pour blâmer au hasard et sans scrupule.

Jean Horne-Tooke était le fils d'un marchand de volaille de Londres, qui de bonne heure le fit étudier à Westminster, puis à Eton. Un de ses camarades, en jouant avec un canif, l'éborgna. Pendant toute sa vie il fut privé de l'usage d'un œil, mais sans que l'on pût s'en apercevoir. Dès le premier âge une seule faculté se développa chez lui d'une manière remarquable : l'ironie. Peu de gens ont su manier aussi habilement que lui la raillerie et l'épigramme. Esprit facile, pénétrant et plein de saillies, il donna des preuves de ces qualités dès son plus bas âge. Comme il venait d'entrer au collége d'Éton, où tous les élèves appartiennent aux familles aristocratiques, ses camarades lui demandèrent quel était son père; la réponse était embarrassante. Pour sentir tout le sel du calembourg qui tira Horne-Tooke d'affaire, il faut savoir que le mot *Turkey* veut dire Turquie, et que le même mot, dans une acception différente, signifie volaille. « Messieurs, répondit le jeune Horne-Tooke, mon père est un des plus grands commerçans de Turquie (*Turkey merchant*). » Ce qui pouvait signifier aussi : mon père est un célèbre marchand de volaille. »

Il y avait beaucoup d'agitation, d'incertitude, de besoin de mouvement dans cette imagination de jeune homme. Quand Horne-Tooke devint homme mûr, il ne perdit rien de ce caractère; rien ne s'effaça de ses antécédens. Il voulut obtenir un pouvoir non pas régulier et dominant comme celui de Wilkes; mais secondaire.

En général, la trempe de ce caractère était inférieure, l'activité d'Horne-Tooke avait besoin d'un mobile et d'une impulsion supérieure. Il lui fallait quelqu'un qui le précédât, qui marchât devant lui, qui entrât le premier dans la sappe. Alors il s'élançait avec courage, il imitait avec adresse les exploits de celui auquel il s'était attaché. Excel-

lent aide-de-camp dans ce genre; habile à jeter çà-et-là des traits envenimés, ironique, dédaigneux, malin, cruel, plein d'amertume et même de férocité; c'est de lui que date ce genre d'opposition sarcasmatique à laquelle rien ne peut résister, et qui ferait crouler sur ses bases les ministères les plus solides : opposition dissolvante qui attaque la vertu par l'épigramme, les meilleures raisons par le sophisme, et mêle le ridicule le plus amer à toutes ses actions, à toutes ses démarches, à toutes ses discussions. Chez Wilkes, l'audace aventurière du guerilla frappait d'estoc et de taille tout ce qui pouvait se présenter; chez Horne-Tooke la subtilité du casuiste, les arguties de l'avocat, les épigrammes mordantes de la femme jalouse et tracassière harcelaient sans cesse le pouvoir qu'il avait choisi pour son point de mire. En effet, son éducation scolastique l'avait préparé à ce genre de combat. A dix-neuf ans il avait été envoyé à Cambridge. D'abord répétiteur de classe, puis ministre protestant, il desservit une cure du comté de Kent; là il devint goutteux, s'ennuya des devoirs de son ministère; et quittant une profession qui lui semblait trop obscure et trop assujétissante, il se fit avocat. Peu de tems après, l'inquiétude bizarre de son caractère le ramena à sa première profession et, en 1760, il desservait la cure de New-Brentfort que son père avait achetée pour lui. Comme Wilkes avait commencé par être un auteur médiocre auquel personne ne pensait, Horne-Tooke fut d'abord un prêtre obscur, vivant assez décemment, prêchant la légitimité, et recommandant au peuple l'obéissance passive et muette. Toutes ces questions qu'il devait traiter plus tard dans le sens de la démocratie anglaise, il les discuta d'avance dans sa chaire, mais, en ayant soin de leur donner une solution toute différente. Son désir de vogue et de renommée n'était pas encore éclos. Il espérait

devenir chapelain du roi ; peu s'en fallut même que cette place ne lui fût donnée ; il la manqua. Depuis ce moment sa vocation politique fut arrêtée.

Comme Wilkes, il s'ennuyait d'une position sans éclat. Dès que cet homme lui eut donné l'exemple ; dès que ses pamphlets contre Bute et contre le roi et la cour eurent sonné le tocsin, Horne-Tooke vint à Londres et se fit le second de ce grand homme. Il s'associa à tous les clubs dont Wilkes était le chef et l'ame, participa à toutes leurs délibérations, et composa des chansons assez mauvaises, mais très-virulentes. Wilkes était enfermé dans la Tour de Londres. Cette popularité bâtarde qu'il avait acquise, faisait ombrage à Horne-Tooke. Il vit que le moment était favorable pour s'en approprier un lambeau, et se promit de ne pas laisser échapper l'occasion. En effet, un libelle obscène et plein de personnalités parut et fit peu de bruit. On dédaigna de le poursuivre et de le punir. Cette première tentative inutile le découragea momentanément et, dégoûté de la politique et de la gloire, il partit pour l'Italie en qualité de précepteur de M. Taylor. D'Italie il passa en France, où fermentaient alors les germes de la révolution française.

Dans la correspondance d'Horne-Tooke, publiée après sa mort, on trouve un tableau piquant de son existence à Paris. Notre homme jeta, comme on dit, le froc aux orties, déposa son habit de ministre protestant et revêtit la livrée de l'homme à la mode : « Voici, dit-il à Wilkes dans une de ses lettres, l'état complet de ma garde-robe : deux habits écarlates brodés en or, un habit à la française de casimir blanc, brodé en argent, trois habits de soie brochée, noir, bleu et violet, deux habits de velours, etc. L'ancienne soutane de la religion protestante s'est complétement transformée : c'est un gentilhomme de la nou-

velle cour que l'on voit en moi : les actrices le reçoivent bien, les duchesses ne le traitent pas mal, et nos théories de liberté et d'indépendance font un effet miraculeux. »

Pendant que Horne-Tooke s'amusait au milieu des duchesses et des actrices, Wilkes son camarade ou plutôt son chef, intriguait à Londres pour obtenir l'ambassade de Turquie. Il désirait aussi que les membres du ministère Rockingham lui payassent une somme considérable, moyennant laquelle il promettait de ne pas rompre son ban, et de venir habiter la France ou l'Italie, sans troubler désormais le repos de l'Angleterre. Ces négociations étaient tenues fort secrettes, mais Horne-Tooke les avait pénétrées; dans une lettre adressée à son confrère, il eut l'imprudence de laisser échapper quelques mots qui prouvaient qu'il était bien instruit. Le mécontentement de Wilkes fut extrême : astucieux comme il était, il se garda bien de manifester son courroux, et de s'exposer à une révélation qui pouvait lui nuire; il se contenta de laisser la lettre sans réponse.

Horne-Tooke, de son côté, sentit qu'il avait besoin d'être soutenu par l'*homme du peuple*, qu'il ne conserverait pas sa position sans cet appui; il dissimula l'outrage, écrivit un nouveau pamphlet en faveur de celui qu'il avait insulté, et se contenta de vivre des débris de cette popularité méprisable.

On voit combien de bassesses, quel mélange de vanité, de sottise et de folie composaient la vie de ces deux démocrates. A force d'invectives, de violences et de calomnies, ils excitèrent tellement la fureur populaire, qu'un nommé Lutterell, élu à la place de Wilkes que trois fois le parlement avait chassé, fut sur le point d'être massacré. Horne-Tooke vit bien que si le sang coulait, si le parti démocratique était coupable d'un meurtre, l'opinion des

honnêtes gens se soulèverait contre lui, et plus sagace, mais moins audacieux que Wilkes, il démontra l'inutilité ou même le péril de ces mesures violentes, de ces attentats qui retombent toujours sur celui qui s'en est rendu coupable. L'exaspération produite par les clameurs de Wilkes et de Tooke pendant les années précédentes était à son comble. Tooke passa pour un renégat et se nuisit beaucoup à lui-même par ce demi-retour à des sentimens d'humanité.

Cinq élections successives virent travailler notre héros avec la même ardeur fébrile. La masse du peuple, beaucoup plus heureuse qu'aujourd'hui, et qui jouissait à-la-fois de la liberté individuelle, de la liberté de la presse, et de la richesse qui résulte d'un commerce florissant, s'ameuta dans plusieurs quartiers de Londres, et spécialement dans les champs de Saint-Georges, situés dans un faubourg. Ces hommes qui employaient la force ouverte furent repoussés par la force : un nommé Gillam, après avoir fait les sommations requises, ordonna aux troupes de tirer. Cette circonstance toujours malheureuse, mais qu'il était alors impossible d'éviter, offrait à l'éloquence politique de Tooke un texte admirable. Il se hâta de la saisir, courut chez les membres du Parlement, accusa en son propre nom le magistrat Gillam, chercha des témoins, battit les faubourgs de Londres pour trouver des ennemis personnels de cet homme, qui n'avait fait que remplir son devoir. Tous ses efforts furent inutiles, et malgré l'irritation des esprits on reconnut que la société serait anéantie, le commerce paralysé, la liberté individuelle détruite, s'il était permis à une masse d'hommes de venir, la torche et le pistolet à la main, réclamer leurs droits prétendus. Cependant le but démocratique de Tooke était atteint; on le connaissait, sa célébrité marchait à pas

égaux dans le sillon creusé par la célébrité de Wilkes. La ville de Bedford lui conféra les honneurs de la bourgeoisie.

Pas un incident secondaire, pas une rumeur fausse ou équivoque, pas un scandale de bonne ou mauvaise compagnie que notre héros n'exploitât. Dès que la voix des salons ou du peuple, presque toujours menteuse, lui ouvrait une carrière, il s'y précipitait. Dès que l'attaque la plus hasardeuse et la moins fondée lui semblait devoir exciter l'attention publique, il se chargeait de cette attaque : ainsi successivement le duc de Bedford, Georges Onslow, lord Hillborough et plusieurs autres furent poursuivis avec une acrimonie et une pertinacité incroyables. Tooke accusa Onslow d'avoir vendu une place de secrétaire général dans les colonies pour la somme de 1,500 liv. st. payable à une prostituée. Onslow attaqua le calomniateur, et lui demanda des dommages et intérêts qui lui furent accordés. On reconnut que toute cette transaction prétendue était une fable, et que jamais aucune démarche de cette espèce n'avait eu lieu. Tooke fut condamné à une amende de 10,000 liv. st,; mais des souscripteurs bénévoles se chargèrent de la payer; on y joignit un don gratuit qui fit tomber dans la poche du calomniateur environ 10,000 liv. st. Cependant le jugement fut attaqué en cassation, et la sentence révoquée, attendu que le mot *esquire* (écuyer), titre de Tooke, se trouvait dans la lettre originale adressée par ce dernier au journal qui avait imprimé la calomnie, mais ne se retrouvait pas dans la copie légale qui en avait été faite. Le second jugement fut annulé à son tour, et après avoir été plusieurs fois absous et condamné, Horne-Tooke, acquitté de nouveau, finit par s'attribuer les 20,000 liv. st.

Ruiner Onslow dans l'opinion publique, était le but et le

désir de Horne-Tooke; il n'y avait là pour lui aucun intérêt matériel, et ce plan de diffamation ne se rattachait que de fort loin aux matières politiques. Onslow n'était ni ministre, ni chef de parti, ni même un personnage influent; il occupait une place assez secondaire dans l'administration. Pour se laver de la calomnie que Horne-Tooke essayait de répandre sur lui, il dépensa quinze cents livres sterling; il n'en fallut que deux cents à Horne-Tooke pour ébruiter le scandale de cette accusation mensongère. Voilà comment concouraient au triomphe de la justice et de l'équité les premiers fauteurs de la démocratie anglaise; mais il fallait bien s'emparer de tous les moyens, ne dédaigner aucune ressource, ne négliger aucun prétexte pour jeter des semences de discorde au sein d'une des plus heureuses époques de notre monarchie; il fallait bien prouver, ou du moins laisser croire que, parmi les hommes attachés à ce gouvernement, il n'en était pas un seul de pur, pas un seul d'honnête. Aussi, lisez les pamphlets de l'époque, voyez le tableau horrible et désastreux qu'ils présentent; c'est une nation qui se penche sur les bords de l'abîme et qui va y tomber; un peuple d'esclaves plongé dans une dégradation si profonde, que le patriote, en se dévouant à sa cause, ne fait qu'accomplir un sacrifice inutile; une législation corrompue, appliquée arbitrairement par des juges plus infames que Jeffries; un gouvernement à l'encan, composé d'une liste civile, d'un certain nombre de fainéans et condamné au dernier avilissement, à genoux devant les autres nations de l'Europe, et réduit à l'humiliation la plus abjecte. Si l'on compare ces pages, ces descriptions mensongères, ces invectives virulentes et sans cesse répétées, avec l'état réel de la Grande-Bretagne, état si florissant, que l'histoire offre peu d'exemples d'une prospérité

semblable, on verra quelle estime il faut faire des déclamations enfantées par l'ambition des partis et la fureur de leurs chefs. En vain cependant les faits et les preuves les plus évidens, les plus palpables, s'élevaient contre les assertions de Wilkes et d'Horne-Tooke ; elles frappaient la multitude, qu'elles étonnaient, et qui s'imprégnait de cette folle croyance : semblable à un homme bien portant à qui l'on répéterait chaque jour qu'il est malade, et qui finirait par le croire. Le fanatisme et l'idolâtrie qu'excitèrent alors Wilkes et Horne-Tooke doivent être classés parmi les plus merveilleux phénomènes de l'histoire politique. Wilkes le banqueroutier, l'homme perdu de dettes, fut adoré de la populace ; plus de trente duels eurent lieu pour soutenir la réputation et l'honneur de cet homme dont toute la vie était infame.

Le ministère, composé d'hommes faibles, eut le tort de s'endormir au milieu de ces événemens : en face des factions, cette léthargie est criminelle. Quand on permet à toute cette virulence de se répandre en liberté, de pénétrer dans les racines de l'arbre, et d'en empoisonner la sève ; quand on permet aux bruits calomnieux de passer pour vrais ; quand on se laisse détruire sans défense, ce mépris ou cette apathie, ne tardent pas à être punis. La tyrannie populaire augmente et s'envenime, comme grandit en Asie le despotisme de ces sultans qui ne trouvent qu'obéissance et bassesse. Émeutes, révoltes, révolutions, ne coûtent que quelques paroles et quelques phrases de taverne et de places publiques. Cependant cette amertume, que les rhéteurs populaires font couler à grands flots, s'insinue dans le peuple, et bientôt les paroles du tribun se transforment en actes ; ce qui n'était qu'une vaine hyperbole devient massacre, meurtre et désolation.

Le cabinet, auquel le duc de Grafton avait donné son

nom, eut la folie de vouloir séduire Wilkes sans lui offrir le prix que sa vénalité demandait; on marchanda sa conscience; on craignit de l'irriter : c'était lui donner des forces. Ses insultes furent plus outrageantes et plus calomnieuses que jamais.

Un homme supérieur, un homme de génie est nécessaire dans ces tems de crise; c'est lui qui en impose aux factions; c'est lui qui les apaise. La force du caractère n'est pas seule nécessaire à un tel rôle; il faut encore à l'homme qui s'en charge une force morale, la puissance de la vertu : malheureusement il n'y avait guère, du côté des ministres, que faiblesse spirituelle, incertitude, hésitation dans les mouvemens, temporisation, tergiversation : dans le camp de Wilkes, audace, violences, vanité, besoin de succès. Tous les mobiles qui ébranlaient la faction avaient une vigueur intime que l'on eût vainement cherchée parmi les soutiens du pouvoir. L'attitude de ces derniers était active et harcelante; celle de leurs ennemis était apathique et passive. Chaque jour de nouveaux personnages, de nouveaux tribuns du peuple, alléchés par l'exemple de Wilkes et de Horne-Tooke, se mettaient en évidence et essayaient d'arracher aussi leur lambeau de popularité passagère. La bourgeoisie de Londres prit une part énergique à cette petite guerre ridicule : on vit les aldermans, le lord-maire, les boutiquiers, les marchands, les maîtres de taverne, signer des pétitions insultantes, menacer le roi et le gouvernement, soit par leurs écrits, soit même de vive voix. Leurs noms se trouvaient dans les journaux; ils avaient les honneurs de l'impression, et c'était là tout ce qu'il leur fallait. Souvent Horne-Tooke rédigeait ces belles adresses; son cabinet s'ouvrait sans peine à tous les mécontens, à tous les hommes avides de cette petite et vaine célébrité.

Parvenus à ce point, les deux agitateurs croyaient bien

leur puissance assurée ; ils pensaient que tout céderait à leurs coups, et que la composition du nouveau ministère leur appartiendrait de plein droit. Cependant l'événement vint les détromper. Le ministère Grafton succomba, non pas aux efforts réitérés de ses ennemis, mais à la volonté royale. Les partis, qui avaient pour chefs Rockingham et Shelburne, avaient été tour-à-tour l'objet des panégyriques de l'opposition. Ni l'un ni l'autre ne s'empara du portefeuille : North fut nommé ministre. Les démocrates frémirent en reconnaissant leur peu d'influence réelle. Dans l'irritation que le choix du nouveau ministère leur causait, ils se consultèrent sur les moyens de recommencer avec plus de force et de succès leur œuvre de destruction. Ce qui leur sembla le plus utile à leurs vues, ce fut la fondation d'un club, auquel viendraient aboutir tous les ennemis du gouvernement.

Mais à peine ce club fut-il assemblé, Wilkes essaya de l'employer comme un instrument, de le faire servir à ses propres intérêts. L'argent produit par les souscriptions des membres devait être affecté à payer les dettes des journaux condamnés à l'amende, à entretenir les prisonniers politiques et à entraver de toutes les manières la marche du ministère ; mais comme Wilkes était débiteur, et que l'État le poursuivait, il fut le premier qui crut devoir profiter de la générosité ou de la duperie du public. « Quoi ! s'écria-t-il, tant d'argent pour des sots ! c'est moi seul qui l'ai gagné, c'est à moi seul qu'il appartient ! » Horne-Tooke et les autres amis du chef, en s'apercevant de cette indélicatesse grossière, se révoltèrent contre la tyrannie de Wilkes, qui se réservait la part du lion ; alors éclata une dissidence qui devait être fatale aux intérêts et au crédit de la communauté. Le public ne tarda pas à être instruit de ces immondes querelles, excusables peut-être dans

une famille vulgaire, mais intolérables quand ce sont des patriotes qui les suscitent. Quelle confiance aurait-on dans la parole de gens qui la rompent à tout moment? Comment croire au dévoûment de ceux qui ne se dévouent qu'à eux-mêmes et qui détournent à leur profit les deniers de cette masse toujours facile à conduire de déception en déception. La clameur fut grande contre Wilkes; Horne-Tooke, qui s'en aperçut, et dont le cœur nourrissait une vieille haine et une jalousie invétérée contre Wilkes, s'empara de cette occasion favorable, rompit brusquement avec son ancien collaborateur, et fonda un autre club : il espérait élever sa dynastie sur les ruines de celle de Wilkes; mais il ne réussit qu'à se détruire lui-même en détruisant son nouvel adversaire.

Le spectacle que donnèrent alors ces deux champions a quelque chose d'odieux; ils s'accusaient l'un l'autre d'escroquerie, d'espionnage avec une véhémence qui les livrait tous deux à un égal mépris, et malheureusement leurs accusations étaient appuyées de preuves qu'il était impossible de récuser. Wilkes prétendait que Horne-Tooke avait mis dans sa poche l'argent de la plupart des souscriptions qu'il avait touchées. Il l'accusait de fraude dans plusieurs affaires pécuniaires, dans diverses liquidations dont l'avait chargé la société dont ils étaient membres. De son côté, Horne-Tooke, avec plus de raison encore et apportant des témoignages plus irréfragables, prouvait que l'existence de Wilkes n'avait été qu'une longue suite d'artifices destinés à remplir sa caisse aux dépens des patriotes.

Voilà quels objets, quelles discussions absorbaient la pensée de ces homms qui se donnaient pour les modèles de la vertu publique. Ces correcteurs de tous les abus, ces censeurs de la royauté, ces innovateurs des institutions humaines, ces esprits gigantesques qui eussent voulu éle-

ver jusqu'à leur niveau de patriotisme sublime toutes les nations d'Europe consacrèrent leur tems et leurs peines à se convaincre mutuellement de vol et de fraudes. En quoi différaient-ils donc de ces hommes de mauvaise vie qui, après s'être associés pour le mal, brisent leur association, se menacent de révéler leurs méfaits communs, récriminent, insultent, et se livrent les uns les autres à tout le dédain des spectateurs? Que les accusations de Wilkes et de son antagoniste fussent exagérées, nous le voulons; mais il n'en reste pas moins prouvé que, sous cette apparence d'amour du bien public et de beau dévoûment, des intérêts très-matériels se cachaient. Ce torrent de paroles emphatiques et libérales, en roulant sur la société contemporaine, détachait du rivage des parcelles d'or et d'argent dont le dépôt, recueilli par les mains avides des prétendus patriotes, s'augmentait chaque jour : voilà ce que ne soupçonnaient pas les bonnes gens aux yeux desquels tout orateur armé de beaux sentimens est un Caton ou un Brutus.

Enfin les grands secrets du métier furent connus de tous et la lumière se répandit sur les exploits de ces messieurs. Avec une inconstance bien digne de lui, avec une étourderie dont toute sa vie a été imprégnée, Horne-Tooke ne craignit pas d'affirmer que, de tout tems, Wilkes avait été à ses yeux un être abject, que dès ses premiers rapports avec lui, il l'avait mésestimé : se condamnant ainsi lui-même, puisqu'il n'avait pas cessé de signaler au peuple cet homme de parti comme le type de toutes les vertus. Qui le croirait? Wilkes ne perdit rien dans ce combat; sa popularité était si enracinée, que les attaques de Horne-Tooke, ses griefs si bien attestés par des faits, se tournèrent contre lui et contre lui seul. Le grand Wilkes l'accabla de son mépris, de son ironie, de ses invectives; quand Tooke paraissait dans les rues,

il était poursuivi par des huées et des sifflets, partout des caricatures contre lui se trouvaient affichées : on le brûlait en effigie, on le chassait à coups de pommes-de-terre des théâtres dans lesquels il entrait. Toute cette proscription avait pour cause la témérité avec laquelle il avait démasqué l'immoralité de Wilkes et son défaut de principes. Cependant Wilkes jouissait toujours de son triomphe et de sa gloire. En vérité, c'est chose bien méprisable que les triomphes de partis.

Donnons ici quelques fragmens des lettres d'Horne-Tooke à Wilkes, on y verra jusqu'à quel degré de bassesse ce héros populaire était tombé.

« Je vous ai trouvé, lui dit Horne, dans l'état le plus désespéré ; flétri par la justice, accablé de dettes, repoussé par tout ce qui avait la moindre prétention à une situation honorable dans la société, l'opprobre et le ridicule vous couvraient. Cependant je me suis attaché à vous; j'ai distingué votre personne de votre cause, malgré le danger que je courais, en m'associant à un tel homme ; je vous ai servi dans toutes vos élections. Et aujourd'hui vous voilà député de Middlesex, alderman de Londres, et riche d'environ trente mille livres sterling.

» Comment s'est grossi votre budget ? vous le savez ; mais le public ne s'en doute pas.

» En mars 1768, d'après mes suggestions, une souscription fut ouverte pour payer vos dettes qui s'élevaient à 6,000 liv. st. A mesure que l'argent des dupes rentrait dans nos caisses, vous aviez soin de faire de nouvelles dettes ; de sorte que la souscription toujours ouverte, ne parvenait pas à vous liquider, et ne vous aidait en rien. 11,000 liv. st. s'écoulèrent ainsi, et en fin de compte, nous ne pûmes donner à vos créanciers que 2 schellings par livre sterling, il fallut qu'ils se contentassent de ce faible

dividende. On ouvrit une seconde souscription pour subvenir à vos dépenses électorales, elle monta à près de 1,300 liv. st. Élu membre du Parlement par le comté de Middlesex, vous profitâtes du privilége que vous conférait votre titre; on vous paya deux amendes de 2,000 liv. st. chacune. Et malgré tant de sacrifices, vous aviez encore besoin qu'une somme journalière vous fût comptée.

» Tous ceux qui vous ont si généreusement servi sont devenus les objets de votre haine la plus amère. Après tout ce qu'on avait fait pour vous, les moyens d'existence vous manquaient : une douzaine de personnes s'entendirent pour dîner tous les jours ensemble à la même taverne, elles payèrent un peu plus que leur dépense personnelle; ce surplus vous fut consacré, et ce fut de notre aumône que vous vécûtes pendant près d'une année. Ainsi entretenu par nous, vous n'éprouviez aucun remords, aucun scrupule, aucune gêne, vos dépenses devenaient chaque jour plus extravagantes; et tandis que les schellings de vos amis vous procuraient du pain, vous aviez des laquais en livrées, suspendus à votre carrosse; des festins magnifiques auxquels vous invitiez la ville et la cour; et votre antichambre peuplée de créanciers que vous traitiez avec ironie. Vous aviez contracté envers l'hôpital des Enfans Trouvés une dette de 900 liv. st., dette sacrée pour un homme d'honneur, car elle résultait d'un fidéicommis : vous refusâtes de la payer. Cette infamie commençait à s'ébruiter, quand deux membres de notre club vous avancèrent la somme de 900 liv. st.

» Vous aviez trouvé moyen de vous endetter encore, et le passif de votre budget s'élevait à 24,000 liv. st., vers la fin de l'année 1770. Repoussé du Parlement, vous n'aviez plus droit aux bénéfices d'aucun privilége, et le reste de votre vie se serait passé en prison, si nos efforts

ne vous avaient arraché à votre ruine. La société, dont vous étiez président, trouva moyen, non-seulement de couvrir les 24,000 liv. st., mais de vous remettre entre les mains une somme considérable; au lieu d'avoir de la reconnaissance pour ceux qui se conduisaient ainsi envers vous, vous détestiez la société comme vous me l'avez dit vous-même. Tout l'argent qu'elle consacrait au paiement de vos dettes vous semblait de l'argent volé, vous la détestiez comme les jeunes héritiers détestent les tuteurs qui veulent les empêcher de se ruiner. Le résultat d'un procès vous rapporta environ 4,000 liv. st. Je vous fis entendre que l'honneur et la prudence vous ordonnaient de verser cette somme entre les mains des syndics de votre banqueroute; vous ne le voulûtes pas. Il fut impossible de vous arracher un seul penny; chaque jour de nouvelles demandes, de nouvelles supplications, nous arrivaient de votre part, et votre insatiable besoin d'argent comptant n'était jamais satisfait. Donnez-moi des guinées, disiez-vous, et quant au paiement de mes créances, laissons-le dans le chapitre des accidens. »

Arrêtons-nous, tout cela fait pitié : ce même Horne-Tooke si ardent à flétrir son vieil ami, ne tarda pas à marcher sur ses traces. Il entra dans une nouvelle carrière, au lieu de combattre sous le bouclier de Wilkes, il marcha seul et indépendant. Son apprentissage était fini, ce fut en son propre nom qu'il brava la loi, qu'il nargua les juges, qu'il répandit ses libelles, qu'il brigua la persécution. Jusqu'alors les miettes de gloire tombées de la table de Wilkes lui avaient suffi et l'avaient satisfait. Mais maintenant, comme Wilkes, il a des sectateurs et des dupes, des soutiens et des prosélytes.

Jusqu'à la fin de sa vie, Horne se tint dans cette ornière fatale; ce n'était cependant pas un homme tout-à-

fait méprisable et vulgaire ; grammairien subtil, logicien qui ne manquait pas d'adresse; il a laissé quelques ouvrages utiles, bien qu'ils soient écrits d'un style aride et sans couleur. Quant à ses pamphlets politiques, quant à ses œuvres de dialectique belligérante, tout cela se perd, tombe et se confond dans l'océan immense des libelles, des rétractations, des déclamations, des mensonges que tous les partis sèment autour d'eux. Malheureuse vie, en vérité, que celle qui s'est passée dans le trouble et l'agitation sans atteindre une popularité complète : celle qui avec tous les torts de l'agitateur populaire, n'a pas même atteint la récompense commune promise à ce triste mérite : celle qui n'a pas cessé de se prétendre dévouée à la patrie, et qui n'a donné à la patrie ni un conseil utile et sage, ni un exemple de vertu, ni une goutte de son sang (1).

(Blackwood's Magazine.)

(1) Note du Tr. Wilkes et Horne-Tooke surent se réserver une brillante fortune pour leurs vieux jours : Wilkes conserva jusqu'à sa mort (6 décembre 1797) la place de chambellan de la ville de Londres; et Horne-Tooke, retiré du monde et des affaires depuis 1801, vécut dans l'opulence, à Wimbledon, jusqu'en mars 1812.

Auto-Biographie.

VENISE ET L'ARCHIPEL (1).

Quiconque est né poète a choisi dès son premier âge Venise comme la ville favorite de ses rêves, comme la cité

(1) Note du Tr. Nos lecteurs ne liront pas ici sans intérêt le fragment bizarre d'un des ouvrages les plus remarquables qui aient paru en Angleterre depuis long-tems. L'auteur, M. d'Israeli jeune, est le premier écrivain anglais qui ait essayé une imitation des *Confessions* de J.-J. Rousseau. Un style élevé, brillant, mais inégal; de la force, de l'éclat; quelquefois de l'obscurité; tels sont les caractères principaux qui distinguent les premiers ouvrages de cet écrivain, dont la famille est originaire de Venise et dont le père, établi en Angleterre, a publié plusieurs ouvrages remarquables. *Vivian Grey* et plusieurs autres romans de M. d'Israeli jeune ont obtenu un grand succès à Londres. On y trouve un singulier mélange d'ironie fine et de mysticisme sentimental. Le dernier de ses ouvrages, celui auquel nous empruntons le fragment qu'on va lire, est le plus remarquable de tous, par la vigueur du coloris et la consciencieuse analyse des passions et des idées. L'auteur l'a désigné sous le titre prétentieux d'*Auto-biographie Psychologique*; sous cette appellation assez ridicule, il s'est plu à raconter non-seulement les événemens de sa vie, mais les secrets ressorts de son être, mais les mobiles de ses passions, mais tout ce qui a influencé le développement de son intelligence, mais les mouvemens intimes de son ame et les germes de ses pensées les plus cachées. Gœthe et Rousseau, deux grands génies, ont essayé de tracer ces annales intérieures de l'être moral : pour intéresser le lecteur, elles ont besoin d'un style ardent, lucide, pénétrant, qui reproduise vivement les sensations, qui vous associe aux douleurs et aux joies intimes de celui qui se soumet à cette analyse volontaire. Quelque

bien-aimée de son imagination, comme le charme secret de sa pensée. J'étais à Venise depuis deux jours. A Venise! quelle joie! A peine les yeux de mon intelligence s'étaient-ils ouverts, que ma rêveuse et poétique imagination se plaisait à errer dans les lagunes vénitiennes; c'était sur les gondoles et les fusinelles que je m'embarquais dans mes songes. Venise était, comme dit Byron, la cité de mon cœur. Grâce à de nombreuses recherches, à de constantes lectures, j'avais gravé dans mon esprit l'image ineffaçable de la ville magique. Aussi, quel bonheur pour moi, quand le soleil naissant éclaira Venise, et me montra la réalité de ce fantôme qui m'avait obsédé depuis ma jeunesse! Sur ses ponts et sur ses quais, hier encore couverts de peuple, régnaient le silence et la solitude. Je me mis au balcon : deux ou trois hommes dormaient étendus sur le pavé brûlant; une gondole glissait solitaire sur les eaux qui rayonnaient; c'était là tout.

L'époque de la *villegiature* (1) venait de commencer. L'absence de la noblesse donnait à cette ville déchue un

inférieur que soit l'ouvrage de M. d'Israeli au modèle immortel donné par Jean-Jacques, il a souvent réussi dans l'accomplissement de cette tâche difficile. Une profonde énergie respire dans quelques-unes de ses pages. Nous avons choisi, comme remarquables par l'intérêt romanesque, celles qui contiennent l'histoire singulière de son mariage avec une jeune Vénitienne de son nom et de sa famille, histoire dont les journaux anglais ont reconnu l'exactitude. Nous ajouterons en outre que, par une bizarrerie que nous ne chercherons pas à expliquer, l'auteur s'est plu à revêtir les personnages qui figurent dans cette scène de noms qui, quoique historiques ou vrais, ne leur appartiennent pas en propre. C'est ainsi que par une vanité un peu déplacée, ou bien, pour exciter plus vivement l'intérêt du lecteur, il se donne comme le descendant des Contarini, à la famille desquels il n'appartient pas.

(1) Le tems que l'on passe à la campagne.

aspect plus désert encore et plus abandonné. Peu m'importait. Qu'aurais-je fait d'une Venise brillante et parée? Dans la disposition d'esprit où je me trouvais alors, cette Venise silencieuse, austère, désolée, me plaisait dans sa désolation même. J'aurais méprisé la vieille reine de l'Adriatique, si, ruinée et privée de son diadème, elle eût essayé de contrefaire et d'imiter faiblement le fracas des capitales modernes; plus le voile de deuil qui la couvrait était sombre, plus elle avait de charme pour moi. Je venais pleurer sur elle, et non me mêler à ses splendeurs. Les frivoles spectacles d'une société civilisée eussent distrait ma rêverie et troublé mon admiration. Il me fallait le voir, avec ses lagunes remplies d'une eau limoneuse, avec ses palais sans habitans et ses églises sans encens, cet ancien théâtre où l'héroïsme et l'art ont joué un rôle si magnifique; où l'homme, tyran et esclave, a paru si grand, si éclatant, si étrange. Une mélancolie toute poétique régnait sur Venise. L'image de son passé reparaissait bien plus belle, bien plus noble au milieu de ce silence et de cette solitude. Dans le tumulte des villes qui fleurissent, où le vice germe, où le plaisir tient ses bacchanales, la pensée s'effraie et fuit, colombe que tant de bruit épouvante. L'abstraction et la contemplation s'éteignent à-la-fois; la pensée, qui n'est rien si elle n'est libre, se meurt, étouffée par la lutte de tant de passions qui s'entrechoquent.

Mais à Venise, pendant le tems de la *villegiature*, c'est un repos de mort. Tout concourt à bercer, à caresser cette existence rêveuse et voluptueuse que chérissent les poètes. Point de bruit. Vous sentez que la conscience de votre vie intime redouble dans votre sein. La sensibilité s'éveille plus vive, plus ardente; tout ce qui l'entoure la frappe; tout ce qui la frappe la fait vibrer. Que d'émotions viennent alors vous assaillir! Là, tout est beau, mystérieux ou

singulier; chaque pas que vous imprimez sur le sol en fait jaillir un souvenir. Là, tout est à-la-fois pittoresque et moderne, oriental et européen. La terre est imprégnée de tyrannie et de liberté, rayonnante de la gloire d'autrefois et attristée par l'humiliation du présent. Carrosses somptueux, spectacles brillans, commerce actif, industrie avide et féconde, vous troubleriez cette solitude sublime : vous forceriez tous ces beaux souvenirs de s'envoler!

Venise n'est qu'un reflet admirable du moyen-âge; la poésie, la tradition et l'amour la couvrent de leurs ailes enlacées. Quelle harmonie pourrait se trouver entre leur triple magie et la civilisation laborieuse, matérielle, harcelante, qui a pris sous sa tutelle les destinées du monde actuel!

Je me livrais sans réserve à ce prestige. Mon plan de voyage, tel que je l'avais tracé en quittant l'Angleterre, embrassait la plus grande partie de l'Asie, que je m'étais promis de parcourir; mais, fasciné par la beauté solitaire de Venise, par ce mélange singulier de contemplation et de volupté, je pensai que, dans aucun autre lieu de la terre, mes heures ne pouvaient s'écouler avec une succession plus douce et une harmonie plus paisible. J'oubliai donc entièrement mon premier projet : devenu Vénitien par l'ame et la pensée, je louai sur le grand canal un palais en ruines, dans lequel je m'installai. Ma famille elle-même était vénitienne; mes ancêtres avaient habité Venise, ils avaient fait partie de cette aristocratie commerçante et guerrière, dont le souvenir s'élève dans l'histoire, aussi majestueux que celui des patriciens romains. Je n'ignorais pas que quelques-uns des tombeaux qui contenaient leurs cendres se trouvaient rassemblés dans une vieille église, située dans un quartier peu fréquenté; j'allai rendre visite à ces aïeux pleins de gloire, dont je portais

obscurément le nom jadis si respecté. Je me plus à les contempler, sous leur dais de pierre ciselée et taillée à jour comme la plus fine dentelle, les mains religieusement jointes sur leur poitrine, et reposant des deux côtés de l'autel. En face de l'église, au milieu d'une petite place, à laquelle conduisent des degrés que baignent les eaux d'un canal, s'élève la statue colossale de l'un de ces vieux héros. Lorsque je descendais de ma gondole, le vieillard, le casque en tête et l'épée à la main, semblait me saluer et m'accueillir. Sur le piédestal les mots suivans sont inscrits :

A LA MÉMOIRE
D'ANDRÉ CONTARINI (1),
QUI DÉFIT LES GÉNOIS,
EN 1380.

Le jour anniversaire de cette victoire, les prêtres de la petite église chantent une messe pour le repos de l'ame du triomphateur ; ce jour-là, je ne manquai pas de m'y ren-

(1) NOTE DU TR. Sept doges de ce nom, appartenant tous à la même famille, ont gouverné, avec plus ou moins d'éclat, la république de Venise; mais *André Contarini* est surtout célèbre par son patriotisme et les éclatans services qu'il rendit à sa patrie. En 1379, les Génois, conduits pas Doria, venaient de s'emparer de Chiozza, avant-poste de Venise; la flotte du golfe était détruite, les galères génoises croisaient dans le Levant, l'armée du duc de Carrare bordait les lagunes; le roi de Hongrie assiégeait Trévise; les vivres manquaient à Venise; et le trésor de St.-Marc était épuisé. Cependant André Contarini ne se laisse point abattre par tant de désastres. Le gonfalon de St.-Marc à la main, il se présente sur la place publique; il presse ses compatriotes de suppléer par leurs dons à l'épuisement du trésor public, et avec les secours qu'il en reçoit il équipe une flotte composée de trente-quatre galères, dont il prend lui-même le commandement, quoique âgé de plus de 72 ans. Avec cette escadre, il marche vers l'ennemi, et ne rentre à Venise qu'après s'être emparé de Chiozza et avoir fait prisonnières la flotte et l'armée génoises. (24 juin 1380.)

dre. C'était un beau souvenir qui charmait ma pensée, et qui, en dépit des observations de la philosophie et de la démocratie modernes, me faisait sentir tout ce qu'il y a de poésie et de beauté dans l'institution de la noblesse; j'aimais à venir retremper, pour ainsi dire, mon ame dans cette atmosphère de gloire antique.

Un soir, le soleil avait conservé sa force et dardait d'aplomb, sur les marbres et les pierres de Venise, ces teintes pourpres et oranges que l'horizon des autres pays n'offre jamais. Je pénétrai dans la petite église; de grands tombeaux rangés autour de l'autel lui servaient, pour ainsi dire, de rempart, et la lumière ardente qui flamboyait à travers le vitrage allait tomber sur la grande croix, étincelante au milieu de l'obscurité. Les tombes étaient voilées de ténèbres : la croix seule apparaissait lumineuse. Pendant que l'on psalmodiait dans le chœur, je me tapis dans l'ombre que projetait un immense tombeau. Peu-à-peu cette masse de clartés se mouvait dans l'église, et je suivais d'un œil attentif sa marche fantastique. Bientôt la tombe placée vis-à-vis moi se trouva baignée dans un torrent de clarté douce qui semblait animer la physionomie du patricien de Venise, et rendre un funèbre sourire à ses lèvres de marbre. Du fond de l'église jaillissaient des voix mélodieuses, des accens religieux qui priaient pour Contarini, et qui, glissant le long des voûtes noires, venaient frapper mon oreille.

La musique cessa : je regardai autour de moi. Une femme était agenouillée devant l'autel; elle ne semblait pas me voir. Sa figure était couverte d'un voile, qu'elle rejeta sur ses épaules; ses yeux étaient attachés sur la terre; ses mains s'élevaient, jointes ensemble, dans l'attitude de la prière. Jamais créature si belle ne m'avait apparu dans ce monde; elle était très-jeune, blanche, pâle :

une rougeur passagère semblait révéler de tems à autre les élans d'une piété vive. Les traits de la jeune fille étaient délicats; leur contour avait cette précision finement arrêtée et comme sculptée qui appartient spécialement aux femmes de Venise. Ses longs cils venaient toucher ses joues transparentes, et sa chevelure noire, partagée sur un front blanc, retombait des deux côtés en tresses dont l'éclat et la dimension étaient peu ordinaires. A cet aspect, je restai surpris; oui, c'était bien là l'idéal de la beauté vénitienne. Elle finit sa prière; elle passa la main sur son front. Les chants recommencèrent, et ses grands yeux noirs se levèrent vers le ciel avec une expression de mélancolie que je n'oublierai jamais.

Alors cette clarté éblouissante et mystérieuse du soleil couchant, cette mélodie sainte, la solitude du lieu et la beauté de l'apparition, produisirent sur moi un effet étrange que je n'ai éprouvé qu'une seule fois. Il me sembla qu'une langueur invincible s'emparait de mon être; j'avais peine à me mouvoir; tout se confondait à mes yeux; tombes, autels, clartés mobiles répandues dans l'église, tout, jusqu'à la jeune femme en prière, s'enveloppait d'un nuage, et mes yeux se voilaient de larmes. Les doges, endormis sur leurs sépulcres, me semblaient aussi vivans que la Vénitienne agenouillée devant la croix; je ne sais quels accens de triomphe, de victoire, de fête, mêlés à des accens religieux et à d'antiques psalmodies chrétiennes, bourdonnaient à mon oreille. Extase incroyable et surnaturelle, qui dura peu de tems, sans doute, et au milieu de laquelle se montrait, brillante de beauté, de piété, attendrissante de mélancolie, la figure de la Vénitienne.

Je m'étais appuyé sur un tombeau; quand je sortis de cet état magnétique, elle n'était plus là. Le crépuscule s'était assombri, les tombes étaient à peine visibles; tout se

taisait; un seul acolyte repliait les vêtemens des prêtres et les plaçait dans une boite; il me regarda d'un air surpris, comme s'il eût voulu me demander compte de cette stupeur empreinte encore sur tous mes traits. Je sortis; mes gondoliers m'attendaient : je leur demandai s'ils avaient vu une dame sortir de l'église avant moi. Non, me répondirent-ils. Le lendemain, je visitai la même église et je questionnai les prêtres. Ils n'avaient conservé aucun souvenir de cette apparition qui m'avait si vivement ému. Une vision m'avait-elle déçu ? Étais-je le jouet d'une de ces fascinations mentales, d'un de ces somnambulismes accidentels qui traversent notre vie et nous laissent dans un vague aussi profond qu'impossible à expliquer.

La *villegiature* se termina; les grandes familles revinrent habiter Venise; le carnaval commença; la gaité vénitienne, qui n'est pas éteinte, quoi qu'en aient dit les voyageurs, ne tarda pas à renaître. Tous les soirs, nouvelles fêtes, nouveaux plaisirs. On sut qu'un jeune étranger qui portait un nom vénitien, et dont la famille s'était établie dans le Nord, était venu habiter Venise. Aussi, bien que je ne connusse personne, fus-je bientôt l'objet des prévenances les plus cordiales; je préférai la solitude aux plaisirs que l'on m'offrait. Je n'allais qu'à l'Opéra, où m'attirait un goût passionné pour la musique instrumentale. J'avoue que la voix humaine, portée à sa dernière perfection, m'inspire peu d'enthousiasme et me touche faiblement. C'est dans un grand orchestre, lorsque le génie de l'homme dispose de toutes les ressources de l'harmonie, que la puissance d'invention se montre dans sa force et dans son éclat. Une cantatrice à la mode sacrifie toujours au désir de faire parade de sa dextérité et de vaincre les difficultés du chant, le sentiment et l'expression. Tours de force qui m'étonnent d'abord, et me fatiguent ensuite; j'ai besoin,

pour dissimuler l'ennui que ces efforts me causent, de me rappeler ce que le bon ton exige de moi. Écouter au contraire une symphonie de Beethoven ou de Mozart : ces voix passionnées qui s'interrogent, se croisent, se répondent ; ces instrumens doués d'un accent spécial, et jouant, par leur accord ou par leur lutte, un drame plus compliqué que tous ceux dont la scène tragique peut donner le spectacle ; c'est là, quoi qu'en aient dit les critiques, c'est là seulement qu'est la musique véritable ; c'est là que le torrent de la création vous emporte. Le violon prononce et accentue vivement sa phrase passionnée ; la flûte soupire ; le hautbois fait retentir son cri sauvage et plein de douleur ; la vibration solennelle de la basse évoque les idées religieuses ; le cor et le clairon jettent à travers toutes ces voix d'expressions diverses leurs souvenirs de guerre et de chasse ; les arpéges lointains de la harpe rappellent les lyres antiques et la brillante époque de la gloire grecque. Tantôt tous ces accens se confondent et lancent vers le ciel une masse puissante de sons religieux et d'invocations sacrées ; tantôt ils roulent comme un tonnerre meurtrier, ou, s'apaisant peu-à-peu, s'accordent pour faire descendre au fond de l'ame ces pensées d'amour qui la bercent et l'émeuvent ; puis, après avoir marché ensemble, l'armée se divise, tout s'ébranle, on n'entend plus que des voix isolées : groupe par groupe, masse par masse, elles cherchent et trouvent des combinaisons infinies, immenses comme la nature, qu'elles embrassent tout entière. C'est un monde, que la musique considérée sous ce point de vue, et, selon moi, il est le seul véritable.

La dernière semaine du carnaval arriva. C'est dans l'espace de ces huit jours, que les Vénitiens modernes essaient de concentrer tout ce qui leur reste d'attrait pour la volupté, de besoin de plaisir et de folies capri-

cieuses. Les voyageurs sont injustes ; il n'est pas vrai que le vieux carnaval de Venise soit un cadavre : sa vie si joyeuse s'est perpétuée sous le sceptre même des Autrichiens. Non, toutes les traces de cette folle et fantasque joie ne sont pas effacées. La grande place de Saint-Marc était peuplée de masques hétéroclites ; de vieilles tapisseries, brillantes de couleurs tranchées, étaient suspendues aux balcons ; des feux étincelaient à toutes les fenêtres ; des dragées volaient çà-et-là ; l'eau des lagunes disparaissait sous les gondoles, et toutes les mains frôlaient la guitare. La population de masques qui se pressait sur la grande place me plaisait bien plus dans son repos que dans son mouvement. Quand ces mille formes grotesques s'agitaient, bondissaient, se croisaient à travers la place, on les distinguait à peine l'une de l'autre ; c'était une confusion de couleurs qui amusait et qui fatiguait à-la-fois. Mais un personnage à figure de dauphin, assis devant une limonade ; une tête d'âne sur un corps d'enfant, se rafraîchissant au moyen d'un éventail plus haut que celui qui le portait ; une jeune femme à tête de perruche, rejetant les assiduités d'un arlequin ; un polichinel savourant lentement une glace, composaient un tableau piquant dont tous les détails avaient leur prix. La plaisanterie en repos est bien plus amusante et plus incisive que la plaisanterie mobile et animée.

Vers le dernier jour du carnaval, on transforme la salle de l'Opéra en salle de bal, et tout ce que Venise a de distingué ne manque pas de s'y rendre. Dans le cercle borné de la société vénitienne, tout le monde se connaissait ; la conversation était nécessairement piquante, et l'incognito du masque, sans lequel on n'aurait pas osé se présenter, donnait lieu à plus d'une scène pleine d'intérêt et de comique.

J'allai à l'un de ces bals, revêtu du domino de rigueur : et charmé de me mêler à ce tourbillon de la société de Venise sans être reconnu de ceux qui la composent, je marchais au hasard dans un corridor, lorsqu'une femme masquée me salua.

« On ne t'attendait pas ici, me dit-elle.

— Je m'estime heureux d'y être venu, puisque je t'ai rencontrée.

— Tu passes pour un sauvage, et cependant tes paroles sont celles d'un homme civilisé.

— Ma chère, le monde est rarement charitable.

— On te dit très-amoureux ?

— Regardes-tu l'amour comme une merveille ? A ne voir que ta taille et ta démarche, tu devrais être accoutumée à l'inspirer.

— Admirable ! Mais, vraiment, cette chevalerie de ton langage contraste si fort avec l'idée que l'on s'est faite de toi, que je ne puis imaginer que ce soit toi-même.

— Tu me traitais d'homme sauvage ; je serais ravi que tu consentisses à m'apprivoiser.

— Mais cet amour profond qu'on te suppose ?

— Pour qui ?

— Pour un personnage assez digne d'estime, pour toi-même.

— Ah ! un amour de Narcisse, qui se reflète et se concentre sur celui qui l'éprouve ?

— Oui !

— Ce n'est pas indulgent, mais c'est spirituel.

— En fait d'esprit, tu es bon juge ou tu dois l'être : ton métier de poète et de critique te donne tous les droits possibles à nous imposer tes sentences comme irrévocables.

— Tu me connais donc ?

— Mais, peut-être.

— Vraiment?

— N'es-tu pas ce jeune gentilhomme, moitié Anglais, moitié Vénitien, qui, repoussant les conseils de son père le diplomate, est venu chercher ici la poésie et la solitude?

— Cela peut être vrai, mais c'est un peu vague.

— Te faut-il d'autres détails?

— Je les écouterai avec le plus grand plaisir.

— Eh bien! retrouvons-nous ce soir chez la comtesse Albrizzi.

— Impossible; je ne la connais pas.

— Tu devrais savoir qu'à Venise, pendant le carnaval, un domino entre partout.

— Adieu, on m'attend ailleurs; je te quitte; à ce soir. »

J'acceptai son offre, et le masque féminin qui savait si bien mon histoire se perdit dans la foule des dominos dont la salle était remplie.

Une armée de gondoles se pressait au bas des degrés du palais Albrizzi. Je montai le grand escalier sans être annoncé, et je me trouvai au milieu d'une foule bruyante; mais aucun des assistans n'était masqué. J'éprouvai de l'embarras. Devenu l'objet de l'attention générale, je sentis un moment le désir d'échapper à tous les regards par une retraite précipitée; il me sembla pourtant que cette fuite n'était point compatible avec ma dignité. Je m'appuyai sur l'une des colonnes du grand salon, et je promenai mes regards sur tout ce qui m'environnait. Une dame à laquelle on s'adressait avec respect, et qui paraissait être la maitresse de la maison, s'approcha de moi. Elle pouvait avoir quarante ans; mais les années ne lui avaient pas enlevé tous ses charmes.

« Seigneur masque, me dit-elle, soyez le bien-venu, et

doublement le bien-venu, si c'est un ami que je reçois ici.

— Je crains, signora, d'avoir abusé du privilége que donne le tems où nous sommes, et de n'avoir d'autres droits pour me trouver ici que votre indulgence et la liberté du carnaval.

— Je pense au contraire qu'en vous rendant chez moi, vous cédez un peu tard, seigneur, à des invitations réitérées et pressantes.

— Ce doit être une erreur ; je suis inconnu à Venise, et il est peu probable que l'on se soit occupé de moi ici.

— Faut-il vous dire le nom que vous portez ?

— Déjà ce soir, au bal de l'Opéra, on a voulu me donner ce renseignement assez peu nécessaire.

— Eh bien ! je ne vous trahirai pas, et j'espère que d'ici à peu de tems vous récompenserez ma discrétion en la rendant inutile. Sans doute cette froideur que vous avez acquise dans le Nord fondra sous les rayons de notre soleil vénitien ; qu'en dites-vous ? vous m'entendez, sans doute ? »

En parlant ainsi, elle s'esquiva. Cette dame, la même personne qui m'avait accosté dans le bal masqué, était la maîtresse de la maison, fort liée avec tous les Anglais qui passaient à Venise. Ainsi s'expliquait la connaissance qu'elle semblait avoir de mon caractère et de ma naissance (1).

Je fis un mouvement pour me retirer. Un groupe s'était formé dans un coin du salon, où se trouvait une jeune dame que plusieurs seigneurs suppliaient de se rendre à leurs instances et de donner des preuves de son talent sur la harpe. Je m'avançai. Je reconnus avec surprise la femme

(1) La comtesse Albrizzi a eu des liaisons avec lord Byron. Le compte qu'elle en a rendu a été inséré dans notre première série.

agenouillée que j'avais aperçue dans la vieille église et dont l'apparition s'était environnée d'un nuage mystérieux. La sensation inexplicable que j'avais éprouvée auprès des tombes se renouvela. Je luttai contre cette sensation ; mais je luttai en vain, un frisson involontaire me saisissait ; il me sembla que cette figure si douce me prophétisait des malheurs ; cependant je la contemplais avec anxiété, avec attention ; je ne pouvais détacher mes yeux du coin de la chambre où elle se trouvait : heureusement j'étais masqué ; sans cette circonstance, mon émotion eût attiré la curiosité générale.

Cependant la comtesse Albrizzi passa près de moi ; je marchai vers elle.

« Ce n'est plus mon nom que je désire apprendre de vous, madame, c'est celui d'une autre personne que voici, ajoutai-je en lui montrant la jeune personne, occupée dans ce moment à chercher une croix en diamant qui s'était échappée du collier auquel elle était suspendue.

— Cette jeune dame? s'écria la comtesse ; elle est digne en effet de votre attention, et la mérite sous plus d'un rapport. Le nom qu'elle porte est le même que le vôtre ; c'est votre cousine, Alceste Contarini, orpheline, et la dernière de cette race à laquelle vous appartenez, et que vos pères ont transplantée dans le Nord....... Alceste, mon amie, ajouta-t-elle en s'approchant de la jeune personne, permettez-moi de vous présenter M. le comte Contarini Fleming, un de vos parens les plus proches, et qui désire vous connaître.

— J'ai peu de parens, répondit la jeune fille, et cet isolement a dû m'apprendre quelle est la valeur de ces rapports. »

Ces mots fort simples étaient accompagnés du plus doux sourire. Les jeunes gens qui nous entouraient s'éloignè-

rent; nous restâmes seuls au milieu de cette foule, seuls, mais réunis par cette sympathie délicate et secrète qui s'empare de nous à notre insu, et nous avertit que notre destinée va changer.

« Je vis ici dans une solitude si complète, que je dois au hasard seul de m'être rapproché de vous, madame.

— Mais on m'avait dit que vous comptiez vous fixer à Venise ?

— Ce n'a pas été pour moi un but, mais un entraînement; je suis venu ici sans plan, sans dessein; j'y suis resté, grâce à une fascination qui l'a emporté sur tous les autres motifs. Mon père est loin de partager mon fanatisme pour Venise, et je ne doute pas qu'il ne voie avec déplaisir le séjour prolongé que je fais ici.

— Je le vois, vous avez imité ces écoliers qui font, comme disent les enfans, l'école buissonnière.

— Précisément; me pardonnerez-vous ?

— Aimer Venise est, à mes yeux, un crime que je vous pardonnerai sans peine; ma sympathie pour votre faute, si c'en est une, vous répond de mon indulgence.

— Vous n'avez pas connu mon père; sans doute vous avez entendu parler de lui. Avec un nom vénitien, mes aïeux m'ont donné quelques gouttes du vieux sang de Venise; hélas! la gloire de notre famille est éteinte.

— Oui, je le sens mieux que vous, peut-être, car je suis orpheline; notre maison est prédestinée au malheur.

— Je vous regarde, et je trouve en vous un démenti formel à votre opinion. »

Elle sourit faiblement; puis ses lèvres s'abaissèrent et sa figure reprit une expression de mélancolie profonde qui me rappela cette belle vision de l'église. Je lui en parlai.

« Oui, dit-elle, c'était moi. Venise n'a pas de lieu plus

intéressant *pour nous*, ajouta-t-elle, en appuyant sur ces deux derniers mots avec la force et la délicatesse de sensibilité qui n'appartiennent qu'aux femmes.

— Je suis Vénitien, lui dis-je, je le suis sans réserve; ce n'est pas un sentiment nouveau que le génie de cette ville éveille dans mon sein : sous les forêts et dans les glaces du Nord, il vivait, il m'animait, il donnait l'impulsion à mon intelligence à peine développée.

— Vous avez de l'enthousiasme, me dit Alceste, et l'enthousiasme est ici peu commun; de toutes nos qualités antiques, nous n'avons conservé que cette gaîté de cœur, cette légéreté d'impulsion qui nous consolent du moins. On riait peu à Venise quand elle était maîtresse des mers; on y rit beaucoup, aujourd'hui que ses lagunes se remplissent de fange, et qu'elle n'est pas maîtresse d'un seul pouce de son vieux territoire.

— Et de quoi rit-on maintenant?

— Vous pouvez adresser cette question à tous ces messieurs.

— Eh bien! lui dis-je, je préfère encore aux noms modernes, même au plus brillant, à ces noms de banquiers enrichis, de grands seigneurs diplomates et d'usuriers devenus rois, le vieux nom des Contarini.

— C'est là du roman, et votre père ne l'approuverait pas.

— Ne voyez-vous point, Alceste, que déjà j'ai tout sacrifié à Venise, au besoin de retrouver la patrie de nos aïeux, les souvenirs du passé : espérances, fortune, réputation, j'ai tout jeté au vent pour venir ici, et je ne m'en repens pas, car je vous y ai trouvée.

— Mais dites-moi par quel choix ou quel goût singulier vous vous attachez à une ruine? Pour moi, c'est le sort qui l'a voulu : où je suis née je mourrai; mais vous,

vous avez une patrie vivante où la réalité domine, à laquelle vos affections et vos devoirs vous attachent. En Angleterre, vous pouvez être actif, intelligent, vous pouvez être un homme ; ici, vous ne pouvez que rêver la vie vénitienne d'autrefois, et vos plus nobles pensées ne seront que des visions sans corps.

— C'est là précisément ce que j'aime, ce qui m'intéresse : la réalité n'est rien pour moi ; elle m'apporte tous les souvenirs grossiers, toutes les images sensuelles et matérielles de la vie. Venise, au contraire, avec sa belle solitude et les délicieuses visions qui planent sur elle, nourrit mon imagination de chimères plus douces que la réalité.

— Mais quoi, reprit-elle avec un doux sourire, tout ce qui est réel et vivant dans le monde est enveloppé dans votre anathème ?

— Oh ! non, repris-je d'un ton fort sérieux ; notre entrevue actuelle est une réalité trop douce pour que je ne m'en empare pas avec délices.

— Je me félicite aussi de cette circonstance, et je ne croyais pas, je l'avoue, que rien d'heureux pût m'arriver.

— A vous, Alceste, à vous, si belle et d'un caractère si heureux.

— Voyez, reprit-elle sans me répondre, les salons sont presque déserts ; on m'attend, je vous quitte.

— Mais, nous retrouverons-nous ?

— Je serai ici demain ; en attendant, les rêves auxquels vous confiez le bonheur de votre vie vous feront prendre patience.

— Adieu, chère Alceste ; vous pouvez penser combien j'éprouve de regrets en vous quittant. »

J'étais amoureux ; c'est employer une phrase banale et traînée dans la poudre des romans. Il me semblait que Venise la belle Venise, eût pris la forme d'une femme

aimante et aimée, et qu'Alceste fût à-la-fois le symbole des rêves heureux de mon enfance et de cette cité glorieuse, mère de mes ancêtres : une passion profonde, indomptable absorba toute mon existence. De retour chez moi, je me jetai sur un sofa, et, pendant des heures, je restai plongé dans une rêverie indéfinissable. J'étais encore là quand l'aurore naquit. La clarté du soleil entra dans ma chambre. Je me levai. Les bougies avaient brûlé dans les candélabres et répandaient comme une lueur funéraire. J'avais la fièvre. Une journée d'agitation succéda à cette nuit sans sommeil.

Le soir, je me rendis à l'Opéra, où je ne tardai pas à trouver la comtesse Albrizzi dans sa loge. La conversation fut froide et presque embarrassée jusqu'au moment où le nom d'Alceste sortit des lèvres de la comtesse. Alors je fus tout attention.

« Elle n'est pas ici, lui demandai-je?

— Non. La loge du comte Delfini, son oncle, est vide; cet oncle sera bientôt son beau-père.

— Ah! m'écriai-je en pâlissant.

— Le fils du comte Delfini épousera dans peu de tems Alceste Contarini : vous l'avez vu tout-à-l'heure ; il a quitté ma loge quand vous êtes entré. »

J'étais debout; je m'assis : je frémissais. Après un moment de silence, je m'aperçus que mon émotion se trahissait.

« Aimez-vous cet opéra, demandai-je à la comtesse ?

—C'est une imitation assez heureuse du style de Rossini.

— Assez heureuse, répondis-je machinalement.

— On dit que l'Opéra de Saint-Pétersbourg est très-bien monté.

— Vous avez été en Russie ?

— Sans doute.

— On dit qu'il est admirable... Mais... pardon... la chaleur de la salle m'étouffe. »

Je saluai, et, d'un pas tremblant, je m'éloignai de la loge et du théâtre. Enveloppé de mon manteau, je me jetai dans ma gondole, et de longs soupirs s'échappèrent de mon sein.

Bientôt parvenu au palais que j'occupais, je me trouvai seul au milieu de ces vastes et sombres appartemens dont les clartés de la lune, qui y pénétraient, semblaient encore augmenter la profondeur mystérieuse. Le délire s'empara de moi. Fiancée au fils du comte Delfini! Mais elle était ma fiancée à moi, et le destin nous avait unis d'avance. L'aime-t-elle? Non. Sa voix était triste, sa pensée était mélancolique; telle n'est pas la voix, tel n'est pas le langage de la femme qui va s'unir à l'homme qu'elle a choisi. Eh bien! je le jure, elle sera mienne, dussé-je verser tout le sang que renferment les veines du fils de Delfini et mes propres veines! Ces pensées fermentèrent dans mon cerveau : peu-à-peu elles se transformèrent en une de ces volontés fortes qui ne trouvent pas d'obstacles et que toutes les puissances du monde conjurées n'ébranleraient pas.

Le lendemain soir je me rendis chez la comtesse Albrizzi; j'étais sûr qu'elle était là, mon cœur me le disait. En effet, entourée d'un cercle d'admirateurs, parmi lesquels on distinguait aisément le comte Grimani Delfini, je reconnus Alceste. La jalousie des amans vulgaires n'était pas entrée dans mon ame. Elle me présenta à son cousin, qui devait bientôt devenir son mari. Je ne sais quelle pitié me saisit à son aspect; il me semblait que cet homme était ma victime désignée. Je ne sais quelle excitation surnaturelle m'animait : dans cette escrime de la pensée et de l'esprit que l'on nomme conversation, et dont Al-

ceste Contarini était spectatrice et juge, je fus plus brillant, plus puissant, plus habile que je ne l'avais jamais été. Je portais une passion et une douleur au fond de l'ame; et les saillies ingénieuses, les brillantes improvisations jaillissaient sans peine et sans effort de mon esprit exalté; Alceste en parut surprise.

« Vous êtes bien gai, me dit-elle ?

— Ne le croyez pas, répondis-je; le bonheur est paisible. Hier je vous ai cherchée vainement à l'Opéra.

— Je sors très-peu.

— J'espérais vous y voir, j'espérais causer quelques momens avec vous; ici vous êtes trop entourée, une foule empressée voltige et tourbillonne autour de vous... Tenez, dois-je vous avouer une folie de mon ame, une pensée singulière dont je ne peux me débarrasser? je suis convaincu, intimement convaincu, que ce n'est pas d'hier que date notre première entrevue; nous nous connaissons depuis long-tems.

— En rêve? me demanda-t-elle avec un sourire.

—Ne vous moquez pas des rêves; ils viennent du Ciel; ils annoncent l'avenir; ils nous consolent du passé... »

Elle allait répondre; le comte Grimani, auquel elle avait promis une contredanse, s'approcha d'elle et l'entraîna.

Quand elle revint, je me trouvais à la même place. Elle semblait attristée; elle détacha une fleur de son bouquet et l'effeuilla lentement. Je vis ses jolis doigts détacher une à une les pétales de la corolle, et je ne pus m'empêcher de lui dire :

« Je voudrais être cette fleur.

— C'est à moi qu'elle ressemble, et non pas à vous, s'écria-t-elle en jetant la fleur loin d'elle.

— Pourquoi ?

— C'est une fleur détruite. »

Je ramassai la fleur, que je plaçai sur mon sein.

Que cette nuit de bal fut douce et brillante pour moi! quel souvenir profond j'en conservai! Le jour suivant se passa dans l'oubli total du monde et de ses peines, dans une délicieuse rêverie; je me rappelais toutes les circonstances de cette nuit. Le soir je me levai sans avoir veillé, sans avoir dormi, sachant à peine si la magie de l'imagination m'avait déçu et si tout cela n'était qu'un songe. Je ne manquai pas de me trouver à l'heure ordinaire dans les salons de la comtesse; mais Alceste n'y était pas. Le lendemain matin je rendis ma visite au comte Delfini, Alceste ne se montra point; cette disparition m'étonna et m'effraya : quelle pouvait en être la cause?

« Alceste serait-elle malade? demandai-je le soir même à la comtesse Albrizzi.

— Non, je l'ai vue ce matin. Je présume qu'un accès de jalousie du comte Grimani nous prive de sa présence.

— Eh quoi! pensai-je, est-ce là que nous en sommes venus? Présente, je ne pouvais l'aimer avec tranquillité; absente, elle me jette dans le délire. Elle me tue. Non, cela ne peut durer. Je mourrai si cet état se prolonge. Si j'invitais le comte Grimani à me suivre sur l'une des terrasses de son palais; si deux balles terminaient cette affaire!... mais non, ce plan n'était pas le meilleur. J'y rêvai quelques instans : puis appelant mes gondoliers, je leur dis de me conduire au palais Delfini. La gondole glissa légérement sous les vieux murs de ce palais sombre. Tout y était obscur, à l'exception d'une seule fenêtre d'où s'échappaient à-la-fois une lumière douce et un chant suave; je crus reconnaître cette voix. J'ordonnai aux gondoliers de s'arrêter.

« C'est la signora Contarini, » me dit le gondolier Tita, qui connaissait sa famille.

Elle chantait une de ces ballades en dialecte vénitien, qui n'expriment que d'enfantines et douces pensées, où toutes les consonnes disparaissent, où la fréquence des voyelles et la mélodie naïve des sons, concourent à reproduire les images les plus gracieuses et les plus simples; ce ne sont que diminutifs, mots caressans, rimes nombreuses et plus suaves que sonores; tous les gens du peuple connaissent ces chants. Alceste avait répété, en s'accompagnant de la guitare, le premier et le second couplet. Je dis à Tita de chanter le troisième couplet, et sa voix mâle continua l'hymne populaire que la voix de la jeune fille avait commencée. Je vis une ombre se dessiner sur les draperies. Bientôt elle parut à la fenêtre : elle me vit, me reconnut et poussa un cri. Le balcon était peu élevé. Je gagne la proue de la gondole, et m'élançant vers les sculptures gothiques du balcon, je parvins bientôt à en atteindre la rampe, que je franchis sans peine, et j'entrai. Elle était près de s'évanouir.

« Vous êtes étonnée, Alceste; courroucée, peut-être. Hélas! ils veulent nous séparer, et je ne puis vivre sans vous. »

Elle joignit ses mains qu'elle pressa sur sa poitrine, convulsivement serrées : puis elle jeta vers le ciel un regard d'angoisse.

« Oui, Alceste, m'écriai-je en m'avançant, je vous aime, je vous aime d'une passion aussi puissante qu'elle est pure; passion que je ne puis vaincre, et que rien ne peut vaincre. » Elle ne parlait pas. Elle détourna la tête, et, de ses bras étendus, elle me fit signe de m'éloigner.

« Alceste, je sais tout; je sais quelle cérémonie mensongère, fausse, impie, doit vous unir à un homme que

vous n'aimez pas... Non, Alceste, vous n'êtes pas heureuse; vous ne le serez pas avec lui. J'ai lu votre mélancolie sur votre beau visage, je l'ai retrouvée dans vos paroles. »

Sa main, que ma main saisit et qu'elle ne retira pas, fut pressée sur mes lèvres. Elle s'appuya sur une table de marbre, en détournant la tête; puis lentement elle retira sa main, et me dit d'une voix faible, mais accentuée et distincte :

« Contarini, tout ceci doit finir.

—Oui, Alceste; et pour notre bonheur! Je vous aime... vous m'aimez... ne le niez pas, notre volonté n'est pas à nous, c'est la destinée qui la crée.

— Contarini, le Ciel me défend d'être à vous; Dieu ne le veut pas.

— Alceste, vous me voyez à genoux ici, devant vous. Je ne suis rien; je suis inconnu à la gloire; mais je suis jeune, et ma pensée n'est pas morte et ma vigueur n'est pas éteinte. Je sens en moi une force qui peut encore, si tu le veux, relever et mouler sur les plus nobles types la fortune et la renommée de notre race commune. Il y a là un cœur capable de grandes choses, et ce cœur ne bat que pour toi, et dans le désert de ta vie présente, une source peut en jaillir qui te rende l'espoir, la vie et le bonheur. Que le lien commun d'un amour vulgaire ne se mêle pas à des transports qui, alliés à la vertu, ont quelque chose de sublime. Une imagination ardente, un cœur plein de feu, un esprit amoureux de tout ce qui est grand, voilà ce que je te consacre.

— Je suis perdue, s'écria-t-elle, mais je suis à toi! »

Elle était dans mes bras, elle était sur mon sein; et ses pleurs, qui coulaient avec abondance, c'était moi qui les tarissais. Il fallut la quitter brusquement. Dans notre émo-

tion mutuelle, nous ne pensâmes même pas aux moyens de nous revoir. En vain pendant tous les jours suivans la cherchai-je au palais Albrizzi et à l'Opéra ; en vain par mes assiduités auprès de la comtesse, tentai-je d'obtenir quelques renseignemens sur celle que j'avais perdue. La croisée magique était fermée et obscure ; rien ne pouvait m'apprendre si une indisposition subite s'était emparée d'elle, ni même si elle était encore à Venise. Mon inquiétude commençait à se changer en désespoir. Trois jours après on me remit une lettre ; je l'ouvris d'une main tremblante et j'y lus ce qui suit ; toute l'histoire secrète d'une jeune femme de l'Italie moderne.

« Ayez pitié de moi, Contarini, haïssez-moi, mais oubliez-moi. Je renonce à vos projets ; nos sermens je les brise ; notre amour serait funeste et le Ciel le condamne.

» Vous aimez votre patrie, Contarini, cette Italie si fatale qui m'a livrée au malheur ; moi, née pour vivre heureuse dans ce beau pays, je suis la victime de ses coutumes, qui ne sont même plus des croyances.

» Le couvent, vous le savez, est notre seule école. Il nous rend incapables d'entrer dans le monde. Il fait de nous, ou des femmes privées de toutes les affections de famille, ou de misérables récluses. J'ai été élevée dans un couvent de Toscane ; ma vie entière s'y serait passée dans les larmes, si je n'avais acheté ma liberté au prix de mon bonheur. Ma famille ne me laissa que le choix entre la prison du monastère et mon mariage avec Grimani Delfini. Je fus fiancée dans le couvent même ; Dieu fut témoin de mes sermens, et la sainteté des autels les consacra. Vous voyez que je ne puis être à vous, et que la volonté céleste nous a séparés à jamais.

» J'entrai dans le monde, dans ce monde auquel j'avais si souvent rêvé, qui m'était inconnu. La sphère

de mon intelligence s'agrandit, et mon esprit se développa. Bientôt je ne pus contempler sans horreur l'avenir qui m'était réservé; l'idée d'épouser un homme que je n'aimais pas. Mais comment échapper à cette destinée? Je cherchai des délais, j'essayai de reculer sous mille prétextes le moment fatal. Vaine lutte d'une esclave! Ma famille ne voulait rien entendre. Je revins à l'alternative qui m'avait été offerte autrefois; et dans un voyage que je fis à Florence, je m'engageai secrétement à prendre le voile. L'abbesse, qui voyait dans la dot que mes parens me réservaient un riche douaire et une belle proie, devint ma confidente. A mon retour de Venise, je ne songeai qu'à faire les préparatifs indispensables pour la renonciation solennelle à laquelle je m'étais déterminée. Cependant un vague regret de ce monde, que j'avais à peine entrevu, agitait mon cœur et y portait le trouble. Alors j'allai prier sur les tombes des Contarini, dans cette église où vous m'aperçûtes pour la première fois; vous savez le reste, Contarini. Nous nous rencontrâmes. Vous me dites que Dieu nous avait prédestinés l'un à l'autre; hélas! vous le sentez aujourd'hui, le Ciel ne voulait pas que nos cœurs se réunissent; je vous évitais, vous me suivîtes. Ma parole vous fut engagée; hélas! de longues prières, de longs jeûnes expieront cette parole fatale. Quand vous recevrez cette lettre, j'aurai passé les Apennins. Toute poursuite est inutile, Contarini; si vous m'aimez, vous ne tenterez même pas de me faire mentir à ma promesse. »

Après la lecture de cette lettre j'étais calme; toute mon intelligence et toute mon ame étaient concentrées sur un point. Je sentais mon énergie s'éveiller et mon activité renaître. Mon père avait placé près de moi un homme de confiance d'un âge déjà mûr, fidèle, actif, dévoué; Lausanne; je le fis venir.

« J'ai besoin de vous, lui dis-je ; j'ai toujours estimé votre probité, votre activité. C'est la première fois que je vais les mettre à l'épreuve ; mais il s'agit d'une circonstance importante, d'un événement majeur dans ma vie. Réussissez, servez-moi ; toute domesticité cessera pour vous, vous serez mon ami. La signora Contarini a quitté Venise subitement, sa demeure est un secret ; je veux la connaître.

— Rien n'est plus facile, répondit Lausanne en souriant ; Venise n'a pas de secret pour ceux qui paient.

— Très-bien ; faites ce que vous voudrez, Lausanne ; disposez de ma bourse ; mais sachez avec quelle impatience je vous attends ici, et combien les nouvelles que vous m'apporterez sont importantes pour moi. »

Deux heures se passèrent ; Lausanne revint.

« La signora est partie pour la villa Delfini, me dit-il, voilà tout ce que j'ai pu apprendre.

— Mes gondoliers ! mes gondoliers !... Lausanne, j'ai besoin d'un prêtre, d'un homme accommodant, qui répète à la hâte les prières nuptiales et n'exige pas de longues formalités. Informez-vous quels sont les vaisseaux prêts à faire voile ; si je suis long-tems absent, dites que je suis à Trieste. »

La gondole m'emporta, rapide et silencieuse ; bientôt nous atteignîmes Fusina. Les postillons, largement payés, firent marcher leurs chevaux avec une rapidité bien peu commune en Italie ; et en quatre heures nous nous trouvâmes près de la villa Delfini. Le soleil se couchait. Je quittai la voiture et m'introduisis dans un grand parc dont aucune haie ne formait l'enceinte. Point de lumière dans l'édifice. Un profond silence régnait sur la villa tout entière. Je marchais doucement et d'un pied léger ; enfin je parvins à une petite chapelle qui se trouvait située à l'ex-

trémité orientale du palais; un seul cierge y brûlait. Debout auprès d'un pilier sur lequel elle était appuyée, Alceste Contarini lisait attentivement. J'ouvris la porte sans bruit et m'approchai d'elle.

« Alceste, lui dis-je, vous êtes à moi. »

Elle étendit les bras et tomba comme inanimée ; ses yeux se fermèrent. Je l'emportai évanouie et presque mourante sur un banc de gazon, et je contemplai long-tems avec un mélange d'anxiété et de passion ces yeux qui s'étaient fermés. Elle respirait, cependant, elle respirait! Ses grands yeux s'ouvrirent et la lumière jaillit de nouveau de leurs prunelles noires. Elle regarda autour d'elle comme étonnée : puis un sourire, un doux et faible sourire se joua sur ses lèvres; ses membres parurent se délier ensuite; elle étendit ses bras comme pour ressaisir l'existence et s'assurer de la vie. « Contarini! » s'écria-t-elle, et ses bras m'enlacèrent. Quelque tems nous restâmes en silence, silence admirable et délicieux qui naît de la plénitude de la joie et du bonheur. Mais la crainte d'être surpris me fit précipiter notre départ; je la plaçai dans la voiture auprès de moi, et nous revînmes à Venise. Sur les degrés du palais se trouvait Lausanne, qui me donna les renseignemens que je désirais. Aucun vaisseau n'était prêt à faire voile; mais le matin même, un navire frété pour Candie avait quitté le port, et ce vaisseau se trouvait encore à peu de distance. Le capitaine, avec lequel Lausanne s'était entretenu, voulait bien recevoir des passagers, mais il exigeait qu'on vînt le trouver à son bord. Cet arrangement me convenait. Le capitaine avait promis de rester à l'ancre jusqu'au lendemain matin. Un prêtre nous attendait.

Je fis part de ces dispositions à Alceste Contarini, qui les approuva; et, deux heures avant minuit, le prêtre, auquel Lausanne s'était confié, m'unit, selon le rituel de

l'église catholique, à Alceste Contarini, ma parente éloignée, héritière d'un des plus grands noms de l'Europe et d'une fortune qui, dans sa ruine même, était encore digne de ce nom. Deux domestiques furent les seuls témoins de cet acte, qui, selon elle, mettait en péril le salut éternel de son ame et qui devait avoir sur sa destinée en ce monde une influence fatale.

Dès le point du jour Lausanne m'éveilla et me dit que le vent était favorable et qu'il fallait partir. Je jetai les yeux sur ma femme endormie, dont la lumière matinale colorait le charmant visage. J'aurais tout donné pour rester à Venise avec elle dans une parfaite tranquillité; mais trop d'obstacles s'opposaient à la réalisation de ce désir. Pour la dernière fois nous montâmes dans une gondole. Les flots grisâtres de la mer étaient devant nous, et bientôt une forte brise nous emporta loin des lagunes. En peu d'heures, cette Venise si brillante, dont les coupoles et les tourelles m'avaient attiré par leur magie; cette Venise qui m'avait coûté ma fortune et l'affection de mon père; cette ville aux beaux palais, où ma vie se serait écoulée avec tant de sérénité et de charme, avait disparu à l'horizon.

Le navire à bord duquel nous nous trouvions était un brick autrichien qui faisait le commerce; heureusement la femme du capitaine accompagnait son mari, et sa société fut très-agréable à ma femme. La vie maritime nous charmait; jamais la mer n'est monotone; c'est un spectacle varié et fécond que celui que présentent les changemens du tems, l'art du pilote, la richesse et la beauté du soleil à son lever et à son coucher, les navires qui se rencontrent, la vue des côtes lointaines et surtout l'étude curieuse du caractère des matelots : race dont le cœur est bon, la volonté énergique et dont la rudesse apparente se mêle à une politesse instinctive. Tous les marins s'empressaient autour d'Alceste;

il y avait, dans leur prévenance et leurs soins, une délicatesse qui me surprenait, moi, son amant; moi, qui ne vivais que pour elle. Dès qu'elle paraissait, leur gaîté bruyante s'apaisait. Voulait-elle se promener sur le pont, plus d'une main empressée écartaient les obstacles qui s'opposaient à sa marche et lui offraient un siége grossier, sans doute, mais utile, et accueilli par un sourire. Que de bonheur dans ce voyage où l'imagination était satisfaite et caressée, où nos cœurs unis nageaient dans la joie, où tout concourait à nous charmer, où pas une heure ne s'écoulait sans apporter une émotion tendre ou une pensée grandiose?

Un matin, Lausanne m'appela sur le pont; les collines verdoyantes de Candie étaient devant nous. Imaginez un groupe gigantesque de montagnes bleues, du sein desquelles surgit et domine la cime blanche du mont Ida. Bientôt nous aperçûmes les versans de ces montagnes, la plaine qui s'étend à leurs bases, le rivage, la ville et le port.

Autour des flancs du navire se pressèrent bientôt des barques remplies d'hommes aux costumes étranges : c'était un nouveau monde, un nouveau langage, une religion nouvelle, qui se révélaient à nous. Notre pont fut bientôt couvert d'hommes à longues barbes, la tête surmontée de vastes turbans. La civilisation d'Europe nous eût forcés à mille explications, au visa de nos passeports, à un séjour plus ou moins long dans un lazaret. En Turquie, tous les embarras disparaissent devant une poignée de sequins. On ne nous demanda pas pourquoi nos noms ne se trouvaient point inscrits sur les registres du vaisseau. Nous abordâmes, et nous allâmes loger chez un Grec qui portait le titre de vice-consul. Les événemens qui avaient accompagné notre mariage, cette fuite, cette traversée, ce spectacle brillant et varié avaient laissé dans notre esprit une trace confuse et indistincte. Le lendemain matin

de notre arrivée, lorsque nos yeux s'ouvrirent, il me sembla que tout ce qui s'était passé n'était qu'un rêve. Nos regards se portèrent autour de nous et parcoururent ces objets de formes étranges, ces divans dont la chambre était entourée, ces hautes fenêtres si étroites et garnies de vitraux colorés, qui jetaient à travers la chambre leurs reflets rouges et verdâtres. Nous prenions un plaisir d'enfant à contempler tous ces meubles créés pour les usages de l'Orient. Dans le fond de notre appartement, fort sombre. une petite croisée en arcade s'ouvrait et laissait passage aux rayons du soleil. De belles plantes aux larges feuilles frémissaient sous la brise, et servaient de rideaux à cette fenêtre étincelante. Le parfum de l'oranger remplissait la chambre, et les abeilles se suspendaient en bourdonnant aux fleurs sanglantes de la grenade. Mille suaves odeurs, mille sons énivrans remplissaient l'air, et le bruit d'un jet d'eau qui retombait dans une urne de marbre se faisait distinguer parmi toutes ces harmonies, et nous apportait un sentiment de délicieuse fraîcheur. Nous nous levâmes; vous eussiez dit un prince et une princesse arabes qui, long-tems soumis à un enchanteur, auraient enfin brisé le sceau magique et retrouvé leur liberté. Nous entrâmes dans une cour pavée de marbre et ombragée de toutes parts d'arbrisseaux en fleur : une fontaine était au centre; des nattes précieuses que l'on fabrique à Tanger, de beaux tapis de Perse étincelans de mille couleurs, entouraient cette cour intérieure, et une gazelle blanche reposait endormie sur un coussin d'écarlate. Je sortis et je trouvai notre hôte, homme bienveillant et spirituel, qui parlait l'italien fort couramment. J'envoyai vers ma femme sa fille, Alexina, dont les joues éclatantes de santé ressemblaient à une grenade coupée par le milieu. Pour moi, d'après l'avis de Lausanne, je

me soumis à la cérémonie du bain turc, l'une des plus délicieuses voluptés de ce monde; mes membres furent massés, frottés, broyés, pour ainsi dire, et je me rendis auprès de notre hôte, dont les trois filles m'apparurent vêtues de longues robes de velours richement brodées et la tête ombragée de bonnets de velours enrichis de ganses d'or et de perles. L'une d'elles me présenta une pipe longue de six pieds; l'autre m'offrit des sorbets sur un plateau d'argent; la troisième plaça sa main sur son cœur en m'offrant du café dans une petite tasse de porcelaine que renfermait un petit panier de filigrane. Enfin un jeune enfant aux longs cheveux noirs et bouclés, s'agenouilla devant moi en me donnant un verre d'eau glacée. Ces voluptés de l'Orient m'énivrèrent; je me crus un pacha et je remerciai d'un signe de tête.

Bientôt Alceste reparut vêtue à la grecque : qu'elle était belle sous ce costume majestueux! Il semblait que la nouveauté des lieux et des vêtemens prêtât à notre amour quelque chose de romanesque et de passionné, une teinte ardente que les soins et les idées du mariage repoussent habituellement. Notre hôte nous apprit qu'il était propriétaire d'une petite maison de campagne située dans une partie fort retirée de l'île, et qu'il nous la louerait avec plaisir. Nous allâmes la visiter ensemble. C'était un édifice bas à un seul étage, de forme oblongue, et construit à l'orientale; il occupait le penchant de la dernière colline qui rattachait la plaine au mont Ida. Les oliviers, les orangers et les cyprès l'ensevelissaient, pour ainsi dire, sous leur feuillage. A près de deux milles de distance, nous apercevions la mer, dont les brisans mugissaient sur les rochers d'une baie sauvage. Une suite de chambres élégamment ornées à la manière du pays, composait l'intérieur de l'édifice. Un paysan qui cultivait le jardin, sa femme, ses deux filles et son

jeune fils, devaient être mes domestiques. Rien ne pouvait mieux nous convenir. Nous voilà donc arrivés au port et établis dans une solitude au pied du mont Ida.

Essaierai-je de faire passer dans l'ame du lecteur le sentiment de paix profonde et de bonheur calme qui plana sur ma retraite? s'intéressera-t-on à cette félicité paisible dont le souvenir est aujourd'hui toute ma consolation? Comprendra-t-on ce qu'il y a de voluptés dans cette existence monotone? Mes idées à ce sujet diffèrent entièrement de celles des autres hommes. Loin de croire à la satiété de l'amour et de ses plaisirs, je pense que la constance dans les mêmes attachemens est inhérente à la nature humaine; Que l'habitude, au lieu de diminuer la passion, l'augmente, et que tous les maux de ce monde n'ont pas leur source dans l'amour, comme le prétendent les poètes, mais bien dans le mépris et la légèreté avec lesquels on le traite; que ces unions, formées, non par un attachement mutuel, mais par d'autres intérêts, doivent se dissoudre et tomber en ruines : j'en conviens; mais tout concourt à me persuader que si le bonheur des affections peut exister dans quelque endroit du monde, il appartient à ces pays où l'on se marie jeune et où le divorce est rare. Voyez les États-Unis d'Amérique; beaucoup de jeunes gens s'y marient à dix-huit ans; la plupart des femmes, jusqu'à la vieillesse la plus avancée, restent fidèles aux maris de leur choix. La pureté de mœurs, la simplicité de coutumes qui règnent dans l'Amérique-Septentrionale étonnent les Européens, qui ne peuvent ni les comprendre, ni les imiter. Mais, après tout, c'est à ce genre de vie qu'ils seront obligés de revenir pour y trouver des chances de bonheur; l'excès de la civilisation les ramènera au berceau de la civilisation. Les nations modernes seront forcées de se rattacher systématiquement à ces lois de la nature que l'instinct aveugle

avait indiquées aux nations primitives. Entre ces deux points extrêmes se trouvent mille gradations, mille degrés de corruption intermédiaires à travers lesquels il nous faut passer.

J'aurais laissé ma vie s'écouler dans cette solitude avec Alceste Contarini; je n'aurais rien demandé de plus au Ciel que de jouir de l'existence avec une telle compagne; tous mes sentimens, toutes mes pensées, je les lui communiquais. J'aurais voulu qu'elle comprît toute la poésie de mon être, toute l'intimité de mon ame. D'autres désirent que le soin des affaires, que l'activité de l'ambition, que le bruit de la gloire, que la fermentation laborieuse de la société nourrissent la flamme de leur amour et fournissent des alimens à l'imagination des femmes; c'est, je crois, une erreur: les affections s'usent et se détruisent d'elles-mêmes dans ce tourbillon et dans ce fracas; l'ame se dessèche au milieu de ces désirs, de ces poésies, de ces agitations multiples; ces jouissances âcres et poignantes que donne la vie sociale s'anéantissent d'elles-mêmes par leur vivacité et par leur multitude; ce que le bonheur et le plaisir gagnent en violence, ils le perdent en durée.

Nous n'avions point de livres, peu de ressources, peu de moyens d'amusement. Nous nous suffisions l'un à l'autre, et chaque jour s'écoulait comme une heure. N'avions-nous pas chaque jour le coucher du soleil à contempler? ce merveilleux spectacle, un coucher du soleil en Grèce! Le ciel chatoie comme le plumage de la colombe; les rochers et les eaux brillent d'une clarté violette. De moment en moment tout change; des ombres gracieuses, des ombres mobiles passent et disparaissent à la surface des eaux; un arc léger, à peine perceptible, étincelle dans le firmament; un croissant d'une blancheur éblouissante, derrière lequel une étoile solitaire semble s'avancer. A mesure que

la nuit tombe, ces deux points lumineux acquièrent de la force et gagnent de l'éclat.

Une vieille mandore, léguée sans doute aux habitans de l'île par quelque Vénitien qui l'avait habitée, accompagnait les chants d'Alceste. Je lui disais les espérances de ma jeunesse, les rêves de mon enfance, tout, jusqu'à mes vagues désirs, jusqu'à mes prétentions de poète, et elle m'écoutait, et toujours sa voix si douce me disait : Continue. Ah! c'était un beau songe que notre vie! L'avenir, le monde, les choses positives avaient disparu. Le Nord que nous avions quitté nous semblait vulgaire. A peine laissions-nous errer notre pensée sur un passé qui contrastait si malheureusement avec la poésie vivante, riante, fantastique de notre existence actuelle. Ceux qui n'ont pas vu l'Orient ne peuvent s'en faire aucune idée. L'analyse, les sensations, la recherche de plaisirs factices, les mille besoins de la vanité dominent l'Européen et l'enchaînent; l'Asiatique seul sait jouir, seul il sait vivre. Nous nous plaisions à voyager dans les montagnes, montés sur nos petits chevaux candiotes. Tour-à-tour jardiniers, pâtres, collecteurs d'antiquités ou de curiosités naturelles, nous amusions nos journées de ces mille riens frivoles, et, en ne cherchant que des plaisirs d'enfant, nous trouvions le bonheur. Alceste avait pour favorite cette jeune gazelle africaine que nous avions vue endormie sur le coussin écarlate, dans la cour de notre vice-consul. Nul animal n'est doué d'une forme plus élégante et ne rappelle de souvenirs plus poétiques; mais aucun n'est plus complétement dénué d'instinct et d'adresse : jamais on ne parvient à l'apprivoiser, et l'attention la plus persévérante ne dompte pas son caractère à-la-fois sauvage et stupide. Quelle que soit la beauté de ses grands yeux noirs, remplis d'une flamme liquide, et bien que son nom retentisse dans tous les

poèmes orientaux, je lui préfère le chien de race anglaise, serviteur fidèle, avec ses formes agrestes et pittoresques, son admirable instinct et sa noble fidélité.

Huit mois se passèrent ainsi dans l'île de Candie. Parlez, si vous voulez, de renommée, de gloire et de génie: non, non, tous leurs lauriers, tous leurs triomphes, tous leurs délices ne valent pas une heure, une seule heure de volupté domestique. O quelles matinées! quelles belles soirées c'étaient pour nous! quel charme quand, après la promenade, nous venions nous reposer sur nos divans! qu'on allumait la vaste lampe! que le fidèle Lausanne m'apportait ma pipe turque, sans cesse renversée par les bonds maladroits de la gazelle: quand le gondolier vénitien Tita, auquel cette vie convenait fort, nous présentait le café! quand ma chère Alceste commençait quelqu'une de ces mélodies vénitiennes si languissantes qui bercent l'ame et qui ressemblent au bruit de la rame sur les lagunes!

Tout ce bonheur devait bientôt être couronné d'un bonheur plus grand : dans peu de jours j'allais être père. Un médecin italien qui habitait la capitale de l'île était averti, et bien que la santé d'Alceste ne fût pas complétement satisfaisante, nous étions pleins d'espérance et de joie. Le médecin lui avait recommandé beaucoup de repos. Elle s'était endormie un soir; je m'esquivai de peur de la troubler, et j'allai me promener sur le bord de la mer. Quels devoirs nouveaux ma nouvelle situation allait-elle m'imposer? Cette idée s'empara de mon imagination et en devint maîtresse; je ne songeai plus qu'à ces rapports délicats et profonds qui existent entre un père et un fils; je me rappelai, non sans douleur, mon père que j'avais quitté, et dont la volonté, opposée à la mienne, condamnait mon voyage, mes rêveries et mon genre de vie. Des larmes sillonnèrent mes joues; mille pensées

pieuses et sévères s'agitèrent en moi : je rêvai un fils qui eût de la gloire et qui honorât mon nom. Cependant les heures s'écoulèrent, le crépuscule enveloppait la terre de son ombre. Comme je marchais lentement sur le rivage, il me sembla qu'Alceste me faisait un signe, et que, debout devant moi, mais à une distance considérable, elle m'appelait vers elle; j'étais surpris, alarmé, mécontent. Pourquoi, dans la situation où elle se trouvait, exposait-elle ainsi sa santé? que venait-elle faire à cette heure, sur cette grève solitaire? Je m'élançai vers elle; je voulais la couvrir de baisers, entourer ses épaules d'un manteau que je portais, et la reconduire à l'habitation qu'elle n'aurait pas dû quitter. Il me sembla que, dans l'éloignement, je distinguais un sourire qui effleurait ses lèvres; je m'approchai en m'écriant : Alceste! Alceste!... Mais elle n'était plus là; déjà elle avait disparu. Aucune grotte, aucun asile ne se trouvaient aux environs et ne pouvaient la dérober à mes regards; je ne l'avais pas vu fuir, et déjà cette image vaine, cette ombre légère, ce fantôme d'Alceste s'étaient évanouis.

Un cri ne tarda pas à répondre à ce cri que j'avais poussé; le gondolier Tita accourut vers moi, tout ému, ne pouvant parler; il me saisit le bras et m'entraîna avec lui. Je le suivis et n'osai pas même l'interroger. Lausanne était sur la porte; je lus le désespoir sur sa figure, je le repoussai et j'entrai. Plusieurs personnes qui entouraient le lit d'Alceste se retirèrent à mon approche et me livrèrent passage. Elle était là, étendue : elle ne me voyait pas; ses yeux étaient fermés; sa figure était pâle; ses lèvres tombaient.

« Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il? docteur, répondez-moi? »

Le docteur ne répondit que par son silence et en re-

muant la tête. Je ne sais quelle impuissance de penser et de parler s'empara de moi ; enfin, je m'écriai : »

« Parlez, parlez, est-elle morte?

Tous se taisaient.

« C'est impossible, morte! non, je ne le crois pas, cela ne peut être! qu'on la saigne devant moi! »

Mes paroles étaient violentes, confuses, incohérentes. Le docteur, pour me contenter, prit la lancette, piqua le bras d'Alceste ; quelques gouttes de sang vermeil tombèrent languissamment de la blessure.

« Voyez-vous, m'écriai-je, il y a du sang, elle n'est pas morte ; essayez encore, essayez de la sauver. Lausanne, docteur, mes amis, aidez-moi! »

Le docteur lui tâta le pouls, quoiqu'il n'ignorât pas que sa vie était éteinte. Je me promenais à travers la chambre en me tordant les mains. « Y a-t-il de l'espoir? » demandai-je. Personne ne répondit. « Docteur, sauvez-la ; dites-moi qu'elle va mieux, et la moitié de ma fortune, non, ma fortune entière est à vous. »

Le pauvre médecin ne répondit plus ; il s'assit et croisa les bras. Je m'emparai de Lausanne, que je secouai violemment.

« Tout serait-il fini! lui demandai-je.

— Depuis trop long-tems, » me répondit-il.

Je poussai un cri, je tombai, et quand je repris l'usage de mes sens, je me trouvai étendu sur le divan, dans les bras de Lausanne. Je voulus revoir le cadavre ; mais je ne voulais pas croire que la vie l'eût totalement abandonné. Je parlais à Alceste, je l'interrogeais, je la priais de me répondre. Je ne sais quelle folle et ridicule espérance vivait dans ma pensée : un miracle l'eût fait renaître que je n'eusse pas été surpris. Ah! quelle scène! quel

moment! De grands cierges brûlaient dans la chambre, une draperie noire en tapissait les murs. Je m'approchai de son lit, je lui pris la main, je voulus que Lausanne me laissât un moment encore seul avec elle. Un étrange sentiment me saisit; je doutai de tout; je doutai de mon existence; je doutai de la vie. Je m'étonnai de reconnaître que le monde ne s'arrêtait pas dans sa course, que le soleil brillait encore. Dirai-je les embrassemens funèbres et terribles dont je l'enlaçai, et ma conversation insensée avec ce corps privé de vie? Un poignard turc me servit à couper les plus belles tresses de ses cheveux. Que de malédictions jetées sur ce fatal Océan, sur cette île funeste, sur Venise, que j'avais tant désirée et qui m'avait perdu!

Ce fut là le grand événement de ma vie, mon seul amour, la tragédie fatale qui décida du reste de ma destinée. Pendant cette époque, je goûtai à-la-fois ce que la passion la plus tendre, ce que la vie domestique et la vie orientale ont de voluptueux, d'éclatant, de pathétique. Depuis ce tems le monde fut un désert pour moi; et, désespérant de rien trouver jamais qui pût me consoler ou me rendre l'équivalent de tant de bonheur perdu, j'eus recours à la création intellectuelle, faible ressource contre des souvenirs si amers et des regrets si cuisans!

(*Athenæum.*)



Statistique Médicale.

DURÉE COMPARÉE DE LA VIE

CHEZ L'HOMME ET CHEZ LA FEMME.

La loi de la nature, qui fixe la durée de la vie humaine, sert de base à un trop grand nombre de transactions pour qu'elle ne mérite pas une étude approfondie. Long-tems avant que ce sujet eût acquis l'importance qu'il offre de nos jours, les savans avaient fait de grandes recherches pour s'assurer de la réalité de cette loi, qui doit exprimer avec beaucoup d'exactitude les chances comparatives de mort durant les différentes périodes de notre existence. Ils eurent bien recours à l'expérience, à l'étude des faits, les seuls guides que l'on pût suivre dans un tel travail, mais ce fut sans critique, sans tenir compte de distinctions absolument nécessaires : il est certain que l'espèce humaine, ainsi que tous les êtres animés, lorsqu'elle existe dans les conditions les plus convenables à sa nature, est sujette à une loi qu'on peut dire primitive, et qui règle la durée de la vie de chaque individu. Il est encore incontestable que cette loi primitive, si elle pouvait être retrouvée, nous indiquerait le terme moyen le plus favorable de la durée de la vie de l'homme. Et cependant, même dans cette supposition, cette loi serait encore sujette à beaucoup de modifications.

Le cours de la vie chez l'homme et chez la femme peut être partagé en plusieurs périodes successives, plus ou

moins prolongées, et durant chacune desquelles les conditions de l'existence n'éprouvent que peu de variations chez chaque sexe considéré en particulier; mais ces conditions subissent nécessairement, dans le passage d'une période à une autre, des changemens notables, qui modifient non-seulement les chances de la mortalité, mais même la diminution progressive de l'intensité de la vie. Chez les deux sexes, cette intensité est moindre à la naissance qu'à aucune époque intermédiaire entre le commencement de l'existence et un âge avancé, que quelques privilégiés seulement peuvent atteindre ; mais elle augmente continuellement, tant que l'organisation acquiert de nouveaux développemens et que la nature continue à fournir de nouvelles forces; pourvu que quelque cause contraire ne vienne pas à en arrêter le cours.

Lorsque le développement est complet, et que l'organisme cesse de recevoir de nouveaux accroissemens de force, l'exercice ordinaire de la vie, même sans excès, suffit pour expliquer la diminution constante de son intensité. La vie, au sortir des langes de l'enfance, traverse une période d'activité, de travaux et de dangers; mais, pendant ce tems, la nature se montre généreuse en compensations de tous genres; vient ensuite une période caractérisée par le calme des passions, mais ordinairement accompagnée du développement des maladies dont le germe existait déjà, et d'une disposition plus prononcée à quelques autres : enfin, à ces diverses périodes succède la dernière, caractérisée par un repos presque absolu, et par un changement de la nature des maladies dominantes. D'après les circonstances qui accompagnent ces périodes et leurs sous-divisions respectives, le changement progressif de l'intensité de la vie doit suivre une marche différente durant chacune d'elles, et offrir tantôt

augmentation, tantôt diminution, suivant l'action des diverses causes combinées.

Mais on ne doit point oublier que l'intensité de la vie est dans presque toutes les périodes plus forte chez la femme que chez l'homme, ainsi que l'observation l'a démontré, car sur un nombre égal d'enfans des deux sexes, il en meurt sept du sexe féminin et huit du sexe masculin, pendant la première année de leur existence. Cette proportion, avantageuse aux femmes, décroît rapidement jusqu'à la sixième ou septième année, plus ou moins; ensuite elle augmente jusqu'à ce qu'elle ait atteint son maximum, à vingt-sept ans ou environ; alors il survient une diminution progressive jusqu'à quarante-cinq ans, époque où l'intensité respective est à-peu-près la même chez les deux sexes. Après cette dernière période, la même supériorité reparaît pour le sexe féminin, et suit une progression constamment croissante jusqu'à la soixante-quatorzième année, où elle ne fait que commencer à décliner; mais vers quatre-vingt-quatre ans elle cède complétement l'avantage au sexe masculin.

Ainsi, dans ce cas comme dans une foule d'autres, les recherches statistiques ont eu pour résultat de renverser les opinions généralement reçues; car on a cru long-tems que la durée moyenne de la vie de l'homme était plus grande que celle de la femme; erreur qui sera démontrée avec la plus grande évidence dans le cours de cet article. On concevra facilement la cause de cette différence en jetant un regard sur les habitudes propres à chaque sexe, et sur la loi de mortalité qui sévit avec plus de rigueur sur les enfans mâles à une époque de la vie où les conditions d'existence sont absolument les mêmes pour les deux sexes. Du berceau à la tombe, la vie de l'homme est plus orageuse, plus sujette à l'influence d'agens destructeurs que celle de

la femme. C'est l'homme surtout qui est chargé des travaux fatigans de la vie, et qui, excité par les passions politiques, en butte aux hasards de la guerre, aux caprices de l'Océan, et, par les usages de la société, le moins blâmé pour les excès de tout genre, est exposé à des dangers continuels. Hésiode avait remarqué, il y a déjà bien des siècles, que l'homme est l'abeille ouvrière, et que la femme est le frelon qui dévore le miel que la première a recueilli. Il est certain que la femme, dont l'organisation physique est plus faible que celle de l'homme, trouve dans cette faiblesse même la meilleure sauve-garde, et dépasse le terme de la vie de son tyran ou de son maître.

M. Finlayson, secrétaire du bureau de la dette nationale, a observé que dans les recensemens on trouvait plus de femmes que d'hommes vivans, quoique sur les registres de naissance ou de baptême de toutes les villes, de tous les districts et même de tous les pays, on trouve invariablement au moins 105 garçons sur 100 filles (1). M. de Parcieux et M. Kersseboom ont aussi signalé cette différence. Les résultats obtenus par le dernier peuvent être résumés de la manière suivante : si l'on forme dix classes d'enfans de chaque âge, dont la première comprenne tous ceux au-dessous d'un an et la dernière tous ceux de neuf à dix, et si l'on établit séparément la durée moyenne de la vie de chaque sexe, on trouvera que la somme de l'existence des garçons sera de 369 ans et celle des filles des 402,5 ans.

La même observation sur la différence de mortalité chez

(1) A la Havane, M. Ramon de la Sagra a observé que le rapport des enfans du sexe masculin et féminin était :

Sur 100 naissances légitimes de 50,97 mâles et 49,03 femelles.
Sur 100 naissances illégitimes de 50,75 mâles et 49,25 femelles.

l'homme et chez la femme a été faite, à Chester, par le docteur Price. En prenant l'existence totale des dix premières années, il trouva que celle des garçons était représentée par les chiffres : 394,9, et celle des filles par 441,62. A Montpellier, les mêmes recherches ont produit les mêmes résultats : la somme de l'existence des garçons a fourni 396,79 et celle des filles 424,69. En Suède, des recherches qui ont été faites sur toute la population, ont offert le même rapport : dix enfans mâles ont présenté une existence de 447,63 ans, et dix filles celle de 471,26 années. Enfin des tables, dressées récemment pour la population d'Amsterdam et de Bruxelles, ont donné 397 années pour la somme de l'existence de dix hommes, et 412 pour celle de dix femmes. En sorte que si l'existence des enfans mâles était représentée, dans les six localités que nous venons de désigner, par le nombre de 100,000, celle des femmes serait, en Hollande, de 109,079; à Chester, de 111,891; à Montpellier, de 107,031; en Suède, de 105,279; à Amsterdam, de 112,005; et à Bruxelles, de 103,764. Il est impossible, d'après tous ces faits, de ne pas reconnaitre que la durée de la vie est plus longue chez la femme que chez l'homme.

Les calculs de M. Finlayson ne doivent laisser aucun doute sur ce point; ils démontrent en effet qu'il y a à chaque période de la vie un avantage très-notable en faveur de la femme, excepté toutefois au-dessous de 12 ans et au-dessus de 85; périodes extrêmes où probablement il n'y a aucune différence entre la mortalité des deux sexes. C'est surtout à l'âge de douze ou quatorze ans que l'on voit se dessiner cet avantage d'une manière plus évidente; ensuite la mortalité chez la femme continue sans presque aucune augmentation jusqu'à l'âge de 25 ans, ce qui diffère complétement des idées généralement répandues sur les effets

de la grossesse et de l'allaitement. Au-delà de soixante ans, la mortalité chez la femme avance plus rapidement, mais elle reste toujours, jusqu'à l'âge de 80 ans environ, beaucoup moins forte que chez l'homme.

La mortalité chez l'homme présente, depuis l'âge de 14 ans jusqu'à 23, une augmentation considérable; et même beaucoup plus grande proportionnellement que celle de la femme pendant la même période. La cause de cette différence provient, sans aucun doute, des hasards sans nombre auxquels l'homme, à cette époque de la vie, est exposé. Nous ferons remarquer ici qu'après la publication du rapport de M. Finlayson, les directeurs de la Société d'Assurance de l'*Aigle* ont introduit une grande différence dans les séries de leurs assurances, fondée sur la valeur plus considérable de la vie chez la femme; mais cet exemple n'a été suivi par aucune autre société d'assurance.

L'époque de la vie chez la femme, que l'on a toujours considérée comme la plus funeste, est celle connue sous le nom d'âge critique; mais on exagère beaucoup l'influence de cette époque sur la mortalité. C'est encore là une de ces questions que l'on ne peut résoudre qu'avec des chiffres. M. Finlayson a constaté qu'à cette époque la mortalité chez la femme est généralement inférieure à celle de l'homme, et qu'elle n'est pas notablement plus considérable qu'à aucune autre époque de la vie. Ainsi que nous l'avons déjà dit, c'est vers l'âge de 14 ans que l'on voit une amélioration réelle se dessiner pour la femme, et la mortalité suivre la même proportion jusqu'à 55 ans, sans augmentation réelle.

Les calculs de la moyenne de la mortalité des pensionnaires du gouvernement sont faits sur une échelle de 100,000 membres de tout sexe et de tout âge. Nous ne nous occuperons ici que de ceux qui ont rapport à cette

période de la vie, considérée comme la plus funeste aux femmes, et comme le terme moyen de la durée de l'existence commune chez les deux sexes. Le résultat de cet examen achèvera de jeter la conviction dans l'esprit du lecteur. Pour rendre la citation plus frappante, nous avons subdivisé cette période en trois époques, pendant chacune desquelles la moyenne de la mortalité des deux sexes est exprimée dans leur rapport progressif. Pendant les cinq années qui appartiennent à la première époque, c'est-à-dire de 35 à 40 ans, sur 100,000 individus des deux sexes il mourra 7,042 hommes et 5,738 femmes; dans les cinq années suivantes, c'est-à-dire entre 40 et 45 ans, il mourra 6,959 hommes et 6,889 femmes; et après l'âge de 45 ans, c'est-à-dire de 45 à 50 ans, il mourra 10,981 hommes et 7,714 femmes. Ainsi, durant les deux premières parties de cette période, la mortalité des pensionnaires du gouvernement est à-peu-près la même chez les deux sexes. Dans la troisième on reconnaît, il est vrai, l'influence fâcheuse de l'âge critique sur les femmes, mais on voit aussi qu'elle avait été beaucoup exagérée.

Des recherches analogues ont été publiées récemment à Bruxelles par MM. Quetelet et Smits, dans une brochure intitulée : *Recherches sur la Production et la Mortalité de l'Homme aux différens âges, et sur la Population de la Belgique*, 1832. Le gouvernement donna, en 1828, l'ordre de faire le recensement de toute la population des Pays-Bas, et prescrivit en même tems de relever les naissances, les morts, les mariages et tous les changemens de résidence qui peuvent arriver pendant chaque année. L'une des circonstances les plus importantes de ce recensement, c'est que des tableaux particuliers ont été dressés séparément sur tous les points indiqués dans l'ordonnance, c'est-à-dire que les uns comprennent les habitans de la

ville, et les autres les habitans de la campagne. Or, il résulte de ces tableaux dressés pour la ville et la campagne, que la mortalité des deux sexes offre une différence vraiment extraordinaire avec les résultats qu'on avait obtenus jusqu'alors. Dans les rapports de MM. Quetelet et Smits sur la mortalité de la campagne, celle des femmes présente sur la mortalité des hommes, pendant les trois séries données, correspondant à celles établies par M. Finlayson et que nous avons déjà indiquées, un excès dans le rapport de 24 à 18. En prenant le nombre 100,000 pour la base numérique de leurs calculs, comme dans les opérations de M. Finlayson, MM. Quetelet et Smits ont exprimé la mortalité comparative, chez les deux sexes, dans les communes rurales de la Belgique, par les chiffres suivans : de 35 à 40 ans 4,681 hommes et 8,071 femmes; de 40 à 45 ans 5,975 hommes et 8,536 femmes; et de 45 à 50 ans, 7,692 hommes et 8,056 femmes. On ne peut s'empêcher de remarquer ici un excès extrêmement considérable de la mortalité chez les femmes de la campagne en Belgique. Buffon avait déjà observé que dans la plupart des districts ruraux la mortalité des femmes est un peu plus forte que celle des hommes, à cause des travaux qui ne conviennent pas à leur constitution, auxquels elles sont forcées de se livrer, et qui ordinairement impriment sur la paysanne du continent les traces de la caducité avant même qu'elle ait atteint l'âge de quarante ans. Mais ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que le résultat obtenu par ces auteurs dans le recensement de toutes les villes des Pays-Bas, a fourni à-peu-près les mêmes chiffres que les recherches de M. Finlayson sur la mortalité comparative chez les deux sexes, pendant ces quinze années de la vie, et que l'on a généralement considéré comme exprimant la loi générale de la mortalité. Ainsi, sur 100,000 habitans des

villes de la Belgique, la moyenne de la mortalité, pendant les cinq années de 35 à 40 ans, a été pour les hommes de 7,189, et pour les femmes de 7,679; de 40 à 45 ans, pour les hommes de 8,894, et pour les femmes de 7,153; et, enfin pour les cinq dernières années, c'est-à-dire de 45 à 50 ans, 8,678 hommes et 8,062 femmes; en sorte que le résultat général de la mortalité, pendant les trois séries d'années réunies, fournit pour les hommes 24,761, et pour les femmes 22,894 (1).

Cependant l'excès de la mortalité dans quelques villes de la Belgique dépasse de beaucoup la moyenne adoptée par MM. Quetelet et Smits. D'après les recherches faites par M. Finlayson lui-même pour obtenir la moyenne de la mortalité dans la ville d'Ostende, il a trouvé que sur 100,000 habitans des deux sexes, de 35 à 40 ans, il est mort 8,041 hommes et 6,665 femmes; de 40 à 45 ans 11,107 hommes et 7,094 femmes, et enfin de 45 à 50 ans 13,079 hommes et 8,188 femmes. Il résulte de ces faits que la différence dans la valeur de la vie humaine à Ostende, et à l'époque la plus défavorable de la vie de la femme, est en faveur de cette dernière dans le rapport de 32 à 21. Il nous eût été facile d'étendre nos preuves sur une échelle plus vaste; mais nous aurions toujours obtenu le même résultat, ainsi que l'étude approfondie des tables de mortalité de la plupart des contrées de l'Europe nous l'a démontré.

L'une des causes les plus actives de l'accroissement de la mortalité des femmes dans les villes est, sans contredit,

(1) Note du Tr. Nous avons conservé ici les chiffres de l'auteur de l'article, quoiqu'ils ne nous aient pas paru être la déduction exacte du travail de MM. Quetelet et Smits; mais comme ils ont la même tendance et qu'ils sont dans le même rapport, nous ne les avons pas modifiés, puisqu'au fond les résultats ne changent pas.

l'influence des grands établissemens destinés à recevoir les femmes en couche, influence qui exerce de si funestes ravages, qu'il est bien permis de douter de l'utilité de ces établissemens. « D'après les registres de l'hôpital des femmes en couche de Londres, dit le docteur Lee (1), de la Maternité de Paris, de l'hospice des femmes en couche de Dublin, et d'après les Tables de M. de Châteauneuf, il est prouvé que la moyenne de la mortalité y est beaucoup plus considérable que dans les institutions où les femmes sont soignées chez elles. Ainsi, dans l'hospice de la Maternité de Paris, la mortalité est quelquefois effrayante. En 1828, sur 3,175 femmes qui y entrèrent pour y recevoir les secours de l'art, 170 succombèrent, ce qui porte la proportion à un décès sur 18 femmes. En 1829, la mortalité fut beaucoup plus considérable; sur 3,074 femmes reçues, 250 périrent, ce qui porte la mortalité à 1/12e. Quand on compare ces résultats avec ceux qu'offre la pratique particulière, où la proportion des morts par rapport aux accouchées dépasse rarement 1/500e ou même 1/1,000^e^, dans les classes même les plus pauvres, on voit la nécessité d'examiner avec la plus grande attention si les avantages que présentent ces établissemens de charité, sous d'autres rapports, peuvent compenser une aussi effrayante destruction, et si réellement ils ne sont pas plus nuisibles qu'utiles à la société.

« Et que l'on ne croie pas que l'on fera disparaître cette mortalité en pratiquant quelques ouvertures, en diminuant un peu le nombre des femmes dans chaque chambre, enfin, en assainissant ces établissemens. D'après ce que j'ai observé dans le *British-Lying-in-Hospital* et dans

(1) *Recherches sur la Pathologie et le Traitement de quelques-unes des Maladies des Femmes;* Londres, 1833.

quelques autres établissemens analogues de cette capitale, où l'on appporte le plus grand soin à tout ce qui concerne la ventilation et la propreté, et où les salles ne sont point encombrées de malades, je suis intimement convaincu que de tous les moyens employés jusqu'ici, aucun ne peut empêcher le retour fréquent de ces funestes épidémies dans les hôpitaux des femmes en couches, et que la mortalité qu'elles y occasionent trompe cruellement leurs bienfaisans fondateurs; et cependant, malgré ces circonstances fatales, la femme conserve encore une supériorité bien marquée sur l'homme sous le rapport de la mortalité. Il est vrai que c'est l'âge où la fougue des passions rend l'existence de celui-ci plus orageuse; c'est à cette époque qu'il entreprend des voyages lointains et périlleux, qu'il conçoit des spéculations hardies; que son imagination enfante de gigantesques projets, et que par conséquent aussi il est le plus souvent exposé à des déconvenues, à des catastrophes terribles. Parcourez les tables de mortalité de tous les pays, et vous verrez que c'est de vingt-cinq à trente-cinq ans que la mortalité chez l'homme est le plus considérable, et que c'est surtout dans cette période que s'exécute le plus grand nombre de suicides. »

Nous terminerons cet essai en reproduisant ici les curieuses observations qu'a faites sur le même sujet M. Benoiston de Châteauneuf, et qui sont encore peu connues.

« Si nous examinons, dit ce savant statisticien, la mortalité de la femme depuis le 40e jusqu'au 60e degré de latitude nord sur une ligne s'étendant de Marseille à Pétersbourg et passant par Nevers, Paris et Stockholm, nous ne trouverons à aucune époque de la vie de la femme, c'est-à-dire depuis sa 30e année jusqu'à sa 60e, d'augmentation sensible, dans la mortalité, au-delà de ce que l'on doit généralement attendre de l'effet naturel des progrès de

l'âge; tandis qu'à toutes les époques de la vie de l'homme depuis l'âge de 30 jusqu'à l'âge de 90 ans, nous observons un accroissement plus considérable de la mortalité chez l'homme que chez la femme. Cette augmentation est surtout remarquable de 40 à 50 ans; il résulte de ces observations nouvelles que l'âge de 40 à 50 ans est vraiment plus critique pour l'homme que pour la femme, dans toutes les positions sociales, soit qu'il vive au milieu de la société ou dans la solitude, dans les camps ou renfermé dans le cloître. Cependant, comme il est démontré qu'un certain nombre de femmes meurent entre 40 et 50 ans, par suite du changement qu'éprouve leur constitution à cette époque de leur existence, cause de mortalité que l'on ne retrouve pas chez l'autre sexe; quelle serait la faiblesse de leur mortalité, déjà inférieure à celle de l'homme, même pendant cette période, et quelle serait la force et la durée de leur vie, si elles n'étaient point assujéties à cette loi additionnelle? »

Pour donner plus d'intérêt à cet essai, nous eussions voulu étendre nos recherches dans les diverses contrées du globe; nous eussions voulu examiner si la loi de la mortalité, que nous venons de reconnaître si favorable aux femmes dans l'Europe centrale, suit la même proportion dans les régions tropicales et dans celles voisines des pôles; si la précocité que l'on remarque chez les femmes, sous ces latitudes si opposées, influe sur leur mortalité, comme elle hâte leur décrépitude. Mais les bornes de la science nous forcent de nous arrêter. La statistique, qui a fait si peu de progrès dans les pays même les plus civilisés, n'a pas encore pénétré dans ces régions presque barbares.

(*New Philosophical Journal.*)

Miscellanées.

MALHEURS ET DÉCONVENUES

D'UN CAPITALISTE.

Je ne suis pas auteur, Dieu merci! je suis rentier; un sentiment d'humanité et de commisération pour ceux qui portent le même titre, m'engage à consigner ici l'histoire des chagrins et des embarras que peut entraîner la possession de quelques écus. Ma nature est économe, rangée, honnête; j'ai toujours pensé que le désordre de la conduite et la prodigalité des dépenses étaient les sources des plus grands maux de la vie. Ces maximes de probité sévère et de régularité de conduite que mon père m'avait léguées, je les ai suivies à la lettre. J'ai cru que je devais faire valoir mon argent, que je devais accumuler l'intérêt de l'intérêt, et ne rien oublier pour le faire fructifier par toutes les voies légales. Le croira-t-on? pour dernier terme de toute cette sagesse, de cette prudence et de cette vertu dont j'étais fier, j'ai trouvé la pauvreté. Mon goût pour l'épargne a eu précisément le même résultat qu'aurait pu avoir une prodigalité effrénée! Lecteur, ce problème vous semble-t-il facile à résoudre? Comment se fait-il qu'en partant de deux points opposés, et suivant une ligne diamétralement contraire, on atteigne le même but...?

Dans une petite ville éminemment littéraire (car elle a son cabinet de lecture, son club et son grand marché), j'ai vainement cherché l'explication de cette énigme. Si

l'un de ceux qui me liront peut me donner les renseignemens qui me manquent, et m'apprendre à disposer avantageusement des faibles sommes qui me restent, il m'aura rendu un véritable service, et je lui devrai une éternelle reconnaissance. En attendant, puissent les malheureux qui comme moi sont possédés du besoin fatal de faire pulluler leurs richesses, écouter l'avertissement que je leur donne! Que cette leçon ne soit pas perdue pour tout le monde : voici mon histoire.

Je dois d'abord remercier la Providence, qui m'a traité avec une faveur spéciale. J'étais assez riche, et je n'ai pas grand esprit. Ce double bienfait devait me sauver dans les vicissitudes du monde, et cependant je suis malheureux. J'ai passé six années de ma vie à chercher le moyen d'augmenter cette fortune, qui n'a pas cessé de fondre et de diminuer entre mes mains. Ce n'est ni la pierre philosophale, ni la toison d'or, ni une femme honnête, ni l'homme invoqué par Diogène, qui sont l'objet de ma curieuse investigation, de ma fatale recherche. Partout j'ai déposé, dans l'espérance de la voir augmenter et grossir, une partie de ma fortune. Chacun de mes essais a été infructueux. Toujours quelque nouvel abime a englouti à jamais mes malheureuses guinées. J'ai à-la-fois le regret de les avoir perdues et celui de n'en avoir pas joui.

Il y a treize ans ou environ, j'héritai d'une somme de cent mille livres sterling, hypothéquée sur les domaines d'Hedgeworth. Le propriétaire était riche, mais insouciant. Il aimait la chasse, le jeu, les femmes, et ne payait ses dettes qu'à la dernière extrémité. Des meutes de chiens et de nombreux chevaux remplissaient ses basses-cours et ses écuries. L'orgie bruyante faisait retentir ses voûtes. De nombreux embellissemens bouleversaient son parc. Mais quand arrivait le paiement du semestre, ce grand seigneur

n'avait plus de mémoire; c'était une date dont il ne pouvait jamais fixer le souvenir dans sa pensée. J'avais recours au ministère dispendieux des huissiers. On m'opposait un huissier adverse, qui s'entendait avec le mien, et qui faisait valoir mille fins de non-recevoir. Les avoués s'en mêlaient; et ce n'était qu'en désespoir de cause, après six ou sept mois d'attente, que ce malheureux semestre se réalisait enfin, et tombait dans ma caisse qui l'attendait depuis long-tems.

« Vous êtes bien bon, me dit un jour William Brett, l'un de mes amis, de vous soumettre à tous les inconvéniens qui résultent de ce mauvais placement de fonds. Achetez des rentes, mon cher; rien n'est plus commode. Débarrassez-vous ainsi de tous les ennuis que vous avez soufferts. Plus d'huissier, plus de formalité judiciaire. Le jour du paiement arrive, et tout est dit. »

Ces argumens me séduisirent. Je retirai mon hypothèque, mais avec la plus grande difficulté. On ne pouvait pas trouver d'argent; on me suscitait sans cesse de nouvelles chicanes : mes cent mille livres sterling ne sortirent des griffes des hommes d'affaires qu'en débris et en lambeaux. Une fois que ce capital écorné se trouva entre mes mains, je me rendis chez un agent-de-change. Je pesai les avantages respectifs du cinq pour cent, du trois et du quatre. Un mois se passa dans cette indécision; et après avoir fait de la coquetterie avec le trois et le quatre, je me décidai pour le cinq. D'abord ce ne fut que plaisir. A peine l'heure du paiement avait-elle sonné, mes écus étaient à ma disposition. Pour comble de joie, mon agent-de-change m'apprit que mon capital s'était accru d'un millier de livres sterling, résultat de la hausse des fonds. Admirable manière de faire valoir son argent sans trouble, sans peine! Le bien vous vient en dormant. Votre

petit trésor s'accroît sans que vous y pensiez. Mon agent-de-change me promettait une hausse de deux pour cent, l'année suivante, et j'étais tout bonheur, tout espoir, toute confiance dans l'avenir. Ma maison de campagne fut repeinte à neuf. Je donnai une livrée à mon domestique, et j'achetai un tilbury. Peu-à-peu la baisse se fit sentir. Je n'y fis pas grande attention. Cependant une idée me frappa. J'avais gagné mille livres sterling par suite d'une hausse d'un pour cent; les fonds venaient de baisser de dix pour cent, et par conséquent je perdais neuf mille livres sterling. L'épouvante me saisit, et je courus chez mon agent-de-change.

« Vous avez raison, me dit-il; si vous vendez maintenant, ce sont dix mille livres sterling que vous perdez; mais si vous ne vendez pas, entendez-vous? et si les cinq pour cent ne sont pas remboursés, vous ne perdez rien. »

Je respirais plus librement.

« A la bonne heure, m'écriai-je, je ne vendrai pas.

— Mais prenez-y garde, continua l'agent-de-change en savourant une prise de tabac; si par hasard on liquidait les cinq pour cent, ce seraient vingt mille et non dix mille livres sterling que vous perdriez. »

Mes cheveux se dressaient sur ma tête. En un an, vingt mille livres sterling de perte! J'attendis cependant quelque tems encore; les nouvelles étaient défavorables; le ministère chancelait; les affaires politiques prenaient une assez mauvaise tournure; les fonds suivaient une progression décroissante. Alors, saisi de terreur, je vendis à perte; quinze mille livres sterling disparurent dans ce gouffre. Si j'avais attendu jusqu'au soir, j'aurais perdu, non pas quinze mille livres sterling, mais dix-sept mille. L'agent-de-change, en réglant mon compte, me félicitait de ce qu'il appelait mon

bonheur : j'avoue que je ne trouvai rien d'heureux dans cette diminution sensible de mon capital.

Me voilà donc en face de cette somme incomplète et méditant profondément sur les ressources qui me restaient, et sur les moyens possibles de réparer la brèche faite à mon revenu. En vain mon index, appuyé sur mon front, semblait y chercher des expédiens et des ressources, je n'y trouvai rien que de vifs regrets et le repentir de mon économie si mal payée. Joel Harris, un de mes vieux amis, homme sagace, et qui, avec un capital très-modique, mène la vie d'un grand seigneur, entra chez moi et frappa sur mon épaule.

« Pardieu ! lui dis-je, vous qui avez hérité d'une somme de vingt mille livres sterling, et qui avez su la ménager avec une habileté si remarquable, qu'aujourd'hui vous dépensez huit mille livres sterling, sans rien devoir à personne, donnez-moi vos conseils. »

Et je lui racontai toute mon histoire, qu'il écouta patiemment, mais en secouant la tête et haussant les épaules.

« Quatre ou cinq pour cent! s'écria-t-il, le bel intérêt! j'ai toujours tiré au moins dix pour cent de tout ce que j'ai eu.

— Comment, diable! avez-vous fait?

— Prenez-moi, s'écria d'un air de triomphe et d'assurance mon ami Joel, prenez-moi des coupons de l'emprunt d'Espagne, c'est tout ce qu'il y a de plus sûr; on y gagne neuf pour cent, et ils ne sont qu'à soixante. Le gouvernement représentatif commence à fleurir en Espagne; la prospérité de ce pays éclot : allons, décidez-vous, et ne croyez-pas que je voulusse jamais vous donner un mauvais conseil; que diable! je n'y gagnerais rien! »

Joel avait raison, il était impossible de rien répondre à son dernier argument : j'étais convaincu ; et, des quatre-vingt-cinq mille livres sterling qui me restaient, trente mille furent placées dans l'emprunt des cortès. La première année, elles me rapportaient huit cents livres sterling d'intérêt ; mais, hélas ! l'année suivante, c'était là tout ce qui me restait de mon capital. Quelle spéculation semblait offrir de chances plus heureuses ? Ce gouvernement n'était-il pas reconnu par plusieurs puissances ? l'ambassadeur d'Angleterre n'était-il pas accrédité à la cour de Madrid ? les principaux journaux de Londres ne considéraient-ils pas cette forme de gouvernement comme stable ? ne vit-on pas les écrivains les plus remarquables de la capitale chanter les louanges des cortès ? Malgré tous ces beaux discours et ces belles apparences, ma fortune se trouva considérablement diminuée, et j'avoue que, depuis cette époque, lorsque j'ai comparé, avec la réalité des faits et la perte de mon argent, les discours et les promesses des orateurs et des journalistes, j'ai conçu très-peu d'estime pour le talent littéraire et la faconde des rhéteurs. Que n'ai-je pas essayé depuis cette époque ? à quel dividende n'ai-je pas pris part ? quelles actions ne m'ont pas eu pour co-propriétaire ? L'histoire des voyages de mon argent, qui diminuait toujours, ferait une longue Odyssée. J'ai versé mes écus dans les mines d'or, dans les mines d'argent, dans les mines de fer, dans les mines de plomb : et tous ces métaux précieux n'ont fait que diminuer sensiblement la somme totale de mon revenu. Dupe de l'emprunt brésilien, déçu par les actions de la Colombie, victime de l'emprunt grec, j'ai fini par tomber en sacrifice sous le coup de l'emprunt français. Ah ! lecteur, c'était là l'épreuve la plus cruelle ! Le Mexique, le Brésil, la Colombie et la Grèce avaient épuisé le sang de mes veines.

« Pourquoi n'achetez-vous pas des fonds français ? » me demanda-t-on. Imprudence fatale! Je ne connaissais, moi, ni le prince de Polignac, ni Charles X, ni M. Marmont, ni M. Laffitte, ni ce bon général Lafayette. Que me faisaient les glorieuses journées; au lieu de m'apporter de la gloire, elles m'apportaient la misère : ces trois célèbres journées me coûtèrent dix mille livres sterling; et mes bons amis, ces mêmes amis qui m'avaient conseillé d'acheter de l'emprunt français, avaient l'audace de se moquer de moi, de railler mon imprévoyance, et de me dire que le triomphe de la liberté était chose certaine et inévitable. La liberté et le gouvernement représentatif me sont fort indifférens; je n'ai jamais été homme politique : tout ce que je vois de plus clair dans cela, c'est que la défaite de la liberté en Espagne m'a coûté trente mille livres sterling, et que son triomphe à Paris m'en coûte dix mille!

Mon sort est assurément fort déplorable. Il me reste trente mille livres sterling, dont je ne sais que faire et que je ne sais où placer. Tous les gouvernemens m'ont trompé; tous les systèmes ont dilapidé ma fortune. Roi absolu, peuple révolté, assemblée délibérante, nations placées sous des latitudes diverses, tous m'ont emporté une bribe, un fragment de mon trésor. Ne craignez pas que je sacrifie encore aux mines de quelque espèce que ce soit le reste de mon avoir. Non certes, j'ai de trop cruels souvenirs. De quel côté me tournerai-je donc ? comment faire? Si j'en crois mon banquier, trois modes de placemens offrent de puissantes garanties : la Banque, la Compagnie des Indes, les fonds publics et l'hypothèque sur les terres. Les fonds publics m'ont déjà trompé d'une manière trop cruelle, pour que je me laisse décevoir une seconde fois. Quant à la Banque, j'ai été consulter un commerçant qui demeure précisé-

ment en face du palais où elle loge, et je l'ai prié de me donner des renseignemens positifs à ce sujet.

« Ah mon Dieu! s'est-il écrié, que voulez-vous faire? la charte de la Banque est près d'expirer; vous seriez un fou si vous accordiez la moindre confiance à cet établissement; autant vaudrait jeter vos guinées dans la Tamise. Croyez-moi, les derniers liens qui rattachaient la Banque à la nation sont brisés, et quiconque lui donnera un schelling, un seul schelling, le perdra infailliblement. Par le tems qui court, on ne saurait être trop prudent; des révolutions sanglantes nous menacent, et le plus sûr serait peut-être de quitter bien vite un pays qui offre si peu de sécurité.

— Mais les actions de la Compagnie des Indes? lui demandai-je; la Compagnie des Indes, dont mon grand-oncle disait qu'elle était la troisième et la plus solide colonne du gouvernement britannique, qu'en pensez-vous?» Un négociant s'approcha de moi lentement, et me parlant à voix basse :

« Vous êtes un homme perdu, me dit-il, si vous songez à la Compagnie des Indes. Vous tombez de Charybde en Scylla; ne voyez-vous pas que la Compagnie des Indes va crouler? Tous les esprits sont irrités contre elle. Elle prive le peuple de thé; elle exerce un monopole contre lequel on s'élève de toutes parts. Avec les idées de liberté que l'on a aujourd'hui, et qui se développent sans cesse plus fortement.....

— La liberté! Ah! ne me parlez pas de liberté, lui dis-je en l'interrompant; je me souviens trop de l'Espagne et de la France, et si vous mettez la politique en jeu, je ne pense plus un seul instant à la Compagnie des Indes. Tout placement de fonds soumis aux vicissitudes politiques m'est désormais odieux.

— Vous avez raison!

— Si j'achetais des terres?

— Vous ne parlez pas sérieusement! Acheter des terres aujourd'hui, lorsque toutes les propriétés sont menacées, lorsque rien ne repose sur des bases fixes; mais c'est de la folie! Pour moi, j'ai des terres patrimoniales dont je me déferais à tout prix si je le pouvais, et malheureusement je n'y parviens pas. Quelle destinée que celle d'un propriétaire! Exploiterez-vous vos domaines? vous n'entendez rien à l'agriculture. Affermerez-vous vos terres? Supposez que la première année soit bonne, on vous paiera votre fermage : si la seconde année est médiocre, on ne vous paiera pas. Vous vous fâchez, le fermier se moque de vous; il se ligue avec les braconniers du voisinage et laisse votre terre en friche. Vous trouvez toutes vos haies en mauvais état, vos cultures dilapidées, vos champs remplis de pierres et couverts de ronces. Dans les tavernes, votre nom est chargé de malédictions; aux élections, on vous maltraite; sur les murs du village, votre nom est accompagné d'épithètes injurieuses : au bout de tout cela, vous n'êtes pas payé. Je vous répète, moi, que, dans cinq ans, tout homme qui possédera des terres dans la Grande-Bretagne, sera réduit à la mendicité.

—Mais c'est désespérant! Ruiné si je place mon argent dans les fonds publics; ruiné si j'achète des terres, des actions de la Banque, des actions de la Compagnie des Indes; ruiné si je prête sur hypothèque! Que devenir, bon Dieu! Parce que je suis un homme prudent, et que je désire conserver à ma famille une partie de ma propriété, faudra-t-il que je voie cette propriété décroître et s'amincir sans cesse entre mes mains? N'ai-je d'autre moyen de conserver mon capital que de dépenser mon revenu? Je maudis de toute mon ame les révolutions, les

spéculations, les théories nouvelles, les idées d'améliorations sociales, qui aboutissent à priver un pauvre père de famille des moyens de faire profiter son argent. »

Telle est mon infortune. Si les philantropes pensent que les faits que j'ai rapportés sont dignes de leurs observations, qu'ils prennent la peine de sonder et d'approfondir tous les gouffres divers dans lesquels mes guinées ont été se perdre à jamais.

(New Monthly Magazine.)

NOUVELLES DES SCIENCES,

DE LA LITTÉRATURE, DES BEAUX-ARTS, DU COMMERCE, DES ARTS INDUSTRIELS, DE L'AGRICULTURE, ETC.

Sciences Naturelles.

Progrès récens de l'Astronomie dans la Grande-Bretagne. — L'étude des cieux a été contemporaine de l'existence de l'homme; car dès l'enfance des sociétés, on voit les bergers étudier la marche des étoiles pour se guider dans leurs travaux ou dans leurs migrations. Dans un état social plus perfectionné, lorsque des hommes mieux éclairés ou plus profonds eurent remarqué la coïncidence des changemens de saison avec le mouvement des astres, et l'occurrence occasionelle de quelques événemens politiques avec divers phénomènes célestes, ils cultivèrent cette science pour la faire servir à leur cupidité. Mais pour mieux la soustraire aux regards du vulgaire, et se conserver l'influence que donne toujours le savoir sur l'ignorance, ils l'environnèrent de voiles mystiques, d'emblèmes allégoriques; aussi, dans l'antiquité et le moyen-âge, cette science ne fut-elle connue que d'un très-petit nombre d'adeptes. Aujourd'hui, libre de toutes entraves, le champ immense de l'astronomie est ouvert à tous les hommes studieux qui se sentent assez de force et de persévérance pour suivre le cours de ces myriades de soleils qui composent le vaste système céleste. Grâce à la munificence de tous les gouvernemens d'Europe, qui, comme Ptolémée-Philadelphe, ont pris cette science sous leur protection, les princi-

pales difficultés qui pouvaient en entraver les progrès ont disparu : de magnifiques observatoires enrichis de précieux instrumens ont été élevés de toutes parts, et offrent aux savans les moyens d'obtenir par leurs laborieuses recherches d'utiles résultats (1).

Ce n'est pas sans quelque fondement qu'on reproche au gouvernement anglais de donner peu d'encouragemens aux sciences et à ceux qui les cultivent ; mais en ce qui concerne l'astronomie, il y aurait de l'injustice à l'attaquer, car il est un de ceux qui ont le plus fait pour en hâter les progrès. Mais il faut le dire, les simples particuliers l'ont puissamment secondé : expéditions lointaines, constructions dispendieuses, études opiniâtres; rien n'a été négligé par eux pour vaincre les nombreuses difficultés que présente l'étude de cette science. Aussi, pensons-nous faire une chose utile, en donnant ici l'esquisse rapide des travaux les plus importans qui ont été entrepris, en Angleterre, dans cette branche des connaissances humaines durant ces dernières années. Pour tracer cet aperçu, nous nous servirons du savant rapport qui a été lu récemment à l'académie d'York, par M. Airy, dans lequel il s'est appliqué à exposer les progrès de l'astronomie en Europe depuis le commencement du dix-neuvième siècle.

La *Société Royale Astronomique*, fondée à Londres en 1820, a exercé une heureuse influence sur l'étude de l'astronomie, soit en distribuant des médailles d'encoura-

(1) Voici les principaux observatoires publics établis en Europe : Abo, Altona, Armagh, Bedford, Berlin, Bushey, Cambridge, Dorpat, Dublin, Édinbourg, Genève, Gotha, Gottinghen, Greenwich, Heath, Kensington, Kew, Kœnigsberg, Lisbonne, Manheim, Marseille, Milan, Montauban, Oxford, Palerme, Paris, Portsmouth, Slough, Tubingen, Urainberg, Verone, Vienne, Vivian, Woolvich.

gement aux savans qui s'occupent de cette science, tant en Angleterre qu'à l'étranger, soit en publiant une collection de Mémoires qui renferment beaucoup de matériaux précieux; parmi lesquels on doit mettre au premier rang le Catalogue des positions de près de trois mille étoiles fixes, construit en 1825, sous la direction de M. Baily, d'après les catalogues de Bradley et de Piazzi, et accompagné de Tables qui permettent d'obtenir facilement, pour un instant donné, les positions apparentes de chacune d'elles.

Dans l'*Observatoire Royal* de Greenwich, où M. Pond continue ses savantes études solsticiales, M. Richardson a obtenu, à l'aide de plus de 4,000 observations d'étoiles faites avec les deux cercles-muraux de Jones et de Troughton, une nouvelle détermination de la constante de l'aberration de la lumière, tandis que M. Sabine se livrait à une nombreuse série d'expériences sur le pendule dans le vide pour les soustraire à l'effet de la pression atmosphérique. C'est dans cet établissement que l'on suit la marche des chronomètres dont les auteurs aspirent au prix annuel décerné par les lords de l'amirauté aux meilleurs constructeurs d'instrumens d'optique. On n'apprendra pas sans surprise que les instrumens confectionnés par MM. Cotterell, Frodsham et Webster, et qui ont obtenu le prix en 1831, ont à peine varié d'une seconde dans une année!

Dans l'observatoire de Cambridge, fondé en 1823, M. Airy, entre autres importans calculs, s'est livré plus spécialement à la correction des Tables du Soleil; travail qui l'a amené, après de bien longues recherches, à la découverte d'une petite inégalité à longue période dans le mouvement de la terre, produit par l'action de Vénus, et dans celui de Vénus, par l'action de la terre.

Les travaux entrepris dans les observatoires d'Oxford,

d'Édinbourg et de Dublin, dirigés par MM. Rigaud, Henderson et Hamilton, ne sont pas assez importans pour que nous les mentionnions ici; mais il existe encore plusieurs autres observatoires publics en diverses parties éloignées de l'empire britannique, que nous allons rapidement explorer.

Dans l'observatoire du cap de Bonne-Espérance, le manque d'instrumens de grandes dimensions a constamment arrêté le zèle de M. Fallows, tandis que son collègue de Paramatta, plus heureux, parvenait, à l'aide des puissans instrumens dont le gouverneur Thomas Brisbane a enrichi cet observatoire, à établir le Catalogue des nébuleuses de l'hémisphère austral, ainsi que les mesures de 253 étoiles doubles. La Compagnie des Indes-Orientales a fondé aussi des observatoires à Madras, Bombay et Sainte-Hélène; elle a fait construire dernièrement à Londres, pour ces divers établissemens, de très-beaux instrumens, afin de remplacer ceux de petite dimension, qui rendaient les observations plus difficiles et moins exactes. Grâce à ce secours, le capitaine Éverest a pu étendre la mesure d'un grand arc de latitude au Bengale, qui part des environs du cap Comorin, de 10 à 16 degrés, tandis que d'autres savans s'occupent de la triangulation de l'Inde, pour en publier les résultats.

Mais ce n'est pas seulement dans les observatoires publics et sous l'influence du gouvernement, que les diverses parties de l'astronomie sont cultivées dans l'empire britannique. De simples particuliers, avec leurs propres ressources, se livrent aussi avec ardeur à l'étude de cette science. L'aperçu de leurs travaux sera sans contredit la partie la plus intéressante de cette revue; car on n'apprendra pas sans admiration les prodigieux efforts qu'ont

faits des savans isolés pour donner à cette science toute l'impulsion dont elle était susceptible.

L'observatoire que sir James South a fait construire en 1827, sur la colline de Campden-Hill, à Kensington, près de Londres, est peut-être le plus splendide de tous ceux qui existent, par le nombre et la qualité des instrumens qui y sont renfermés. C'est là que se trouvent la belle lunette méridienne de Troughton, de sept pieds, avec laquelle M. South a fait des observations du soleil, dont la comparaison avec les Tables a indiqué quelques corrections nouvelles à faire à ces dernières; le *westbury circle*, célèbre par les premières observations de M. Pond, et l'équatorial de Troughton, de cinq pieds de distance focale, avec lequel M. South a fait la plupart de ses observations d'étoiles doubles. Enfin, c'est là que doit être établi le gigantesque équatorial construit récemment par Troughton et Simms, ainsi que la grande lunette achromatique de Cauchoix, de dix-huit pieds de longueur focale, acquise par M. South. Ce dernier a fait bâtir exprès, pour l'usage de cet instrument, une tour de trente pieds de diamètre, munie d'une coupole mobile en bois de cèdre.

M. South possède en outre plusieurs autres instrumens d'un grand prix et d'une exactitude parfaite, qui lui ont fourni le moyen de redresser beaucoup d'erreurs, et de corroborer des faits douteux. Dans un Mémoire qu'il a publié en 1831, sur l'atmosphère de Vénus, il a constaté, par une série d'observations ingénieuses que la lumière et la couleur des petites étoiles, près desquelles cette planète a passé, n'ont paru altérées par ce voisinage qu'à cause de l'éclat supérieur de la planète.

Sir John Herschell, qui marche avec tant d'éclat sur les traces de son illustre père, après s'être associé pendant quel-

que tems avec M. South pour l'observation des étoiles doubles, a continué à se livrer seul à ce genre de recherches à Slough, près de Windsor. Il a publié successivement dans les *Mémoires de la Société Astronomique* les résultats de ses nombreuses revues du ciel qu'il a faites avec un télescope de vingt pieds de distance focale, à l'aide duquel il a observé près de deux mille étoiles multiples, dont un grand nombre n'étaient pas encore reconnues, et dont il a déterminé les positions respectives. Dans un Mémoire plus récent, il a donné les mesures exactes de 364 de ces groupes observés avec un équatorial, dont la lunette, ouvrage de Tulley, a sept pieds de foyer, cinq pouces d'ouvertùre, et supporte un grossissement de près de 800 fois.

M. Herschell s'est occupé en 1831 du calcul des orbites d'étoiles doubles, sujet très-curieux, déjà traité par MM. Savary et Encke, ainsi que de l'observation des nébuleuses; mais il n'a point encore publié les résultats de ses dernières recherches sur ce sujet si intéressant. Malgré ces grands travaux, qui suffiraient pour établir une brillante réputation, il se propose de partir incessamment pour le cap de Bonne-Espérance, afin d'y continuer et de compléter pendant trois ans ses observations d'étoiles doubles et de nébuleuses, recherches qui le conduiront sans doute à des résultats d'un grand intérêt.

M. Barlow de Woolwich, afin de suppléer à l'extrême difficulté d'obtenir, pour les grandes lunettes achromatiques, des disques de *flint-glass*, suffisamment purs, a cherché, depuis 1828, à y substituer des lentilles pleines d'un fluide incolore et transparent (le sulfure de carbone), dont les propriétés refringentes et dispersives permissent d'en tenir lieu. Il a réussi à construire des télescopes de cette nature, de 6 à 8 pouces de diamètre, qui lui ont

donné des résultats satisfaisans; et les lentilles qu'il a conservées pendant quelques années n'ont subi aucune altération sensible. M. Ramage d'Aberdeen, suivant une autre voie, a construit aussi plusieurs grands télescopes à miroir métallique, de 13 à 21 pouces de diamètre, et de 20 à 44 pieds de distance focale. En même tems M. Faraday, digne émule du grand Fraunoffer, poursuivait de son côté le cours de ses expérience sur les différentes matières propres à épurer les matières vitrifiables, et parvenait avec le borate de plomb-silicé à obtenir des lentilles parfaitement pures.

Les diverses théories de la mécanique céleste, dont les Anglais ne s'étaient presque point occupés depuis Newton, ont aussi, dans ces dernières années excité leur sérieuse attention. Ainsi, la théorie des réfractions astronomiques a occupé à-la-fois M. Ivory et le docteur Thomas Young, tandis que Mme Sommerville, suivant les idées du grand Laplace, publiait son traité de la *Mécanique Céleste*, dans lequel elle a successivement exposé les lois de la mécanique générale, la théorie de la gravitation, le mouvement elliptique des planètes, leurs perturbations et leurs inégalités séculaires, la théorie de la lune et celle des satellites de Jupiter, en donnant la valeur numérique des perturbations, et en examinant les effets de la résistance d'un milieu éthéré et de l'attraction des étoiles fixes. M. Dawes a fait à Ormskirk, dans le Lancashire, des observations très-intéressantes d'étoiles doubles, avec une lunette de 5 pieds de Dollond, montée équatorialement et munie de cercles de 2 pieds de diamètre. Il a vérifié, entre autres, avant de connaître les résultats obtenus par sir John Herschell, la rapidité du mouvement d'une des étoiles de ζ du Cancer autour de l'autre. Le docteur Pearson, qui possède à South-Kilworth un observatoire muni

de beaux instrumens, a publié en 1829 un *Traité d'Astronomie Pratique*, très-remarquable par la netteté des définitions et l'exactitude des calculs. Cet ouvrage lui a valu la médaille d'or de la *Société Astronomique*. Enfin, M. Lubbock a publié aussi plusieurs savans Mémoires accompagnés de calculs analytiques très-considérables, soit sur la détermination de l'orbite des comètes, soit sur la théorie de la lune et des planètes. Pour compléter cet aperçu nous devrions mentionner les travaux et les observations de plusieurs autres savans anglais qui cultivent aussi avec succès l'astronomie; nous nous bornerons à indiquer ici les noms de MM. André Lang, à Sainte-Croix; Prinsep, à Bénarès; W. Smith, Brisbane, qui ont fait construire à leurs frais deux observatoires, l'un près de Kelso, en Écosse; l'autre à Bedford; et M. Hussey, qui vient de dresser une des plus belles cartes célestes qui existent.

Nous ne terminerons pas cette nomenclature des travaux entrepris par des hommes si supérieurs, sans faire mention de l'ingénieuse machine à calculer construite par M. Babbage; car c'est aussi un instrument qui concerne l'astronomie, puisqu'il doit servir à dresser mécaniquement toutes les tables, logarithmiques et autres, fondées sur la théorie des différences. Nos lecteurs ne liront pas sans intérêt quelques détails sur cette invention.

L'objet pratique de cette machine merveilleuse, est de calculer et d'imprimer un grand nombre de tables astronomiques et de navigation, très-étendues et très-complexes, que l'on ne pourrait exécuter par la méthode ordinaire sans un immense travail; et même si on parvenait à les dresser, elles ne seraient pas calculées avec toute l'exactitude nécessaire. Outre les tables logarithmiques, la machine de M. Babbage calculera celles des produits des

nombres, et toutes les tables astronomiques pour déterminer la position du soleil, de la lune et des planètes. Pour donner une idée de cette machine merveilleuse, nous allons rapporter ici les effets produits par une petite machine à essai construite par l'inventeur. Les chiffres, à mesure qu'ils étaient calculés par la machine, n'étaient pas présentés dans des cases ou autres instrumens semblables, mais s'offraient réellement à l'œil des deux côtés opposés de la machine; le nombre 983, par exemple, paraissait en chiffre devant la personne employée à les copier.

Tandis que la machine était occupée à calculer cette table, un ami de l'inventeur entreprit d'écrire les nombres à mesure qu'ils apparaissaient. Comme il écrivait avec beaucoup de rapidité, il allait au commencement évidemment plus vite que la machine, mais aussitôt que cinq chiffres parurent à-la-fois, c'était avec beaucoup de peine que l'écrivain pouvait la suivre. À un autre essai *trente-deux* nombres de la même table furent calculés dans l'espace de *deux minutes et trente secondes*, et comme ils contenaient *quatre-vingt-deux chiffres*, la machine produisait trente-trois chiffres par minute, et plus d'un chiffre en deux secondes. Dans une autre circonstance elle produisit *quarante-quatre* chiffres par minute. Cette rapidité dans la marche de la machine pouvait persister aussi long-tems qu'on l'eût désiré, et il est probable que peu d'écrivains auraient été en état de fournir une aussi longue carrière.

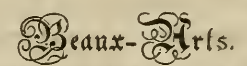
Quelques personnes ont cru que l'invention de cette machine n'appartenait point à M. Babbage, que son idée n'était pas neuve; alors on pourrait dire que l'invention du télescope n'est que la suite de celle des besicles. Cette proposition serait même plus vraie que celle qui ten-

drait à faire considérer la machine de M. Babbage, comme différant peu des machines arithmétiques de Pascal et de quelques autres. L'objet de ces machines était entièrement différent; leurs plus hautes fonctions se bornaient à exécuter les opérations de l'arithmétique ordinaire. La machine de M. Babbage peut aussi, il est vrai, faire ces opérations, elle peut extraire des racines des nombres, et approcher des racines des équations et même de leurs racines impossibles; mais ce n'est pas là son objet. Sa fonction, différente de celle de toute les autres inventions pour calculer, est d'adopter la mécanique à la méthode des différences, ce qui n'avait jamais été fait. Les résultats qu'elle est capable de donner, et les travaux qu'on espère lui voir exécuter d'ici à quelques années, la placeront infiniment au-dessus de tout ce que les efforts du génie de la mécanique ont produit jusqu'ici.

Distribution géographique des Animaux. —La main puissante qui répandit la vie sur la surface du globe, comme pour attester sa prodigieuse fécondité, donna aussi à tous les êtres destinés à peupler la terre une variété infinie de formes, en leur assignant des attributions diverses. Partout les molécules élémentaires, en se rapprochant, en se disposant, offrirent des combinaisons différentes. De là ces mille espèces, ces mille familles d'animaux si divers, depuis l'infusoire jusqu'au gigantesque mastodonte : aussi le classement et l'étude des mœurs de ces myriades d'êtres sont-ils devenus le sujet le plus important des sciences naturelles. Dans une des séances de la Société Zoologique de Londres, un de ses membres a lu sur ce sujet un Mémoire intéressant et plein d'observations curieuses, dont nous allons offrir ici le résumé.

Les mammifères, à cause de leur stature, de leur force,

de leur degré d'utilité ou de leur contact avec l'homme, ont été le point le plus spécial de ses recherches. Il a trouvé que sur les mille espèces qui composent cette famille, 90 appartenaient à l'Europe, 112 à l'Afrique, 30 à Madagascar et à l'Ile-de-France, 80 à l'Asie Méridionale et à Ceylan, 50 à 60 aux iles de l'Archipel Indien, 40 à 50 à l'Asie Septentrionale, 100 environ à l'Amérique du Nord, 190 à l'Amérique du Sud, et de 30 à 40 à l'Australie. Trente espèces de cétacées, qui font également partie de la famille des mammifères, habitent les mers du Nord, 14 celles du Sud, et 28 les latitudes intermédiaires. Il a trouvé en outre que 60 espèces sont purement aquatiques, 20 amphibies; que 100, à l'aide de leurs ailes cartilagineuses, pouvaient se maintenir dans les airs, quoiqu'à des hauteurs peu élevées; que 200 vivaient sur les arbres, tandis que 60 passaient leur vie dans les entrailles de la terre. Cette étude, qui paraît au premier coup-d'œil très-frivole, pourrait cependant, si elle était poursuivie avec opiniâtreté, jeter un grand jour sur l'histoire de la terre. Elle nous apprendrait peut-être quelles sont les causes qui ont pu déterminer ces différens foyers de population animale que l'on remarque. Pourquoi dans l'Australie on n'a trouvé jusqu'à ce jour que des animaux *marsupiaux*, à trois exceptions près; en vertu de quelle loi telle espèce d'animaux semble attachée au sol qui l'a vu naître, tandis qu'une multitude d'autres se livrent à des migrations continuelles, ou peuvent affronter et les feux de la zone torride et les glaces des pôles!



Dernière exposition de l'Académie Royale de Peinture. — L'exposition des tableaux de l'Académie Royale.

qui vient de s'ouvrir récemment à Londres, se fait remarquer par un progrès assez notable. Dans les expositions précédentes, les portraits occupaient presque tout l'espace. A côté de ces portraits, de grandes compositions fantastiques étalaient leurs couleurs bizarres. Aujourd'hui c'est le paysage qui domine, mais le paysage vu sous l'aspect poétique et rendu avec une variété de talent souvent très-heureuse. Nous citerons quelques-uns des tableaux que leur mérite spécial a placés hors ligne.

William Allen, peintre sans coloris, et dont malheureusement presque toutes les têtes se ressemblent entre elles, a peint *le Meurtre de David Rizzio massacré dans le cabinet de Marie Stuart*. Le mouvement des figures est beau : rien de théâtral, rien de forcé ; un dessin pur, des accessoires heureux ; c'est bien la scène historique telle qu'elle a dû se passer. M. Rippingille, imitateur d'Holbein, artiste original qui doit s'attendre à être compris par peu de personnes, manque de coloris comme M. Allen. Ses tableaux, pâles et entourés d'autres peintures aux couleurs criardes et violentes, disparaissent et s'effacent ; mais les connaisseurs découvrent dans son *Joueur de violon à Calais*, et dans son *Coureur*, des qualités fort rares, une étude approfondie de la nature, et des expressions admirables. Turner, le peintre du soleil, n'a pas menti à sa haute réputation ; mais il semble avoir changé de manière : on lui a reproché de faire *jaune* ; il fait *gris* maintenant. Son *Embouchure de la Seine*, tableau chargé de vapeurs et de brouillards, est au-dessous de celui qu'il a intitulé *Van Goyen cherchant un sujet*. Citons encore une *Vue de Gand*, par M. Johns ; c'est une richesse de couleurs et une profondeur de perspective vraiment admirables. *La soirée de la Toussaint en Irlande*, par M. Mac-Clise, et *les Rochers de la Mouette*, par M. Collins, ont attiré l'attention. Dans le

premier de ces ouvrages, la nature irlandaise est parfaitement saisie; c'est bien la gaîté des paysans en Irlande. Le caractère du peuple et celui de la contrée sont bien saisis jusque dans leurs moindres détails.

Les philosophes chercheront, s'ils le veulent, pourquoi l'Angleterre brille surtout dans ce qu'on pourrait appeler la peinture topographique; nous possédons dans ce genre de véritables chefs-d'œuvre. Ce ne sont pas seulement des maisons et des arbres que nos meilleurs artistes reproduisent, ce sont les effets de jour et de nuit; c'est l'atmosphère spéciale de chaque région, sous son point-de-vue le plus singulier et le plus poétique. Tel est *Londres vu de Black-Heath*, par Holland; tels sont plusieurs paysages de *Constable*, et deux *Vues de Venise*, par Stanfield.

Wilkie a exposé un tableau dans le style Rembranesque, un tableau de genre, égal à tout ce qu'il a fait de plus beau: *les Moines Espagnols*. Un vieux moine à barbe blanche, et dont le front ridé brille sous un rayon de soleil qui traverse les vitraux de l'église, écoute la confession d'un jeune homme qui appartient au même ordre que lui, et dont l'expression passionnée contraste merveilleusement avec la physionomie calme et solennelle de son confrère. Malheureusement ce beau tableau est d'une couleur un peu pâle. Mais, qui a jamais surpassé Wilkie pour le caractère et l'expression? qui a jamais représenté l'homme avec une fidélité plus attentive et plus minutieuse?

Nous ne devons pas oublier les portraits de Pickersgil, de Clint, de Shee, président de l'Académie, de mistriss Carpenter, de Hayter et d'Inskipp.

Nos sculpteurs, moins remarquables peut-être que nos peintres, ont produit cependant quelques bons ouvrages, parmi lesquels nous distinguerons *le Rédempteur*, par Howell; *Caïus Marius*, par Bailey; un groupe de *Vénus*

et de Cupidon, par Gibson ; la statue de *Thompson*, par Rossi ; plusieurs bustes par Behner, Burlow et Joseph ; mais surtout deux belles statues de Chantrey. L'art statuaire ne vit, il est vrai, en Angleterre, que d'une existence toute factice ; aussi se renferme-t-il dans la sphère du portrait, et se condamne-t-il ainsi lui-même à une sorte de dégradation et d'avilissement. Sa destination réelle est toute monumentale : tailler le marbre, sculpter la pierre pour en faire sortir un portrait bourgeois, pour faire vivre quelques figures sans caractère et sans beauté, c'est se tromper complétement, c'est ravaler l'art et l'artiste.

Les gravures exposées étaient en petit nombre et peu dignes d'être remarquées ; il eût été difficile de trouver une seule lithographie passable. Décidément les artistes français sont les maîtres en ce genre ; ils ont eu raison de le cultiver avec zèle, car il offre au peintre des ressources immenses. Ici, en effet, point de traduction infidèle ; c'est l'artiste tout entier, son allure, sa verve, son laisser-aller, sa touche brillante, spirituelle ou naïve ; chaque épreuve est un dessin original : avantage incontestable de la lithographie sur la gravure, qui, dans ses moyens, n'offre au génie que la possibilité d'une traduction toujours plus ou moins froide, en raison de sa plus ou moins grande exactitude.

Dernièrement nos éditeurs d'estampes ont voulu publier une collection de paysages lithographiés, représentant la demeure de nos célébrités contemporaines, et c'est à deux artistes français, MM. Monthelier et Tirpenne, qu'ils en ont confié l'exécution. Dès l'apparition de leur premier sujet, dessiné sur une planche de grande dimension, ces artistes ont prouvé que la lithographie pouvait s'élever au-dessus du genre du croquis auquel elle paraissait devoir s'arrêter. C'est l'ancienne abbaye de Newstead, la résidence

favorite de lord Byron, qu'ils ont choisie pour ce premier essai, qui est on ne peut plus heureux. Ils sont parvenus à jeter sur la demeure du chantre de Child-Harold cette teinte vague, mélancolique et orageuse qui a tant de charme dans ses ouvrages. Une heureuse combinaison des phénomènes du vent et des éclairs, des arbres séculaires et de jeunes arbustes courbés par la tempête, deux cygnes qui se jouent et se caressent sur l'onde au bruit de la foudre, répandent sur cet œuvre un reflet du génie si poétique et si pittoresque de Byron. Un tel succès nous fait espérer que ces artistes retrouveront de nouvelles inspirations pour donner à Abbotsford des teintes et un aspect en harmonie avec l'esprit et le caractère de celui dont le séjour a rendu ce château si célèbre.

Voyages.

Voyage pittoresque dans le grand-duché de Bade.— La Forêt-Noire n'existe plus! Touristes émérites plus d'inquiétudes, vous pouvez suivre mes traces sans crainte. Franchissez le Rhin; depuis Constance jusqu'à Neckar le sol badois vous tend les bras, vous offre ses côteaux chargés de pampres, ses rians vallons, ses eaux minérales, ses gracieuses *villas* et ses nombreux sites historiques. Vous trouveriez difficilement ailleurs plus de variété, plus de fraîcheur dans le paysage, plus de franchise, plus de bonhomie chez l'habitant. Décidément le grand-duché de Bade est mon pays à moi, mon séjour de prédilection. Le *spleen* m'a quitté lorsque, mollement balancé sur les eaux du *Bodensee*, mes yeux se sont arrêtés sur le verdoyant rideau qui lui sert d'horizon; lorsque j'ai pu admirer, s'élevant dans les airs, les aiguilles hardies de la cathédrale gothique de Constance; plus tard seulement le bûcher de

Jean Huss et de Jérôme de Prague m'est venu à l'esprit; mais je fuyais les idées tristes. Bade m'a offert ses réunions fashionables, sa société nomade, brillante et bien choisie : deux mois de séjour et ses eaux merveilleuses m'ont délivré de mes douleurs de goutte. Que d'actions de grâces je te dois, pays admirable, pour les nombreux bienfaits que j'ai reçus de toi!

Vous parlerai-je de Manheim, de ses tissus et de son or factice; de l'Université d'Heidelberg avec ses mille étudians, tapageurs forcenés, plus assidus aux leçons d'escrime qu'aux cours de droit et de philosophie? J'ai tout vu, tout parcouru; les vignerons d'Offenbourg m'ont ouvert leurs caves et m'ont fait déguster leur vin exquis. J'ai salué le monument de *Radstadt*, où les plénipotentiaires de la république française perdirent la vie. Quoique huguenot, j'ai été admis dans la basilique catholique et archiépiscopale de Freybourg, et à Salzbach j'ai répété ces paroles sublimes du général Saint-Hilaire : « Ce n'est pas moi qu'il faut pleurer, mon fils, c'est ce grand homme! » Ce grand homme, c'était Turenne, qu'un boulet autrichien venait de ravir à la France. Mes citations ne tariraient pas; mon érudition vous fatiguerait si je vous disais tout ce que j'ai appris de l'histoire de ces bons palatins : intrigues de château, aventures galantes, duels, combats à outrance, chroniques scandaleuses, j'aurais de quoi remplir un volume; mais je ne veux pas empiéter sur les attributions des concierges de châteaux et des braves aubergistes badois; d'ailleurs, dans ma bouche toutes ces anecdotes perdraient peut-être une partie de leur charme : la naïveté du conteur; je me réserverai seulement le droit de tracer ici une esquisse rapide de la capitale et de ses environs.

Qu'on ne s'attende pas à trouver en moi un cicerone

complaisant et minutieux, décrivant froidement chaque assise, comptant *des plafonds les ronds et les ovales*, ou énumérant les diverses espèces d'arbres qui composent un jardin. Par instinct, je hais l'érudition; j'écris de souvenir, et mes descriptions, pour n'être pas rigoureusement complètes, n'en seront pas moins fidèles. Carlsruhe a le rare privilége d'être ceinte à demi par une forêt qui l'abrite: c'est un gracieux coup-d'œil que de voir cette ville étalant ses rangées de maisons en forme d'éventail, dominer les masses de verdure de la forêt d'Hartwald. Les deux voies qui traversent cette forêt, et qui conduisent à Carlsruhe, sont terminées par deux portes d'une architecture simple, mais élégante, dont l'une, je crois, a été construite d'après les dessins de Weinbrenner, à qui l'on a donné le surnom de Nicholson de l'Allemagne. De là, telle rue que vous suiviez, vous parvenez sur la place du Palais-Grand-Ducal. Quoique Sulzer et Hirschfeld regardent ce palais comme une des merveilles de l'Allemagne, l'ensemble de cette construction ne m'a cependant pas frappé. Aucune harmonie dans les détails; sa façade, coupée à angle oblique par les deux ailes, est d'un détestable effet. Derrière le château a été pratiquée une promenade circulaire, au centre de laquelle s'élève une tour d'où l'on découvre toute la ville et les campagnes qui l'environnent; dans le lointain, la France d'un côté, et les montagnes de la Forêt-Noire de l'autre.

Le parc, les jardins, ainsi que le palais, ont été construits sur les dessins de Berceau, architecte français, en 1715; mais le parterre a été détruit et remplacé par une vaste place décorée de groupes d'arbres qui forment avenue entre la façade principale du palais et le parc. Rien de plus varié, de plus gracieux, de plus pittoresque que les scènes qui se succèdent dans ce lieu. Le matin, dè

l'aurore, le rossignol fait entendre son chant harmonieux et passionné; à neuf heures, le roulement du tambour, les accens de la trompette, vous annoncent que la garnison s'est emparée du poste : grandes manœuvres, la charge en douze tems, l'école du soldat; en un clin-d'œil vous parcourez tous les degrés de l'instruction militaire. Mais à midi, sous les frais ombrages du *quercus robur*, du *pinus rubra*, qui forment de magnifiques allées couvertes, viennent les dilettanti à pied, à cheval, en tilburys, écouter les concerts des symphonistes allemands, qui souvent se marient avec les répétitions de l'Opéra, situé dans le parc même. Le soir, toilettes élégantes, minois agaçans, dandys de toutes sortes, chevaux du Mecklembourg, équipages dorés, grooms, heiduques et valets de toutes les couleurs, se heurtent, se croisent, se mêlent et distraisent, par leur variété infinie, l'œil de l'observateur.

L'architecture des édifices publics et des maisons bourgeoises de Carlsruhe n'a rien de remarquable; mais les allées d'arbres qui ornent ses principales rues et ses places publiques, donnent à l'ensemble de cette ville un aspect gracieux, surtout dans la belle saison. Ici, le platane déploie son élégant feuillage; là, le marronnier-d'Inde élance ses rameaux au-dessus du faite des maisons, tandis que l'acacia répand au loin l'odeur balsamique de ses grappes de fleurs. Cet usage de planter des arbres au sein des villes devrait se propager; ils contribuent à assainir les quartiers populeux, et font disparaître sous leurs masses de verdure le ton grisâtre et monotone des maisons, toujours si désagréable à l'œil. Les habitans de Carlsruhe sont polis et affables : c'est au reste le caractère général du peuple allemand. J'ai toujours attribué cette disposition au voisinage, au contact presque immédiat des grands avec les différentes classes de la société. Les parcs et les résidences des ducs et

des princes régnans des divers cercles de l'Allemagne sont toujours ouverts au public; vous y voyez le propriétaire causant familièrement avec des groupes de promeneurs qui critiquent parfois les ouvrages qu'il fait exécuter.

La résidence de la princesse Amélie, située dans un des faubourgs de Carlsruhe, renferme un jardin anglais qui, quoique de peu d'étendue, est un modèle parfait en ce genre; c'est la nature seule qui en fait tout l'ornement : l'art s'est borné à en redresser les écarts. Ce parc a été dessiné en 1809 par M. Hartweg, célèbre jardinier-paysagiste badois, qui a donné de nouvelles preuves de son talent dans la distribution du parc de Watthalden près Ettlingen. Cet artiste dispose ses masses, ses éclaircies, ses boulingrins, avec tant de bonheur; il saisit si bien le caractère du paysage local, qu'il est impossible d'apercevoir dans ses dispositions la main de l'homme. J'avais appris à connaître cet habile paysagiste à Bade, en parcourant la résidence de la reine de Suède; mais je pense qu'il s'est surpassé en dessinant le parc de la margrave Amélie. Trop resserré par l'espace, gêné par une rue qui s'opposait à l'exécution de ses projets, M. Hartweg a jeté une arche élégante sur la rue, et a augmenté ainsi de plus du double l'étendue du jardin.

J'ai peu fréquenté le monde à Carlsruhe. Les réunions, quoique nombreuses, sont sans variété, une gêne mystérieuse alourdit ceux qui les composent; on s'aperçoit au premier abord que la police méticuleuse de l'Autriche y a accès. Heureusement la danse et la musique viennent faire une agréable diversion à l'ennui qui y règne.

L'antique renommée des ducs d'Ettlingen m'attira vers le lieu qui jadis leur servait de résidence. Je n'y trouvai plus que des ruines au milieu desquelles d'habiles horticulteurs élèvent des fruits, des fleurs et des légumes de

toute beauté. Trente châteaux également en ruine ont subi cette transformation, qui tourne tout-à-fait au profit du peuple badois; car il est peu de pays où les serres chaudes et les primeurs soient l'objet de plus de soins.

Les habitans de Carlsruhe ont voulu donner à leur cimetière un aspect pittoresque : inutiles efforts. Des allées sans ombre et sans perspective, des masses de verdure inharmonieuses, des monumens sans dignité, la plupart construits en matériaux trop fragiles, commandent peu le respect et le recueillement. En m'échappant de ce lieu trop sombre pour moi, mon pied heurta la tombe du célèbre Stilling, le charbonnier philosophe. le Tacite des *esprits* et des farfadets, l'ancien professeur d'économie publique à l'université d'Heidelberg, que son ami Gœthe a charitablement comparé à un somnambule qui se déconcerte et se trouble lorsqu'on l'arrête dans ses courses nocturnes.

Statistique.

Population de Saint-Pétersbourg en 1832. — Plusieurs fois, d'après divers auteurs, nous avons consigné dans ce recueil des détails statistiques sur la population de la capitale actuelle de la Russie; mais jusqu'à présent nous n'avions rien d'officiel. Nous mettons à profit le recensement qui vient d'être fait en 1832 par ordre du gouvernement impérial, pour donner à nos lecteurs le résumé de ce travail. Comme on trouve dans cette pièce le nombre de maisons que renfermait cette capitale en 1832, et comme sa population occupe le troisième rang parmi les plus grandes villes de l'Europe, nous avons pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de rapprocher ici ce chiffre de celui qui est

indiqué pour les villes de Londres, Paris, Naples et Vienne.

	NOMBRE de maisons.	NOMBRE d'habitans.
Londres	174,000	1,400,000
Paris	45,000	774,000
Pétersbourg	9,500	449,368
Naples	40,000	360,000
Vienne	7,500	300,000

Voici dans quelles classes de la hiérarchie sociale peut être rangée la population de Saint-Pétersbourg.

Hommes		294,468
Femmes		154,900
TOTAL		449,368
Ecclésiastiques	2,188	
Nobles	34,079	
Militaires	39,437	
Marchands	10,828	
Artisans	24,179	
Bourgeois	36,739	
Classes moyennes	66,366	
Étrangers	7,199	
Domestiques	94,007	
Paysans	127,865	
Habitans d'Orchta	3,388	
TOTAL égal	450,368	449,368

Mouvement de la population.

Naissances : sexe masculin		5,198
sexe féminin		4,969
TOTAL		10,167
Décès : hommes	11,332	
femmes	5,530	
TOTAL	16,862	16,862
Excédant des décès sur les naissances		6,695

Il est facile de se rendre compte de cet excédant des décès sur les naissances, si l'on remarque que la population de Saint-Pétersbourg est composée de deux tiers d'hommes et d'un tiers de femmes seulement.

Commerce.

Des manufactures de coton en France et en Angleterre. — Les progrès rapides et la prodigieuse extension des fabriques de coton, dans la Grande-Bretagne, sont sans contredit le phénomène le plus extraordinaire de l'histoire de l'industrie. Grâce aux découvertes et aux admirables inventions de Hargraves, d'Avkwright, de Crompton et de quelques autres, ni l'extrême modicité des salaires dans l'Inde, ni la supériorité que ses habitans avaient acquise, n'ont pu les mettre à même de lutter avec avantage contre ceux qui leur achètent le coton brut, et qui, après lui avoir fait faire dix-sept cents lieues, le leur renvoient en tissus. Il n'y a guère plus d'un siècle que la fabrication du coton était dans l'enfance en Angleterre, et maintenant elle est la première base de sa prospérité : c'est par elle que des millions s'accumulent et s'emploient, et que des milliers d'ouvriers travaillent. D'après M. Marshall, l'industrie anglaise occupe 360,000 familles, et les manufactures de coton en emploient à elles seules près de la moitié, 163,000 familles ou environ 805,000 personnes. En 1831, la valeur déclarée des objets exportés, provenant de toutes les manufactures anglaises, s'est élevée à 38,271,597 liv. st. (956,789,925 fr.); et, dans ce chiffre, la valeur des produits des diverses fabriques de coton entrait pour près de moitié, car elle s'élevait à 19,269,942 l. st. (481,798,550 f.).

En 1830, l'importation du coton en rame, dans la Grande-Bretagne, s'est élevée à 793,000 balles ou 257,856,000 li-

vres, dont 9,000,000 seulement ont été exportées en nature, 24,000,000 en bonneterie et 76,000,000 en filés ou retors. Sur les 150,000,000 de livres restant, 30,000,000 de livres ont été consommées dans l'intérieur pour divers usages; en sorte que les manufactures de tissus n'ont eu à confectionner que 120,000,000 de livres, qui ont fourni, terme moyen, cinq *yards* d'étoffe par livre (1), soit six cents millions d'*yards*, pour la totalité, sur lesquels 402,000,000 ont été exportés, et 198,000,000 ont été affectés à la consommation intérieure, ce qui donne une consommation moyenne de neuf *yards* d'étoffes de coton pour chacun des habitans de la Grande-Bretagne.

C'est au commencement de ce siècle que l'industrie cotonnière a pris naissance en France. En 1806, le nombre des fileurs et des tisseurs était extrêmement restreint. Les filatures étaient si mal construites, que les numéros les plus bas en sortaient à peine. Les tissus étaient imprimés en France, après avoir été importés de l'étranger en payant un droit. Il existait alors à Tarare quelques fabriques de mousseline, mais elles employaient des fils de coton venus des pays voisins. Cependant, depuis plusieurs années, on avait promulgué, sans l'exécuter, la loi du 10 brumaire an V, qui avait prohibé les tissus anglais. En 1806, à l'instigation de M. Rubichon, une loi nouvelle vint défendre l'entrée de tous les tissus étrangers de quelque nature qu'il fussent. Cette loi fut sévèrement exécutée. Deux ans à peine après sa promulgation, la Normandie, le Beaujolais, la Flandre, la Picardie, l'Alsace, et Paris même, furent remplis de métiers, dont les produits trouvèrent leur écoulement sous la protection du système continental; aussi, l'importation du coton en rame s'éleva

(1) L'*yard* égale 0,914,38348 de mètre; environ trois pieds.

en 1808 à 60,000 balles. Depuis la paix de 1814, malgré les lois restrictives les plus odieuses, l'importation des cotons bruts n'a fait que tripler; ainsi, en 1826, elle s'est élevée à 180,000 balles, dont la plus grande partie a été consommée dans l'intérieur. En 1829, cette consommation s'élevait à 26,000,000 de kilogrammes tissés, filés, ou en bonneterie.

On a pensé que, grâce au bas prix de la main-d'œuvre en France, et en accordant de fortes primes à la sortie, les tissus de coton français, dont la consommation se trouvait déjà protégée à l'intérieur par la prohibition rigoureuse des produits étrangers, pourraient soutenir la concurrence des tissus anglais sur les marchés extérieurs. Erreur funeste, qui a porté le dernier coup à l'industrie cotonnière de la France. Par suite de ce système, des capitaux immenses ont été dévorés en pure perte, et des milliers d'ouvriers ont été réduits à la plus affreuse misère. L'Angleterre, par le perfectionnement de ses machines, et par l'abaissement successif du salaire de ses ouvriers, s'est toujours trouvée en mesure de livrer ses produits à 20 p. 0/0 au-dessous de ceux de la France; car les primes n'étaient pas assez considérables pour compenser l'énorme différence qui existe entre le prix du fret payé en France et en Angleterre, le coût des machines et leur établissement dans les deux pays. D'ailleurs ce serait se faire une idée bien fausse, que de penser que le prix de la main-d'œuvre en Angleterre est de beaucoup plus élevé qu'en France; la seule différence qui existe se trouve balancée par la plus grande habileté de l'ouvrier anglais. Depuis 1775, les façons ont été tellement réduites, qu'on a peine à concevoir comment l'ouvrier anglais peut parvenir, avec un salaire si restreint, à subvenir à tous ses besoins et à ceux de sa famille. La pièce de coton dont la main-d'œuvre était payée, en 1776, par la maison Peel et compagnie de

Blackburn, 5 liv. st. 10 schell. (137 fr.), se paie aujourd'hui de 8 à 9 schell. (12 à 13 fr. 25 c.). Il résulte des recherches de John Marschall, que le prix de la main-d'œuvre, dans les manufactures de coton, a baissé, depuis 1814, dans la proportion de 12 à 1. Il s'en faut que nous soyions partisan de ces rémunérations si réduites, qui mettent un très-grand nombre d'ouvriers à la charge des paroisses; hélas! si la France est dévorée par ses lois restrictives, nous le sommes par la taxe des pauvres, qui va toujours croissant!

Ce serait vainement que la France chercherait encore à produire à meilleur marché que nous par des moyens factices : nos fers, nos charbons, dont l'extraction est si facile, nos navires toujours sûrs de trouver un chargement de retour, le caractère spécial de nos ouvriers, nous assurent pendant long-tems encore une supériorité incontestable. La Suisse pourrait seule lutter avec avantage, si elle avait des ports de mer. Pour donner plus de poids à notre assertion, nous reproduirons ici le résumé d'un parallèle qui a été établi en France par des hommes de l'art; duquel il résulte que si la fabrication de 15,000 pièces de coton coûte en Angleterre 64,708 fr., elle reviendra en France à 116,250 fr.; soit à l'avantage de la fabrication anglaise une différence de 3 fr. 25 c. par pièce, ou près de 100 p. o/o! L'impression des toiles de coton est peut-être meilleure en France; les dessins sont faits avec plus de goût, les couleurs plus vives, quoique moins durables. Si la liberté du commerce existait, nous pourrions trouver un avantage à faire imprimer nos toiles en France, et à donner en échange de ce travail nos pièces en blanc.

Ainsi donc, comme on le voit, la France en prohibant nos tissus, a nui à l'écoulement de ses vins et des divers produits de son sol, et a établi, aux dépens du consommateur, un monopole en faveur des fabricans de coton, sans cependant enrichir ceux-ci, car leur détresse augmente de jour

en jour. La prohibition a eu pour effet d'élever le prix réel et conventionnel de ces articles, et d'empêcher une partie du travail et du capital du pays d'avoir un emploi plus productif et plus utile.

Agriculture.

Des frais de culture, et des produits de la terre dans la Grande-Bretagne. — La nature siliceuse de notre sol, l'humidité constante dont est saturée l'atmosphère, la grande quantité d'engrais que le cultivateur répand sur ses terres, l'habileté avec laquelle il alterne ses récoltes, et les soins qu'il leur prodigue, ont concouru à rendre les produits de notre agriculture si abondans, que lorsqu'on les compare avec ceux des autres contrées de l'Europe, on croirait qu'il y a exagération de notre part. Le prestige prétendu cesserait si l'on assistait aux longs et pénibles travaux que le fermier entreprend depuis les semailles jusqu'à ce que le grain ait acquis toute sa maturité.

Pour exploiter convenablement une ferme de 400 acres, il faut un capital de 3,000 liv. st. (75,000 fr.), dont la moitié, il est vrai, peut être représentée par les instrumens aratoires et les bestiaux nécessaires à l'exploitation; mais l'autre moitié de cette somme suffit à peine au paiement des salaires et des impôts, et à l'achat des engrais. On calcule que l'engrais d'un acre de terre coûte annuellement 1 liv. 10 schell. (37 fr.). M. Hamilton a établi que les frais de culture d'un acre de terre nouvellement défrichée, s'élèvent pour la première récolte, qui est ordinairement en blé, à 6 liv. 14 schell. 6 deniers (167 fr. 60 c.), et que le produit ne se compose que de dix-huit boisseaux, dont la valeur en vente est de 7 liv. 4 schell. (202 fr. 25 c.); ainsi, déduction faite du montant de l'impôt, le cultivateur éprouve

une perte de 5 schell. (6 fr. 25.) La seconde récolte, il est vrai, qui se compose d'orge, lui laisse un bénéfice net de 14 schell., parce qu'alors les frais de culture ont diminué de moitié.

Depuis un siècle, les nombreuses améliorations qui ont été introduites dans la culture des terres ont doublé leurs produits. M. Coke estime que le rapport moyen d'un acre de terre, dans la Grande-Bretagne, cultivé en blé, donne vingt-cinq boisseaux, et que dans le Norfolk et l'île de Wight il en produit trente-cinq. Les Jardins, aux environs de Londres, donnent un revenu de 200 à 400 liv. st. (5,000 à 10,000 fr.) par acre, et leur loyer est de 10 à 20 liv. st. (250 à 500 fr.). En résumé on peut dire que les frais de toute espèce qu'entraîne la culture d'un acre de terre, s'élèvent, terme moyen, à 5 liv. st. (125 fr.), et les produits à 8 liv. st. (200 fr.). Voici, d'après plusieurs agronomes, quelle est la quantité moyenne de produits évaluée en livres, que donne un acre de terre dans la Grande-Bretagne, suivant les différentes cultures.

	Livres.		Livres.
Blé	1.250	Oignons	2,800
Orge	1,600	Poires	5,000
Avoine	1,840	Carottes	7.000
Prunes ou cerises	2,000	Pommes-de-terre	8,000
Fèves ou pois	2,000	Navets	10,700

Suivant Middleton, un acre de bonne terre consacré au pâturage doit donner par jour 10 onces de mouton, ou 8 de bœuf, et par année 228 livres de mouton, ou 182 1/2 de bœuf. Le même auteur a calculé que si le pâturage est destiné aux vaches laitières, il doit donner par an 2,900 livres de lait, ou 300 livres de beurre, ou 200 livres de fromage.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES MATIÈRES DU TROISIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.

